



**Franz Liszt**

**Frédéric Martinez**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

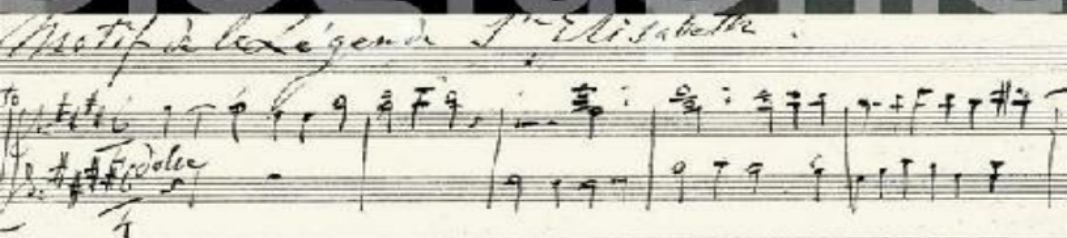
# Franz Liszt

par Frédéric Martinez

INÉDIT



# biographie



*F. Liszt*  
*à Madame Henriette Fuchs.*

Franz Liszt

par  
Frédéric Martinez

Gallimard

Né en 1973, Frédéric Martinez est docteur ès lettres et spécialiste de la Belle Époque. Il est l'auteur de *Maurice Denis, les couleurs du Ciel* (Éd. Franciscaines, 2007), de *Versailles, palais des rois* (Le Chêne, 2010) et de *Aux singuliers, les excentriques des lettres* (Édition des Belles Lettres, 2010). Aux éditions Tallandier, il a publié : *Prends garde à la douceur des choses*, Paul-Jean Toulet, *une vie en morceaux* (2008), *Claude Monet, une vie au fil de l'eau* (2009), *Jimi Hendrix* (2010). Il collabore régulièrement à la *Revue d'histoire littéraire de la France*.

# Premier mouvement : *Presto*

LA COMÈTE DE 1811

Honoré Flaugergues n'en croit pas ses yeux.

Que se passe-t-il dans le ciel de Viviers, près de Montélimar, ce 26 mars 1811 ? Une comète. Celle-ci, que vient de découvrir le paisible Ardéchois, juge de paix et astronome amateur, mesure plus de cent soixante millions de kilomètres et va embraser les nuits de l'Europe centrale jusqu'au 17 août 1812. La fantasmagorie qu'elle dessine au-dessus des villes et des montagnes inspire une terreur mêlée d'admiration. Napoléon aussi. L'homme le plus puissant de la terre voit dans les caprices du ciel le présage d'une grande victoire. Ses astrologues lui donnent raison. Mais si Champollion déchiffrait naguère les hiéroglyphes, les messages du firmament s'avèrent plus impénétrables. Certain du succès, Bonaparte dresse les plans de la campagne de Russie. Il a tort. Quelques mois plus tard, les cadavres gelés des soldats de la Grande Armée, les chevaux morts et les canons brisés sculptent dans la neige le gisant blanc de l'Empire. Trente-cinq degrés au-dessous de zéro transissent l'aigle impériale. Le soleil d'Austerlitz s'éteint dans la Bérézina. Pour le vainqueur d'Arcole, le dernier chapitre commence.

À Raiding, village hongrois du comtat d'Œdenburg, Anna Liszt, une main sur son ventre, regarde le ciel. Enceinte de quelques semaines, elle y voit le présage d'un grand destin pour l'enfant qu'elle porte. Les Tziganes, dont le campement se tient aux abords de Raiding, le lui ont prédit. Ils se montrent plus clairvoyants que les astrologues de Napoléon. Franz Liszt naît le mardi 22 octobre 1811. Son premier prodige consiste à résister aux fièvres de cette région marécageuse. Adam, son père, intendant des bergeries qu'y possède le prince Esterházy, a pris soin de le faire vacciner. Cette précaution n'empêche pas l'enfant de frôler la mort, juste avant son troisième anniversaire. Le mal inoculé manque l'emporter. Ses traits figés portent les symptômes de la catalepsie. Adam et Anna le croient perdu, commandent un cercueil au charpentier de Raiding. Heureusement, ce dernier a tôt fait de ranger varlopes et doloirs, marteaux et tarières : le petit Franz respire. Sa mère, Anna, se souvient peut-être des lumières qui labouraient la nuit pendant sa grossesse, des Tziganes qui promettaient à son fils une vie d'exception ; les grands hommes ne meurent pas à trois ans.

Quelques années plus tard, les larmes d'Anna ont séché et Adam Liszt évoque ces heures d'angoisse dans les pages de son journal :

Après l'opération de la vaccine, commença une période de maladie pendant laquelle l'enfant ressentit alternativement des maux de nerfs et des fièvres intermittentes qui, plusieurs fois, le mirent en danger de perdre la vie. Une fois, à deux ou trois ans, nous l'avons cru mort. Nous fîmes faire sa bière. Cet état alarmant se prolongea jusqu'à six ans<sup>1</sup> !...

Le rescapé, que tараuderont longtemps les fièvres et les syncopes, apprend à lire et à écrire dans la classe de Johann Rohrer, le jeune maître d'école de Raiding. Soixante-sept enfants fréquentent la salle minuscule où Rohrer s'efforce de leur enseigner la culture générale avec les moyens du bord. L'histoire, la géographie, les sciences naturelles passent au pas de charge sur le tableau noir. De mère autrichienne et de père hongrois, Franz s'exprime dans la langue qui prévaut à Raiding : l'allemand. Petit prince des portées, il parlera bientôt un langage plus universel, ponctué de noires et de blanches, de pauses et de soupirs. Si la musique adoucit les mœurs, elle ne peut rien contre le froid. Les briques chaulées de la demeure familiale, maison basse flanquée d'une cour et d'un petit verger, ne font pas un barrage suffisant aux vents glacés qui soufflent sur la plaine hongroise. L'hiver saupoudre de givre la campagne et les toits du village, s'installe dans la bâtisse humide des Liszt, abîme le piano dont Adam joue avec art. Fêru de musique, l'intendant vend quelques biens pour en acheter un autre, au prix de cent cinquante florins. Le ménage ne roule pas sur l'or, mais les notes de musique font oublier celles de l'épicier. Certains soirs, violons et violoncelles dialoguent dans la maison des Liszt, mènent une conversation animée qu'émaillent la voix de basse d'Adam et les accords plaqués sur son piano. Ses amis viennent volontiers aux soirées de musique de chambre qu'organise l'intendant qui, dès qu'il ne parcourt pas les environs à cheval pour inspecter les pacages dispersés d'Esterházy, prend l'archet ou tire le tabouret du piano. Parmi eux se trouvent à l'occasion des instrumentistes de l'orchestre de la ville d'Eisenstadt, dont Fuchs, le maître de chapelle, apprécie les soirées de Raiding. Dehors, les moutons bêlent. Les mains calleuses des Tziganes arrachent à leurs violons des mélodies à fendre l'âme, qui font danser la nuit.

#### AU COMMENCEMENT ÉTAIENT LES SONS

Adam Liszt n'en croit pas ses oreilles.

Son fils, âgé d'un peu plus de cinq ans, chante le thème d'un concerto de Ferdinand Ries. Spontanément, en revenant du jardin,

Franz fredonne cet air que son père a joué devant lui plus tôt dans la journée. Il faut dire qu'il semblait fasciné par les touches enfoncée sur le clavier. Adam Liszt se souvient de cette scène fondatrice :

Dans sa sixième année, il m'entendit jouer sur le piano le concerto de Ries en *ut* dièse mineur. Franz, penché sur le clavier, écoutait, était absorbé. Le soir, revenant du jardin où il était allé se promener, il chanta le thème du concerto. Nous le lui fîmes répéter. Il ne savait pas ce qu'il chantait. Ce fut le premier signe de son génie<sup>2</sup>.

L'enfant réclame des leçons de piano, veut plonger dans le ventre de cette bête noire et blanche, en ramener les sons qui naissent sous les doigts de son père. Ses parents hésitent. La santé de Franz demeure fragile. Le solfège et les gammes requièrent de la concentration, favorisent une fatigue nerveuse dont cet enfant à la santé précaire se passerait bien. Devant l'insistance du petit, Adam, qui jadis voulut être virtuose, décide de lui donner des leçons et s'improvise professeur. Au bout de trois mois, Franz connaît de nouveaux accès de fièvre. Celle de la musique le prend corps et âme ; une fois rétabli, il revient au piano. Anna et Adam voient leur fils accomplir des progrès sidérants ; bientôt il sait déchiffrer une partition, jouer de mémoire, improviser. Les idoles du pianiste en herbe se nomment Bach, Mozart, Beethoven. Surtout Beethoven. Franz s'est choisi pour dieu le compositeur échevelé de la *Sonate au clair de lune*. Il veut lui ressembler ; être Beethoven ou rien. Quand ses parents lui demandent ce qu'il veut faire plus tard, il désigne le portrait de Beethoven accroché au mur et déclare : « Comme lui. »

En attendant d'être Beethoven, Franz, dont s'affirme déjà le tempérament mystique, prie dans la petite église de Raiding, accompagne son père par monts et par vaux dans le comtat d'Œdenburg, où se succèdent les hivers âpres et les étés brûlants. L'intendant d'Esterházy ne chôme pas : le troupeau du prince ne compte pas moins de cinquante mille moutons. Franz ne rassemble pas encore autant d'admirateurs, mais sa gloire éclôt dans les prairies hongroises. Sa réputation fait le tour des villages où son père, au fil de ses tournées, a noué de nombreuses amitiés. À Deutschkreuz, à Lackenbach, Franz passe pour un phénomène. Chez lui, il met déjà le feu aux poudres. Celle que met Adam dans son fusil pour abattre les loups qui convoitent les moutons princiers ou partir à la chasse est placée dans une blague de cuir. Il suffit d'en prélever une dose infime pour obtenir une détonation considérable, plus tonitruante qu'un mouvement de Beethoven. Cette propriété fait germer une idée dans la tête du garçon de sept ans. Un jour, profitant d'un moment où ses parents se trouvent hors de la maison, il met à exécution son dessein explosif : vider la blague à poudre sur le fourneau de fonte de la cuisine. Il n'est pas déçu par la déflagration. Du Beethoven, vraiment.



La moitié du fourneau éclate. La symphonie héroïque de l'artificier en culottes courtes a failli se changer en marche funèbre. Heureusement, Franz, projeté au sol, est sain et sauf.

## L'ÂME TZIGANE

Ils sont beaux.

Leur peau tannée par le soleil, leurs costumes chamarrés ; leurs chants, leurs danses autour du feu, dont les flammes le disputent à la nuit au centre du cercle que forment leurs roulottes. Franz aime les Tziganes, ces rois en haillons plus libres que l'air qui jouent une musique instinctive, dionysiaque. Tandis que la *csárdás* fait tanguer les amants des nuits de Bohême, Franz mange son goulasch et lit les partitions. Dehors, la musique court au ras des prairies fleuries de crocus, se mêle au vent des steppes, aux nuages qui filent dans le ciel changeant. Franz voudrait suivre au bout de l'horizon ces rythmes buissonniers qu'irrigue la sève des chênes de Hongrie.

L'horizon, c'est l'Autriche, la patrie de sa mère. Toutes les portées mènent à Vienne, capitale de la musique. C'est là, à quatre-vingts kilomètres de Raiding, qu'Adam veut emmener son fils, dont l'aisance au piano le dépasse déjà. En 1819, il instruit le prince Esterházy de ses projets. Le prince refuse, soucieux de s'assurer au village les services d'un employé modèle. Adam poursuit son idée et, pendant l'été, se rend à Vienne avec son fils. Leur bref séjour a un but : présenter Franz à Carl Czerny, célèbre professeur de piano. Czerny accepte d'écouter Franz au forte-piano, observe avec intérêt cet enfant pâle, qui ne cesse de se balancer sur le tabouret pendant qu'il exécute son morceau. Malgré son jeu « irrégulier, brouillon, confus », malgré son doigté arbitraire, ses mains qui courent en tout sens sur le clavier, Czerny décèle en lui un pianiste-né :

Il joua quelques morceaux que je lui avais donné à déchiffrer, de manière purement instinctive ; mais, précisément pour cette raison, on voyait que la nature même avait fait de lui un pianiste. Il en fut exactement de même lorsqu'à la demande de son père je lui donnai un thème sur lequel improviser. Sans la moindre notion d'harmonie, il apporta néanmoins à son jeu une touche de génie<sup>3</sup>.

Ce débraillé tzigane, ce jeu impulsif et passionné séduit Czerny qui accepte de prendre en charge l'enseignement du « petit Franz », que son père voudrait lui confier d'ici un an. Czerny lui donne quelques indications sur la manière de faire travailler l'enfant, montre quelques exercices de gammes et referme sa porte sur les deux campagnards.

Désormais, tandis qu'il remonte avec son fils la Krugerstrasse, Adam Liszt n'a plus qu'une idée en tête.

## QUITTER RAIDING

Un an.

Un an pour convaincre le prince Estherázy. Liszt ne veut plus perdre de temps. Raiding est un trou où s'étiole le génie de Franz ; Eisenstadt ne vaut guère mieux. Aller à Vienne devient son obsession. Avec le concours du régisseur Johann Szentgály, qui lui a trouvé un poste de contrôleur des vins pour la famille Esterházy dans la capitale autrichienne, et celui de son ami Fuchs, le maître de chapelle, qu'émerveillent les dons de Franz, Adam Liszt parvient à faire venir le prince à Raiding pour écouter son fils. Le 21 septembre, Nicolas Estherházy vient chasser sur ses terres et s'arrête à Raiding entre deux hallalis. Le petit Liszt joue. Et il joue bien. Le prince applaudit, refuse toujours. En revanche, il accorde un an de congé à Adam et le gratifie d'une modique aide financière pour l'éducation de Franz : deux cents florins. Le fier Adam refuse cette aumône, poursuit ses efforts pour mettre son fils dans le secret des tierces et des croches, laisse passer six mois et, derechef, tente sa chance auprès du prince, auquel il vante les talents de son fils le 13 avril 1820 :

Le fait qu'en vingt-deux mois il ait aisément surmonté quelque difficulté que ce soit dans les œuvres de Bach, Mozart, Beethoven, Clementi, Hummel, Cramer, etc., et puisse jouer à vue les pièces pour piano les plus difficiles, dans le tempo le plus strict, avec précision et sans aucune faute, représente, selon moi, des progrès de géant<sup>4</sup>.

Nouveau refus. Adam persiste. Pour financer son départ, il décide de faire jouer son fils en public. Franz en rêve. En octobre 1820, il joue le *Concerto en mi bémol majeur* de Ries puis improvise sur des mélodies populaires dans le casino d'Edenburg. Sa prestation lui vaut un tonnerre d'applaudissements et une nouvelle attaque de fièvre : heurts, et malheurs du concertiste. Adam, professeur efficace, se double d'un imprésario avisé. Il organise à Presbourg un nouveau concert, le dimanche 26 novembre, jour de la diète, assemblée officielle où affluent les nobles et notables magyars. Ils se pressent aussi chez un cousin du prince Esterházy, où se produit à midi le petit Liszt, vêtu d'un costume hongrois à brandebourgs. L'enfant connaît un nouveau succès, dont se fait l'écho la *Pressburger Zeitung* du 28 novembre 1820 :

Dimanche dernier, le 26, à midi, le pianiste virtuose de neuf ans, Franz Liszt, eut l'honneur de jouer du piano devant une brillante assemblée de nobles locaux et d'amateurs de musique chez le comte Michel Esterházy. Son extraordinaire dextérité et son aptitude à déchiffrer les partitions les plus difficiles et à jouer à vue tout ce que l'on plaçait devant lui surpassèrent toute admiration et justifient les plus grands espoirs<sup>5</sup>.

Franz enthousiasme les magnats, ces aristocrates richissimes, heureux de jouer les mécènes pour ce petit génie national. Les comtes Amadé, Szapáry et Michel Estherázy proposent de lancer une souscription afin qu'il puisse étudier en Autriche. En outre, ils s'engagent à lui verser une pension annuelle de six cents florins pendant six ans. Plus d'un an passe mais c'est gagné. Les efforts d'Adam portent leurs fruits. La famille peut plier bagage et mettre le cap sur Vienne, au printemps 1822. Adieu verger, moutons, pacages. Adam quitte son emploi et se voue à la carrière de son fils.

#### CARL CZERNY

Le soleil d'avril lustre les tuiles vernissées du Stephansdom, la cathédrale Saint-Étienne, qui plante ses flèches dans le ciel viennois. Loin du Graben et de ses magasins luxueux, les Liszt végètent au 92 Stiftgasse, à l'enseigne du Zum grünen Igel : le quotidien n'est pas gai au « hérisson vert », dans le quartier excentré de Mariahilf. La pension des magnats, les économies d'Adam et la dot d'Anna ne financent pas longtemps la nouvelle vie du ménage et les leçons de Franz. Dès le 16 mai, les fonds s'épuisent, et Adam écrit au prince Estherázy pour lui demander de l'argent. L'aristocrate lui envoie aussitôt deux cents florins qui fondent comme neige au soleil du printemps. Mais le père de famille passe outre la pauvreté ; il veut le meilleur pour son fils. Comme convenu, Franz suit les cours de Carl Czerny.

Ancien élève de Beethoven, Czerny est un célibataire de trente et un ans qui habite chez ses parents et travaille douze heures par jour. La journée, il enchaîne les leçons dans les meilleures familles de Vienne. Le soir, il compose des symphonies, des concertos, entre autres, ou écrit des pièces de théâtre. En outre, il parle le tchèque, l'italien, le français et l'allemand. Son front dégarni, ses favoris, ses lunettes ovales lui donnent l'air de ce qu'il est : un professeur. C'est son métier. Et c'est son drame. Le portrait de Czerny révèle un anti-Liszt. Virtuose contrarié, il enseigne depuis l'âge de quinze ans pour faire vivre son père et sa mère. Au reste, ce métier fort lucratif ne laisse pas de lui apporter des satisfactions. La plus belle d'entre elles s'appelle Franz Liszt. En seize ans de carrière, il n'a jamais connu d'élève aussi génial,

aussi travailleur. Czerny commence par dompter ce pur-sang tzigane : des gammes, encore des gammes. Il faut doter ce gamin exceptionnel d'une technique sans faille. Czerny reprend tout de zéro, inflige à Franz des exercices ingrats qu'il estime nécessaires. L'enfant n'est pas de cet avis, renâcle ; retrouve le sourire quand son maître le laisse enfin jouer Ries, Bach, Beethoven, etc. Mais pas question pour l'instant de se produire dans une salle de concerts. L'heure est à l'entraînement, au tête-à-tête avec le piano.

Les effets de cette reprise en main ne tardent pas à se manifester. Bientôt, à force de travail et d'obstination, Franz peut tout déchiffrer. Dans les magasins de musique de Vienne, dont il est familier, les marchands ont coutume de placer un piano pour que les clients puissent essayer les œuvres avant d'acheter les partitions. Franz, grisé par ses progrès, exige toujours « quelque chose de très difficile<sup>6</sup> ». Le propriétaire d'une boutique, irrité par cette assurance, place un jour sur le pupitre une œuvre propre à satisfaire, voire même à décourager, l'exigence de l'enfant : le *Concerto en si mineur* de Hummel, réputé très ardu, n'est pas à mettre sous tous les doigts. Franz le joue à vue d'un bout à l'autre. Arroseur arrosé, le marchand s'incline. Vienne le suivra.

Une relation privilégiée s'instaure entre Franz et Czerny, se fait plus intime encore quand, au mois d'octobre 1822, les Liszt viennent habiter dans la même rue que le professeur, au 1014 Krugerstrasse. Chaque soir, Franz peut aller voir son « cher et révérend maître<sup>7</sup> », devient un protégé de la famille Czerny qui le surnomme Putzi. Dans l'appartement familial, l'enfant goûte au charme discret de la vie bourgeoise, si douce en cette Vienne de l'époque Biedermeier : sofas profonds, lumière tamisée des chandelles, soirées passées autour du piano. Tout dévoué à son jeune élève, Czerny lui prête de nombreuses partitions et, surtout, décide de ne plus lui faire payer ses cours. Liszt ne l'oubliera jamais. Après l'égoïsme de Nicolas Estherázy, prince de sang, que son père et lui ont pris en grippe, Franz trouve un prince de cœur en la personne de Franz Czerny.

#### ANTONIO SALIERI

Pour initier Franz à la composition musicale, Adam fait appel à un autre homme, plus éminent encore. À soixante-dix ans passés, maître de chapelle de la cour de l'empereur d'Autriche, professeur de Schubert pendant quatre ans, admiré par Beethoven en personne, Antonio Salieri sent pourtant le soufre. Une rumeur, aussi fausse que tenace, l'accuse d'avoir empoisonné Mozart. Le drame en vers de Pouchkine, *Mozart et Salieri* (1832), puis le film de Milos Forman, *Amadeus* (1984), ont changé la rumeur en légende et fait du

compositeur italien un des plus célèbres « méchants » de l'histoire musicale. Pouchkine lui fait tenir ce langage :

Où est la justice quand le don sacré, le génie immortel n'est pas envoyé en récompense de l'amour ardent, de l'abnégation, du zèle, des prières, mais va illuminer la tête d'un insensé... Oh, Mozart, Mozart<sup>8</sup> !

Le vrai Salieri déjoue ce complot de la littérature et du septième art ; c'est un homme bon, qui n'hésite pas à enseigner son art gratuitement aux jeunes gens pauvres. Son nez aquilin, ses lèvres pincées et ses paupières tombantes s'animent quand il entend jouer à vue le petit Liszt chez des particuliers : il en demeure tout ébloui. Adam lui conte son histoire et le prie d'instruire son fils. Salieri accepte aussitôt, sans monnayer ses services.

Dès le 15 juillet 1822, Franz se rend chez le vieux maître pour étudier la basse chiffrée et la composition. Trois fois par semaine, à partir de onze heures, l'enfant chante et déchiffre sans ménager ses efforts ; il transpire, et pas seulement sur le clavier. Cet été-là, la chaleur accable Vienne. Franz et son père arrivent en sueur chez Salieri. Le long trajet qu'ils effectuent à pied épuise l'enfant, dont les pauses et les soupirs inquiètent dès lors qu'ils ne suivent pas une partition. Apprenant que son élève habite Mariahilf, Salieri prend sa plume la plus déférente pour écrire au prince Estheräzy, le 25 août 1822 :

Comme je faisais remarquer au père qu'en ces mauvais temps un tel trajet était préjudiciable à la santé délicate de son fils, et qu'il lui faudrait trouver à se loger en ville, il me dit qu'il était intervenu en ce sens auprès de Votre Altesse, mais qu'il n'avait pas encore reçu de réponse. Dernièrement, il m'assura que Votre Altesse avait accepté une pétition à ce sujet. Cette lettre n'a d'autre but, pour ne pas importuner plus longtemps Votre Altesse, que de joindre également à cette requête mes très chaleureuses prières, en promettant à Votre Altesse que je redoublerai de zèle en le faisant alors venir chez moi tous les jours, car les talents musicaux dont Dieu a pourvu ce garçon sont dignes d'attention<sup>9</sup>.

Cette requête illustre l'élégance de Salieri, qui n'informa jamais les Liszt de sa démarche. Quand ces derniers se furent installés Krugerstrasse, Franz vint désormais tous les jours prendre des leçons gratuites chez le maître de chapelle.

Sous l'égide de ses deux bonnes fées, Czerny et Salieri, le petit Liszt devient grand. Sa première œuvre publiée s'inscrit dans le recueil des *Variations Diabelli*. Éditeur de musique, Anton Diabelli a composé une valse, et demandé aux plus notables musiciens d'Autriche et d'Allemagne d'écrire une variation. Schubert, Czerny, Hummel, Moscheles se livrent à l'exercice. Franz Liszt aussi. Il a onze ans et des

arpèges. Un compositeur, jugeant cette valse « bonne à rafistoler des souliers<sup>10</sup> », refuse de prendre part à l'aventure, avant d'écrire trente-trois variations qui forment un chef-d'œuvre, comparable aux *Variations Goldberg* de Bach. L'ombrageux musicien s'appelle Ludwig van Beethoven.

Beethoven, l'idole de Franz, celui qu'il veut devenir plus tard, est alors atteint d'une surdité totale et communique par le biais de cahiers de conversation. Isolé, épuisé par la composition de sa *Missa Solemnis*, qu'il achève au terme de quatre années d'un travail titanesque, taraudé par les soucis matériels, écœuré par l'Autriche autoritaire de Metternich, par la musique italienne trop facile dont raffolent alors les Viennois, Beethoven ne trouve un peu de réconfort que dans la ferveur religieuse et l'écriture musicale. Il s'apprête d'ailleurs à se lancer dans la composition de sa dernière symphonie, la neuvième, dont le final affirme la victoire de la joie sur les ténèbres du désespoir. Véritable Prométhée musical, héros de sa propre vie, Beethoven n'a que faire du petit singe mondain qui se donne en spectacle à l'hôtel de ville de Vienne ce 1<sup>er</sup> décembre 1822 et improvise sur le thème de l'*allegretto* de sa septième symphonie.

## LE BAISER DE BEETHOVEN

Les concerts privés que donne Franz ici et là améliorent quelque peu l'ordinaire. Entre deux coupes de champagne, les aristocrates viennois applaudissent ce petit prodige venu de Hongrie, bel enfant blond qui fait se pâmer les dames. Franz use ses fonds de culottes sur le tabouret du virtuose, sur les meubles dessinés par Joseph Danhauser dont se remplissent alors les salons de la noblesse.

Ce n'est que neuf mois après son arrivée à Vienne qu'il donne son premier concert public, le 1<sup>er</sup> décembre 1822. Sa prestation éclipse la jeune chanteuse Caroline Unger et le violoniste Léo Lubin. En janvier 1823, le journal *Allgemeine Zeitung* fait les yeux de Chimène au petit Magyar :

Un jeune virtuose nous est, dirait-on, tombé du ciel, et force notre plus haute admiration. L'interprétation de ce garçon, pour son âge, est à la limite de l'incroyable, et l'on est tenté de douter de l'existence d'une quelconque impossibilité physique lorsque l'on entend ce jeune géant faire tonner, sans jamais relâcher ses forces, la composition de Hummel, si difficile et si épuisante, particulièrement dans le dernier mouvement<sup>11</sup>.

Le « jeune géant » avance à grandes enjambées sur la voie du succès ; sa réputation grandit au fil des concerts. Le dernier qu'il donne à Vienne a pour cadre la prestigieuse Redoutensaal. Adam ne

pouvait rêver plus bel écrin. Cette salle des redoutes, c'est-à-dire des bals masqués, construite sous le règne de Joseph I<sup>er</sup>, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, puis transformée par l'impératrice Marie-Thérèse en 1748, se trouve au cœur du palais de la Hofburg, où vivent les Habsbourg. Cet événement mérite un peu de publicité. Le programme se charge d'attirer les mélomanes :

Avec approbation des Autorités  
le jeune garçon de onze ans  
FRANZ LISZT  
natif de Hongrie  
aura l'honneur de donner  
UN CONCERT  
dans la petite REDOUTENSAAL impériale  
le dimanche 13 avril 1823  
à midi<sup>12</sup>.

Au menu de ce midi musical, le *Concerto en si mineur* de Hummel, une série de *Grandes Variations* de Moscheles et, enfin, en dessert, la pâtisserie préférée de Franz : la fantaisie libre, c'est-à-dire l'improvisation « sur un thème écrit, très humblement demandé à Quelqu'un dans le public ». Qui donc est ce Quelqu'un flanqué d'une majuscule qui inspire tant d'humilité ? Un anonyme ? Un comte quelconque ? Certainement pas. Beethoven bien sûr, roi déchu de Vienne. Le problème, c'est que Beethoven ne consent pas à fournir le thème demandé. Tourmenté, sauvage, il ne fait aucun effort lorsqu'il reçoit la visite du petit Liszt, quelques jours avant son concert à la Redoutensaal, pressé d'accepter l'entrevue par son ami Czerny et par son secrétaire Anton Schindler.

L'émotion de Franz doit être palpable, ce jour-là, dans les deux petites pièces du Schwarzspanierhaus, au deuxième et dernier étage de l'immeuble où vit son illustre modèle. Depuis qu'il est à Vienne, il veut le rencontrer. En vain. Beethoven n'aime pas les enfants prodiges, méprise les petits phénomènes. Czerny tente de le faire changer d'avis avec un zèle assidu, lui vante la singularité et le talent hors du commun de son élève. Son obstination finit par porter ses fruits. Excédé, le maître lâche enfin : « Eh bien, au nom du ciel, amenez-moi le jeune Turc ! » Il est dix heures du matin quand Czerny arrive avec son élève, dont le trac est plus grand qu'avant un concert. La coqueluche des salons viennois n'en mène pas large.

Souvent, les choses longtemps désirées ne semblent pas réelles au moment de les obtenir. C'est pourtant bien Beethoven dont la silhouette lourde, vieillie, se découpe dans la lumière du matin. Beethoven travaille près de la fenêtre. Sur la longue table étroite s'entassent des portées noircies de croches, de quarts. Beethoven lève la tête et considère ses visiteurs d'un air peu engageant, échange

quelques mots avec Czerny sans adresser la parole à Franz, que son professeur invite d'un geste à se mettre au piano. Tandis que se tient devant lui cette légende de la musique, cet homme de cinquante-deux ans cabossé par la vie, dont la chevelure léonine et les sourcils froncés ne déparent pas le masque romantique, Franz place ses mains au-dessus du clavier, prend sa respiration et attaque une courte pièce de Ries. Franz plaque son dernier accord ; le silence demeure vibrant de notes. La voix de Beethoven s'élève et demande au petit pianiste de jouer à présent une fugue de Bach. Franz choisit la fugue en *ut* mineur du *Clavier bien tempéré*. « Pourrais-tu aussi la transposer dans un autre ton ? » ajoute Beethoven. Franz peut. Quand ses mains ont achevé leur course sur le clavier, Putzi lève les yeux et croise ceux du « grand maître ». Un sourire éclaire son visage sombre. Beethoven s'approche, pose sa main sur la tête de l'enfant et, à plusieurs reprises, lui caresse les cheveux en murmurant : « Diable de gamin, il a tout du jeune Turc », ou encore : « En voilà un drôle ! » Enhardi par ces marques d'affection bourrue, le petit Liszt surmonte alors sa timidité et dit tout à trac à son héros : « Puis-je jouer quelque chose de vous à présent ? » Beethoven sourit, opine du chef. Franz se lance, entame le premier mouvement du *Concerto en ut majeur*, le joue probablement comme si sa vie en dépendait. Ému par l'hommage de ce musicien de onze ans, Beethoven sort définitivement de sa réserve. Une fois le morceau achevé, il prend Franz de ses deux mains, l'embrasse sur le front et lui dit : « Va ! tu es un heureux ! Car tu apporteras joie et bonheur à beaucoup d'autres ! Il n'y a rien de meilleur ni de plus beau ! » Ces paroles se gravent dans l'esprit de Franz Liszt. Elles valent tous les encouragements, tous les applaudissements.

Les cahiers de conversation de Beethoven ont conservé la trace de cette rencontre. On peut y lire la requête de Liszt :

J'ai souvent exprimé à Herr Schindler le désir de faire votre connaissance, et je me réjouis que cela puisse se faire maintenant. Comme je vais donner un concert le dimanche 13, je vous prie très humblement de m'accorder l'honneur de votre présence<sup>13</sup>.

Dimanche arrive et le concert de la Redoutensaal a lieu. Beethoven n'y vient pas, ne fournit pas le thème demandé. Les gravures et les calendriers ont reproduit à l'envi un événement qui n'eut jamais lieu. Qu'importe ! Beethoven a embrassé le front de l'enfant qui n'en souhaitait pas davantage. Muni de ce viatique, il peut désormais parcourir le vaste monde, affronter tous les publics d'Europe et les vicissitudes de sa vie d'artiste.



Le retour à Raiding est exclu, d'autant plus qu'Esterházy a trouvé un remplaçant à Adam Liszt au poste d'intendant des bergeries. Franz est condamné au succès. C'est lui qui désormais fait vivre sa famille, gagne son pain à la force du clavier. Fort des succès viennois de son fils, Adam veut lancer sa carrière de virtuose, au grand dam de Czerny qui trouve prématuré de lâcher son protégé dans le cirque des concerts. Adam voit l'avenir en grand, et à Paris. En attendant de conquérir la France, le nouveau Mozart se produit à Pest, en Hongrie, le 1<sup>er</sup> mai 1823. Adam s'improvise imprésario, met en scène habilement le talent de son fils et rédige le texte des affiches placardées dans les rues sur la rive est du Danube :

Haute et Gracieuse Noblesse !  
Estimables Officiers de l'Armée royale et impériale !  
Estimé public !

Je suis hongrois et ne connais pas de plus grand bonheur que de présenter à mon pays bien-aimé les premiers fruits de mon éducation et de mes études – à titre de première expression de ma gratitude. Ce qui manque encore à ma maturité, j'entends l'acquérir par un zèle assidu, et peut-être alors aurai-je la bonne fortune de devenir l'un des fleurons de la gloire de mon pays<sup>14</sup>.

Le concert a lieu dans les salons de l'auberge des Sept Princes Électeurs, sous les acclamations des Pestois. Liszt joue du Moscheles, improvise sur des thèmes que propose le public. Adam n'improvise pas. Sa stratégie s'avère efficace. La manière dont la presse salue la prestation de son fils fait écho au texte de son affiche. Le journal *Hazai's Külföldi Tudósítások*, dans son numéro du 3 mai, déverse des flots de louanges sur la tête de ce « beau garçon blond » qui flatte l'orgueil national :

Son jeu splendide permet à chacun d'espérer qu'il apportera un jour la gloire à sa patrie. [...] Nous souhaitons santé et longue vie à cette belle âme [...] qui a voulu, par ce concert, rendre hommage à son pays avant de partir pour la France et l'Angleterre, où il fera certainement honneur au nom hongrois<sup>15</sup>.

Avec un sens aigu de la publicité, Adam Liszt mêle le destin de son fils à la vie du public, en fait l'objet d'une attention passionnée, bref, une star. Les Pestois vibrent pour ce héros hongrois qu'ils peuvent encore entendre les 10, 17, 19 et 24 mai. Cette frénésie musicale fait une pause au monastère franciscain de Tyrnavia, dont Adam Liszt fut renvoyé vingt-trois ans plus tôt et où vit toujours son ami de jeunesse, le père Capistran Wagner. Musicien, franciscain, Franz ira jusqu'au bout des ambitions déçues de son père. Ce dernier, de retour à Vienne, en nourrit d'autres pour son fils qu'il veut faire jouer non seulement à Paris, mais aussi à Londres, à Munich. Afin de préparer sa tournée européenne, il n'hésite pas à solliciter le chancelier Metternich, qui fut

jadis ambassadeur à Paris, pour obtenir une lettre de recommandation. Le diplomate Bretfeld, recteur de l'université de Vienne, la rédige dès le 8 août, à l'attention de l'ambassadeur royal à Londres et à Paris, et à l'ambassade de Munich :

Le talent musical de ce jeune garçon a quelque chose de réellement prodigieux, et qui, à tous égards, mérite encouragement afin de ne pas entraver le développement de son originalité. C'est donc sans aucune hésitation que j'ai accédé à sa requête et que je recommande ce jeune artiste prometteur à Votre Excellence, afin qu'elle lui ménage un accueil favorable et veuille bien lui accorder toute la protection nécessaire à l'épanouissement de sa personnalité. Je vous demande également de veiller à ce que lui soient appliquées les dispositions dont, s'agissant d'artistes célèbres et reconnus, chacun de nos compatriotes de talent a, jusqu'à présent, bénéficié lors de ses passages à Paris, Londres et Munich, même lorsqu'il n'y avait pas été invité<sup>16</sup>.

C'est donc avec cette lettre précieuse que la famille Liszt quitte Vienne, le 20 septembre 1823, tandis que les jours raccourcissent et que l'automne commence à dorer les frondaisons de Schönbrunn. Carl Czerny voit partir à regret cet élève qu'il aimait comme un fils. Les Viennois s'apprêtent à fêter les vendanges et Franz Liszt connaît bientôt d'autres ivresses.

Munich, capitale de la Bavière, réserve un accueil chaleureux au petit virtuose. Les Liszt descendent de diligence le 26 septembre, quelques jours avant l'Oktoberfest. En ce début d'automne, la cité que traverse l'Isar, affluent du Danube, se voue au houblon. La fête de la bière, tradition récente, met Munich en émoi. Les visiteurs se pressent sur la Marienplatz. La brasserie Hofbräuhaus ne désemplit pas. Quant à la Frauenkirche, la cathédrale Notre-Dame, toute de briques rouges, elle balance ses tours coiffées d'oignons dans le ciel bavarois. Brune, blonde, blanche, rousse, la bière mousse dans les chopes et Moscheles brasse les notes. Ignaz Moscheles, le célèbre pianiste et compositeur tchèque, dont Franz joua les variations sous les ors de la Redoutensaal, se trouve en effet dans la ville où il se produit avec l'orchestre de la cour de Munich. Adam et Franz assistent au concert. Si le virtuose les époustoufle avec son concerto, son improvisation les laisse sur leur faim. Franz peut et va faire mieux ; il donne trois concerts et fait chavirer la salle. Le petit prince du clavier fait une touche avec les Bavarois. Les buveurs voient double et le pianiste, acclamé par le public, doit jouer double lui aussi. Il bisse les *Variations en mi bémol majeur pour piano et orchestre* de son bon maître Czerny. Maximilien I<sup>er</sup>, roi de Bavière, se trouve dans la salle et admire l'audace de ce jeune surdoué qu'il questionne à l'issue du concert : « Vous osez entrer en scène après Moscheles ? » Il ose, en effet, et sort grandi de la comparaison. Franz collectionne les baisers illustres. Après Beethoven, c'est au tour du roi de Bavière d'embrasser l'enfant

le plus célèbre de Hongrie. Au bout d'un mois à Munich, Franz va enfoncer d'autres touches à Augsburg, ville natale de Léopold Mozart, père d'un autre enfant prodige. Le petit Liszt enchaîne trois concerts en quatre jours. Pareille frénésie ne laisse pas le temps de visiter la Souabe. À Vienne, le bruit court que Salieri a tenté de se suicider en se tranchant la gorge. Son ancien élève poursuit sa marche vers le succès à Stuttgart et Strasbourg ; les applaudissements déferlent et les florins pleuvent. Adam Liszt, chef de famille et d'entreprise, en a engrangé 921 quand ils arrivent à Paris, le 11 décembre.

## LES PORTES DU CONSERVATOIRE

Le temps de la pauvreté semble s'éloigner. Raiding appartient désormais à l'histoire ancienne.

Voici Paris, ses boulevards, ses théâtres, ses cafés, ses réverbères. L'odeur des villes a chassé celle des bergeries. Les Liszt descendent à l'Hôtel d'Angleterre, au 10 rue du Mail, près du Palais-Royal, où ils vont louer une suite comprenant deux étages pendant un an. Paris, où tout finit par des chansons, et où tout commence en musique pour le « petit Litz », comme l'appellent les Français, qui très vite l'adoptent sans pourtant parvenir à orthographier son nom correctement. En face du nouveau logement des Liszt se trouve la Maison Érard. Que croyez-vous qu'elle fabrique ? Des pianos bien sûr ! Les Liszt ont tôt fait de transformer ce hasard en intimité avec Sébastien Érard, facteur de pianos de son état. Ce fabricant a pignon sur rue et révolutionne l'histoire de l'instrument grâce à l'invention du système à double échappement. Cette trouvaille permet un jeu beaucoup plus rapide. Auparavant, il fallait attendre que la touche soit entièrement remontée pour rejouer une note. Désormais, le marteau retombe sans délai sur les cordes, et favorise la célérité du pianiste. Adam Liszt décrit à Czerny la merveille avec des trémolos d'admiration :

Je crois que cet homme mérite une place à part en matière de facture. [...] Le piano Érard atteint un tel degré de perfection qu'il semble impatient d'en arriver au siècle suivant. Il est impossible de le décrire ; il faut le voir, l'entendre, en jouer<sup>17</sup>.

Cet enthousiasme énamouré s'avère d'autant plus fort que l'inventeur du piano moderne se montre à l'égard du petit Liszt d'une belle générosité. Impressionné par son talent, il lui offre un modèle muni du double échappement. De quoi brûler les étapes pour le virtuose. Le geste de Sébastien Érard est aussi commercial, car cet enfant, déjà célèbre, fera beaucoup pour populariser le nouveau piano

de la fabrique Érard au quatre coins de l'Europe.

En attendant d'être un marathonien des tournées, Franz, aussi surdoué soit-il, doit encore étudier. Pour ce faire, il se rend avec son père au Conservatoire dès le lendemain de leur arrivée.

Luigi Cherubini est un triste sire. À soixante-deux ans, le directeur du Conservatoire de Paris, malgré sa position enviable et les opéras dont il est l'auteur, n'affiche pas une belle humeur. Franz, habitué à embrasser les grands hommes, baise spontanément la main du compositeur, miné par la neurasthénie. L'effusion le laisse de marbre et, malgré les recommandations dont Franz fait l'objet en haut lieu, Cherubini refuse de l'admettre au Conservatoire. Pour Franz, c'est comme s'il venait d'être frappé par la foudre. Cherubini n'y est pour rien, mais ne consent pas à jouer les paratonnerres. Il applique à la lettre le règlement. La section piano, victime de son succès, n'admet plus aucun candidat de nationalité étrangère. L'enfant le plus célèbre de Hongrie reste donc à la porte du saint des saints de la musique, terriblement déçu. Il se console en jouant et donne la bagatelle de trente-huit concerts pendant l'hiver, prend des cours de composition avec Anton Reicha, apprend le contrepoint et le français avec Ferdinando Paer.

Si les portes du Conservatoire restent fermées, toutes les autres s'ouvrent et Franz ne tarde pas à séduire les grands de ce monde ; pour la Saint-Sylvestre, il se produit devant le duc d'Orléans et la duchesse de Berry, qui sont charmés. Le duc prie l'interprète de choisir un cadeau. Franz, qui pour être virtuose n'en est pas moins jeune, n'hésite pas un instant et demande le Polichinelle, marionnette accrochée au mur. Tout Paris commence à parler de lui. La presse dépose des couronnes sur le front du petit virtuose ; *Le Corsaire* le qualifie ainsi de « merveille du jour<sup>18</sup> ». Franz est un diamant brut dont Paris va polir les facettes.

## NAISSANCE D'UNE ÉTOILE

Les notes du *Concerto en si mineur* de Hummel et des *Variations pour piano et orchestre* de Czerny s'égrènent encore une fois sous les doigts agiles du pianiste de poche, dont les petits pieds atteignent à peine les pédales ; déferlent sous le lustre et retroussent les moustaches des mélomanes éberlués, se mêlent aux perles des duchesses, coulent sur les épaules nues, laiteuses, qui frémissent d'admiration. Ce petit blond est un amour. Et un prodige. Ce soir du 8 mars 1824, Paris l'adouble dans la salle Louvois du Théâtre-Italien. Des loges au parterre, aristocrates et musiciens de renom se pressent pour voir et entendre le virtuose, applaudissent à tout rompre, crient, se pâment. L'ambiance

est à mille lieues de l'ennui compassé qu'évoque aujourd'hui un concert de musique classique, des après-midi moroses de la salle Pleyel, où la moindre toux désigne le malheureux perturbateur à la vindicte de l'auditoire. Il faut imaginer le public manifester son enthousiasme pendant les morceaux. Franz, *rock star* du piano, allume sur le clavier des incendies tziganes, fait monter la température de cette fin d'hiver, et connaît un triomphe sans précédent. Le succès dépasse les attentes d'Adam Liszt, que submergent l'émotion et une fierté légitime :

De l'instant où il parut en scène, les applaudissements furent pratiquement ininterrompus ; chaque « passage » suscitait l'enthousiasme et les plus vigoureuses expressions d'étonnement. À la fin de chaque morceau, il était rappelé deux ou trois fois, et applaudi. Les messieurs de l'orchestre ne cessaient de frapper de l'archet le dos de leurs basses, violoncelles, altos et violons, les cuivres criaient à s'enrouer, et chacun était dans un ravissement indescriptible<sup>19</sup>.

Cette soirée musicale ressemble au sacre d'un génie haut comme trois pommes. Le Théâtre-Italien fait salle comble. La bonne société parisienne cherche à apercevoir le petit dieu du jour, dont on loue la sidérante virtuosité. Le tumulte des soirées de gala s'élève et court entre les travées, vient lécher les baignoires et la corbeille. Lorsque l'enfant paraît, on le voit mal. Conformément à l'usage, la queue du piano est tournée vers le public. Un ouragan de notes passe entre les oreilles des spectateurs, taquine les décolletés et décoiffe les favoris. Le responsable disparaît derrière son pupitre. Drôle de virtuose. Drôle d'ambiance. Le Théâtre-Italien est en état de délire poétique. On veut voir le magicien. Le piano est déplacé et Franz paraît alors dans tout l'éclat de ses douze ans. Ses yeux vifs, mobiles, s'éloignent de la partition, scrutent la salle tandis que ses mains continuent de jouer avec une maîtrise qui stupéfie le public. Franz décoche des sourires, salue les personnes qu'il reconnaît dans les loges. Enfin vient le moment tant attendu : l'improvisation. Sur un thème des *Noces de Figaro*, le petit Liszt brode des arabesques pianistiques qui achèvent de séduire l'auditoire et font monter au septième ciel les enfants du paradis. Ovation, cris, applaudissements, rappels. Debout sur la scène, le petit garçon accueille en riant cette gloire trop grande pour lui.

Ce soir-là, donc, tandis que les premiers bourgeons éclosent dans les arbres qui bordent les Champs-Élysées, que l'impatient babil des oiseaux de Paris semble vouloir hâter la fin de l'hiver, Franz Liszt conquiert ses galons de star. Il a douze ans. C'est Mozart qu'on ressuscite. Les journalistes ne manquent pas de faire ce rapprochement flatteur. Martainville, dans *Le Drapeau blanc* du 9 mars, s'il écorche le nom de Liszt, ne ménage pas ses éloges :

C'en est fait, depuis hier au soir je crois à la métempsychose. Je suis convaincu que l'âme et le génie de Mozart sont passés dans le corps du jeune List : c'est Mozart lui-même ; jamais l'identité ne s'est manifestée par des signes plus évidents ; même patrie, même talent prodigieux dans l'enfance et dans le même art ; [...]

En prenant le nom de List, Mozart n'a pas perdu cette jolie figure qui accroît toujours l'intérêt qu'inspire un enfant remarquable par un talent précoce. La physionomie de notre petit prodige respire l'esprit et l'enjouement, il se présente de fort bonne grâce, et le plaisir, l'admiration qu'il cause au public dès que ses doigts se promènent sur le clavier, semblent être pour lui un jeu, un divertissement qui l'amuse beaucoup<sup>20</sup>.

Du jour au lendemain, Franz Liszt est célèbre. Un lithographe lui tire le portrait, et voici le bambin exposé chez tous les marchands de gravures ; un phrénologue lui moule la tête, curieux de savoir ce qu'il y a dedans. Mais le talent déjoue les phrénologues et Franz joue comme personne. Les jardins de Paris lui offrent leurs pelouses au cordeau et les hôtels particuliers leurs tapis rouges. Les duchesses se l'arrachent et pour cent francs par soir, Franz fait son numéro. Adam gère de main de maître sa carrière naissante, prend soin de ménager sa santé toujours fragile ; il exige qu'on vienne le chercher et qu'on le ramène en voiture rue du Mail. Le temps où il fallait rejoindre à pied le centre de Vienne depuis Mariahilf semble désormais appartenir à la préhistoire. Quand il ne fait pas rugir le double échappement de son Érard à sept octaves, la vedette du printemps mange de la tarte aux groseilles et se plonge dans la lecture des mystiques.

#### UN VIRTUOSE MYSTIQUE

Franz grandit et ne perd pas son oreille ; en l'espace de quelques mois, il parle déjà presque couramment le français. Le fils d'Anna préfère à la langue de Goethe celle de Molière qui, depuis quelques semaines, lui prodigue moult louanges. Son triomphe au Théâtre-Italien lui vaut la commande d'un opéra en un acte : *Don Sanche ou le château d'amour*. Paër, ancien chef d'orchestre impérial, convainc l'Opéra de Paris de confier la musique à ce compositeur précoce tandis que Rancé et Théaulon se chargent d'écrire le livret.

Adam écrit une autre page de la carrière de son fils et décide de l'emmener outre-Manche. Ils quittent Paris le 31 mars en compagnie de Pierre Érard, le neveu du facteur de pianos, et arrivent à Londres avec le mois d'avril. Big Ben se met à l'heure française et accueille sans flegme cet article de Paris venu des plaines hongroises. Les trois voyageurs s'installent au 18 Great Marlborough Street, dans les locaux de la succursale londonienne de la firme Érard. Le *Morning Post* lui

donne du « *Master Liszt* ». Ferdinand Ries se déplace pour l'écouter lors de son premier concert public, qui a lieu le 21 juin aux Argyll Rooms. Franz et son piano à double échappement connaissent un franc succès. Nouveau triomphe quelques jours plus tard, le 29 juin, au Théâtre royal. Le roi George IV, vieux dandy obèse miné par la goutte, qui mena jadis une vie dissolue en compagnie du célèbre Beau Brummel, veut connaître l'enfant, qui vient jouer en juillet au château de Windsor. Franz remonte les cinq kilomètres de la Long Walk, plantée d'ormes, avant d'entamer un concert marathon. Deux heures durant, il charme la famille royale, improvise sur un thème du *Don Juan* de Mozart à la demande du souverain. Le roi George, qui pourtant en a vu d'autres, s'exclame :

Je n'ai rien entendu de pareil, non seulement pour la perfection du jeu, mais pour la richesse des idées. Ce petit surpasse Cramer et Moscheles<sup>21</sup>.

Pour cent livres par concert, Franz se produit à Manchester, berceau de la révolution industrielle. L'Irwell coule et reflète une ville hérissée de cheminées d'usines. Franz joue au Théâtre royal les 2 et 4 août. Au programme : Hummel, Moscheles, Czerny, et bien sûr l'improvisation. Le virtuose de douze ans reste fidèle à lui-même, mais la petite Lyra, une harpiste qui va sur ses quatre ans, munie de très petits pieds et de très petites mains, juchée sur sa chaise, monopolise l'attention du public de Manchester ; les usines de coton crachent leurs fumées noires dans un ciel sans pitié : de quoi donner le mal du pays. De retour à Paris au mois d'août, Franz fait chaque jour deux heures d'exercices, une heure de déchiffrage et le reste du temps compose avec ardeur. Cette routine d'exception le requiert. L'automne joue sa partition, orchestre des symphonies rousses et des rhapsodies françaises dans les arbres du Luxembourg ; les hirondelles s'en vont, Franz Liszt a treize ans. De mauvaises langues se délient, accusant à tort Adam d'exploiter son fils.

Mais l'enfant se porte très bien et se montre d'un commerce agréable, agrémenté par la douceur de son caractère et la beauté de ses traits. Il pousse sous le lustre des théâtres et dans l'ombre de son père. Franz enfonce des touches et noircit des portées, travaille à son opéra, compose des variations sur un thème de Rossini, dont le piano Érard sert à merveille la prestesse. Adam tente d'obtenir la salle de l'Académie royale de musique et y parvient. Noël arrive et l'hiver joue son *adagio* ; les Liszt quittent la rue du Mail pour le 22 de la rue Neuve-Saint-Eustache, dans l'ancien hôtel de Strasbourg. Franz se produit sur la scène de l'Académie en mars 1825, les hirondelles reviennent et trissent leur *allegro*. La chaleur fleurit d'élégantes les Boulevards et *fortissimo* l'été entre en scène. Les Liszt quittent Paris au

mois de juin, font leur *come-back* en Angleterre. Franz fait résonner le théâtre de Drury Lane dans le West End de Londres, visite la cathédrale Saint-Paul, reprend le thé à Windsor et ressert quelques arpeges au gros George IV, retrouve le ciel de suie de Manchester, mais pas la petite Lyra, qui grandit ailleurs et que remplace le petit Banks, un pianiste de neuf ans. Franz Liszt, qui n'a que treize ans au compteur, fait figure de vétéran des tournées au Théâtre royal. Il reprend la mer à la fin du mois de juin et débarque à Calais. Des vacances s'imposent avant de retrouver la rue Neuve-Saint-Eustache. Direction Boulogne-sur-Mer, où père et fils goûtent un plaisir neuf, promis à un grand avenir : les bains de mer. Grisés par les baisers salés de la Manche, ils dînent le soir au grand casino, où Franz joue... du piano. Adam veille et monnaie la prestation, engrange de l'iode et des bénéfices. L'intermède balnéaire achevé, les Liszt arrivent à Paris en juillet et Franz doit aussitôt se remettre à l'ouvrage. Le ministère des Beaux-Arts lui donne huit jours pour soumettre son opéra au jury officiel, où siège Cherubini. *Don Sanche ou le château d'amour* séduit ces messieurs, puis est représenté à l'Académie royale de musique le 17 octobre. Le livret est un peu mièvre, la musique aussi. Bref, malgré de jolis airs, *Don Sanche* reste l'œuvre d'un enfant. Cet opéra miniature ne déchaîne pas l'enthousiasme, mais fait définitivement de Franz le petit frère d'Amadeus : Mozart avait douze ans quand il composa *Bastien et Bastienne*. Franz en a maintenant quatorze et la vie de virtuose le jette sur les routes de France et de Suisse au début de 1826 : Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Marseille, Lyon, Genève, Lucerne l'accueillent tour à tour. À Genève, son escapade dans les rues pour jouer aux billes avec des camarades de fortune perturbe le programme du concert qu'il donne au casino Saint-Pierre. Cet adolescent s'aperçoit qu'il n'a pas eu d'enfance et vit une adolescence qui n'est pas de son âge. Il ne joue plus depuis longtemps avec le Polichinelle du duc d'Orléans.

Ses lectures trahissent une âme excessive, empreinte de mysticisme : les apophtegmes des Pères du désert, « Le Trappiste » d'Alfred de Vigny, les *Odes* de Victor Hugo : Dieu est romantique en 1826. Le livre de chevet de Franz, *L'Imitation de Jésus-Christ*, écrit au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle par le mystique allemand Thomas à Kempis, constitue un bréviaire d'humilité dont ce tout jeune homme s'efforce d'appliquer les préceptes. Sa crise d'adolescence est une crise mystique. Il prie pendant des heures. Son jeûne se solde par des malaises, des évanouissements, lui fait croire à des apparitions. Le journal que tient Franz en dit long sur ses pensées :

La perte de temps est un des plus grands désordres du monde. Cette vie est si courte, tous les moments en sont si précieux, et néanmoins nous vivons comme si cette vie ne devait jamais finir.



Dieu me voit et je pourrais l'offenser en sa présence. Je pourrais préférer de plaire à un homme plutôt qu'à Dieu ?

Il y a peu de choses impossibles par elles-mêmes, et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens<sup>22</sup>.

Sa vie lui pèse. Il ne supporte plus la frénésie des concerts, la lumière vive du lustre et l'éclat des applaudissements. Cette existence brillante, entre la scène et les salons, contrarie sa piété. Il veut du silence et du recueillement. Il veut finir ce que son père a commencé, envisage de devenir prêtre, ce dont son père le dissuade :

Ta profession est la musique. L'amour d'une chose ne garantit pas d'avoir un jour la capacité professionnelle. Tu es dans la musique. La véritable voie de l'artiste ne mène pas à celle de la religion. Aime Dieu, sois bon et droit, de manière à t'élever plus haut encore dans ton art. Tu appartiens à l'art, non à l'Eglise<sup>23</sup>.

Eh bien soit ! Puisque l'art est son destin, Franz compose une *Étude en douze exercices* dans laquelle il ne peut cacher sa virtuosité. Ce petit chef-d'œuvre, qui deviendra plus tard, en 1851, les fameuses *Études d'exécution transcendante*, est publié chez Boisselot à Marseille tandis que Dufaut et Dubois s'en chargent à Paris. Franz ébauche une adolescence ardente et solitaire, écartelée entre son goût de la séduction et les injonctions austères que lui souffle la lecture de Thomas à Kempis : « Apprends à t'humilier, terre et limon, et, sous les pieds de tous, à te courber<sup>24</sup>. »

Anna ne voit pas s'affiner la taille de son fils, ni s'affirmer les traits réguliers de son beau visage pâle, qu'émacie le souci de Dieu. Dès le printemps de 1824, elle est repartie chez sa sœur, à Graz, en Autriche, très loin de Paris. Cette vie mondaine, faite de tournées et de réceptions, ne convenait pas à l'ancienne femme de chambre, qui préfère attendre son glorieux fils et son mari fidèle au bord de la Mur, au pied des collines de Styrie. Peut-être regarde-t-elle passer le temps au cadran de la vieille tour de l'Horloge, tout en haut du Schlossberg, dont les grosses aiguilles scandent les hivers de neige.

En mai 1827, Adam et Franz quittent encore une fois la Seine pour la Tamise, s'établissent à Frith Street, au cœur de Soho. Le forçat du piano se produit à nouveau aux Argyll Rooms, impressionne Moscheles et le compositeur italien Muzio Clementi. Franz rêve de briser la chaîne dorée qui le rive à son tabouret de virtuose. Il veut écrire de la musique, charger les portées de noires, de rondes, de blanches, de croches, jongler avec les pauses et les demi-soupirs. Le 27 mai, quelques heures lui suffisent pour composer un scherzo en sol mineur, qu'il oublie à Londres. Cette fièvre créatrice le consume. De nouvelles vacances s'imposent. Retour à la case Boulogne. Pour Adam Liszt, la partition s'arrête là.

Au milieu du mois d'août, Boulogne-sur-Mer est peuplée d'Anglais, d'estivants venus prendre les eaux. La lumière du Nord court au ras des vagues, jette un voile opale sur la Manche, vieille demoiselle franco-britannique familière des averses.

Les Liszt descendent à l'Hôtel Hibernian, 36 rue Neuve-Chaussée, que tient John Holt, sujet de Sa Gracieuse Majesté. Adam n'a pas le temps de goûter aux charmes de la vie balnéaire. Une fièvre typhoïde le cloue au lit. Son état inspire au médecin les plus vives inquiétudes. La température monte, fait délirer Adam, qui conserve assez de présence d'esprit pour prier Franz de prévenir sa mère. L'adolescent lui écrit le 24 août :

Ma bien chère mère,

Au moment même où je vous écris, je suis dans une grande inquiétude au sujet de mon père. Lorsque nous sommes arrivés ici, il était déjà souffrant. Mais le mal s'est aggravé, et le médecin m'a dit aujourd'hui qu'il pouvait devenir dangereux. Père vous demande de ne pas perdre courage. Il se sent très malade et c'est la raison pour laquelle il me demande de vous écrire afin que vous envisagiez l'éventualité de devoir venir en France. Il pense que cela peut encore attendre quelques jours, et m'a dit : « Tu pourras lui écrire plus tard, lorsque nous saurons quelque chose de précis<sup>25</sup>. »

Quelque chose de précis ne tarde pas à survenir : la mort. Quatre jours plus tard, elle fauche Adam Liszt dans sa cinquantième année. Pythie agonisante, le père délivre un dernier oracle à son fils avant de rendre l'âme :

Mon enfant, je vais te laisser bien seul, mais ton talent t'assure contre tout imprévu. Ton cœur est bon, et tu ne manques pas d'intelligence. Toutefois, je crains pour toi les femmes : elles troubleront ta vie et la domineront<sup>26</sup>.

Franzi, seul à Boulogne, n'a plus que ses yeux pour pleurer et se méfier des filles d'Ève. Adam est inhumé dans le cimetière de l'Est dès le lendemain. *Le Franc Parleur*, journal local, publie sa nécrologie dans son numéro du 3 septembre 1827 :

Le père du jeune Litz [sic], le célèbre pianiste, est mort à Boulogne mardi dernier après plusieurs jours de maladie<sup>27</sup>.

Franz prend la montre de gousset de son père, ses partitions puis rentre à Paris. Cet épisode échappe aux biographes. Les plus savants ignorent quelle diligence, quelle chaise de poste mena l'orphelin par les routes du Nord. Respectons ce silence dans la partition lisztienne. On l'imagine chargé de larmes. On imagine le cœur serré de

l'adolescent tandis que les sabots de l'attelage sonnent sur le pavé boulonnais, et que le beffroi, dressé contre un ciel gris, scande la fin de l'enfance. On imagine encore la mer indifférente, les champs de lin que rebrousse le vent d'août, les boucles de la Seine et puis voici Paris. Franz y retrouve sa mère, de Graz, accourue. Tous deux s'installent au 38 rue Coquenard, puis au 7 rue Montholon.

## LES BONS TOUR DE MUNITO

Il agite sa crinière léonine, comprend cinq langues, se montre aux échecs un adversaire redoutable, offre volontiers des fleurs aux dames de l'assistance. Il s'appelle Munito et c'est un caniche blanc.

Ce chien savant défraie la chronique parisienne et londonienne dans les années 1820. Le « Newton canin » fait la fierté et la fortune de son maître, un Hollandais nommé Nief. Franz assiste sans doute à son numéro dans un des salons de l'aristocratie que le contraint de fréquenter son état de virtuose mondain. Les bons tours de Munito lui laissent un goût d'amertume. À l'instar du caniche, Franz Liszt se pavane la bouche en cœur, Hummel au bout des doigts, fait se pâmer les douairières entre deux biscuits pour gagner son pain. Joue. Salue. Le souvenir de l'enfant qu'il fut répugne l'adolescent libre qu'il s'efforce d'être. Dix ans plus tard, il évoque sans indulgence cette mue difficile :

Plus tard, lorsque la mort m'eut enlevé mon père, et que, revenu seul à Paris, je commençais à pressentir ce que pouvait devenir l'art, ce que devait être l'artiste ; je fus alors comme écrasé par les impossibilités que je voyais surgir de toute part dans la voie que se traçait ma pensée. Ne trouvant d'ailleurs aucune parole sympathique, non seulement parmi les gens du monde, mais encore parmi les artistes, qui sommeillaient dans un commode indifférentisme, n'ayant nulle conscience de moi, du but que je devais me poser et des forces qui m'étaient départies, je me laissai déborder par un amer dégoût de l'art réduit, tel que je le voyais, à un métier plus ou moins lucratif, à un amusement à l'usage de la bonne compagnie, et que j'eusse voulu être tout au monde plutôt que musicien aux gages des grands seigneurs, patronisé et salarié par eux, à l'égal d'un jongleur ou du savant chien Munito. Paix soit faite à sa mémoire<sup>28</sup> !

Célèbre sans être riche, Franz se lance dans la carrière de professeur. Au 43 rue de Clichy, Mme Alix dirige une institution pour jeunes filles et recrute le musicien, qui doit faire battre bien des cils. C'est qu'il devient mignon, le petit Liszt. Beau comme une gravure. Un petit jeune homme bien mis, dont le cœur sensible et l'âme romantique, l'œil de velours et la mine grave gagnent sans mal les cœurs féminins. Prendre des cours de piano avec l'ancien enfant prodige est du dernier chic. Les élèves se bousculent. La comtesse de

Montesquieu, les filles de lord Grandville, ambassadeur d'Angleterre à Paris, prennent avec lui des leçons particulières. Le professeur sillonne la ville en tous sens, déjeune à la hâte dans un café, quitte aux aurores l'appartement de la rue Montholon, n'y revient qu'après dix heures du soir, dort tout habillé sur les marches de l'escalier pour ne pas réveiller sa mère, compose avec la vie qui ne lui laisse plus le loisir de composer de la musique. Quand il ne travaille pas, Franz fume ses premières cigarettes et boit ses premières coupes. Ces opiums aident le corps à tenir le choc. La religion soutient son âme. Il fréquente assidûment l'église Saint-Vincent-de-Paul, alors en construction. Les prières et l'encens apaisent son cœur. La Vierge possède d'aimables rondeurs qui tendent sa tunique bleu de ciel. Les saintes sont de bien jolies filles. Le catholicisme, la plus sensuelle des religions, prône l'amour du prochain. Franz s'y montre disposé. Sa prochaine amie s'appellera Caroline de Saint-Cricq.

#### CAROLINE DE SAINT-CRICQ

Caroline de Saint-Cricq a dix-sept ans, un regard renversant, un grain de beauté sur la pommette droite et un père sinistre.

Le grave comte de Saint-Cricq, député des Basses-Pyrénées et ministre de l'Agriculture et du Commerce dans le cabinet Martignac, soucieux de doter sa fille de tous les attraits de la parfaite épouse, lui offre des leçons de piano avec le professeur le plus à la mode de la capitale. Franz traverse la Seine pour se rendre chez sa nouvelle élève, qui habite la rue de Lille, dans le très huppé Faubourg-Saint-Germain. Il lui donne ses leçons en présence de Mme de Saint-Cricq. Franz aide Caroline à placer ses mains sur le clavier, effleure sa nuque, rougit peut-être plus que de raison. Entre les deux jeunes gens, il s'avère assez vite que les soupirs ne sont pas seulement musicaux. Mme de Saint-Cricq s'en aperçoit sans en prendre ombrage. Les tourtereaux s'enhardissent et, avec sa bénédiction, envisagent de se fiancer. Quelques semaines plus tard, Mme de Saint-Cricq tombe malade et meurt, non sans avoir au préalable instruit son mari du projet : « S'ils s'aiment, laissez-les être heureux<sup>29</sup>. » Le ministre, on s'en doute, ne l'entend pas de cette oreille. Le jeune Liszt joue peut-être juste, mais n'en reste pas moins un saltimbanque. Les fiançailles restent au point mort. Le deuil suspend les leçons. Franz plaint sincèrement celle qu'il aime, mesure à quel point la perte cruelle de sa mère l'éprouve et l'accable ; quelques mois auparavant, il a connu pareille souffrance. Chaque jour, il vient prendre des nouvelles de sa tendre amie. Lorsqu'ils se revoient, les larmes coulent.

Les notes aussi. Le style, c'est l'homme, et Liszt joue comme il sent. Au début du mois d'avril, il exécute encore une fois le *Concerto en si mineur* de Hummel à l'Opéra. Une fois de trop ? Fétis, le directeur de la *Revue musicale*, trouve au virtuose un peu trop de virtuosité :

Quel dommage que des dons naturels si rares que ceux possédés par M. Liszt soient employés uniquement à convertir la musique en un métier de joueur de gobelets et d'escamoteur ! Ce n'est point à cela que cet art enchanteur est destiné. Il doit toucher, émouvoir, et non étonner. [...] Profitez du temps où vos facultés, encore vierges, permettent à votre talent de changer de destination ; faites un pas en arrière, et soyez le premier, parmi les jeunes pianistes, qui ayez eu le courage de renoncer à de brillantes frivolités pour des avantages plus réels<sup>30</sup>.

Ce jeu frénétique illustre les événements de sa vie privée. Le cœur de Franz bat rue de Lille. Saint-Cricq a fort à faire avec son ministère, délaisse son domicile et laisse le champ libre aux amoureux qui se voient presque tous les jours. Caroline et Franz, l'œil humide, le cœur battant, parlent sans fin de littérature, de musique. La nuit étoilée berce leurs confidences. Leurs voix s'unissent ; leurs âmes exaltées font des promesses que leurs corps ne tiennent pas. Un soir, Franz s'attarde auprès de sa belle plus encore qu'à l'accoutumée. Minuit a sonné. Le portier s'est endormi. Franz doit le réveiller pour qu'il lui ouvre la porte. Il n'a pas l'idée d'acheter son silence et le portier informe Saint-Cricq de cette visite tardive. Quand le visiteur du soir revient, le ministre l'accueille. Saint-Cricq ne plaisante pas, expédie l'audacieux comme une affaire courante, tient son rôle de barbon et change en vaudeville le roman d'amour qu'écrivaient les jeunes gens. Il restera inachevé. Le député des Basses-Pyrénées renvoie sans délai ce professeur trop zélé, après un rappel cuisant de sa condition. C'est très bien d'aimer Caroline ; encore faut-il en avoir les moyens. Sans titre ni fortune, Franz ne peut rivaliser avec Bertrand d'Artigaux, fils d'un autre ministre, qui possède près de Pau de nombreux hectares de terre. Caroline tombe malade, veut se retirer dans un couvent, finit par choisir les vaches béarnaises, les champs de maïs et le gavage impétueux. Les yeux rivés sur le pic du midi d'Ossau, la jeune Mme d'Artigaux se dit peut-être que son existence atteint des sommets d'ennui.

L'humeur de Franz chute dans un ravin sans fond. Pour soigner la neurasthénie qui noircit son âme, le pianiste trouve dans la religion son recours habituel. Oraisons et prières le retiennent des heures à Saint-Vincent-de-Paul, le confessionnal est sa deuxième maison ; mais Dieu ne peut pas grand-chose contre les chagrins d'amour et n'apaise pas l'inquiétude que conçoit Mme Liszt. C'est un fantôme qui prend place en face d'elle à la table des repas. Amaigri, plus pâle que jamais, son Franz ne dit pas un mot. Le regard vide, prostré, il a presque un

pied dans la tombe, dans laquelle les journaux le précipitent déjà !

## LA MORT DE FRANZ LISZT

Le 23 octobre 1828, Franz Liszt apprend sa propre mort dans *Le Corsaire*, qui publie sa nécrologie :

Le jeune Liszt vient de mourir à Paris. Il avait occupé le public de ses succès dans un âge où beaucoup d'enfants ne comptent même pas au collège et il improvisait sur le piano, de manière à étonner les professeurs à neuf ans, c'est-à-dire quand d'autres balbutient à peine leur langue, aussi le moment où vulgairement le petit Liszt, associant aussi à son nom quelque chose de cette enfance gracieuse dont il n'était pas sorti [...]. Cet enfant extraordinaire va ainsi grossir la liste des enfants précoces qui ne font pour ainsi dire que se montrer à la terre : ils sont comme des plantes trop hâtées qui donnent quelques fruits délicieux et meurent de l'effort qu'elles ont fait. [...]

La douleur est non pas pour son père qui l'a précédé d'un an, mais pour une famille dont il avait commencé à rendre le nom illustre ; la douleur est pour nous à qui il aura ouvert sans doute une source nouvelle d'émotions et de jouissance ; aussi nous donnons des regrets à sa mort et nous nous unissons à sa famille pour déplorer sa perte prématurée<sup>31</sup>.

La notice est flatteuse mais l'enterre un peu vite. Les demoiselles de Mme Alix s'étonnent qu'un mort vienne chaque jour rue de Clichy pour leur donner des leçons de piano ! Leur directrice publie un démenti dans *La Quotidienne* du 26 octobre. Si *L'Observateur des Beaux-Arts*, le même jour, ressuscite Franz, c'est pour lui prêter une santé déplorable et le laisser au bord du tombeau. Certains marchands l'y poussent à nouveau, qui exposent son portrait ainsi légendé : « Né le 22 octobre 1811, mort à Paris, 1828. »

Le flâneur parisien ne sait plus à quelle nouvelle se vouer. S'agit-il du même Liszt dont les affiches annoncent un concert qui doit avoir lieu le 25 décembre ? Assurément. Et si Liszt doit l'ajourner, c'est qu'il souffre de la rougeole ; les spectres ne connaissent pas ce désagrément. Liszt est donc bien vivant, mais se meurt d'amour. Sa douleur se nomme Caroline. La triste histoire des jouvenceaux fait le tour de la capitale, qui colporte en vers de mirliton cet épisode si romantique :

En vain tu te tais, jeune homme amoureux !  
Tes grands yeux cernés, ta démarche lente,  
Ta joue empourprée, et ta voix absente,  
Va, tout nous apprend que tu fus heureux<sup>32</sup>...

Franz éprouve précocement les inconvénients de la célébrité. Son

désarroi, que la presse donne en pâture au public, ne fait cependant pas de lui un Werther de plus. Il choisit les pieds de la croix plutôt que la bouche du revolver, hante encore et toujours Saint-Vincent-de-Paul. L'envie de prêtrise le reprend. L'abbé Bardin, son confesseur, la combat, lui répète après son père que son sacerdoce s'appelle la musique. À défaut d'une solution, la religion lui apporte un ami ; Liszt se lie avec l'organiste de l'église Saint-Vincent-de-Paul, Chrétien Urhan, qui est aussi premier violon à l'Opéra de Paris. Ce Chrétien est un excentrique qui va sur ses quarante ans et qu'on surnomme dans le quartier l'homme aux habits bleus. Bleu ciel : telle est la couleur de la redingote qu'il porte en hommage à la Vierge Marie. Plus mystique encore que son ami Franz, il communie chaque midi à la messe de Saint-Vincent-de-Paul, observe le jeûne jusqu'à six heures du soir et va le rompre au Café Anglais (sis au début du boulevard des Italiens), qui sert des viandes rôties et grillées goûteuses à souhait. Jugeant ce régime trop profane, il quitte Paris pour Soligny-la-Trappe, en pays normand, et embrasser la vie religieuse sous les arcanes de la fameuse abbaye. Las ! Son expérience cistercienne tourne court. Une semaine plus tard, le voici à Paris, miné par son échec.

Sous son front vaste et bombé se lève un sentiment fort catholique : la culpabilité. Avant de reprendre l'habit du siècle, le très chrétien Urhan prie l'archevêque de Paris de lui accorder une dispense spéciale. Monseigneur de Quelen ne se fait pas prier et prie volontiers pour ce pécheur sans péché qu'il autorise à reprendre son violon. Malgré sa bénédiction, Chrétien fait tout de même ajouter une clause à son contrat. Si, pendant les ballets, archet en main, il tient sa place dans la fosse d'orchestre, il veut jouer le dos tourné à la scène. Ascète de l'Opéra, il se refuse à voir les déhanchements des danseurs et des petits rats, assurément inspirés par le diable. En outre, Urhan, épris du bleu ciel, joue à merveille de la viole d'amour, instrument à sept cordes tombé en désuétude, se passionne pour Schubert et compose lui-même des quintettes dont le romantisme influence son ami Liszt.

Ce dernier, pourtant, n'a guère la tête à la musique. Perdu dans la fumée de sa chibouque, pipe turque à long tuyau de bois, le Tzigane neurasthénique passe des heures alangui sur son divan, au milieu de ses trois pianos qu'il ne touche guère. Les livres sont ses meilleurs amis. Liszt dévore du papier ; il lit tout : Sainte-Beuve et Rousseau, Chateaubriand et Montaigne, Voltaire, Lamartine, Hugo, Senancour, Kant et Lamennais. Cheveux en bataille, lavallière nouée à la diable, regard vague et vague à l'âme, Liszt, gibier de caricaturistes, a l'air d'un chromo romantique. Son ami Joseph d'Ortigue, avocat reconverti en critique musical, le voit un jour prostré quatre heures durant, un volume de Lamartine à la main ! Cependant, les mots l'arrachent au trépas. Liszt complète sa cure avec le théâtre, se rend plusieurs fois à

la Porte-Saint-Martin, où l'on donne *Marion Delorme*, de Victor Hugo. Les années 1820 vivent leurs dernières semaines et le régime de Charles X n'en finit pas de finir. Liszt s'enthousiasme pour le *Guillaume Tell* de Rossini et *La Fiancée* de Daniel-François-Esprit Auber, qui lui inspire sa *Grande Fantaisie sur la tyrolienne de l'opéra « La Fiancée »*, virtuose en diable. Liszt sort du marasme, se remet à remplir les portées. Quand, en juillet 1830, des coups de feu éclatent sous sa fenêtre, Franz Liszt, qu'on a cru mort, est bel et bien vivant.

1. Extrait du journal d'Adam Liszt cité par Joseph d'Ortigue dans « Franz Liszt : Étude biographique », *Revue et Gazette musicale*, 14 juin 1835.

2. Extrait du journal d'Adam Liszt cité par Joseph d'Ortigue dans « Franz Liszt », *op. cit.*

3. Carl Czerny, « *Erinnerungen aus meinem Leben* ». Manuscrit daté de 1842. Publié et annoté par Walter Kolneder. Strasbourg, 1968. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, Paris, Fayard, 1989, vol. I.

4. 13 avril 1820. *Acta Musicalia* n° 3500. Esterhazy Archive, National Széchényi Library, Budapest. Cité par Alan Walker, *op. cit.*

5. Cité par Alan Walker, *op. cit.*

6. Cité par Alan Walker, *op. cit.*

7. *Ibid.*

8. Alexandre Pouchkine, *Mozart et Salieri*, 1832, traduction française, 1857, cité dans le *Dictionnaire des œuvres*, Robert Lafont, coll. « Bouquins », 1954, vol. IV.

9. *Acta Musicalia*, n° 3325, cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

10. *Ibid.*

11. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. Cité par Alan Walker, *op. cit.*

15. « Nouvelles locales et de l'étranger », 3 mai 1823. Cité par Alan Walker, *op. cit.*

16. Cité par Alan Walker, *op. cit.*

17. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

18. *Le Corsaire*, numéro du 1<sup>er</sup> mars 1824.

19. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

20. Alphonse Martainville, in *Le Drapeau blanc* du 9 mars 1824.

21. Cité par Claude Rostand, *Liszt, solfèges*, Seuil, Paris, 1960.

22. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

23. *Ibid.*

24. Thomas a Kempis, *L'imitation de Jésus-Christ*, cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

25. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

26. Claude Rostand, *Liszt, solfèges, op. cit.*

27. *Le Franc Parleur*, 3 septembre 1827.

28. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

29. Claude Rostand, *Liszt, solfèges, op. cit.*

30. *Revue musicale*, publiée par F.J. Fétis, Paris, 1828, t. III.

31. *Le Corsaire*, 23 octobre 1828.

32. Cité par Claude Rostand, *Liszt, solfèges, op. cit.*



## Deuxième mouvement : *Appassionato*

### RÉVOLUTIONS

Liszt sort d'une dépression nerveuse. La France aussi. Elle ne veut plus de Charles X, souverain liberticide, et le proclame les 27, 28 et 29 juillet, à Paris : les Trois Glorieuses sonnent le glas de la Restauration. Les insurgés tiennent l'est de la ville, qui se change en champ de bataille. Cette année-là, juillet est particulièrement chaud. Les soldats du peuple affrontent les troupes du roi. L'azur est avec eux ; il enlumine les martyrs que transfigurent les barricades. La poudre parle ; le sang coule au soleil. On se bat rue Montholon. Dans l'appartement des Liszt, une note brève, claquante, cingle le silence. Serait-ce une résurrection musicale ? Non, une révolution. Liszt plante là Chateaubriand et Lamartine : l'histoire s'écrit sous ses fenêtres. Il quitte en hâte l'appartement pour se mêler à la foule. Les balles perdues charment son cœur retrouvé ; et surtout ses oreilles. Elles sifflent, éclatent, détonent en arpèges sèches dans le bleu triomphal. Leur *fortissimo* rappelle à Liszt sa vocation : la musique. Son apathie prend fin au soleil des Trois Glorieuses. Anna Liszt dira plus tard : « C'est le canon qui l'a guéri<sup>1</sup> ! »

Tout recommence et la révolution envoie les cuivres, déboulonne le roi dévot et ses tartuffes nommés Saint-Cricq. Rentré dans ses pénates, Liszt prend sa plume et son papier à musique, se jette dans la composition d'une « Symphonie révolutionnaire » qui ne bouleverse pas Euterpe, la Muse de la musique, mais exalte passablement son auteur, comme en témoignent les indications dont il couvre son manuscrit :

indignation, vengeance, terreur, liberté ! désordre, cris confus (vague bizarrerie), fureur... refus, marche de la garde royale, doute, incertitude, parties croissantes... 8 parties différentes, attaque, bataille... marche de la garde nationale, enthousiasme, enthousiasme, enthousiasme !... fragment de Vive Henri IV dispersé. Combiner « Allons enfants de la patrie »<sup>2</sup>.

Les mois passent ; la partition finit dans un tiroir et la révolution s'embourgeoise. Louis-Philippe succède à Charles X et la monarchie de Juillet à la Restauration ; le 61 rue de Provence, où les Liszt habitent un appartement plus grand, succède au 7 rue Montholon. Franz continue de donner ses leçons de piano chez Mme Alix, poursuit ses lectures, court les salons du Faubourg-Saint-Honoré et du Faubourg-Saint-Germain. Il y rencontre des écrivains, des musiciens, des femmes, des femmes, des femmes.

Ses élèves lui font les yeux doux. Ses voisines un peu moins. La comtesse Dash n'en peut plus. Il arrive à Liszt, qui occupe l'appartement au-dessus du sien, de plaquer sur son piano les accords lugubres du *Dies irae* jusqu'au lever du jour. Si encore il jouait un morceau en entier, improvisait. Pensez-vous ! Un jour, c'est une phrase de *Robert le Diable*, opéra de Meyerbeer, qu'il décline sur tous les tons, inlassablement ; un autre, c'est une cadence double, faite des deux mains sur la même note, pendant des heures et des heures. Bref Liszt s'exerce, au grand dam de la comtesse. Ce voisin trop consciencieux l'exaspère, d'autant plus qu'il n'est guère discret quand il descend l'escalier. Son élève préféré non plus ; le petit Hermann Cohen est « un petit garçon dissipé, habillé en blouse, courant à travers les escaliers et dans la cour<sup>3</sup> » qui achève la pauvre Mme Dash.

Les jeunes filles de bonne famille considèrent ces manières avec plus d'indulgence, adorent cet enseignant pas comme les autres. Elles se crèpent le chignon pour faire des gammes avec le plus parisien des Hongrois, dont les yeux verts et la gueule d'ange sombre inspirent les vocations plus sûrement que le solfège. Avec lui, Valérie Boissier, future comtesse de Gasparin, jouerait n'importe quoi. Elle se contente d'une étude de Moscheles que Liszt, pour mettre la demoiselle dans l'ambiance, fait précéder d'une lecture de Victor Hugo. Mme Boissier, issue d'une famille patricienne de Genève, assiste aux vingt-huit leçons de sa fille. Elle a voulu pour elle ce pédagogue aux conceptions hardies qui lui fait forte impression. Elle admire son jeu qui alterne l'abandon naturel et la passion, proscriit la sécheresse et le convenu. Ses notes constituent un témoignage précieux sur le jeune Liszt qui apparaît tour à tour brusque et très délicat, toujours génial, bon et parfois vain, satisfait de ses succès dans le monde. Personne n'est parfait, il n'a que vingt ans...

Ce professeur peu orthodoxe est un jeune homme sans horaires, qui passe ses nuits au bal, dîne avec des écrivains. Sa vie brillante ne fait pas taire tout à fait sa mélancolie. Pour l'apaiser, sa mère veut lui trouver une épouse. Franz boude les prétendantes. Anna Liszt remise ses envies de marche nuptiale et son fils, chez Hugo, joue la marche funèbre de la *Sonate en la bémol majeur* de Beethoven pour saluer la venue du choléra, qui s'invite à Paris au printemps de 1832, en même temps que Niccolò Paganini.

À quarante-neuf ans, Paganini passe pour le plus grand violoniste de tous les temps. Au mois d'avril, il donne un concert qui stupéfie Liszt. Visage aigu, longues boucles brunes, Paganini fait montre d'une virtuosité déconcertante, jongle avec les trémolos, les *glissandi* ; son archet est une baguette magique. Elle touche Liszt et le transforme. Il

veut faire corps avec son piano comme ce diable d'homme le fait avec son violon. Paganini convoque les beaux démons de la virtuosité. Liszt est tenté. Le 2 mai, il écrit à son élève Pierre Wolf :

Voici quinze jours que mon esprit et mes doigts travaillent comme deux damnés. Homère, la Bible, Platon, Locke, Byron, Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Beethoven, Bach, Hummel, Mozart, Weber sont tous à l'entour de moi. Je les étudie, les médite, les dévore avec fureur ; de plus je travaille quatre à cinq heures d'exercices (tierces, sixtes, octaves, trémolos, notes répétées, cadences, etc.). Ah ! pourvu que je ne devienne pas fou, tu retrouveras un artiste en moi ! Oui, un artiste... tel qu'il en faut aujourd'hui.

« Et moi aussi, je suis peintre ! » s'écria Michel-Ange la première fois qu'il vit un chef-d'œuvre. Quoique petit et pauvre, ton ami ne cesse de répéter ces paroles du grand homme depuis la dernière représentation de Paganini. [...] quel homme, quel violon, quel artiste ! Dieu, que de souffrances, de misères, de tortures dans ces quatre cordes<sup>4</sup> !

Des souffrances et des misères, Paris en a son lot. Le choléra a tué deux mille personnes. Il y a plus de morts que de cercueils et les charrettes de cadavres embouteillent la capitale. Familier de la mort, Liszt s'accommode de sa présence. Morbide et mystique, il visite les hôpitaux, les asiles d'aliénés, les prisons, où il s'entretient avec les condamnés qui attendent leur exécution. Le reste du temps, il tutoie Hector Berlioz, dont la *Symphonie fantastique* le subjugue, fréquente Alfred de Vigny, Frédéric Chopin. Ces jeunes gens pleins d'avenir prennent des cafés en terrasse sur le boulevard des Italiens, passent des journées à la campagne quand reviennent les beaux jours, coiffent leurs cheveux longs.

Liszt, très mince, très pâle, hanté par l'idée d'égaliser Paganini, a des faux airs de spectre romantique. Sous la redingote, il y a pourtant un corps qui leste les élans de l'âme. Adèle de Laprunarède, qu'il rencontre dans un salon du Faubourg-Saint-Germain, sait réveiller ses sens. Adèle est jolie. Elle a de grands yeux, un nez droit dans un visage rond, des cheveux bruns qu'une raie sépare en leur milieu. Adèle est encore jeune et n'a pas de père ministre, Liszt lui plaît et elle plaît à Liszt. Tout cela est fort bien, mais Adèle a un mari. Le comte de Laprunarède est vieux, fatigué, et bientôt cocu. Liszt et sa belle Adèle vont jusqu'au bout de leur attirance, s'étreignent à la dérobée. Marlioz, près d'Aix-les-Bains, où le comte possède un château, dépayse l'adultère. Le mari, la femme, l'amant partent à la montagne passer l'hiver 1832. La neige les empêche de reprendre la route et 1833 les rattrape. À Marlioz, les distractions sont rares. Liszt scrute les sommets enneigés, le mont Revard et le lac du Bourget si cher à Lamartine, fait l'amour avec Adèle. Les Alpes offrent à leurs ébats un cadre romantique. Promenades transies et conversations au coin du feu hâtent le passage des journées. La nuit, Adèle et Franz jouent

ensemble de la musique de chambre, que couvrent les ronflements du barbon. L'amant fait ses gammes. Ses exercices nocturnes s'avèrent assez plaisants mais n'ont rien de comparable à la symphonie qui bout dans ses veines lorsqu'il rentre à Paris. Il n'a pas éprouvé pareille émotion depuis Caroline.

## COUP DE FOUDRE CHEZ LA MARQUISE

Tout commence au 40 rue du Bac, à Paris, chez la marquise Le Vayer.

La marquise a pour nièce une élève de Liszt, Charlotte de Talleyrand, qui lui dit grand bien de son professeur de piano. La marquise décide de convier chez elle ce Liszt dont le nom fait le tour du Faubourg. La musique, bien sûr, lui en fournit l'occasion. Mme Le Vayer compte parmi ses amies des femmes du monde qui ne manquent pas de voix, en invite certaines pour former un chœur et chanter du Weber. Parmi elles, Marie d'Agoult.

Marie a vingt-huit ans. Ses longs cheveux blonds, sa beauté, son esprit et sa distinction valent bien son titre de comtesse, qu'elle porte depuis six ans.

Charles d'Agoult boite : c'est son seul point commun avec lord Byron.

Colonel de cavalerie, le comte a ramené ce handicap d'une charge contre l'infanterie russe, à la bataille de Nangis. C'est un homme intègre et son cœur est bon, mais le héros ne gagne pas ses galons de mari ; il a quinze ans de plus qu'elle et Marie ne l'aime pas. Louise et Claire, ses deux filles de quatre et deux ans, ont beau faire des risettes, la comtesse s'ennuie ferme. Le fossé se creuse entre cet époux trop coi et sa femme peu quiète ; Marie s'ennuie et chacun vit sa vie. Marie pimente la sienne en tenant un salon, que fréquente du beau monde ; les comtesses y côtoient les écrivains et les artistes : Vigny, Rossini, Sainte-Beuve, Eugène Sue. Marie joue des comédies, Marie se met au piano et joue avec audace Beethoven et Schubert, dont la musique avant-gardiste n'est pas de bonne compagnie, mais rien n'y fait ; décidément Marie s'ennuie.

Revenons rue du Bac, où Marie s'apprête à s'ennuyer encore quand elle reçoit un coup de poignard en plein cœur. L'assassin a vingt et un ans et le beau visage de Franz Liszt :

Mme L.V. parlait encore que la porte s'ouvrait et qu'une apparition étrange s'offrait à mes yeux. Je dis une apparition, faute d'un autre mot pour rendre la sensation extraordinaire que me causa, tout d'abord, la personne la plus extraordinaire que j'eusse jamais vue.

Une taille haute, mince à l'excès, un visage pâle avec de grands yeux d'un vert de mer où brillaient de rapides clartés semblables à la vague quand elle s'enflamme, une physionomie souffrante et puissante, une démarche indécise et qui semblait glisser plutôt que se poser sur le sol, l'air distrait, inquiet et comme d'un fantôme pour qui va sonner l'heure de rentrer dans les ténèbres, tel je voyais devant moi ce jeune génie, dont la vie cachée éveillait à ce moment des curiosités aussi vives que ses triomphes avaient naguère excité d'envies<sup>5</sup>.

C'est peu dire qu'il lui fait de l'effet. Le magnétisme de son regard, son « sourire, tantôt profond et d'une douceur infinie, tantôt caustique<sup>6</sup> » la charment et la déconcertent. Au mépris des convenances, Franz s'assied près d'elle comme s'il la connaissait depuis toujours, lui tient des propos ardents qui diffèrent du bon goût timoré qui régit sa caste. Ce roturier, ce Tzigane n'a pas les manières compassées qu'affectent les gentilshommes. Sans naissance et sans fortune, il a bien plus : du génie. Il s'exalte et Marie s'enflamme. Elle parle à peine, mange des yeux ce garçon étrange, dont la douceur mêlée d'âpreté la conquiert ; pendant ce temps, on ouvre le piano, on allume les flambeaux disposés de chaque côté du pupitre. Mme Le Vayer interrompt leur colloque, se dirige vers Liszt et lui murmure quelques mots. Sans la laisser achever, Liszt, visiblement dépit, quitte son siège avec brusquerie. La voix de mezzo-soprano de Marie est requise dans le chœur ; le clavier attend les doigts de Franz. Elle chante ; il joue. On fait mille compliments au pianiste, qui s'incline en silence et bientôt s'éclipse, disparaît. Un fantôme, décidément. Marie n'en dort plus. Cet aimable spectre hante sa nuit. Mme Le Vayer, dès le lendemain, la persuade d'écrire à Liszt pour le voir à la lumière du jour. Officiellement, elle a trouvé son amie pâle et mal en point la veille au soir et vient s'enquérir de sa santé. Si la marquise, mélomane, a des oreilles pour entendre, elle a surtout des yeux pour voir, et ce qu'ils ont vu semble assez parlant. Elle s'empresse de faire à Marie l'éloge du musicien :

N'est-il pas vrai que Franz est incomparable ? Quel feu ! quel âme ! quel génie !... Mais il faut avouer qu'il s'est surpassé hier. Jamais, au dire même de ses élèves, il n'avait joué ainsi. Vous l'inspiriez. C'est vous que ses yeux cherchaient toujours. Quand vous applaudissiez, son visage rayonnait<sup>7</sup>.

Elle lui vante sa piété, sa charité, la noblesse de son âme. Elle la blâme aussi de son apparente froideur envers lui :

Vous ne l'avez pas autorisé à vous rendre ses devoirs ; il méritait pourtant qu'on le distinguât. Je suis sûre que vous l'eussiez rendu bien fier et heureux<sup>8</sup>.

Voilà qui finit de lui tourner la tête : Marie demande à la marquise l'adresse de Liszt pour l'inviter à son jour de réception. Après le départ

de Mme Le Vayer, elle prend la plume, trace des lettres, rature, déchire ; gâche trois feuilles pour un billet de trois lignes. Tremblante et le cœur battant, dans le secret de son cabinet, la comtesse relit la quatrième version de son billet. Cette fois, c'est la bonne. Vraiment ? Liszt ne répond pas. Il fait mieux. Il vient directement chez elle et plante ses yeux verts dans son salon. Le charme opère, Liszt revient. Son commerce enchante Marie, qui convoque le soleil noir de la passion dans la torpeur louis-philipparde de son appartement situé rue de Beaune, non loin du palais des Tuileries.

Leurs échanges congédient la futilité :

Ces entretiens furent, dès le commencement, très sérieux et, comme d'un mutuel accord, exempts de banalité. Sans hésitation, sans effort, par la pente naturelle de notre esprit, nous en vîmes tout de suite aux sujets élevés, qui seuls avaient pour nous de l'attrait. Nous parlions de l'âme et de Dieu... Franz apportait un mouvement, une abondance, une originalité d'impressions qui éveillaient en moi tout un monde sommeillant et me laissaient, quand il m'avait quittée, en des rêveries sans fin... À la voix du jeune enchanteur, à sa parole vibrante, s'ouvraient devant moi tout un infini, tantôt lumineux, tantôt sombre, toujours changeant, où ma pensée plongeait éperdue. Aucune apparence de coquetterie ou de galanterie ne se mêlait, comme il arrive entre personnes de sexe différent, entre personnes du monde, à mon intimité avec Franz. Il y avait entre nous quelque chose ensemble de très jeune et de très grave, de très profond et de très naïf<sup>9</sup>.

La musique des mots fait mûrir leur inclination, dont ces conversations studieuses composent la genèse. Franz aime sa démarche vive, son grand front, sa voix grêle ; leur amitié très amoureuse chamberde Marie, blonde glacée qu'aujourd'hui on dirait « hitchcockienne ». Elle tente de dissimuler son âme excessive sous une réserve guindée. Traversée d'éclairs de mélancolie, celle qui fut jadis la proie de crises délirantes reconnaît dans ce jeune homme ombrageux son *alter ego* masculin.

#### BILLETS DOUX-AMERS

Les deux passionnés se voient dès qu'ils le peuvent, s'envoient de fréquents billets. Franz conseille à Marie, cavalière émérite, d'éviter « la Galope<sup>10</sup> » tandis que l'hiver mord Paris, lui recommande de ne pas prendre froid aux pieds ; il lui amène des morceaux qu'ils peuvent jouer à quatre mains, des partitions de Schubert, déniche dans Nodier des phrases qui lui ressemblent, écourte pour la rejoindre ses obligations mondaines et musicales. Les petites attentions tissent la trame d'une vie moins quotidienne ; l'abbé Deguerry trouve Liszt « *fort* changé<sup>11</sup> ».

Franz s'irrite des conversations « turbulentes et morales<sup>12</sup> » que

tiennent les hôtes du salon de Marie, bref veut sa comtesse pour lui seul. Au Wauxhall, il joue du Bach et du Chopin, dont Marie aime la musique, si romantique, mais ne goûte guère le patronyme, si prosaïque ; Franz Liszt sonne mieux. Leurs deux âmes jouent un accord parfait ; bientôt leurs corps vibrent à l'unisson. Le polyglottisme se fait l'allié des amants clandestins ; afin de ne pas éveiller les soupçons de l'entourage, Liszt, dans ses lettres, a recours à l'anglais, à l'allemand. Le printemps s'installe et fleurit les Tuileries. Au milieu du mois d'avril, Marie achète, à Croissy, à dix kilomètres de Paris, le château du prince de La Trémoille. Elle s'y installe et écrit à Franz le 28 :

À six lieues seulement de ce monde qui met tant de bruit, de faste et d'activité dans son ennui et dans son malheur je suis seule, seule avec une grande pensée et cette pensée c'est vous<sup>13</sup> !

Marie lui demande de contrefaire son écriture pour rédiger l'enveloppe des lettres qu'il lui envoie. Très demandé dans les salons, Liszt fait ici et là son numéro de pianiste mondain, ce qui le fatigue, lui qui rêve d'étude et de retraite. Pendant ce temps, sa belle de Croissy erre, languissante, en ses jardins fleuris d'aubépine, se promène en barque sur son lac, s'émerveille des paroles simples de « ses » paysans et se sent des élans mystiques. Marie souffre, mais enfin son cœur bat. Son âme instable veut étreindre Franz et bientôt Dieu lui-même, comme le révèle sa lettre du 5 mai :

Ce que j'ai peine à m'expliquer c'est l'inconcevable invasion (passez-moi ce mot) du sentiment religieux en moi... Ma vie est une prière, une adoration perpétuelle<sup>14</sup>.

La bile noire trouble pourtant cette paix de sacristie, et Dieu ne suffit pas toujours à chasser les diables de l'amoureuse. Ses extases succèdent aux désarrois dont l'accable une jalousie malade. Le tout forme une partition chaotique, qui laisse augurer une passion sans répit. Chaque jour qui passe lui permet de vérifier le vieil adage : loin des yeux, près du cœur. Franz ne quitte pas le sien et elle s'empresse de le lui écrire :

Vous m'avez dit un jour que vous m'aimiez tant que vous n'aviez pas même besoin de me voir ! Cette idée me frappa ; j'en éprouve aujourd'hui toute la vérité... Vous êtes là, toujours là et je vous retrouve même dans les détails les plus puérils de ma vie<sup>15</sup>.

À Croissy, la nature fait l'amour, offre à chaque heure le vivant tableau des pulsions que réprime le monde. Liszt, requis par le labeur, semble mieux s'accommoder des kilomètres. Pris d'une rage de travail,

il répond à sa comtesse des champs, que n'apaisent pas la clarinette et le violon du bal de ses paysans, à la fin du mois de mai, par des billets brefs et sans pathos. La belle explorée déplore les silences de son musicien et soupire :

C'est une vie bien extraordinaire que celle que je mène ici et que personne ne pourrait comprendre ! la solitude la plus *absolue* au sortir du tourbillon du monde, pas une âme à qui ouvrir la mienne, pas même le *désir* de communiquer avec aucun être vivant, aucune correspondance qui m'intéresse, pas un souvenir qui m'attache, rien qu'une pensée, une seule pensée qui prend toutes les formes et m'élève, m'abaisse, m'opprime, me vivifie, me désespère, m'encourage...

[...]

à genoux Franz, à genoux.

Priez pour moi, Sauvez-moi !...

[...]

Mais non, je suis absurde... Vous avez raison de ne pas m'écrire davantage.

Mais c'est que voyez-vous je vous aime quelquefois *bêtement* et dans ces moments-là je ne comprends plus que je ne pourrais, ne saurais et ne devrais pas être pour vous une pensée *absorbante* comme Vs l'êtes pour moi<sup>16</sup>.

Les nombreuses sollicitations salonnardes dont il est l'objet occupent les soirées de Liszt, l'épuisent aussi. Cet esclave musical de luxe rêve d'affranchissement, veut se retirer quelques semaines à la campagne, y renonce, s'isole en plein Paris, part pour Croissy le 21 septembre et reste une semaine chez sa châtelaine. Il y revient pour le mariage de son ami Berlioz avec une actrice irlandaise, la belle Harriett Smithson, dont il est le témoin, le 3 octobre. Quant à Marie d'Agoult, elle fait de rares et brefs séjours à Paris. La distance est la meilleure ennemie des amants : aphrodisiaque notoire, elle leur dégraisse l'âme et leur aiguise la peau, décante le sentiment que ne dissipent pas leurs ivresses mystiques. L'amour est bien là et dicte ses exigences. Franz cherche un *Ratzenloch* (trou à rats) pour abriter leurs voluptés, que guette du coin de l'œil un Faubourg friand de scandales. Le monde aime changer les idylles en mélodrames ; cette figure de la haute société et ce jeune saltimbanque lui fournissent d'excellents personnages. Prudence, donc. D'autant plus qu'au début de l'hiver, Liszt, jusque-là plus réservé, s'emballe à son tour. Le sentiment qu'il éprouve le submerge et le 18 décembre, il écrit à Marie :

Je ne sens, ne comprends, et *n'ai* et *suis* qu'une seule chose au monde... cette complète absorption que je croyais impossible pour moi, la voici que je la sens venir [sic]. Que Dieu ait pitié de nous<sup>17</sup> !

Trois jours plus tard, il déclare :

Je suis vraiment étonné de mon courage passif ; les 8 jours qui viennent de



s'écouler ont été affreux pour moi : que de fois ce cri terrible du poète, « *horrible, most horrible* » a déchiré ma poitrine !... mais à quoi bon continuellement vous fatiguer de tous ces menus détails de désespoir – tout cela a été dit ailleurs et mieux<sup>18</sup>.

Au début de 1834, les lettres du comte de La Bourrasque, comme le surnomme Marie, vont *crescendo*. L'une d'elles, écrite entièrement en allemand, en dit long sur les précautions que les amants sont contraints de prendre pour éviter le scandale :

Jusqu'à maintenant je n'ai pas encore trouvé de trou de rats convenable – mais j'en visiterai encore demain quelques-uns dans la rue abcd. À votre arrivée, vous recevrez quelques mots de Marquise.

Monsieur le Baron est toujours très aimable et gracieux avec moi – je ne crois pas qu'il soit très conscient. Du reste vous savez depuis longtemps que je ne compte sur aucun ami, et surtout sur aucun qui soit diplomate, baron ou faubourien. « Je suis seul, j'ai toujours été seul » – qu'on se souvienne de moi ou qu'on m'oublie. Cet hiver sera, je l'espère, le dernier ainsi.

Restez-moi, reste-moi...

Je suis et ai et ne veux rien d'autre<sup>19</sup>.

Ce n'est pas un trou à rats mais une place royale dans la musique contemporaine que lui attribue, sous la plume du critique A. Guémer, la *Revue et Gazette musicale de Paris* datée du 5 janvier 1834. Selon Guémer, Liszt est le plus grand pianiste de son temps, « la main de Beethoven ». Guémer ignore que cet interprète flamboyant se brûle les doigts sur le clavier mal tempéré d'une passion qu'orchestrent des rapports sociaux marqués par la violence. Le noble Faubourg ne plaisante pas avec les amants irréguliers, guette le premier faux pas de la comtesse renégate. Marie s'affole de la rumeur et Liszt, *doloroso*, joue cartes sur table :

Du reste, la question n'est nullement changée pour moi depuis le commencement de l'hiver. La société, la famille et le monde n'y ont que faire. Elle est et demeure toujours exclusivement religieuse, – c'est-à-dire entre Dieu et la conscience.

Parfois aussi je sens douloureusement que je vous ai chargée d'un poids que vous ne saurez porter, – je me prends à pleurer, mon cœur déborde d'angoisse et de désespoir, – j'ai compassion de vous... je ne sais quel remords me pénètre et me glace jusqu'à la moelle des os... et pourtant je ne faiblis point. J'accepte joyeusement non seulement mes maux et mes douleurs, mais encore les vôtres... Il n'y a que lorsque je relis vos lettres... Oh ! vos lettres, elles me tuent...

Oui – il est des mots qui ne se prononcent jamais en vain du moins à certaines heures. Celui de *séparation* a été dit et redit par moi et vous. Quelque misérables et lâches que me semblent souvent les vertus de la *femme* du monde, elles sont les seules qui vous conviennent désormais. De plus Madame, vous avez deux filles, et l'avenir devient sombre...

Une dernière faiblesse, Marie, je vous promets *devant Dieu* que ce sera bien la dernière. Que nous nous voyions encore une fois, j'ai à vous parler – que ce soit bientôt – le plus tôt que vous pourrez<sup>20</sup>.

Jules de Saint-Félix est plus désespéré encore. Amoureux fou de Marie, il menace de se suicider et accuse Liszt d'aimer une femme qui n'est pas de sa condition, d'être en somme, comme le Ruy Blas de Victor Hugo, un ver de terre amoureux d'une étoile. Le duel est évité. Les amants de Saturne vivent des heures sombres mais la rupture n'a pas lieu. L'hiver s'achève et Marie entame à Croissy un nouveau printemps.

## LA PRÉDICTION DE Mlle LENORMANT

Le commerce de Marie-Anne Adélaïde Lenormant est un peu particulier.

Marc de café, plomb fondu, tarots, miroirs cassés, cendres jetées au vent, blancs d'œuf, cartes constituent les instruments de sa profession. Mlle Lenormant, âgée de soixante-deux ans, est prophétesse, devineresse, diseuse de bonne aventure, voyante enfin. Les plus grands la consultent : le tsar de Russie, le duc de Wellington, Joséphine de Beauharnais ont franchi le seuil de son repaire, au n° 5 de la peu engageante rue de Tournon. La pythonisse l'est moins encore ; cette femme grosse, laide, tient plus de la sorcière que de la bohémienne romantique. Son chat noir confirme l'impression. La demoiselle, semblable aux gargouilles qui grimacent sur les tours de Notre-Dame, prodigue dans la pénombre ses oracles obscurs ; elle ne ressemble pas vraiment à la jolie Esmeralda qui règne sur la cour des Miracles mise en scène par Hugo quelques années plus tôt dans son roman *Notre-Dame de Paris*.

Marie d'Agoult, mal à l'aise dans cette pièce sombre, est sans doute un peu déçue. L'autre de Mlle Lenormant manque de poésie. Tant pis. Marie n'est pas venue s'encanailler dans ce quartier mal famé, ni prendre des notes pour écrire un roman d'aventures. La raison qui l'a poussée à franchir les frontières du noble Faubourg se prénomme Franz. Marie, déchirée entre ses devoirs de mère, son rang et son amour ne sait plus que faire. Doit-elle renoncer à cette passion malheureuse que son milieu condamne ? Doit-elle attendre des jours meilleurs ? Dieu seul le sait, et peut-être Mlle Lenormant. N'écoutant que son âme romanesque, la comtesse a donc décidé d'aller connaître la couleur de son avenir chez la voyante du Tout-Paris. Elle n'est pas déçue. Mlle Lenormant lui promet des bouleversements :

Un changement total dans votre destinée se fera d'ici deux ou trois ans. Ce qui vous semblerait, à cette heure, absolument impossible, se réalisera. Vous changerez

entièrement de manière de vivre. Vous changerez même de nom par la suite, et votre nouveau nom deviendra célèbre non seulement en France, mais en Europe. Vous quitterez pour longtemps votre pays. L'Italie sera votre patrie d'adoption ; vous y serez aimée et honorée. Vous aimerez un homme qui fera sensation dans le monde et dont le nom fera grand bruit<sup>21</sup>...

Mlle Lenormant n'est peut-être pas dans le secret des dieux, mais elle est bien informée... En attendant que sa prédiction s'accomplisse, Liszt trouve à son mal des remèdes plus intellectuels.

#### VACANCES CHEZ LAMENNAIS

Le saint-simonisme est un mélange d'évangélisme et de socialisme. Les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, publiées en 1803 par le comte de Saint-Simon, figurent parmi les livres de chevet de Liszt, familier des réunions qu'anime le père Enfantin. Cette doctrine généreuse condamne les privilèges de la naissance, prône une société plus humaine, où règnent le partage des richesses et la solidarité. Saint-Simon écrit encore *Le Nouveau Christianisme* avant de mourir, en 1825. Sa religion de l'humanité fait des émules. Les saint-simoniens partagent leurs biens, donnent des conférences, fondent des communautés, portent un bonnet rouge et un habit bleu barbeau, aux couleurs du bleuet. Pourtant le printemps tarde à venir. La police s'en mêle et dissout la secte. Hier comme aujourd'hui, la justice est injuste. Heureusement, il reste Lamennais.

Hugues-Félicité Robert de Lamennais a tout pour plaire à Liszt. Les deux hommes se rencontrent au début du mois d'avril 1834. Traducteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*, fondateur du journal *L'Avenir* au lendemain des Trois Glorieuses, le père Lamennais, d'abord ultra-royaliste, combat pour les libertés de la presse, de conscience et de culte. Sainte-Beuve, Hugo, Vigny écrivent dans les colonnes de *L'Avenir*, qui veut réconcilier l'Église et la justice sociale et préconise la séparation de l'Église et de l'État. Si les prêtres pauvres et les écrivains romantiques s'enthousiasment, le pape Grégoire XVI n'apprécie guère ces thèses audacieuses qui mettent à mal son autorité. La publication de *L'Avenir* est suspendue. Flanqué de ses amis Lacordaire et Montalembert, Lamennais part pour Rome plaider sa cause. En vain. En août 1832, Grégoire XVI envoie une encyclique : *Mirari vos* condamne les idées dont *L'Avenir* porte les couleurs qui, décidément, ne se marient pas avec la pourpre pontificale. Lamennais, revenu en France, commence par se soumettre avant de prendre le maquis dans son domaine breton de La Chênaie, près de Dinan, où il vit au quotidien sa foi buissonnière, entouré de disciples parmi lesquels l'écrivain Maurice de Guérin, qu'une amitié passionnée lie à

Jules Barbey d'Aureville. Loin d'expier son crime de lèse-papauté, Lamennais transforme son chemin de croix en chemin de Damas, rejette le mot catholicisme pour lui préférer celui de christianisme, accuse le pape de ne pas voir la crise sans précédent que traverse l'Église et, le 30 avril 1834, dépose une bombe dans la société louis-philipparde : *Paroles d'un croyant*. Ces paroles ne sont guère autorisées et font scandale. Elles osent prôner la liberté, l'égalité, la charité et la fraternité entre les hommes :

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu de vents et dépouillé de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchoient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche, et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre qui sont seuls : mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous, et abritez-vous mutuellement.

Tandis que vous serez désunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression<sup>22</sup>.

En juillet 1834, le pape lance une nouvelle encyclique : *Singulari nos*, qui fustige cette « détestable production d'impiété et d'audace<sup>23</sup> ».

Liszt se passionne au contraire pour ce Dieu soucieux des hommes, cette foi éprise de justice sociale, et retrouve sous la plume de Lamennais toutes ses préoccupations. Dès le 3 mai, il recommande à Marie, partie en Touraine pour mettre un peu de distance entre eux, la lecture de ces *Paroles d'un croyant*, et plus particulièrement les pages 80 à 82 qui lui « rappelleront probablement quelqu'un ». Elles parlent d'amour, bien sûr :

L'amour est infatigable. Il ne se lasse jamais. L'amour est inépuisable ; il vit et renaît de lui-même, et plus il s'épanche, plus il surabonde. [...]

Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur est un paradis sur la terre. Il a Dieu en soi, car Dieu est amour. [...]

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh ! Si vous saviez ce que c'est qu'aimer<sup>24</sup> !

Marie boude un peu ces *Paroles* dont Liszt fait son bréviaire. Liszt écrit à Lamennais combien son livre compte pour lui. Touché, Lamennais, paria désormais en marge de l'Église, lui répond longuement et l'invite à La Chênaie. Liszt forme le dessein d'y passer quelques semaines en été. Le 16 mai, il quitte Paris pour le château de Carentonne, près de Bernay, dans l'Eure, chez les Haineville, où il oublie un peu le tumulte des fiacres et la rumeur du Faubourg. Ni les attentions que lui prodiguent Mme d'Haineville et sa fille, ni l'amitié

d'Armand, le fils de la maison ; ni l'étude, ni la lecture, ni les maisons à colombage, ni la campagne verdoyante ne parviennent pourtant à le distraire de son beau tourment : Marie. Chaque jour, il attend une lettre d'elle, l'ouvre en tremblant si d'aventure la « mère aux ânes », qui livre le courrier, lui en remet une. Marie souffle le chaud et le froid. Marie s'inquiète, Marie a peur, Marie montre une jalousie malade pour le passé de Liszt, lit sa correspondance avec Adèle, lui prête des conquêtes féminines à tort et à travers. Marie le désespère et son absence plus encore :

Oh ! que ne puis-je pleurer, pleurer sur vos genoux !... Ma tête me brûle... il me faudrait votre main, là, sur mon front, dans mes cheveux... Je n'entends, je ne sens, je ne vois plus, ni ces arbres, ni ces hommes qui passent et s'agitent, ni le ciel... Le ciel !... Il est pur et sans nuages ! dérision ! désespoir ! incompréhensibilité !... Nous ne vivrons donc jamais ! Et nous ne savons ce que c'est que mourir<sup>25</sup> !

Liszt, plus tourmenté que jamais, fait des marches dans la campagne avec Armand d'Haineville, discute de Lamennais sous l'œil des vaches normandes, convoque le Christ dans le vert crémeux des prairies, traîne après lui tous les maelstroms du romantisme dans ce cadre rustique. Profondément marqué par la pensée de Lamennais, il correspond avec lui, tient son nouveau grand homme après Beethoven, l'évoque souvent dans ses lettres à Marie. L'auteur des *Paroles d'un croyant* l'espère toujours à La Chênaie et lui répond avec chaleur :

Que votre lettre, cher enfant, m'a été douce et qu'elle m'a fait de bien ! Mon cœur a tant besoin de s'appuyer [sic] sur d'autres cœurs, sur des cœurs qui le comprennent et le sentent ! *Aimer n'est pas seulement le parfum de la vie, mais la vie elle-même. Aimons-nous donc sur cette pauvre terre, aimons-nous jusqu'à la fin, pour nous aimer encore après dans la vie véritable, Là où rien ne finit plus.* [...] Le Christianisme affranchi tuera tout ce qui a *déshonoré le Christianisme*, tout ce qui a foulé, broyé et fait gémir la terre *en son nom*. Sa tâche n'est point accomplie encore, il ne fait que de naître, [...]. Croyons, travaillons, combattons, sans jamais nous lasser, sans nous décourager jamais, et si notre carrière de soldat est rude, il y aura pour nous un repos glorieux et de grandes joies dans la tombe<sup>26</sup>.

Liszt participe à un concert de charité à Bernay le 19 juin, rentre à Paris le 22, « engraisé et moins fatigué<sup>27</sup> » peut-être, mais se sent « desséché et flétri<sup>28</sup> ». Petits reproches et grandes déclarations émaillent les rapports épistolaires qu'il entretient avec sa comtesse trop lointaine. Paris le reprend ; il écoute le prêche de l'abbé Deguerry, voit Balzac, Chopin, Berlioz, flâne en compagnie de Sainte-Beuve, fait une promenade à dos d'âne au bois de Vincennes avec Victor Hugo – qu'il appelle le grand V – et sa femme, assiste au Théâtre de la Porte-Saint-Martin à une représentation de *Lucrèce Borgia*, veut mourir, ne veut pas vraiment. Sur ces entrefaites, Marie

rentre à Paris à la fin de juillet, y fait quelques visites de convenance ; Liszt se languit : « Oh, venez, venez bientôt si vous ne voulez pas que je meure<sup>29</sup>. » Le mois d'août commence en fanfare. Les amants se revoient après de longs mois de séparation. Ils arpentent ensemble les allées paisibles du Père-Lachaise. Tout à son tendre entretien, Liszt en perd son lorgnon, qu'il cherche pendant deux heures au milieu des tombes, en vain. Qu'importe, l'avenir s'appelle Marie, qui, hélas, ne fait que passer. Aussitôt rentrée, aussitôt repartie, la belle retrouve sa retraite de Croissy. Liszt l'y rejoint au début de septembre, y passe une semaine parmi les roses qui finissent. Quelques baisers fiévreux pimentent son séjour, dont sa lettre du 15 septembre porte la trace ardente et tendre :

Toujours une seule et unique pensée dans mon cœur – Marie, Marie. Toujours une seule et constante image dans mon âme – Marie, Marie – rien qu'un souvenir, rien qu'un espoir, qu'un désir, *immer, immer* Marie – *nur* Marie [toujours, toujours Marie – rien que Marie]<sup>30</sup>.

Le reste suit en allemand, décence oblige :

Ô combien brûlant, combien ardent est encore ton dernier baiser sur mes lèvres ! Combien céleste, combien divin ton soupir en ma poitrine... À toi tout, chère bien-aimée – pour toi tout<sup>31</sup>...

Le 13 septembre, à cinq heures, Liszt a pris la route pour rejoindre Lamennais, qui l'attend à La Chênaie. Les cahots de la diligence scandent sa lecture d'*Orphée*, ouvrage de Pierre-Simon Ballanche. Des formules comme : « Qu'importe que l'homme soit heureux pourvu qu'il soit grand<sup>32</sup> ! » ou : « Le poète est l'expression vivante de Dieu, de la nature et de l'humanité<sup>33</sup> ! » lui vont droit au cœur et adoucissent son voyage. La lumière de fin d'été est belle à pleurer. L'étape à Alençon manque s'achever au poste de police. Liszt a maille à partir avec un gendarme qui lui demande son passeport. Liszt n'en a pas, fait de l'humour ; ce qui ne plaît guère au gendarme qui le conduit chez le commissaire. Tout s'arrange grâce à un notaire, dont le fils est un ami de Liszt. Un abbé monte à Laval et sa conversation le fatigue ; Liszt se réfugie dans l'impériale pour la fuir ; hélas ! Un fâcheux s'y trouve et lui conte ses bonnes fortunes ; le viveur l'empêche de finir *Orphée* et de songer à sa douce. Enfin, c'est la Bretagne et La Chênaie, au milieu de nulle part.

La Chênaie : un potager, une chapelle bordée de sapins, un vaste étang, des rochers, et tout autour des bois ; dans la maison, partout des livres. Le grand air et la méditation remplissent les journées. Le maître de céans est un petit homme volubile au pas nerveux, saccadé,

qui dort à peine et déjeune d'une tasse de chocolat. Liszt se lève à sept heures ; à huit, Lamennais déboule dans sa chambre, prend le café avec lui et, intarissable, parle en faisant les cents pas, parfois pendant des heures. Tandis que le grand homme regagne sa chambre pour travailler, Liszt s'exerce au piano dans le salon, compose ses trois *Apparitions, Harmonies poétiques et religieuses* ainsi qu'une œuvre révolutionnaire : *Lyon*, dédiée à Lamennais, dont certains thèmes parodient *La Marseillaise* et qui rend hommage à la révolte des canuts lyonnais. Les cinq journées d'insurrection d'avril 1834 furent durement réprimées ; plusieurs ouvriers trouvèrent la mort et Lamennais, au cours du procès, défendit quelques-uns des accusés. Au contact de Lamennais, Liszt renforce sa conviction que l'artiste est investi d'une mission sacrée. La beauté est son but ; le piano son sacerdoce. Empreinte de messianisme révolutionnaire, *Lyon* est une œuvre qui marque l'engagement social de Liszt, dandy mystique féru de justice ici-bas.

Lamennais porte une redingote grise, usée jusqu'à la corde, des bas bleus chinés et de gros souliers de paysan, un chapeau de paille délabré qui le coiffe depuis huit ans. En compagnie de M. Boré, de M. de Kertanguy, de deux adolescents et du chien terre-neuve qui composent toute la société de La Chênaie, Liszt et Lamennais, qu'il vente ou qu'il bruine, parcourent les bois chaque jour que Dieu fait. L'abbé prend son chapeau et lance à ses ouailles : « Allons, mes enfants, allons promener<sup>34</sup>. » La petite troupe quitte alors le manoir et, des heures durant, à vive allure, arpente ce beau pays de Rance sillonné de rias, qui rappelle à Liszt les paysages de la Suisse. Lamennais lui montre un des rochers de l'étang, sous lequel il aimerait être enterré. Ils s'y asseyent parfois, « causant de Dieu et des douleurs de l'humanité<sup>35</sup> », véritables personnages d'une gravure romantique. Comme Baudelaire plus tard, Lamennais aime les crépuscules : « J'aime le soir, confie-t-il à Liszt pendant une promenade. Le soir, sortent les rêves de la tombe pour consoler ceux qui n'ont plus rien à espérer de la vie<sup>36</sup>. »

Le fringant musicien recueille avec soin les paroles de son mentor ; la grandeur de son âme ne laisse pas de l'édifier :

Vraiment c'est un homme merveilleux, prodigieux, tout à fait extraordinaire. Tant de génie et tant de cœur – Élévation, dévouement, ardeur passionnée, esprit perspicace, jugement profond et large, simplicité d'enfant, sublimité des pensées et puissance de l'âme, tout ce qui fait l'homme à l'image de Dieu, est en lui. Jamais je ne lui ai encore entendu dire *moi* !... toujours le Christ, toujours le sacrifice aux autres, et l'acceptation volontaire de l'opprobre, du mépris, de la misère, et de la mort<sup>37</sup> !

Les jours passent ; octobre succède à septembre dans les bois de La

Chênaie poudrés d'automne. Lamennais ne baisse pas les bras et Liszt a le moral en berne. Son cœur blessé traque en vain l'image de Marie sous les frondaisons, dans les clairières où passent les engoulevants. L'appel de la Manche et des marées malouines, chargées de sel, teinte d'iode son affliction. Rien n'y fait : malgré la hauteur de vues de son hôte, qui s'acharne à convoquer un Dieu plus juste, la lassitude gagne. Liszt n'a qu'un dieu : Marie. Le 1<sup>er</sup> octobre, il lui confesse qu'il se sent abandonné :

Le croirez-vous, je ne peux déjà plus endurer l'admirable vie que je mène ici [...]. Riez-en, si vous voulez, le fait est exact. J'aime encore cent fois mieux ma stupide et odieuse existence de Paris, avec toutes ses misérables fatigues, ses tortures et son creux et profond ennui, mais avec l'idée d'y retrouver de temps à autre la pauvre M., que cette continuelle fête de l'intelligence et de l'âme, ces jours actifs, sérieux, variés et singulièrement fortifiants de La Chênaie, où jamais elle n'est venue, où elle ne viendra point, où je me sens dépérir en la cherchant et la demandant de tous côtés... Ah ! mon Dieu, que je souffre pauvrement<sup>38</sup> !!!

Huit jours plus tard, Liszt quitte La Chênaie et Lamennais. Le 13 octobre, il retrouve Paris et Marie.

#### FEU LA FILLE DE MADAME

À la mi-octobre, les soirées sont plus fraîches et Louise, la fille aînée de Marie, tombe malade, victime d'accès de fièvre intermittents. Marie, tenant pour responsables les vapeurs des soirs d'automne qui montent sur les étangs de Croissy, quitte l'humidité de la campagne pour Paris, où elle ramène Louise en toute hâte. Mauvaise nouvelle : la fièvre ne tombe pas rue de Beaune. Pis : les symptômes révèlent une congestion cérébrale. Les jours de Louise sont en danger. Le père de Marie fut jadis emporté en quelques heures par cette maladie. Dès lors, la crainte et les tourments sont le pain quotidien de la comtesse. Sa famille accourt. Liszt aussi. Plusieurs fois par jour, il vient à sa porte s'enquérir de la santé de Louise, a l'élégance de ne pas demander à voir Marie, qui d'ailleurs ne quitte plus la chambre de sa fille. Liszt donne un concert de charité au profit des sinistrés de Saint-Étienne, inondé par une crue du Furan, propose à Marie des rendez-vous secrets, dont il trace l'horaire en lettres gothiques à peine lisibles, porte une cravate qu'elle lui a offerte, lui offre un roman de George Sand, publie chez Schlesinger sa transcription pour piano de la *Symphonie fantastique* de Berlioz. Le 24 novembre, il joue la *Sonate à Kreutzer* de Beethoven avec son ami Urhan, à l'église Saint-Vincent-de-Paul. Pendant ce temps, la maladie de Louise s'aggrave. La fièvre mord de plus belle son petit corps ; la mort rôde. Pendant plusieurs



jours, fièvres et syncopes se succèdent. Les médecins sont impuissants. Marie ne dort plus. Le 11 décembre, la crise semble s'éloigner. L'espoir, le maudit espoir revient. Apaisée, Marie quitte la chambre de sa fille pour faire un peu de toilette, y retourne aussitôt, mue par un mauvais pressentiment :

Mais, à peine m'étais-je éloignée du lit qu'un inquiet instinct m'y ramenait. Quel effroi ! grand Dieu ! quel effroi ! L'enfant s'était dressée sur son séant. Ses yeux étaient ouverts et hagards. Je m'élançai vers elle. Elle jeta ses bras à mon cou dans un mouvement d'épouvante, et comme pour fuir une main invisible. Je la serrai contre mon sein. Elle poussa un cri, et je sentis son corps affaissé peser d'un poids inerte sur ma poitrine<sup>39</sup>.

Sa fille de six ans vient de mourir dans ses bras ; la douleur égare Marie qui menace de se suicider. De son propre aveu, la comtesse ne se souvient pas des jours qui suivent. Louise est inhumée le 12 décembre. Le 15 décembre 1834, à minuit, Liszt écrit à Marie une lettre passionnée :

Soyez béni, ô mon Dieu, soyez béni à jamais.

Voici qu'elle m'écrit ce soir – en quittant sa fille peut-être. Oh ! merci, merci – ma poitrine se rouvre de nouveau !

J'ai bien désespéré aussi – tout ce qu'il est possible de souffrir je l'ai souffert ! – mais maintenant mon cœur surabonde de joie et d'orgueil.

Oh ! je ne peux pas vous écrire – je ne sais même si je pourrai vous voir, tant mon pauvre cœur *ist mit Leiden und Liebe geschlaven* ! (est brisé de douleur et d'amour !)

Vous avez pensé constamment à moi pendant ces 2 jours, me dites-vous – vous avez pensé à moi auprès du lit de Louise, hier, aujourd'hui, ...

Pardonnez-moi, Marie, si j'oublie ainsi en ce moment toutes vos douleurs et tous nos maux pour ne vous parler que de moi et de ces paroles : « j'ai pensé à vous toujours », – Pardonnez, pauvre et désolée mère, cet appel à ce qu'il y a de plus vivant, de plus intime et de plus puissant dans nos âmes et nos entrailles auprès de la couche de mort de votre fille, – Pardonnez-moi, Marie, et permettez que je vous bénisse à présent, comme je viens de bénir Dieu... Merci et bénédiction à jamais sur vous, Marie, Marie !! Oh ! n'est-ce pas, vous me comprenez, vous me sentez vivre au-dedans de vous dans votre chair et vos os ? Vous comprenez aujourd'hui cet intime besoin de chercher et de fouiller et de creuser la douleur en toutes choses... vous comprenez peut-être aussi combien (depuis bien longtemps) j'ai fait d'efforts pour façonner et habituer votre âme au malheur...

Tenez, ne m'écoutez pas, ne me lisez point – je crois que je deviens fou – mais je vous aime tant, et si grandement et si hautement !

Laissez-moi vous dire un mot.

Votre femme de chambre m'a dit (et je pense que son récit est fort inexact) que vous n'aviez eu aucun empire sur vous-même, que vous aviez parlé de vous jeter à l'eau, de ne plus revoir Claire, etc., etc. – cela m'a fait de la peine (au nom du Ciel n'allez pas encore me taxer d'égoïsme et de sécheresse !!)<sup>40</sup>.

Une longue traversée du désert commence alors pour la comtesse.

Ses proches la ramènent à Croissy où ils l'entourent de leur affection. Celle que Marie voue à sa fille cadette connaît une éclipse. La comtesse ne supporte plus l'insouciance enfantine de Claire et la place en pension dans un couvent. Marie, tout entière à son deuil attachée, ne lit plus son courrier, ne voit plus Liszt, persuadée peut-être que la mort de Louise est la rançon de son amour coupable. Le 25 décembre, Liszt donne un concert avec Chopin dans les salons de Stoezel ; le 28, il triomphe à la salle du Conservatoire avec ses arrangements de la *Symphonie fantastique*. À Croissy, Marie sort peu à peu de son hébétude, regagne Paris pour dîner chez Liszt avec George Sand, le 5 janvier. Liszt a fait la connaissance de la romancière à l'automne, par l'entremise d'Alfred de Musset. Une prompte amitié s'est nouée entre eux. George Sand a la réputation d'être une mangeuse d'hommes. Cette femme brune, dont les traits épais n'altèrent pas le charme, achève dans la douleur une liaison frénétique avec Musset ; Paris lui en prête une nouvelle avec Liszt. C'est faux mais vraisemblable ; assez pour que Marie prenne ombrage de la rumeur dont George se défend dans son *Journal* :

Je me suis figuré pendant une ou deux entrevues qu'il était amoureux de moi, ou disposé de le devenir [...] lorsque tout à coup [...] je me suis clairement convaincue à la troisième visite que je m'étais sottement infatuée d'une vertu inutile et que M. Liszt ne pensait qu'à Dieu et à la Sainte-Vierge, qui ne me ressemble pas absolument [...]<sup>41</sup>.

L'ardeur dont témoignent les lettres de Liszt à Marie proclame, en effet, sa foi en Dieu et sa fidélité à sa comtesse, reine de son cœur dont les humeurs le piquent. Marie maigrit, maudit les délicatesses de Liszt, qui lui annonce son intention de quitter la France et veut la revoir une dernière fois avant son départ. Le grand huit des sentiments extrêmes reprend de plus belle ; les amants gravissent et dévalent à l'envi les montagnes russes de l'amour passion :

Marie – ! Marie !

Oh ! Laissez-moi vous répéter ce nom. Cent fois ! Mille fois.

Voici trois jours qu'il vit en moi, – qu'il m'opprime, me brûle, ...

Je ne vous écris pas, non !... je suis auprès de vous, je vous vois, je vous entends.

L'Éternité dans vos bras.

Le Ciel, *l'Enfer*.

Tout, tout en vous, en vous encore<sup>42</sup>...

En général, les lettres de Franz ne révèlent pas vraiment la froideur de ton que Marie lui reproche parfois ; dans celle-ci, l'exaltation de Liszt atteint des sommets qui n'ont rien à envier à ceux de la Suisse.

La Suisse, justement.

Malgré les usages et les malveillances du monde, malgré le deuil, malgré George Sand et les anciennes amours de Liszt, tout s'accélère enfin. Ce qui ne tue pas rend plus fort. Si la mort de Louise a assassiné la mère, elle n'a pas tué l'amante qui suit son instinct, serre son bonheur. Liszt quitte Paris pendant deux mois, du 15 janvier au 14 mars. Nul ne sait où il se trouve ; peut-être est-il retourné à La Chênaie, peut-être fait-il le mort au cœur de l'hiver, dans un Paris qu'il n'aurait pas quitté. Entre la rue de Provence, la rue de Beaune et Croissy, Cupidon décoche ses flèches et foment une révolution. En mars 1835, Liszt et Marie se revoient une dernière fois qui n'est pas la dernière, connaissent des voluptés dont la naissance de leur première fille, Blandine, neuf mois plus tard, ne laisse aucun doute sur la nature. Le mois suivant, Liszt enchaîne les concerts. Ses mains courent sur le clavier au Théâtre-Italien, se crispent dans la salle Saint-Jean de l'Hôtel de Ville, où il donne, le 9 avril, un concert de charité qui tourne mal. Avec sa fougue coutumière, il joue du Beethoven, du Mendelssohn, du Liszt aussi, semble mettre sa vie en jeu à chaque note, tandis que sur son visage se succèdent les expressions d'une joie radieuse et d'une douleur profonde. Le plancher vibre, l'auditoire aussi ; bref la routine de l'extrême qui fait le sel des concerts lisztien. Cette fois pourtant, le virtuose tire un peu trop sur la corde et s'évanouit au piano. On le transporte hors de la scène ; le public le croit mort. Liszt revient à lui quelques minutes plus tard, mais ne reprend pas le concert. L'implication du pianiste ne suffit pas à expliquer cette défaillance. Sa vie privée est un champ de bataille, un marathon passionnel qui le laisse exsangue, à bout de souffle. Il faut dire que le mysticisme et l'amour charnel, relevés de romantisme, forment un cocktail explosif. Liszt vit sur des cimes où l'oxygène se fait rare. Cette lettre à Marie témoigne d'une ferveur qui atteint son paroxysme :

Mon cœur déborde d'émotion et de bonheur ! Je ne sais quelle langueur céleste, quelle volupté immense me consume tout entier. Il me semble que je n'avais jamais aimé, jamais été aimé !!! Dites, d'où me viennent donc ces agitations mystérieuses, ces ineffables pressentiments, ces tressaillements divins d'Amour... Oh ! cela ne peut être que de vous, sœur – ange, – femme – Marie !... Cela ne peut être, ce n'est assurément qu'un rayon adouci de votre âme de feu – ou bien, quelque larme secrète et poignante que vous avez laissée là – bien avant dans ma poitrine.

Mon Dieu, mon Dieu, ne nous sépare jamais, aie pitié de nous ! mais que dis-je (pardonne à mon infirmité), *toi* nous séparer ! *toi* tu n'aurais que de la pitié pour nous... Non, Non !... ce n'est pas en vain que déjà notre chair et notre âme se vivifient et s'immortalisent par *ton Verbe* qui crie dans nos entrailles, Père, Père !... ce n'est pas en vain que tout notre être se confond et s'abîme dans ton amour éternel et infini... Non, Non, ce n'est pas en vain que tu nous appelles, que tu nous tends la

main, que nos cœurs brisés se sont réfugiés en toi... oh ! merci, bénédiction et adoration à toi mon Dieu, notre Dieu – pour tout ce que tu nous as donné et tout ce que tu nous prépares...

*This is to be – to be !* (Il faut que cela soit – que cela soit<sup>43</sup> !)

Cela est. Liszt et Marie, condamnés au secret depuis plus de deux ans, décident de quitter Paris et le *Ratzenloch* pour vivre leur amour en plein air, sous le vaste ciel de la Suisse. En secret encore, ils préparent leur fuite. Seuls Lamennais et Mme Liszt sont instruits des desseins de Franz. Hésitations et volte-face, atermoiements divers semblent le disputer à la résolution. Liszt éprouve quelques réticences devant l'irréversible. Peut-être souffre-t-il de proposer à sa comtesse cette vie improbable de fuyards romantiques. À la fin du mois de mai, il tire Lamennais de sa retraite afin qu'il persuade Marie de renoncer à l'équipée helvète. Lamennais quitte à la hâte La Chênaie, accourt, rencontre Marie. Pendant plus d'une heure, l'abbé dégaine sa rhétorique pour persuader la comtesse de ne pas abandonner Charles d'Agoult, son époux devant Dieu. Marie écoute sans ciller ces paroles d'un croyant qui n'entament pas sa détermination. Le 26 mai 1835, préférant les remords aux regrets, elle écrit au comte d'Agoult une lettre implacable qui le cantonne à jamais au rôle ingrat du cocu magnifique :

Je vais partir, après huit années de mariage, nous allons nous séparer pour toujours. Quoi que vous en puissiez croire, ce n'a pas été sans de cruels combats, sans larmes amères, que j'ai pu prendre une semblable résolution. Je n'ai aucun tort à vous reprocher, vous avez toujours été pour moi plein de cœur et dévouement, vous avez toujours songé à moi, jamais à vous, et, pourtant, j'ai été bien malheureuse. Je ne vous accuse point de ce malheur : peut-être (et je ne puis vous faire un reproche de cette opinion) croyez-vous que la faute en est à moi ; je ne le pense pas ; lorsque la fatalité a réuni sans qu'ils se soient connus deux êtres aussi dissemblables que nous le sommes de caractère et d'esprit, les efforts les plus constants, les sacrifices les plus pénibles de part et d'autre, ne servent souvent qu'à creuser l'abîme qui les sépare. Je ne me dissimule cependant aucun de mes torts et je vous en demande pardon sur la tombe de Louise ; je vous demande en son nom ce qu'elle demande à Dieu pour nous deux, pardon et miséricorde. Votre nom ne sortira jamais de ma bouche que prononcé avec le respect qui est dû à votre caractère ; pour moi, vis-à-vis du monde qui va m'accabler d'outrages, je ne vous demande que le silence.

Adieu, je fais des vœux pour qu'à défaut du bonheur qui n'est plus possible, ni pour vous, ni pour moi, vous trouviez au moins le repos et la paix.

M.

P.S. – Je n'ai pas besoin de vous répéter que nous n'aurons jamais la moindre discussion d'intérêt ; tout ce que vous jugerez équitable, je le jugerai tel aussi<sup>44</sup>.

Deux jours plus tard, Marie quitte Croissy avec sa mère, la comtesse de Flavigny, qui ignore tout de cette escapade sans retour. Les

horloges de Bâle, où elle arrive le 31 mai, sonnent le glas de sa vie rangée. En rupture de Faubourg, Marie entame en Suisse sa carrière de comtesse aux pieds nus. Elle a précédé Liszt sur les bords du Rhin. Descendue au Drei Könige, l'Hôtel des Trois Rois, elle lui écrit en poste restante :

Faites-moi dire de suite le nom de votre auberge et le numéro de votre chambre. N'en sortez pas. Ma mère est ici ; mon beau-frère n'y est plus. Quand vous lirez ceci j'aurai parlé, jusqu'à présent je n'ai encore osé rien dire. C'est une dernière et rude épreuve mais mon amour est ma foi et j'ai soif du martyre<sup>45</sup>.

Marie est prête à affronter les tempêtes que ne manquera pas de provoquer sa décision. Le 1<sup>er</sup> juin, Liszt quitte Paris à son tour, passe par Troyes, Bar-sur-Aube, Langres, voit Vesoul et Belfort, arrive à Bâle enfin, le 4 juin à 10 heures, et prend ses quartiers à l'Hôtel de la Cigogne. Le Mittlere Brücke, pont du Milieu, enjambe le fleuve depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Liszt et Marie ont mis deux ans à franchir la Seine. Du fond de son tombeau, dans la Basler Münster, la cathédrale Notre-Dame, Érasme fait peut-être l'éloge de leur folie. Folie très raisonnée d'ailleurs ; les amants n'abandonnent pas leurs précautions, comme l'atteste le billet qu'envoie Liszt à Marie, Longinus comme il la surnomme parfois, dès son arrivée :

Me voici, puisque vous m'avez appelé.

*I shall not go out of till I see you. My room is at the Hôtel de la Cigogne number twenty at the first étage – go at the right side.*

*Yours.*

(Je ne sortirai pas avant de vous avoir vue. Ma chambre est à l'Hôtel de la Cigogne numéro 20 au premier étage – allez à droite.

À vous<sup>46</sup>.)

Le voici, en effet. Et voici Marie qui le rejoint au premier étage. Libres enfin, les amants se retrouvent avec effusion. Les murs en grès rose de Notre-Dame en rosissent, sans doute ; la vieille porte de Spalen s'ouvre en grand pour les fugitifs. Le même jour, Liszt écrit à sa mère d'une plume trempée dans l'optimisme :

Chère mère,

Au-delà de toutes espérances, nous sommes arrivés à Bâle à dix heures ce matin... Longinus est là, avec sa mère. Je ne sais encore rien de sûr. Sans doute partirons-nous d'ici avec la femme de chambre de Marie dans quatre ou cinq jours. Nous avons tous deux assez bon moral, et ne pensons pas du tout à devenir malheureux.

Je vais bien, l'air suisse me donne de l'appétit<sup>47</sup>.

Dix jours passent. Mme de Flavigny repart. Liszt et Marie rencontrent l'éditeur Alfred Knop, décident de se fixer à Genève et quittent Bâle à leur tour au matin du 14 juin.

La Suisse, donc.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est la destination romantique par excellence. Ses montagnes majestueuses, hérissées de pics enneigés, ses rochers coiffés de châteaux, en surplomb de lacs naturels où se mirent les sommets, ses vallées profondes et ses précipices tracent sur la carte d'Europe les contours âpres d'un éden vertigineux. Ce petit pays est La Mecque des grands voyageurs, en attendant d'être le paradis fiscal, royaume des montres de luxe et du chocolat au lait, que nous connaissons aujourd'hui.

Franz et Marie s'y trouvent comme des perches en eau douce ; jouissant de leur liberté toute neuve, ils gagnent Genève par des chemins buissonniers. Enfin seuls, grisés d'anonymat, ils parcourent les prairies grasses où poussent des fleurs sauvages, les pentes herbues fleuries d'edelweiss où nul ne sait que Marie est une grande dame et Franz un musicien de renom ; sentent le vent dans leurs cheveux, tutoient un ciel immense échappé de l'encrier de Lamartine, croisent des fermes aux toits pentus que dévale un soleil férié. Les vaches et les bouquetins ne les somment pas de s'expliquer ; le soleil brille aussi pour les pianistes sans fortune, brunit sans distinction comtesses et paysannes. Franz et Marie musardent sans entraves, tiennent de graves conversations coupées de brusques éclats de rire. Ils n'ont pas trente ans et sont amoureux. La Suisse est leur île déserte :

Aucune lettre ne nous parvenait dans nos courses fantastiques à travers la montagne. Personne ne savait notre nom dans les maisons isolées, dans les hameaux où nous nous arrêtions de préférence. Presque partout, à nous voir si semblables par la taille, par la couleur des yeux et des cheveux, par le teint et par le son de la voix, on nous prenait pour frère et sœur ; nous en étions tous ravis. Une telle erreur ne témoignait-elle pas, mieux que tout le reste, des affinités secrètes qui nous avaient si fortement attirés l'un vers l'autre ? N'était-elle pas la preuve que nous étions nés l'un pour l'autre, et que, l'eussions-nous voulu, il ne nous eût pas été possible de ne nous point aimer<sup>48</sup> ?

Le 16 juin, les voici sur les rivages du lac de Constance où ils poursuivent leur tête-à-tête avec dame Nature. Trois jours plus tard, ils naviguent sur le lac de Wallenstadt : clapotis et battements de cœur inspirent à Liszt *Au lac de Wallenstadt*, pièce pour piano de la première des *Années de pèlerinage*, « une mélancolique harmonie, imitative du soupir des flots et de la cadence des avirons, que je n'ai jamais pu entendre sans pleurer », avoue l'émotive Marie dans ses *Mémoires*. Le 21 juin, ils rallient Einsiedeln, dont l'abbaye abrite une Vierge noire. Cette dernière leur prodigue un peu d'ardeur pour faire, dès le

lendemain, l'ascension du Rigi, « la reine des montagnes », qu'ils descendent le 23 juin en plongeant leurs yeux dans le lac des Quatre-Cantons, sans oublier de regarder leurs pieds, qu'ils déchaussent enfin à Brunnen, où leurs corps frottés d'air pur savourent les joies du sommeil, et peut-être des voluptés plus vives. Les amants s'attardent un peu dans cette charmante bourgade alanguie au bord du lac des Quatre-Cantons, que bordent à l'ouest la rivière Muota et à l'est la forêt d'Ingenbohl. Les jours passent, et les barques ; deux ans plus tard, l'avènement de la navigation à vapeur vouera Brunnen au tourisme et les bateliers à la retraite.

Franz et Marie quittent leur havre pour gravir le col du Saint-Gothard, au menu du 26 juin et, quelques centaines de mètres plus haut, celui de la Furka, culminant entre les Alpes uranaises et lépontines, cerise sur le sommet de la journée suivante, qui s'achève à Gletsch, au pied du glacier du Rhône. Brigue et Tourtemagne révèlent leurs beautés valaisannes ; Martigny, que domine le château ruiné de la Bâtiaz, les accueille le 30 juin. Les amoureux s'avèrent d'insatiables touristes, inaugurent juillet par une nouvelle excursion et, trente-cinq ans après Bonaparte, franchissent le col du Grand-Saint-Bernard avant de retrouver Martigny qu'ils quittent le 3 juillet pour Bex, où se calme un peu leur fièvre voyageuse. La cité du sel les retient une quinzaine de jours dans le canton de Vaud. Ils s'attardent entre les berges du Rhône et le sommet des Diablerets, goûtent peut-être le vin bellerin, évoquent les grandes œuvres que Franz va composer, savourent l'exaltation mêlée de recueillement que leur procure la solitude à deux dans ce décor escarpé, lisent *Oberman* de Senancour et *Jocelyn* de Lamartine, bréviaires du spleen alpin à la mode romantique. Le 19 juillet, ils embarquent à Villeneuve sur le lac Léman, arrivent l'après-midi même à Genève, terme de leur vadrouille en altitude.

#### JOURS TRANQUILLES À GENÈVE

Franz et Marie descendent à l'Hôtel des Balances. Puis, très vite, le 28 juillet, s'installent dans une maison sise rue Tabazan. Au cœur de la vieille ville, entre la place du Bourg-de-Four et le parc des Bastions, ils commencent au bord du Léman leur nouvelle vie avec vue sur le Salève et le Jura. Ces Parisiens en exil, dont la liberté déplaît un peu le calvinisme empesé des Genevois, connaissent les joies de l'emménagement. Franz déballe ses livres, constate avec déplaisir que le voyage les a gâtés. Il écrit à sa mère, lui communique une liste d'ouvrages qu'il la presse d'acquérir. Craignant pour eux les aléas du voyage, il fait à Mme Liszt maintes recommandations ; il faut les « recouvrir de très gros papier » et bien les « emmailloter dans du

linge, des draps, des serviettes, des robes de chambre, des habillements, etc.<sup>49</sup>. » Leurs titres révèlent ce solide appétit de lecture qui ne le quitte pas et lui fait dévorer un dictionnaire comme un recueil de poèmes. Fénelon, Bossuet, Shakespeare, Byron, Chateaubriand, Massillon, Bourdaloue, Plutarque, Montesquieu, Montaigne, Rabelais, La Fontaine, Chénier forment le gros de cette bibliothèque et méritent des égards, décidément :

Il faut absolument les *envelopper* dans le linge – Les draps et les serviettes que Mme d'Agoult a demandés serviront admirablement à cet effet.

Au nom du Ciel que je ne reçoive pas les chers livres gâtés et salis ou en lambeaux comme plusieurs de ceux que j'ai ici et dont cependant on a eu soin. Qu'on en mette entre mes chemises, dans ma robe de chambre, avec mes habits et surtout avec les draps et les serviettes dont je viens de parler – autrement je serai tout à fait inconsolable<sup>50</sup>.

Liszt, qui a vécu jadis à Genève avec son père, n'arrive pas tout à fait en terre inconnue. La famille Boissier l'espère en ses murs et Pierre Étienne Wolff, son ancien élève, devenu professeur de piano, est un ami sûr. La quiétude de la cité lémanique s'avère propice à la création. Liszt couche les jodlers et le murmure des sources, les orages et les carillons de la Suisse sur son papier à musique. Ces sons deviendront les *Années de pèlerinage*. Pourtant, une fois l'ivresse des cimes dissipée, force est de constater qu'à Genève ou Paris, les bourgeois restent les mêmes. Le conformisme n'a pas de patrie et la bonne société boude un peu cette comtesse sans comte et ce pianiste aux cheveux longs. Le jeune linguiste Adolphe Pictet, surnommé « l'universel », spécialiste du sanscrit qui lit le *Mahābhārata* dans le texte, et le botaniste Pyrame de Candolle affichent moins de préjugés, mais plus de talent. Ils deviennent vite les familiers de la rue Tabazan, promue quartier général de l'intelligence genevoise. L'économiste Jean-Charles-Léonard Simonde de Sismondi, ami de la classe ouvrière et ennemi déclaré de la surproduction, du machinisme et des inégalités, y prône le partage des richesses et l'intervention de l'État, le garantisme social et le retour à l'artisanat. James Fazy, homme politique et fin lettré, fondateur du *Journal de Genève*, chef du parti radical, lui donne la réplique. Il souhaite lui aussi des changements radicaux, appelle de ses vœux le suffrage universel. En l'attendant, le docteur Jean-François Coindet ne jure que par l'iode, qui lui permet de soigner les goitres avec un succès que d'aucuns lui contestent.

Si la comtesse d'Agoult règne sur ce quarteron de grands hommes qui peuple son salon et s'assied sur ses sofas, dehors, sa couronne vacille un peu. La rumeur scandaleuse attachée à son nom a remonté le Rhône, vicié l'air pur du canton. Malgré son statut de Muse officielle, Marie s'aigrit ; son enthousiasme s'émousse. Muse recluse,



elle souffre de son bannissement tacite. La Clémence pèse six tonnes et porte mal son nom ; la plus grosse cloche de la cathédrale Saint-Pierre sonne l'air connu des convenances. Genève condamne cette femme trop libre. Les bourgeois lui ferment leur porte ; le génie de Liszt les enfonce. Les Boissier l'accueillent au Rivage, leur demeure cossue, que Liszt aborde avec un naturel qui déconcerte Madame, un peu déçue par le petit jeune homme qui donnait à Paris, quelques années plus tôt, des leçons de piano à sa fille, Valérie :

Il a eu le malheur de vivre au milieu des littératures du siècle qui l'ont bercé de leurs doctrines dangereuses, de leurs fausses idées, de leur incrédulité. Il rejette les principes et les croyances reçues ; je ne sais trop ce qu'il met à leur place... Liszt est englobé dans un système fort immoral qui se rattache aux saint-simoniens d'une part, et à madame Dudevant de l'autre. La bénédiction du mariage et autres bagatelles de cette espèce lui font lever les épaules. Il s'abandonne à ses passions avec une franchise et un sans-gêne parfaits. Au besoin, il me présenterait sa comtesse sans rougir. Il avait, il a peut-être encore, l'âme noble, mais il est fou<sup>51</sup>.

Au fil des visites, pourtant, Mme Boissier recouvre toute sa tendresse pour Liszt. Celle de Marie s'impatiente. À peine sont-ils installés qu'elle voit arriver dans leur nid d'amour un garçon de quinze ans nommé Hermann Cohen, l'élève parisien de Liszt dont les manières turbulentes irritaient naguère la comtesse Dash. Une relation très forte unit l'adolescent et son professeur. Avec la bénédiction de Liszt, Hermann arrive à Genève dès le mois d'août, flanqué de sa mère et de son frère aîné qui logent à deux pas de la rue Tabazan. Liszt les convie à s'installer chez lui pour y vivre « en famille ». Ses élèves sont ses « enfants ». Liszt, marchant sur les traces de Czerny, qui l'avait accueilli chez ses parents, se considère comme le père d'une grande famille que Marie, dont le ventre s'arrondit, voudrait moins étendue. Elle s'irrite de l'omniprésence d'Hermann, dont Franz a décidé la venue sans vraiment la consulter : premier accroc à l'idylle alpestre. Le 1<sup>er</sup> octobre, Liszt donne un concert au bénéfice des émigrés dans les salons du prince Belgiojoso. Le Tout-Genève s'y retrouve. Pas Marie. Elle craint le regard de ces gens qui la jugent ; Liszt le recherche : deuxième accroc. Le reste du temps, les amoureux roucoulent, échangent des petits noms qui révèlent de grandes rancœurs : Marie appelle son virtuose chéri monsieur Catin, par allusion à sa coquetterie devant le public.

#### MALENTENDUS

Genève dispose d'une cathédrale, d'un port, de rues qui dévalent vers les rives du lac, de parcs ombragés et de mélomanes. Il lui

manque pourtant un conservatoire de musique. Le mécène François Bartholoni s'emploie à réparer cette erreur et, le 9 novembre, le Conservatoire de Genève ouvre ses portes. Liszt participe à l'aventure. Il accepte de donner des cours de piano aux élèves les plus doués, à condition que son enseignement soit gratuit. Wolff et le jeune Hermann, rémunérés, le secondent brillamment dans cette tâche. Les élèves affluent, curieux de connaître la nouvelle méthode de piano que Liszt propose de mettre au point pour le Conservatoire. Ses élèves sont principalement des demoiselles. Liszt regarde les « jolis doigts » d'Amélie Calame courir sur les touches d'ébène. Cette jeune fille au jeu soigné, un brin scolaire, lui semble capable d'enseigner. En revanche, Marie Demellayer déploie un zèle que ne récompensent pas ses résultats, fait des grimaces et se tortille sans grâce sur son tabouret. Les « beaux yeux » d'une autre demoiselle, Jenny Gambini, distraient un peu le professeur de cette insuffisance. Suzanne Moyne montre beaucoup de bonne volonté, plus encore de lacunes ; Julie Raffard a de « très petites mains », qui servent à merveille un sentiment musical « très remarquable ». Quant à Joséphine Wallner, elle est « molle, flasque et paresseuse », et Liszt ne lui prête guère d'avenir « à moins d'un travail *forcé* ». Ida Milliquet ne vaut guère mieux : « Assez bon doigté ; assez bonne tenue au piano ; assez d'assez qui ne valent pas grand-chose au total<sup>52</sup>. » Ce professeur, pourtant bienveillant, a la dent dure, déteste le flasque, le mou. Son âme tzigane veut de l'énergie, de la fougue. Marie commence à en manquer, porte des robes plus amples et traîne les pieds dans leur demeure de la rue Tabazan.

Le vendredi 18 décembre 1835, Liszt compte un nouvel enfant : le sien. À dix heures du soir, Marie lui donne leur première fille, qu'ils prénomment Blandine-Rachel. Le certificat de naissance relève de la science-fiction. Marie d'Agoult s'y change en Catherine Adélaïde Méran et rajeunit de six années, troque la rue Tabazan contre la Grande-Rue. Il s'agit de ne pas faire de Blandine la fille légitime du comte d'Agoult. L'encombrante enfant, à laquelle Liszt dédie *Les Cloches de Genève*, est placée en nourrice chez une Mlle Churdet. Le 6 avril, Liszt donne un concert qui ne fait pas salle comble. Celui qu'organise la Société de musique de Genève attire trois jours plus tard un public beaucoup plus nombreux, qui acclame son interprétation du *Grand Septuor* de Hummel. Marie voit d'un fort mauvais œil les apparitions publiques de son illustre compagnon. Elle éprouve l'impression qu'il ne mesure pas son sacrifice, l'opprobre qu'elle affronte pour vivre auprès de lui :

Dans les circonstances où nous nous trouvions, sitôt après l'éclat de ce que le monde appelait mon enlèvement, quand ma famille était encore sous le coup d'une

rupture douloureuse, quand il ne pouvait y avoir pour moi désormais de dignité que dans le silence, paraître en public, dans une salle de théâtre, me semblait pour Franz à tel point inconvenant que je n'en pouvais admettre la supposition. Toutes mes fiertés de femme, d'amante et de mère se soulevaient<sup>53</sup>.

Une raison plus inavouable inspire peut-être cette aversion. Marie désire et redoute la gloire de son amant. Quand, pressée par Pierre Wolff, qui lui peint les bénéfices que la carrière de Liszt peut retirer de ses prestations devant d'influents notables, elle accepte finalement d'assister à un concert, elle le fait la mort dans l'âme et n'y veut plus songer. Un après-midi, Franz lui annonce en rentrant que Pierre viendra la chercher le soir et l'accompagnera au théâtre. Marie se souvient alors qu'elle avait donné sa parole. Paniquée, elle cherche à la reprendre. Liszt lui fait mille questions sur l'indisposition qu'elle vient d'inventer. Marie cède et, sur un ton de reproche, finit par lui avouer ses réticences, lui dit ce qui depuis des mois lui reste sur le cœur. Franz pâlit, se lève, se dirige vers la porte. Marie le retient :

– Où voulez-vous aller ?

– Pouvez-vous me le demander ? Je vais retirer ma parole ; dire qu'on efface mon nom du programme<sup>54</sup>...

La froideur de Liszt cingle Marie. Elle veut son sacrifice et ne le veut pas ; le supplie d'aller jouer sa partition, regrette déjà ce qu'elle a dit : explications, justifications. Les heures passent et celle du concert approche. Franz va jouer ; Marie va l'écouter. La foule se presse au théâtre. Pierre conduit Marie dans sa loge, où Hermann prend place à ses côtés. Marie se sent mal. L'éclat du lustre blesse ses yeux. Malgré l'écran qui la dérobe aux regards, son appréhension se change en crise d'angoisse :

Il y avait très longtemps que je n'avais vu une si grande réunion d'hommes. Cet éclat des lumières, cet ondolement de couleurs, ce mouvement houleux, ces murmures, ces gestes et ces yeux d'une foule en attente me donnaient une sorte de vertige. Un gouffre ouvert sous mes pieds ne m'eût pas fait plus de peur. Tout à coup, faisant taire ces rumeurs confuses, un immense battement de mains éclate, étourdissant, prolongé, vingt fois repris et qui ne voulait pas finir : c'était Franz qui entrait et qui saluait le public. Ma respiration s'arrêta. Je demeurai quelques instants oppressée, presque étouffée<sup>55</sup>...

Marie découvre que son amant est aussi un homme public. Elle en éprouve une fierté mêlée de désarroi. Liszt assurément ne tient pas les propos convenus de Charles d'Agoult et, bien plus qu'une fortune, met à ses pieds la gloire : cadeau empoisonné. Cette maîtresse possessive évince ses rivales de chair et de sang. Liszt s'assied sur son tabouret, rentre dans le ventre du piano. Son interprétation ne balaie pas les

inquiétudes de Marie, dont le ventre est noué ; son toucher n'apaise pas son âme à vif. Cette belle soirée trace un chemin de croix, que Marie monte en musique :

Au milieu d'un silence profond, les premiers accords du piano retentissaient. Soudain ranimée, j'abaissai un peu l'écran qui me dérobaît la scène. Par un hasard étrange ou par un secret magnétisme, mon regard se croisa avec le regard de Franz qui me cherchait. Comment dire ce qui se passa en moi ? C'était Franz que je voyais et ce n'était pas Franz. C'était comme un personnage qui le représentait sur la scène, avec beaucoup d'art et de vraisemblance, mais qui pourtant n'avait avec lui rien de commun, si ce n'est une apparence vaine. Son jeu aussi me troubla ; c'était bien sa virtuosité prodigieuse, éclatante, incomparable, mais je la sentais, néanmoins, comme étrangère à lui. Où étais-je ? Où étions-nous ? Rêvais-je ? Étais-je en proie au délire<sup>56</sup> ?

Pour être comtesse, Marie n'en connaît pas moins la sujétion. Son tyran ? Son caractère. Cette femme excessive ne fait rien à moitié ; transports de joie et tourments inouïs l'animent tour à tour. Marie est un paysage romantique. Pourvue d'un cœur escarpé et d'un esprit montueux, elle vit entre l'abîme et les sommets. Le vertige et les avalanches sont les périls qu'encourt cette âme haut perchée. Liszt et Marie ne laissent pas d'évoquer Castor et Pollux, les sommets jumeaux des Alpes valaisannes. La fin du mois d'avril les sépare, cependant.

#### UN PÉRIL NOMMÉ THALBERG

Sigismond Thalberg est plus jeune que Liszt, de deux mois seulement. Comme lui, il a étudié le piano à Vienne ; comme lui, il a connu une gloire précoce. Comme lui encore, il a voulu abandonner la carrière musicale pour une vocation qu'il a crue plus impérieuse : le métier des armes. Comme lui enfin, ses tournées l'ont mené en Angleterre, mais aussi en Allemagne, en Belgique, en Hollande. En 1834, l'empereur d'Autriche le nomme *Kammervirtuos* ; il n'a que vingt-deux ans.

Franz Liszt. L'ancien petit Mozart, coqueluche du Tout-Paris, a pris l'habitude des applaudissements. Ceux que recueille Thalberg le 24 janvier 1836, dans la salle du Conservatoire de Paris, font du bruit jusqu'à Genève. Liszt, fils unique et gâté du public parisien, n'a pas l'intention de partager ses faveurs. La presse les compare ; Thalberg porte pourtant les cheveux moins longs que Liszt. En outre, son jeu diffère de celui de son aîné. Le pianiste utilise comme personne la pédale *forte* et ses auditeurs sont prêts à jurer qu'il possède trois mains. Cet effet subjugue les foules. Liszt demeure sceptique, l'écrit à sa mère au mois de mars :

Je voudrais connaître Thalberg. Les compositions que j'ai vues de lui m'ont paru comme ci, comme ça ; les éloges qu'on en fait dans les journaux ne me font ni chaud ni froid<sup>57</sup>.

Cette profession d'indifférence ne trompe personne, et surtout pas son auteur ; dès la fin du mois d'avril, il décide d'aller faire un tour à Paris pour jauger son rival. Ce séjour outre-Rhône laisse Marie maussade, mais Liszt a ses raisons, que la raison ne connaît pas. Sa réputation vaut bien un voyage. Le public a la mémoire courte. Liszt veut la lui rafraîchir, lui prouver qu'il reste le premier pianiste de son temps. Une série de concerts qu'il doit donner à Lyon tombe à pic. Quelques centaines de lieues séparent la colline Fourvière de la butte Montmartre ; Liszt voudrait bien les franchir, au grand dam de Marie, qu'il quitte pour la première fois depuis dix mois. Son compagnon de diligence est sourd-muet. Le plein vent du voyage décoiffe ses cheveux longs, enjoue son cœur qui ne bat que pour Marie :

Je n'ai rien à vous dire, si ce n'est que je me sens un extrême besoin de vous dire quelque chose, de vous parler, de vous écrire, que sais-je ?

Ma place d'impériale me vaut un visage tout brûlé par l'air et le soleil, et par compensation, un trajet fort pittoresque. Depuis Bellegarde jusqu'à Nantua j'ai vraiment joui (autant que je le puis sans vous) ; je suis sûr que ce paysage à la fois grave, doux, calme et tant soit peu monotone vous plairait beaucoup. Il y a quelque part par là un petit lac qui m'a rappelé notre tant aimé Wallenstadt<sup>58</sup> !

Liszt écrit à sa belle d'une plume rompue aux cajoleries. Pareil entrain laisse deviner la noirceur de Marie, qui ressasse à Genève ses griefs réels et imaginaires. À Paris, Thalberg frappe un nouveau coup. Sa prestation du 16 avril, au Théâtre-Italien, est un triomphe de plus. Le 22, Liszt arrive à Lyon. Il occupe la chambre 37 au cinquième étage de l'Hôtel de Milan, place des Terreaux. Thalberg ne lui fait pas peur :

J'ai déchiffré une fantaisie de Thalberg sur la *Straniera* qui est fort médiocre, elle a de plus le tort de ressembler pauvrement à ses précédentes. Définitivement, je crois que cet homme n'a rien dans le ventre ni dans la tête. Nous verrons<sup>59</sup>.

Son concert est différé ; pour passer le temps, Liszt boit une tasse de café au Café Grand, lit les journaux au Café de la Perle, visite l'église Saint-Nizier, rencontre le beau-frère de Lamartine et la poétesse Marceline Desbordes-Valmore qui lui semble un pleur vivant, cause saint-simonisme et mange des radis qui lui restent sur l'estomac. Il le lui écrit sur tous les tons et se désole qu'elle ne lui écrive point :

Vous ne m'écrivez point ; cela me désole. Vous savez que je ne *sais* pas vivre sans quelques mots de vous. Chère Marie, nous nous sommes si nécessaires l'un à

Au terme d'un exercice de haute voltige rhétorique, où il a assuré sa comtesse qu'il a renoncé à son périple par amour pour elle, Liszt re-parle de Paris :

Quoi qu'il en soit, voici deux choses certaines :

1<sup>o</sup> *Je ne partirai point sans que vous me l'enjoigniez formellement* (et vous savez ce que j'entends par là) ; c'est-à-dire sans que vous soyez convaincue qu'il vaut mieux que je parte.

2<sup>do</sup> *Je n'y resterai dans aucun cas plus de 4 ou 5 jours au plus* ; ce qui n'ajournerait mon retour qu'au 15 mai environ, car je ne pourrai quitter Lyon avant une dizaine de jours.

Quant à m'y faire entendre soit en public, soit en particulier je ne le voudrais d'aucune façon. Tant que Thalberg y était à la bonne heure ; à présent ce serait plus que puéril.

Bien entendu aussi que je n'y verrai personne – excepté mes marchands.

Mais encore une fois je ne tiens à rien de ce qui n'est pas vous, – et j'espère même que bientôt je perdrai entièrement le sentiment de l'existence des choses extérieures<sup>61</sup>.

Bref, Paris lui manque et Marie aussi. Elle lui manque plus encore le 2 mai au Grand-Théâtre, qui ne fait pas le plein et n'acclame pas sa *Grande Fantaisie sur la tyrolienne de l'opéra La Fiancée*, ni le *Konzerstück* de Weber. Le virtuose déconfit empoche tout de même 529 francs, se console en posant pour Mlle Merienne, une portraitiste sourde. Décidément, les sourds le poursuivent depuis son départ de Genève et c'est à croire qu'ils peuplent le Grand-Théâtre où, trois jours plus tard, malgré tous ses effets, Moscheles et Chopin ne lui valent guère plus d'applaudissements. Le 7 mai enfin, Liszt renoue avec le succès dans le cadre plus intime des salons de l'Hôtel du Nord. Le *Grand Septuor* de Hummel, le *Divertissement sur la cavatine de Niobé* de Pacini et le *Grand Duo concertant sur la Romance de M. Lafont*, qu'accompagne le violoniste Baumann, dégèlent le public qui semble avoir retrouvé son ouïe. Marie écrit de nouveau à Liszt et lui suggère qu'elle pourrait peut-être le rejoindre à Lyon. Elle entrouvre une porte. Pour l'ouvrir tout à fait, Liszt retrouve ses accents les plus romantiques. Le pianiste joue du violon et ne ménage pas ses trémolos :

Pourquoi êtes-vous donc si froide, si languissante, si rétive ! Dieu sait, peut-être, que cela vous est égal de me voir deux jours plus tôt. Marie, Marie, oh ! redonnez-moi ma vie, redonnez-moi votre amour, que ton beau front se penche encore voluptueusement sur le mien, que tes pleurs adorables rafraîchissent comme une rosée céleste mon pauvre cœur tout desséché, tout consumé.

Ne m'écoutez donc plus quand je vous parlerai d'autre chose que d'amour et de bonheur ; déchirez et brûlez toutes les pages de mes lettres où il se trouve par hasard un nom qui n'est pas le vôtre, une pensée qui n'est pas digne de vous ; jetez au loin, dans la poussière des chemins et la boue des ruisseaux, tout souvenir, toute affection, toutes les misères qui se sont croisées et entrechoquées dans ma vie si

dénudée, si infirme, si calamiteuse avant vous<sup>62</sup> !

Le reste est à l'avenant, ferait passer *Les Pleurs* de Mme Valmore pour un modèle de sécheresse et *Paul et Virginie* pour un roman brutal :

Marie, Marie, apprends-moi la langue mystérieuse de ton âme, fais que nous nous parlions pendant notre sommeil, et que nos entrailles émues s'entrérépondent sans aucun signe extérieur. Mets ta main dans la mienne, et que ta noble chevelure si blonde, si dorée, caresse encore mollement ma poitrine oppressée<sup>63</sup>.

Liszt insiste pour que Marie la rejoigne à Lyon. Il évoque ces quelques jours loin d'elle comme un exil en Terre de Feu, la prie de venir sans Hermann, la veut pour lui seul, pose pour ses dernières séances avec Mlle Merienne et montre à Marie son profil le plus tendre. Ses lettres passent au crible tout l'arsenal de la passion, remplissent point par point le cahier des charges d'une correspondance romantique :

Chère âme, pourquoi t'ai-je quittée ? pourquoi m'as-tu laissé partir ? Hélas, nous sommes si pitoyablement raisonnables !

Oh ! si tu te sens quelque désir de me revoir, Viens, tu me trouveras seul, seul ! Car sans toi, il n'y a ni regard, ni soleil, ni nature, ni Dieu, ni temple, ni vie pour moi<sup>64</sup>.

Cette surenchère sentimentale finit par emporter Marie qui lui adjuge son cœur, son pardon, et le presse de venir ; Liszt ne retient plus le flot de ses adjectifs :

Depuis hier, cette chambre d'hôtel si ordinaire, si bourgeoise me semble entièrement changée. « *Elle y viendra, peut-être* », me dis-je en sortant, en rentrant, en travaillant... et une indicible poésie, vaste comme le monde, infinie comme Dieu déborde de mon cœur à ce seul mot « Elle »<sup>65</sup> !

Elle vient, en effet, mais ne le retient guère dans les traboules, puisque le 13 mai Liszt retrouve enfin Paris. Il y fait très chaud et Thalberg est parti. Liszt donne un concert à la salle Pleyel : succès ; un autre chez Érard : succès ; va voir *Les Huguenots* de Meyerbeer à l'Opéra, fait les cent pas dans sa chambre, où il ne s'endort pas avant trois heures du matin, inquiète sa mère qui lui trouve une petite mine. Liszt s'ennuie, maigrit, se met dans tous ses états ; Marie utilise son arme favorite : le silence. Pour lui plaire, il évoque Paris sans entrain, en parle comme d'une vieille maîtresse aux charmes faisandés. Rien n'y fait ; Marie se tait, Liszt s'inquiète :

Je ne sais plus que penser. Pourquoi me laisser dans cette perplexité ?

Craignez-vous que ce malheureux voyage ne me soit assez dur à supporter jusqu'au bout ? Seriez-vous malade ? – quelque malheur... Oh ! Dieu, Non !

Mais enfin comment se peut-il que vous ne m'écriviez pas une seule ligne (car je ne compte point le petit billet qui m'est parvenu le premier jour de mon arrivée).

Oh ! mon Dieu, qu'ai-je fait pour que vous me punissiez ainsi ? [...] Je vis dans une sorte de stupeur morale que je ne sais comment définir – ce n'est ni le rêve ni la réalité – c'est comme le cauchemar d'un homme condamné à mort<sup>66</sup>.

À Paris, Liszt rencontre cependant Maurice de Flavigny, le frère de Marie, lequel, diplomate, accepte la situation de sa sœur. Liszt retrouve Chopin, déjeune avec Musset, rend visite à Lamartine. Les égards que lui témoignent ses amis, l'accueil chaleureux que le public lui réserve apaisent un peu son désarroi : mais il est « mort, trois fois mort » et, pour ne rien arranger, souffre d'une dent de sagesse. Marie le rend fou : il veut s'asseoir à ses pieds, contempler son visage, l'adorer à l'égal de son Dieu, qu'il renierait pour elle. Notre catholique en perd son latin, veut peut-être le retrouver avec Lamennais, dont la venue imminente le retient à Paris, qu'il brûle de quitter pour revoir Genève, et surtout Marie, qui a fini par lui répondre. Sa boudeuse attendrie s'exerce au piano, commence un herbier, soigne sa peau au lait d'ânesse, maudit l'abbé qui diffère ses ébats et passe la journée du 2 juin sans s'habiller, lit les lettres de Franz qui embrasent son cœur. Lamennais sort de ses bois et l'incendie romantique dévore les kilomètres entre Paris et Genève où Liszt arrive enfin le 6 juin au soir.

#### GEORGE SAND À LA MONTAGNE

L'été fleurit la Suisse et remet au beau fixe les amours de Franz et de Marie. Le soleil rajeunit le sang. Le grand retour de juillet au bord du Léman fait éclore les envies d'escapade. Marie et Franz décident de sillonner la vallée de Chamonix avec Hermann, surnommé Puzzi, et sans Pierre Wolff, parti en janvier pour les steppes russes. La petite troupe s'installe à quinze kilomètres de Genève, dans le village de Monnetier-Mornex, sur le flanc du mont Gosse, dont l'Arve baigne le pied. Franz et Marie se reposent dans ce cadre idyllique, entre Salève et petit Salève. Puzzi porte de longs cheveux bruns, une blouse grise qui lui donne l'air d'une jeune fille ; Franz abuse du café et du cognac, fume le cigare ; Marie se réjouit enfin : l'air lui semble « bien pur, le ciel bien beau, la terre bien jeune<sup>67</sup> ». Fausse note dans cette symphonie pastorale : Liszt s'absente une quinzaine de jours pour donner un concert à Lausanne et un autre à Dijon où, le 22 juillet, il explose :

J'ai passé une mauvaise journée ; la tristesse et l'ennui rongent mon pauvre cœur.

La musique m'excède, l'humanité m'ennuie, et la nature, sans vous, ce n'est que



destruction et reproduction incessante... Bref, il n'y a plus ni soleil ni étoiles à mon firmament. Il me faut vous revoir, et commencer *tout de bon* enfin une vie nouvelle.

Je voudrais du repos, un profond repos. J'aspire à je ne sais quelle existence bizarre et simple, vulgaire et mystique à la fois – une existence toute idéale, toute solitaire – toute en vous et en Dieu, tel que je le pressens et l'adore. Oh ! Donnez-moi du repos, donnez-moi *votre paix* comme Christ donna *sa paix* à ses apôtres<sup>68</sup>.

Le 25 juillet, il revient auprès de son dieu en jupon. L'été file sans nuages, Liszt et Marie partent pour Chamonix, sans attendre George Sand qui devait les rejoindre à Genève, où elle trouve porte close. La romancière arrive de Nohant flanquée de ses deux enfants, Maurice et Solange, et de sa jeune domestique, Ursule. Liszt lui a laissé une lettre et un compagnon de voyage : Adolphe Pictet, « l'universel » en personne, dit aussi le major par allusion aux travaux sur les obus explosifs qui le requièrent alors pour le compte de l'armée suisse. Il est ordinairement vêtu d'une capote militaire et porte une longue barbe. George, Ursule, Maurice, Solange et le major se mettent en route sans tarder pour Chamonix, où ils arrivent sous la pluie, le soir du 7 septembre. Ils retrouvent Liszt, Hermann et Marie à l'Hôtel de l'Union. Tous se tombent dans les bras avec effusion, au grand désespoir de l'aubergiste qui voit d'un mauvais œil ces « histrions » dans son établissement. Une femme habillée en homme, un adolescent qui ressemble à une jeune fille et un major qui n'en est pas un, voilà des hôtes bien singuliers. Ces voyageurs sans manières éveillent la méfiance de l'aubergiste, qui n'est pas sans préjugés. Pour ne rien arranger, Liszt, romantique jusque dans ses farces, a rempli le registre de l'hôtel d'une manière pompeusement humoristique :

Lieu de naissance : Parnasse  
Profession : Musicien Philosophe  
Venant du : Doute  
Allant à : la Vérité<sup>69</sup>.

Et George Sand, à l'instar de son ami, donne à son tour des renseignements fantaisistes :

Nom des voyageurs : Famille Piffœls  
Domicile : La nature  
D'où ils viennent : de Dieu  
Où ils vont : Au ciel  
Lieu de naissance : Europe  
Qualité : Flâneurs  
Date de leurs titres : Toujours  
Délivrés par : L'Opinion publique<sup>70</sup>.

Les retrouvailles dans la chambre numéro treize, qu'occupent Liszt et Marie, s'avèrent hautes en couleur. Une fois passé l'aimable chahut, le tohubohu des accolades et des embrassades, le major entreprend

Liszt sur un thème philosophique qui le hante, et tous deux se demandent avec sérieux si l'absolu est identique à lui-même. George Sand n'en sait rien et va se coucher ; elle trouve un pot rempli d'eau dans la jardinière fixée au rebord de sa fenêtre, le vide, arrose trois Anglais qui passaient par là. Les Anglais protestent ; Liszt descend pour les apaiser. George s'excuse et l'incident connaît une fin heureuse.

Cette petite troupe d'excentriques trouble la quiétude chamoniarde ; la ville, que baigne la paix des montagnes, n'a pas l'habitude de voir passer pareils originaux. Le gros Anglais qui dîne en face d'eux dans la salle à manger de l'auberge, le lendemain soir, ne cache pas son étonnement. Stupéfait par l'allure inhabituelle de ces énergomènes, il les dévisage avec insistance ; George Sand braque sur lui sa lorgnette et s'exclame : « Mon Dieu est-il laid ! » De quoi le guérir de sa curiosité. Le major relève les bougnettes et les diots qui figurent peut-être au menu d'une pincée d'exotisme. Puisant dans la littérature sanscrite, il y trouve des surnoms pour chacun ; George est ainsi rebaptisée « Kamarupé » (qui peut changer à son gré), Liszt « Madhousvara » (la mélodie) et Marie « Arabella » (la pensive). Arabella, Madhousvara et Kamarupé, flanqués du major, regagnent leurs quartiers. Liszt commande du punch. George Sand distribue ses cigares opiacés. Pictet, féru de Schelling et de Hegel, donne un cours de philosophie au plafond. Liszt s'improvise chef d'orchestre, dirige les chaises avec un éteignoir. George, hilare, danse toute seule tandis que Marie, qui ne fume pas, observe les effets des « cigares poétiques » de celle qu'elle crut jadis sa rivale.

Ragaillardis par cette soirée euphorisante, les amis quittent l'hôtel le lendemain pour aller voir la mer de Glace, attaquent les flancs du Montanvers au lever du jour. Le glacier de l'Arveyron à gauche, celui des Bossons à droite leur font escorte. Arabella, pensive, s'arrête pour contempler le grand spectacle de la nature ; George s'en moque, fume son cigare, continue l'ascension sur sa mule. Liszt et le major poussent les hauts cris devant tant de désinvolture. Cette indignation leur vaut une leçon d'esthétique de Karamarupé, qui n'a pas sa langue dans sa poche :

La nature n'est peut-être pour vous qu'une lanterne magique dans laquelle vous regardez en poussant des cris de joie, comme des enfants que vous êtes, et que vous oubliez quand le spectacle est fini. Moi, je la porte dans mon sein, et je la vois sans cesse ; qu'ai-je à faire de venir ici pour l'admirer ? Et de plus, je ne crois pas à votre admiration ; ce n'est là qu'un prétexte de paresseux pour rester assis sur vos mulets<sup>71</sup>.

Les paresseux arrivent tout de même à Martigny, au grand désarroi d'Ursule, ancêtre de Bécassine, qui se croit rendue en Martinique. De

la mer des Caraïbes au lac des Quatre-Cantons, une autre étape les mène à Lucerne, où Liszt et Marie sont victimes d'une intoxication alimentaire. Ils reviennent à Genève en passant par Fribourg. La Forêt-Noire y projette son ombre bleue sur les maisons médiévales, serrées autour de l'église Saint-Nicolas, en surplomb de la rivière Sarine. Saint-Nicolas abrite sous ses voûtes un trésor que Liszt ne veut pas manquer : l'orgue Mooser. Soixante-trois registres, quatre mille tuyaux ; Aloys Mooser n'a pas lésiné sur les moyens pour construire ce monstre, achevé en 1834. Liszt ne résiste pas et commence à jouer une improvisation sur le *Dies irae* du *Requiem* de Mozart qui transporte George et le major. Ils se retrouvent rue Tabazan, où l'été s'achève en douceur, autour du piano. Liszt compose un rondo, *El contrabandista*, qui devient sous la plume de George Sand la nouvelle *Le Contrebandier*, écrite en l'espace d'une nuit. Le 26 septembre, Hermann Cohen donne un concert au Casino, en présence de Liszt et de George Sand. Liszt y joue sa *Grande Fantaisie* et le *Grand Pot pourri* de son bon maître Czerny. George Sand, qui veut revoir son cher Berry, prend congé de Liszt et des neiges éternelles. Le 3 octobre, Liszt donne un concert d'adieu dans le grand salon de la salle Saint-Pierre, un autre à Lausanne cinq jours plus tard, respire un dernier coup l'air des cimes puis s'en va à son tour. Le 16 octobre, Marie et lui descendent de la diligence, tout étonnés de se retrouver sous le ciel de Paris.

#### LES CHEVEUX DE FRANZ LISZT

Le ciel de Paris se montre clément.

Le couple fraîchement descendu des montagnes prend ses quartiers d'automne à l'Hôtel de France, au 23 rue Laffitte. Les amis d'hier restent ceux d'aujourd'hui : Berlioz, Chopin, Lamennais, Sainte-Beuve, Victor Hugo se pressent dans l'appartement du premier étage qu'occupent Franz Liszt et Marie d'Agoult. Balzac, Rossini, Meyerbeer, Henri Heine viennent grossir les rangs des habitués. Les soirées de la rue Laffitte deviennent l'attraction à la mode. Marie, comtesse et boucanière, improvise un salon que lui envie sans doute bien des douairières du Faubourg. Elle écrit à George Sand qui, alléchée, quitte sa campagne de Nohant pour rejoindre la compagnie. George arrive le 24 octobre et loge à l'entresol, juste en dessous de l'appartement qu'occupent Liszt et Marie, où tous trois partagent le salon : les vacances continuent. Hermann et le major sont au rendez-vous. Les soirées sont joyeuses.

La première fois que Chopin voit George Sand, il la trouve franchement laide ; il va changer d'avis. Ce brillant cénacle discute avec passion des questions artistiques et sociales. Les Humanitaires,

comme Paris les surnomme, sont ce qu'on appellerait aujourd'hui des intellectuels de gauche, toujours prompts à prendre le pouls d'une France Louis-philipparde, où les banquiers s'engraissent et les pauvres mendient leur pain. Rien de nouveau sous le soleil. Celui qui brillait pendant les Trois Glorieuses couche un peu plus chaque jour dans le lit du conservatisme. Les bourgeois sont les rois du monde et Louis-Philippe porte des rouflaquettes : Requiem pour une révolution.

La révolution, les Humanitaires la font tous les soirs au 23 rue Laffitte. Leur audace artistique épouse leur hardiesse politique, la liberté de leurs mœurs fait des envieux et fait scandale.

Avec sa taille de guêpe et ses cheveux longs, Liszt séduit particulièrement les caricaturistes, dont les caricatures le séduisent moins. Celle du sculpteur Jean-Pierre Dantan le représente en « araignée humaine ». Elle nous montre le virtuose de dos, assis sur son tabouret de pianiste, le sabre au côté tel un Magyar sauvage, attaquant le clavier à la hussarde. Le concertiste est affligé d'une maigreur d'insecte, pourvu de jambes et de bras démesurés, la nuque disparaissant sous une chevelure excessive. Liszt s'en irrite, estime que Dantan exagère la longueur de ces cheveux, le lui dit dans son atelier après avoir vu la première statuette. Dantan, sous le ciseau duquel sont déjà passés Berlioz, Hugo, Paganini ou Thalberg, dont il pourvoit chaque main d'une dizaine de doigts, n'entend pas brosser Liszt dans le sens du poil, bien au contraire, et accentue d'autant plus les aspects qu'il juge humoristiques du personnage.

Dans son numéro du 15 décembre 1836, le journal *Vert-Vert* en rajoute. Les dieux se rencontrent le soir et se quittent à l'aube, parlent, font des lectures et de la musique, ont mal au cheveux. Le journaliste du *Vert-Vert* taille un joli costume à nos Humanitaires et s'attarde à son tour sur la superbe capillaire du plus chevelu des virtuoses :

Ce dernier Dieu est maigre comme une allumette : c'est le Dieu Franz ; il est indigné.

– Sublime intelligence, lui dit quelqu'un, qu'est-ce qui vous chagrine ? Est-ce par hasard la charge sacrilège de Dantan ? Faut-il foudroyer l'impie !

– Non, répond Franz, je suis trop grand Dieu et trop grand Pianiste pour n'être pas au-dessus de cela. D'ailleurs le plâtre popularise. Mais ma maigreur a reçu une bien autre injure !

– Qu'est-ce donc ! Mon Dieu !

– Écoute ! Je passais tout à l'heure sur le boulevard devant le Club des Jockeys. Quatre dandys descendent et me proposent de magnifiques appointements si je veux me faire jockey de course. Ils disent en me lorgnant : « Ce gaillard-là ne pèse pas une once ! »

– Quelle indignité !

– Que m'importe ce que je pèse ! Ce qui m'irrite, c'est que ces gens-là ne me connaissent pas. Il y a donc encore des gens qui m'ignorent, et quand je passe, chacun ne dit donc pas avec admiration : C'est lui...

– Vanité de la gloire !

À cet ordre, le Dieu Puzzi s'élance, passe par-dessus la tête de trois Déesses, et ouvre le piano. Le Dieu Franz s'assied ; ses cheveux retombent en nappe jusque sur le parquet ; il entrouvre les rideaux de cette chevelure pour laisser voir son visage.

L'inspiration arrive, l'œil du Dieu s'illumine, ses cheveux frémissent, ses doigts se crispent et battent les touches avec fureur ; il joue avec les mains, avec les coudes, avec le menton, avec le nez. Tout ce qui peut taper, tape. Enfin, pour terminer le morceau par un coup d'éclat, Franz s'élance, et retombe assis sur le clavier.

– C'est sublime ! s'écrie-t-on.

– Cela me coûtera vingt francs de réparation, dit la Divinité de la maison

– Le Dieu Puzzi ne dit rien, mais il s'évanouit.

– Franz !... tu es toi ! dit une voix mâle et grave.

– Merci, répond le Dieu, merci George<sup>72</sup> !

George Sand, qu'on aura reconnu(e), fraie avec un Dieu polonais, qu'elle rencontre en nocturne : Frédéric Chopin. Liszt joue dans les salons de Zimmermann, improvise à tout crin pour les Humanitaires, dont les cheveux se dressent sur la tête le samedi 19 novembre, va chez le coiffeur le mardi, jour de la Sainte-Cécile, essuie les « reproches inarticulés<sup>73</sup> » de Marie, qui le préférerait avec les cheveux plus longs et semble estimer que cette initiative tombe à plat. George repart pour Nohant le 7 janvier 1837, Marie l'y rejoint le 5 février, Liszt prolonge son séjour à Paris, où il a une vraie raison de s'inquiéter. Le lendemain, la guerre éclate entre Thalberg et lui.

## LE COMBAT DU SIÈCLE

La *Revue et Gazette musicale de Paris* publie un article qui se répand comme une traînée de poudre dans le landernau musical. Il est signé Franz Liszt, mais c'est Marie d'Agoult qui a tenu la plume. Elle n'y va pas de main morte et ne rate pas sa cible : Sigismond Thalberg. Le pianiste de Sa Majesté l'empereur d'Autriche y est traité sans égard. Marie raille les « brevets royaux et impériaux » qui ne font pas les bons musiciens, moque le goût du public pour les œuvres faciles, bref n'épargne personne et surtout pas sa peine pour servir la cause de son amant. Marie pêche par excès de zèle. Jugez plutôt :

Le goût, ou, pour dire plus exactement, la prédilection exclusive du public pour les choses médiocres, nous sont connus d'ancienne date, il est vrai ; toutefois nous avons pensé bien à tort, jusqu'ici, qu'à défaut d'art il se faisait au moins besoin d'un certain *amusement*, et que des productions appartenant directement et absolument au genre *ennuyeux* ne trouvaient jamais grâce auprès d'un auditoire français. Nous confessons humblement nous être trompés ; la fantaisie de M. Thalberg nous donne un démenti des plus formels ; car non seulement c'est là une des œuvres les plus prétentieusement vides et médiocres que nous sachions, mais encore c'est là une chose souverainement monotone, et partant souverainement ennuyeuse<sup>74</sup>.

Cette provocation sans nuances atteint son but et fait sortir le loup

du bois ; Thalberg, dont cette canonnade a chauffé les oreilles, fond sur Paris au début du mois de février pour venir au secours de sa réputation. Il arrive juste à temps pour venir écouter celui par qui le scandale arrive, Liszt, son rival qui donne une série de concerts avec Urhan et le violoncelliste Batta dans les salons Érard. Celui du 4 février lui vaut un beau succès ; Liszt y joue un morceau de sa composition, les *Réminiscences de la Juive*, et regrette que Marie, partie pour Nohant, ne puisse assister à son triomphe. Le pianiste autrichien Henri Herz, qu'il n'a pourtant pas ménagé dans certains de ses articles, vient même le féliciter et lui serrer la main à l'issue du concert. Thalberg ne va pas jusque-là, et « se renferme dans sa solennité étroite<sup>75</sup> ». Décidément, Liszt n'apprécie pas ce jeune homme qui porte des boutons de chemise en diamant et ne dément pas la rumeur flatteuse, mais fausse, selon laquelle il serait le fils illégitime du prince Moritz Dietrichstein et de la baronne von Wetzlar. Les applaudissements nourris que lui valent sa prestation ne chassent pas son idée fixe :

Thalberg a été *stupéfait* d'étonnement. Il a dit tout haut devant plusieurs personnes qui se trouvaient là, qu'il n'a jamais rien entendu de pareil. Il a ajouté même « qu'il serait incapable de jouer 4 lignes de mon morceau ». Si je ne me trompe il doit être assez attristé – toutefois je ne veux pas donner carrière à mes suppositions à cet égard<sup>76</sup>.

Une épidémie de grippe fait trembler Paris ; la fièvre montre entre les deux virtuoses. Le pianiste et compositeur allemand Pixis, ami de Liszt, organise un dîner chez lui, rue Taitbout, afin que les adversaires se rencontrent. Le 9 février, le dîner a lieu. Pas la rencontre. Thalberg fait faux bond, prétend souffrir de la grippe. Liszt n'en croit rien et tousse pour de vrai, souffre d'une douleur au poignet qui l'empêche d'écrire et de jouer pendant quelques jours, aimerait les passer auprès de Marie, dans la quiétude de la campagne berrichonne. En attendant, il quitte l'Hôtel de France pour la rue Neuve-des-Mathurins. Liszt et Thalberg se jaugent comme deux champions de boxe, s'intimident à coups de petites phrases. Lorsqu'on suggère à Thalberg un concert commun avec Liszt, sa réponse fuse : « Je n'aime pas être accompagné<sup>77</sup>. » Quant à Liszt, qu'on presse de donner son opinion sur le jeu de son cadet, il décoche : « C'est le seul homme que je connaisse qui puisse jouer du violon avec son piano<sup>78</sup>. » C'est pourtant bien du piano, et du meilleur, dont joue Thalberg dans les salons de Zimmermann, le 16 février, en présence de Liszt, dont le visage tour à tour moqueur et dépité trahit un sentiment que ne partage pas l'auditoire :

Je viens d'entendre Thalberg : en vérité, c'est une mystification complète. De

toutes les choses déclarées supérieures, c'est assurément la plus médiocre que je sache. Son dernier morceau (composé récemment) sur *God Save the King* est même bien au-dessous du médiocre. Comme je l'ai dit à Chopin : « C'est un grand seigneur manqué qui fait un artiste encore plus manqué<sup>79</sup> ».

Tout cela n'est rien encore. Thalberg veut porter l'estocade à l'occasion d'un autre concert qu'il ne cesse de différer ; le pianiste veut se faire désirer par le public. Cette guerre des nerfs met ceux de Liszt à rude épreuve, comme en témoigne ce qu'il écrit à Marie le 23 février :

Le concert de Thalberg est remis, dit-on ! Mon Dieu, que cela est bête. Cet imbécile commence à m'ennuyer violemment. Mais il faudra bien que la partie finisse un beau soir<sup>80</sup>.

Marie lui manque et Liszt va l'embrasser à Nohant, où il reste du 27 février au 5 mars. De retour à Paris, il participe avec succès au concert Massart, au Gymnase musical, le 9 mars. Le dimanche 12 mars, Thalberg paraît enfin et obtient un réel succès dans la salle du Conservatoire, où il joue en matinée. Si sa *Fantaisie* œuvre 22 suscite un enthousiasme modéré, sa *Fantaisie* sur le *God Save the King* et surtout celle sur le *Moïse* de Rossini, débauche d'arpèges et de trilles que saluent trépignements et acclamations, lui permettent de gagner le premier round. La liesse du public est telle que Thalberg ne peut achever son programme. Dans la *Revue et Gazette musicale de Paris* du 19 mars, Joseph d'Ortigue loue son jeu « exquis, admirable, merveilleux ». Liszt va devoir frapper un grand coup, ce qu'il fait en louant l'Opéra, où vient le soutenir sa Muse, arrivée à Paris au milieu de la semaine.

Deuxième round. Le lieu : l'Opéra de Paris. L'heure : en matinée. La date : 19 mars.

En bon romantique, Liszt voit les choses en grand et n'hésite pas à se produire dans une salle qui peut accueillir près de trois mille personnes. Y faire résonner les seuls accords d'un piano, voilà bien une gageure de Titan. Si le Stade de France avait été bâti, sans doute Liszt l'eût-il loué à la place ! Au programme : une *Fantaisie* de sa composition sur la *Niobé* de Pacini et le *Concertstück* de Weber. Dans la salle, la tension est palpable. Plus mince et plus pâle que jamais, Liszt semble perdu sur cette scène trop vaste. Dès la cinquième mesure, il se retrouve. Il frappe les touches, fait vibrer l'instrument. Les sons habitent l'espace et captivent le public, bref Liszt fait un triomphe. Vraiment ? Certes Ernest Legouvé, qui assiste au concert pour la *Revue et Gazette musicale* de Paris, salue sa victoire dans le numéro du 26 mars :

Nous n'avons rien entendu de plus grand... on eût dit un général d'armée lancé, le sabre en main, au plein galop de son cheval, à la tête de ses escadrons qu'il entraîne après lui, et la salle entière a salué par quatre salves d'applaudissements ce chevaleresque triomphe<sup>81</sup>.

En vérité, si la victoire est réelle, elle est peut-être moins absolue qu'il n'y paraît. Plus de cinquante années plus tard, en 1890, le même Ernest Legouvé nous fait pénétrer dans les coulisses du concert. Dès le lendemain de sa prestation, qu'il juge insuffisante, Liszt écrit au critique :

Vous m'avez témoigné, dans ces derniers temps, une affection si compréhensive, que je vous demande la permission de vous parler d'ami à ami ! Oui, mon cher Legouvé, c'est à ce titre que je viens vous confier une faiblesse. Je suis très heureux que ce soit vous qui rendiez compte de mon concert d'hier, et j'ose vous demander de vouloir bien, pour cette fois, pour cette fois seulement, garder le silence sur *les côtés défectueux de mon talent*<sup>82</sup>.

Sa requête montre quelle importance Liszt accorde à cette confrontation avec Thalberg qui fait les beaux jours de l'hiver parisien et empoisonne ses pensées. Legouvé lui répond aussitôt. Sa lettre dissipe les inquiétudes de Liszt sur « les côtés défectueux de son talent » et l'assure d'un compte rendu favorable dans les colonnes de la revue :

Non, mon cher ami, je ne ferai pas ce que vous voulez ! Non. Je ne me tairai pas sur les côtés défectueux de votre talent, et cela pour une raison bien simple, c'est que vous n'avez jamais eu plus de talent qu'hier. Dieu me garde de nier la froideur du public, et de vanter votre triomphe, quand vous n'avez pas triomphé ! Ce serait indigne de moi ; permettez-moi d'ajouter et de moi. Mais qu'est-il donc arrivé ? Et pourquoi ce demi-échec ? La faute en est à vous ! Ah ! maladroit que vous êtes ! Quelle erreur de stratège vous avez commise là ! Comment ! Malheureux ! au lieu de mettre, comme au Conservatoire, l'orchestre derrière vous, de vous placer directement en contact avec le public, d'établir entre vous et lui un courant électrique, vous coupez le fil ! Vous laissez ce terrible orchestre à sa place ordinaire. Vous jouez à travers je ne sais combien de violons, de basses, de cors, de trombones, il faut que votre voix, pour arriver à nous, passe par-dessus tout ce bacchanal orchestral ! Et vous vous étonnez du résultat ! [...] Le beau sujet de surprise, que la voix ne soit pas arrivée à tous vibrante et retentissante ! [...] Et j'ajouterais qu'il n'y a que Liszt au monde qui aurait pu, dans des conditions pareilles, produire l'effet que vous avez produit ! Car enfin votre échec eût été un grand succès pour tout autre que vous<sup>83</sup>.

Un demi-succès dans une salle gigantesque (Liszt) et un succès total dans une salle plus petite (Thalberg) : la partie reste nulle. Faut-il déterminer le vainqueur aux points ? Difficile, d'autant que le style des deux poids lourds s'avère très différent. Thalberg commence



toujours à jouer de manière placide, monte lentement en puissance et en virtuosité ; Liszt dégaîne plus vite, rejette en arrière ses cheveux longs, attaque bille en tête, prêt à en découdre dès les premiers accords. Pour les départager, leurs partisans organisent un troisième round. Mais cette fois, leurs champions doivent monter ensemble sur le ring. La rencontre doit avoir lieu le 31 mars chez la princesse Cristina Belgiojoso-Trivulzio.

Cette princesse très romanesque, qui vit dans un petit hôtel particulier de la rue d'Anjou, pourvu d'une cour et d'un jardin, est l'amie de Garibaldi et de Mazzini, dont elle soutient les desseins : l'indépendance et l'unification de l'Italie. Accusée de haute trahison, elle s'est réfugiée à Paris, et console son cœur en morceaux avec une mosaïque d'amants et d'amis talentueux : Musset, Heine, Dumas, Meyerbeer, le vieux marquis de La Fayette. Cristina Belgiojoso pleure à l'Opéra, est espionnée par la police secrète autrichienne, est l'auteur d'un livre sur les harems et sert de modèle à la Sanseverina de Stendhal dans *La Chartreuse de Parme*. La princesse est grande, mince, a un nez aquilin, des cheveux noirs, de très grands yeux noirs qui éclairent et dévorent son visage ovale. La noirceur lugubre de son salon, tendu d'un velours très brun, contraste avec sa chambre à coucher, tendue entièrement d'étoffes de soie blanche.

C'est au profit des réfugiés italiens que cette femme singulière organise le duel pianistique du 31 mars qui oppose les deux plus célèbres pianistes du monde et s'annonce comme l'événement de l'hiver parisien. Sa demeure est prise d'assaut. Les billets s'envolent au prix de quarante francs. Massart, Urhan, Pierret, Matthieux, Taccani et Puget, tous talentueux musiciens, savent bien que leur participation au concert n'attise pas cette frénésie. Liszt, Thalberg. Thalberg, Liszt. Qui des deux enverra l'autre au tapis ? Cette question court sur toutes les lèvres. Le jour venu, le cœur du Tout-Paris bat faubourg Saint-Germain. On entendrait une mouche voler. Thalberg dégaîne ses trilles le premier, entame les hostilités en jouant sa *Fantaisie* sur *Moïse* avec sa maîtrise habituelle. Succès. Liszt réplique par sa *Fantaisie* sur *Niobé* qu'il exécute à sa manière, plus débraillée, tape du pied pour battre la mesure, tape du pied en employant la pédale, frappe les touches comme une brute romantique et recueille à son tour des bravos sans obtenir le K.-O. espéré. Match nul. Les vrais vainqueurs sont la musique et surtout les réfugiés italiens, puisque la recette dépasse sept mille francs.

Le *Journal des débats* et bien sûr la *Revue et Gazette musicale de Paris* rendent compte de ce combat mémorable dans leurs numéros respectifs du 3 et du 9 avril. Ce même jour, Liszt donne un concert d'adieu avec Chopin dans les salons Érard. Il veut partir avec Marie pour Nohant, première étape sur la route de l'Italie dont ils brûlent de

connaître les jours écroulés de soleil, les cyprès qui poussent au milieu des ruines. Liszt et Thalberg retournent à leurs arpèges. Un article de François-Joseph Fétis, musicologue et professeur distingué, pose une bombe à retardement dans la *Revue et Gazette musicale* du 30 avril. Mécontent de l'issue incertaine du duel, ce fervent partisan de Thalberg répond, près de quatre mois plus tard, à la déclaration de guerre de Liszt. Cette réponse fort civile ne mâche pourtant pas ses mots. Fétis y blâme le dépit qui inspira l'article malheureux de Liszt, lui concède des qualités rares, des dons incomparables, mais pas la première place :

Vous êtes l'homme transcendant de l'école qui finit et qui n'a plus rien à faire, mais vous n'êtes pas celui d'une école nouvelle. Thalberg est cet homme : voilà toute la différence entre vous deux<sup>84</sup>.

Liszt ne se démonte pas, file à Nohant avec Marie dès les premiers jours de mai, répond le 14 à Fétis dans les colonnes de la *Revue et Gazette musicale* par une lettre ouverte « À M. le professeur Fétis », pétrie d'une ironie dévastatrice, reprend point par point les critiques formulées par son docte détracteur, qu'il rhabille en cuistre. Ce dernier répond qu'il ne répondra pas dans la *Gazette* du 21 mai. Fin des hostilités. Et début d'une nouvelle vie pour Liszt et Marie.

#### UN HOMME ET DEUX FEMMES

À Nohant, où un piano Érard a précédé Liszt au rez-de-chaussée de la maison de George, qu'il occupe avec Marie, juste en dessous de la chambre de la romancière, les beaux jours fleurissent la « Vallée noire », rajeunissent l'Indre et la Vauvre, la Couarde et le Gourdon qui mirailent au soleil, pailletés de quartz et de mica. Les libellules suivent leur course fugace, les rossignols donnent chaque jour leur concert dans les grands tilleuls sous les fenêtres de George. Cet été-là, ils ont de la concurrence. Le piano de Liszt couvre leur chant flûté, dont on vantait jadis les vertus curatives. Sa musique apaise son hôtesse, qui aime l'entendre plaquer ses accords sur les touches noires et blanches tandis qu'elle couche ses mots sur le papier : « Quand Franz joue du piano, je suis soulagée. Toutes mes peines se poétisent, tous mes instincts s'exaltent<sup>85</sup>. » La blonde Marie inspire aussi George la brune, qui la voit en princesse médiévale, sortie tout droit d'un conte de fées. George est fascinée par la grâce diaphane de Marie, qui lui donne des faux airs de spectre romantique. Marie envie l'énergie de George, son enjouement, sa force. Le soir, Liszt joue du Beethoven et du Schubert. Les femmes entrent en pâmoison tandis que leur grand

homme frappe et caresse les touches d'ivoire. Liszt a le vague à l'âme et les cheveux dans les yeux, s'accommode de la paix armée qui règne entre George la terrienne et la céleste Marie. Il rédige ses transcriptions des symphonies de Beethoven pour piano à deux mains, ses premiers arrangements des *lieder* de Schubert. La guerre n'éclate pas (encore) entre George et Marie qui, le 24 juillet, au bras de Liszt, quitte Nohant pour n'y plus revenir.

Les amants s'arrêtent à Lyon, dont certaines façades ont un petit air d'Italie. Bouleversé par le sort misérable des ouvriers des soieries, les canuts, en grève depuis des mois, emprisonnés, déportés, Liszt donne un concert de charité avec le célèbre ténor Adolphe Nourrit au Grand Théâtre de Lyon, le 3 août. Sa *Fantaisie sur la cavatine de Pacini* et sa *Grande Fantaisie sur les Huguenots* ainsi que *Le Roi des aulnes*, *Sois toujours mes amours* et *Les Astres*, les trois *lieder* de Schubert que chante Nourrit, récoltent plusieurs milliers de francs. Dans la salle se trouve Louis de Ronchaud, un jeune poète que Liszt et Marie connurent à Genève. Les canuts triment et tissent, Liszt n'a rien perdu de sa fibre sociale. Leur condition le révolte ; Liszt déplore que les enseignements du Christ, dix-huit siècles après sa naissance, soient ainsi bafoués. Sa foi chrétienne nourrit sa soif de justice sociale :

Quelle torture, mon ami, que celle d'assister, les bras croisés sur la poitrine, au spectacle d'une population entière luttant en vain contre une misère qui ronge les âmes avec les corps ! de voir la vieillesse sans repos, la jeunesse sans espoir et l'enfance sans joie ! tous entassés dans des réduits infects, enviant ceux d'entre eux qui, pour un insuffisant salaire, travaillent à parer l'opulence et l'oisiveté !... Car, ô barbare dérision du sort ! celui qui n'a pas un chevet où reposer sa tête fabrique de ses mains les somptueuses tentures sur lesquelles s'endort la mollesse du riche ; celui qui n'a que des lambeaux pour couvrir sa nudité tisse les brocarts d'or que revêtent les reines, et ces enfants à qui leurs mères ne sourient jamais, debout près du métier sur lequel elles se courbent, fixent un œil terne sur les arabesques et les fleurs qui naissent entre leurs doigts et vont servir de jouets aux enfants des grands de la terre<sup>86</sup>.

Les rêveurs d'Italie reprennent la route en compagnie de Ronchaud, que Liszt a invité à voyager avec eux. Le 6 août, Liszt et Marie se consolent à la Grande Chartreuse, au pied du Grand Som. Ils prient sans doute pour le salut des pauvres avant de visiter Les Charmettes, où Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens filèrent jadis le parfait amour, laissent Louis de Ronchaud à Chambéry, passent par Saint-Point pour saluer Lamartine. Un soir, le poète leur fait une lecture de *Bénédiction de Dieu dans la solitude* ; Liszt joue les *Harmonies du soir*, qui lui sont dédiées. Liszt et Marie laissent Lamartine en Maçonnais, vont voir leur fille Blandine chez sa nourrice, le 9 août, à Étrambière, au pied du Salève. Blandine se porte comme un charme ; elle a vingt mois. Marie est soulagée :

J'ai vu Blandine à Étrambière ; je l'ai trouvée d'une grande beauté. Le prodigieux développement de son front, son air sérieux et intelligent, annoncent une enfant peu ordinaire. Elle a la passion des fleurs et pratique déjà la charité en allant déposer des sous dans le chapeau d'un mendiant favori (Tati). Elle est colère et sensible ; pendant que j'étais là, elle a pincé sa nourrice et, au même instant, par un mouvement de cœur spontané, elle l'a embrassée avec une inquiétude touchante. Que de joies saintes sont pour nous déposées en germes dans ce petit être encore si chétif et si incomplet<sup>87</sup> !

D'autres joies les attendent. Marie est enceinte de quatre mois, mais repart sans Blandine dont les risettes l'attendrissent. Le « petit être » est encore trop « chétif<sup>88</sup> » pour dévorer les kilomètres avec ses parents nomades qui, lentement mais sûrement, se rapprochent de l'Italie. Dans la diligence qui les transporte vers Genève, Liszt connaît une de ces crises de lyrisme qui font l'admiration et la jalousie de Marie et la persuadent, si besoin était, qu'elle partage le quotidien d'un jeune dieu de la musique :

Une heure avant d'arriver à Genève, il a « parlé ». Parfois, lorsqu'il est fortement excité, ou vivement ému par une grande scène de nature, par une belle harmonie, ou surtout par quelque sainte parole d'amour, « l'esprit » se réveille en lui, et, ce qu'il y a de plus mystérieusement enfoui dans son cœur en jaillit comme un flot bouillonnant. [...] Quand il est ainsi ébranlé, il paraît souffrir beaucoup ; il parle sous l'empire d'une puissance inconnue qui lui met à la bouche des paroles de flammes, dont ni lui ni moi nous ne pouvons ensuite nous souvenir. Il me fait alors comprendre ce que pouvaient être dans les temps anciens les sibylles et les pythonisses. Je ne me sens plus son égale, car il a une part d'initiation bien supérieure à la mienne. Mais en même temps, je sens qu'il m'attire et m'élève jusqu'à lui dans l'immensité de son amour<sup>89</sup>.

Ces quelques phrases, tracées le 7 août dans son *Journal*, fournissent un document de première main sur la conception romantique du génie. Marie d'Agoult, femme de son temps, croque sur le vif un Liszt inspiré, qui semble parler sous la dictée d'un dieu secret. Celui qui créa Genève est protestant et plus austère, veille sur les banques et les horlogeries. Franz et Marie ne s'attardent pas sur les rives du Léman piqué de barques, partent enfin pour l'Italie, mère des arts, tutoyer le Dieu des artistes, franchissent le Simplon, voient Baveno, isola Madre, la plus grande des îles Borromées, sur le lac Majeur, Sesto Calende, où les douaniers confisquent le passeport de Marie, Varèse enfin. Ils emploient la dernière semaine d'août à visiter la côte est du lac Majeur. Majeurs sont aussi les changements qui s'annoncent dans la vie des amants.

1. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*

2. *Ibid.*

3. Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, Paris, 1898.
4. *Franz Liszt : Correspondance*, choisie, présentée et annotée par Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, éditions Jean-Claude Lattès, Paris, 1987.
5. Comtesse d'Agoult (Daniel Stern), *Mémoires (1833-1854)*, Calmann-Lévy, Paris, 1927.
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*
10. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, présentée et annotée par Serge Gut et Jacqueline Bellas, Fayard, Paris, 2001.
11. *Ibid.*
12. *Ibid.*
13. *Ibid.*
14. *Ibid.*
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. *Ibid.*
18. *Ibid.*
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*
21. Marie d'Agoult (Daniel Stern), *Mes Souvenirs (1806-1833)*, Paris, 1877.
22. Félicité Robert de Lamennais, *Paroles d'un croyant*, Eugène Renduel, Paris, 1834.
23. Encyclique *Mirari vos*, cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
24. Félicité Robert de Lamennais, *Paroles d'un croyant, op. cit.*
25. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
26. *Ibid.*
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*
31. *Ibid.*
32. Pierre-Simon Ballanche, *Orphée*, 1829.
33. *Ibid.*
34. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
35. *Ibid.*
36. *Ibid.*
37. *Ibid.*
38. *Ibid.*
39. Comtesse d'Agoult (Daniel Stern), *Mémoires (1833-1854)*, Calmann-Lévy, Paris, 1927.
40. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
41. George Sand, *Journal intime*, Slatkine reprint, Genève, 1980.
42. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
43. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
44. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
45. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
46. *Ibid.*
47. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
48. Comtesse d'Agoult (Daniel Stern), *Mémoires (1833-1854)*, *op. cit.*
49. *Franz Liszt : Correspondance*, choisie, présentée et annotée par Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *op. cit.*

50. *Ibid.*
51. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1987.
52. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.
53. Comtesse d'Agoult (Daniel Stern), *Mémoires (1833-1854)*, op. cit.
54. *Ibid.*
55. *Ibid.*
56. *Ibid.*
57. Franz Liszt, *Correspondance*, op. cit.
58. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.
59. *Ibid.*
60. *Ibid.*
61. *Ibid.*
62. *Ibid.*
63. *Ibid.*
64. *Ibid.*
65. *Ibid.*
66. *Ibid.*
67. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.
68. *Ibid.*
69. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.
70. *Ibid.*
71. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.
72. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.
73. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.
74. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.
75. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.
76. *Ibid.*
77. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.
78. *Ibid.*
79. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.
80. *Ibid.*
81. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.
82. *Ibid.*
83. *Ibid.*
84. *Ibid.*
85. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.
86. *Ibid.*
87. Comtesse d'Agoult (Daniel Stern), *Mémoires (1833-1854)*, op. cit.
88. *Ibid.*
89. *Ibid.*

# Troisième mouvement : *A capriccio*

## CÔME ET COSIMA

Le jour où Dieu fit l'Italie, il était de bonne humeur.

Le jour où il fit Bellagio, il avait dû fumer un « cigare poétique » de George Sand. Marie, souvent chagrine, ne résiste pas au charme de ce village posé au bord du lac de Côme. Elle croit revivre les plus beaux jours de l'été 1835, quand Franz et elle, fugitifs, connurent un bonheur fou, au rebours des convenances, entre Bâle et Genève. Deux ans plus tard, ils vivent une seconde lune de miel. Le lac de Côme remplace le lac de Wallenstadt, l'Italie se substitue à la Suisse, mais l'eau douce et les montagnes fournissent une fois de plus le décor de leur idylle. Ici, le paysage caresse les yeux et les noms charment l'oreille : Côme, Lecco, Torenno, Delpho. Tout invite à l'amour :

Lorsque vous écrirez l'histoire de deux amants heureux, placez-les sur les bords du lac de Côme. Je ne connais pas de contrée plus manifestement bénie du ciel ; je n'en ai point vu où les enchantements d'une vie d'amour paraîtraient plus naturels<sup>1</sup>.

Franz et Marie restent à Bellagio, fleuri de lauriers-roses et de magnolias, du 6 septembre au 5 novembre. Franz joue sur un piano qui a laissé quelques cordes dans d'anciennes batailles musicales, se fait raser par le barbier Gerompino tandis que Marie écrit un article sur Robert Schumann pour la *Revue et Gazette musicale de Paris*, achève ses *Grandes Études*, compose l'essentiel de ses « Impressions et poésies » de l'*Album d'un voyageur*. Période féconde. Période heureuse, comme l'atteste la lettre que Franz écrit à sa mère à la fin du mois d'octobre :

J'habite le plus beau pays du monde – je suis le plus heureux homme de la terre – et *me fiche* plus que jamais des sots discours et des sottes gens. [...]

Pour ma part j'ai peu de choses nouvelles à vous dire, je vis *absolument* seul depuis un mois à la campagne dans un tout petit village appelé *Bellagio* ce qui veut dire en français, *bel âge*, c'est-à-dire encore le mien pour cinq ou six ans<sup>2</sup>.

Dans ce charmant séjour que ne parvient pas à obscurcir un relatif manque d'argent, Franz retrouve sa rage de créer. Il fête ses vingt-six ans. Il est heureux, amoureux, en pleine possession de ses dons artistiques dans ce Bellagio charmant comme un péché. Il baise à l'occasion les jolies mains de Marie, ses jolis pieds, ses jolis orteils. La solitude lui semble douce après la frénésie parisienne, après ses passes d'armes avec Thalberg :

Je m'étonne quelquefois de le voir si constamment gai, si heureux dans la solitude absolue où nous vivons. Dans l'âge où tout pousse à l'activité extérieure, où le mouvement, la diversité sont presque une condition d'existence ; lui, dont l'esprit est si communicatif, lui, que ses occupations ont toujours mêlé au monde, lui, artiste en un mot, c'est-à-dire homme de sympathie, d'émotions, de fantaisie, il concentre toutes ses facultés dans le cadre étroit d'une vie de tête-à-tête<sup>3</sup>.

Les amants mènent une vie simple, partagent leur temps entre la lecture et la musique, mangent des pêches flambées, se reposent sous les platanes de la villa Melzi, un palais de style néo-classique, lisent *La Divine Comédie* de Dante au pied d'une statue de Comolli représentant Dante conduit par Béatrice, et qui ne plaît guère à Marie, accompagnent le batelier Buscone dans ses pêches au flambeaux, le soir, sur le lac de Côme. Marie se rêve en muse : Toi Dante, moi Béatrice. Marie tient son *Journal*, observe son virtuose sans public et finit par s'ennuyer tout à fait dans ce paradis des amants :

Un mauvais piano, quelques livres, la conversation d'une femme sérieuse lui suffisent. Il renonce à toutes les jouissances d'amour-propre, à l'excitation de la lutte, aux amusements de la vie sociale, à la joie même d'être utile et de faire le bien ; il y renonce sans paraître seulement se douter qu'il renonce à quelque chose<sup>4</sup> !

Marie semble regretter les soirées animées de l'Hôtel de France et l'air de Paris, devenu plus respirable depuis que la société des artistes lui a rendu la place que le monde lui conteste. Celui de Bellagio, si léger, ce bleu, ce ciel, ce lac commencent à lui peser. Quelques jours de perfection : le bonheur. Quelques semaines : la routine. Un événement la rompt bientôt. Marie grossit, quitte Bellagio pour Côme, où elle descend à l'hôtel dell'Angelo, donne naissance à Cosima, encore une fille, le 24 décembre à deux heures de l'après-midi dans la chambre 614. Cosima ? La plus célèbre enfant de Liszt porte un curieux prénom. Il s'agit de la forme féminine de Cosimo, Côme en français. À Côme, le soir colore parfois l'horizon d'une teinte rouge opale qui ravit Liszt. Tandis que Marie redécouvre la maternité, Liszt arpente la plaine du Pô, sillonne la Lombardie pour faire de fréquents allers-retours à Milan, alors capitale de la République cisalpine fondée par Napoléon, où un cocher plus vif que le vent le mène en trois heures. À Milan, il y a des basiliques et des églises ; il y a surtout la Scala, qui compte parmi les salles d'opéra les plus prestigieuses de la planète. Il y aussi l'éditeur de musique Giovanni Ricordi, qui s'est entiché de Liszt et lui prête sa loge à la Scala, sa villa de Brianza, sa bibliothèque bourrée à craquer de partitions (1 500). Le pianiste joue chez lui sa *Valse di bravura*, les *Frequenti Palpiti di Pacini*. Il a beaucoup de succès et un peu de chagrin. La parenthèse enchantée de Bellagio s'est refermée trop vite. Le voici de nouveau en train de faire Je clown



chez les comtesses. Il le fait très bien, trop bien, rêve d'une autre vie et l'écrit à Lamennais :

J'espère et désire ardemment votre prochain livre que je lirai de cœur et d'âme comme tout ce que vous écrivez depuis quatre ans. Ce sera pour moi quelques bonnes et nobles émotions de plus, que je vous devrai. Resteront-elles à jamais stériles ? Ma vie sera-t-elle toujours entachée de cette oisive inutilité qui me pèse ? L'heure du dévouement et de l'action virile ne viendra-t-elle point ? Suis-je condamné sans rémission à ce métier de baladin et d'amuseur de salon<sup>5</sup> ?

À Milan, il y a enfin Rossini, venu passer l'hiver. Âgé de quarante-cinq ans, Gioacchino Rossini est un personnage. Mélancolique et bon vivant – le fameux tournedos porte son nom –, prolifique et paresseux, l'auteur de *L'Italienne à Alger*, de *Guillaume Tell* et du *Barbier de Séville* a déjà eu les honneurs d'une biographie, signée d'un certain Stendhal. Liszt le trouve « souverainement intelligent<sup>6</sup> » et participe à son vendredi musical. Il y improvise avec brio sur des thèmes de *Guillaume Tell*, tape si fort sur les touches qu'il se foule le poignet droit, participe quand même au concert de Mortier de Fontaine, joue avec lui et quatre autres pianistes une version de *La Flûte enchantée* qui fait pleurer Carl Mozart, le fils d'Amadeus.

À Milan, pourtant, la vie n'est guère facile pour les pianistes virtuoses. La musique italienne est un continent qui s'en passe, et où règne sans partage un dieu exclusif : l'opéra. Liszt, hardi Tzigane, entend bien conquérir l'Italie et se lance à l'assaut de la Scala, le 10 décembre 1837. Marie, presque au terme de sa grossesse, ne craint pas les cahots de la diligence puisqu'elle rejoint Liszt à Milan pour assister à son concert. La salle est plus vaste qu'à l'Opéra de Paris ; Liszt, derrière son piano Érard, y semble plus perdu encore. L'humour du public italien achève de le déconcerter. Tandis qu'il exécute une de ses *Études*, annoncée par le programme, un spectateur crie : « *Vengo al teatro per divertirmi, e non per studiare !* » (Je viens au théâtre pour me distraire, pas pour étudier !). Ce bon mot ne désarçonne pas le Magyar qui, lors des concerts qu'il donne à la Salle des Fêtes, les 18 février et 20 mars 1838, improvise, selon son ancienne habitude, sur des thèmes que lui suggère le public, comme « la cathédrale de Milan ». Difficile de décrire pianistiquement le Duomo ou « la gare de chemin de fer », de répondre à cette question enfin : « Est-il préférable de se marier ou de rester célibataire ? » Liszt comble pourtant les attentes de cet auditoire facétieux en lui répliquant : « Quelque détermination que l'on prenne, que l'on se marie ou que l'on reste célibataire, on est toujours sûr de s'en repentir. » Marie doit apprécier. D'autant plus qu'elle commence à se lasser des absences de Liszt, que le soin de sa carrière retient à Milan. Le jeu de cache-cache épistolaire dont ils sont coutumiers s'instaure à

nouveau entre eux. Liszt écrit des lettres passionnées à Marie qui n'écrit pas, ou si peu. Voyez plutôt :

Je ne sais vivre que d'une seule façon, et vous savez quelle est cette façon. Longtemps vous vous êtes trompée sur mes besoins et mes goûts, mais maintenant vous me savez bien, n'est-ce pas ? vous me savez entièrement heureux avec vous, et avec vous seule<sup>7</sup>.

Ou encore ceci :

Oh ! que vous avez tort chère bonne Marie, de vous tourmenter des choses que vous soupçonnez cachées en moi et dont vous prétendez ne m'entendre jamais parler. Cher bel enfant, si vous saviez quelle profonde tendresse, quelle indicible affection de frère et d'ami repose là au fond de mon cœur pour vous ! Oh ! ne vous inquiétez plus, ne souffrez plus. Ce serait injuste et cruel à vous. Sachez bien que tout ce que j'ai pu vous dire en ma vie de sincère et d'aimant n'est qu'une ombre froide et terne de ce que vous m'avez fait comprendre et sentir au-dedans de moi. Oh ! que je voudrais que vous puissiez ouvrir ma poitrine et prendre et garder dans vos deux belles mains mon âme et ma vie tout entière<sup>8</sup> !

Si seulement ses prestations dans les salons, dans les concerts, lui rapportaient autre chose que la gloire. La gloire ne paie pas la voiture et les chevaux que Liszt rêve d'acheter pour continuer le périple italien. Bref, Marie déprime et Liszt se sent coupable, mais sans l'ombre d'un doute, ces deux-là s'aiment et, dès la fin de janvier, vivent ensemble à Milan, qu'ils quittent le 16 mars, plus amoureux que jamais.

Du moins en apparence.

## L'AMOUR À VENISE

Les amants sont arrivés dans la cité des doges à la fin du mois de mars. Marie est épuisée par le voyage. Vérone, Vicence, Padoue, aucune de ces villes n'a trouvé grâce à ses yeux. Le balcon de Juliette, les palais de Palladio, le Prato della Valle, quelle laideur, quel ennui ! Hé oui, Marie s'ennuie, se languit, s'affaiblit. Et donc Venise. Cette perle marine, ce mirage, cette dentelle de pierre la laisse de marbre. Ce rêve romantique est son cauchemar. Les jacinthes et les renoncules que lui offre Liszt ne masquent pas l'odeur de « commodités » qui règne à la Fenice, où s'égosille la Ungher. Les catalogues des libraires sont « bons pour des femmes de chambre » et nul moyen de se consoler avec un *shopping* romantique : les boutiques n'offrent que des « rebuts de Paris<sup>9</sup> ».

Liszt au contraire se sent léger comme un air de Rossini. Il flâne et baguenaude, s'enchantant de la lumière liquide qui colore les façades, de ces palais superbes et décadents qui se mirent dans la lagune. Il loue les services d'un gondolier, Cornelio.

Cornelio, les doigts chargés de bagues en or massif, plante sa gaffe dans l'eau noire, où s'enlisent les pensées morbides de cette comtesse blonde et lasse, tandis que son compagnon ouvre grand les yeux sur les beautés qui l'entourent : et vogue la gondole !

Le 28 mars, Liszt donne un concert à la société d'Apollon, au palais Mari. La bonne société de Venise se presse à la lueur des bougies pour entendre le pianiste. Il joue *Les Puritains*, *L'Orgie*. Son jeu et sa beauté font grande impression. Mlle Pallavicini, dix-sept ans, les joues roses, assise à côté du piano, tombe sous le charme. Marie s'en rend compte, s'émeut de voir cette fraîche jeune fille troublée par le « langage des passions » que plaque à merveille sur le clavier son Franz « jeune encore, mais déjà pâli, fatigué par la lutte<sup>10</sup> ». Marie porte un bouquet de fleurs, parmi lesquelles se trouve un gardénia. Son odeur capiteuse fait défaillir une marquise. Imaginez : Liszt jouant les yeux au ciel, l'air inspiré, les auditrices en pâmoison, la flamme vacillante des bougies et le parfum des fleurs qui monte à la tête... Les sens et l'esprit sont aiguisés jusqu'à la rupture. Les femmes se trouvent mal. Tout est rongé de morbidesse, d'une sensualité que rien n'apaise : l'amour à Venise. La nuit, Marie se sent mal à son tour, à cause des fleurs encore :

La nuit, un bouquet de fleurs oublié sur une table me rend malade, je crains quelquefois de devenir folle, mon cerveau est fatigué ; j'ai trop pleuré...

Mon cœur et mon esprit sont desséchés. C'est un mal que j'ai apporté en venant au monde. La passion m'a soulevée un instant mais je sens que je n'ai pas en moi le principe de vie<sup>11</sup>...

Marie lutte contre ses vieux démons, croupit dans la splendeur vénitienne. Liszt boit des cappuccinos au café Florian, sur la place Saint-Marc. Le 1<sup>er</sup> avril, il donne un concert au Teatro San Benedetto. Marie est en chute libre. Son moral plonge dans les canaux, se fissure comme la pierre des palais. L'eau morte et les larmes la submergent. Et aussi un funeste pressentiment. Là, dans cette ville maudite des amants, où quelques années auparavant se déchirèrent Musset et George Sand, se creuse entre Liszt et Marie un fossé que les soins du pianiste et les remords de la comtesse pourraient bien échouer à combler. Marie pleure et Liszt lit Byron avec passion : *Child Harold*, *Cain*, *Don Juan* l'accompagnent sur les places, sur les ponts qui enjambent le canal, dans les ruelles que l'eau soudain arrête. Son goût du monde dément son amour de la solitude. Liszt veut plaire au public, veut plaire aux femmes, conquérir le monde. Séduire, voilà sa

grande affaire. Les enfants prodiges font des adultes insatiables. La tristesse de Marie semble sans recours. Entre elle et Liszt, le ton monte parfois. Leurs relations se crispent. Venise révèle leurs différences, le couple part à la dérive. Et toujours des larmes. Et toujours l'eau noire qui pourrit le pied des demeures. Venise est un piège liquide. Une catastrophe naturelle donne à Liszt le moyen de s'en échapper.

Encore et toujours l'eau. Le Danube fait des siennes, déborde et noie l'ouest de la Hongrie, efface les villages, ruine les récoltes, inonde Pest : trois mille maisons effondrées, cinquante mille personnes sans abri, plus de cent cinquante victimes, des milliers d'affamés, de malades. Le gouvernement fait appel à la solidarité internationale. Liszt apprend la terrible nouvelle dans un journal allemand qu'il parcourt au café Florian au début du mois d'avril. Le Danube déborde. Liszt met immédiatement son énergie et sa générosité au service de cette juste cause. Le malheur de son peuple fait le bonheur du pianiste, virtuose de la charité qui se rue aussitôt dans la chambre de Marie, l'instruit de la situation, lui fait part de l'idée qui lui vient (c'est la version de Marie, forcément partielle) :

C'est affreux, je voudrais envoyer tout ce que je possède. Mais je ne possède rien que mes dix doigts et mon nom !... Qu'en dites-vous ? Si je tombais à Vienne à l'improviste ? L'effet serait prodigieux. Toute la ville voudrait entendre ce petit prodige qu'on a vu tout enfant ! On est enthousiaste et prodigue à Vienne. Je gagnerais une somme folle... Quand on ne peut pas faire de grandes choses, il faut essayer d'en faire de bonnes. Quand on n'a pas le génie, il faut avoir la charité. Dieu s'en contente... Cela me prendra huit jours, pas plus... Qu'en pensez-vous<sup>12</sup> ?

Marie pense qu'elle n'a pas fini de pleurer et si elle répond : « Vous avez une bonne pensée », au tréfonds d'elle-même elle est mortifiée : « D'autres que lui pourraient secourir ces pauvres, mais moi, seule, malade, qui viendra à mon secours<sup>13</sup> ? » Le jeune comte Emilio Malazonni, par exemple. Liszt lui recommande Marie et part dès le lendemain pour Vienne. Le voici de nouveau sur la route. Le 9 avril, il est à Neumarkt, écrit à Marie une lettre brève où il l'entretient du printemps tardif et du Wörthersee, un lac charmant qu'il nomme par erreur le *Werther* See. Lapsus romantique. Mais hélas pour Marie, Liszt ressemble de plus en plus au Don Juan de Byron et de moins en moins au Werther de Goethe. Bien sûr les mots se veulent encore rassurants :

Mon voyage est triste mais paisible – je ne pense et ne rêve qu'à vous. J'espère que vous ne serez pas trop triste. Égayez-vous *de votre* mieux, en mémoire de moi<sup>14</sup>.

Mais entre Liszt et Marie, désormais rien ne va plus.

Vienne, où la diligence laisse Franz Liszt le 10 avril à minuit, fête l'ancien petit pauvre, jadis adoubé par Beethoven. Tous les journaux annoncent son arrivée. Liszt revoit Czerny et le comte Amadé, mais aussi l'affable prince Dietrichstein, père supposé de Thalberg, qui lui fait bel accueil et lui transmet la proposition de Sigismond, pas rancunier, qui lui a écrit pour lui demander de mettre son piano à la disposition de son rival. Liszt est descendu à l'hôtel Zur Stadt Frankfurt (À la ville de Francfort), où loge également la séduisante Clara Wieck, future Mme Schumann, ancienne enfant prodige elle aussi, avec qui il fait de la musique après dîner. Il joue chez le professeur Fischof, chez le facteur de pianos Graf, écrit dès qu'il le peut à Marie, son bel ange dîne en ville presque tous les jours, méprise le monde et pourtant le recherche.

Le plat de résistance doit être servi le 18 avril, date choisie pour le premier des concerts que Liszt donne au bénéfice des Hongrois victimes de la crue du Danube. Le grand jour arrive. Et c'est un grand jour, en effet. Devant une salle comble, Liszt joue le *Konzertstück* de Weber, les *Réminiscences des Puritains*, la *Valse di bravura* et la sixième de ses *Grandes Études (Vision)*. Le public l'acclame, le rappelle dix-huit fois. Ce « succès inouï » le laisse pantois. Liszt, vieux routier des applaudissements, n'en a jamais entendu de pareils. S'il n'est pas le roi du monde, il est du moins l'empereur de Vienne :

Émerveillement universel. Thalberg existe à peine à l'heure qu'il est dans le souvenir des Viennois. J'en suis vraiment ému. Jamais je n'ai eu de succès semblable ni comparable. Cela vous aurait fait plaisir<sup>15</sup>.

Plaisir, vraiment ? Celle à qui il écrit ces lignes, Marie bien sûr, est plutôt dévorée d'inquiétude ; elle maigrit, supporte mal l'air de Venise, lit avec angoisse les lettres trop courtes de son amant. Liszt s'éloigne, et pas seulement dans l'espace. Marie pourra-t-elle longtemps disputer à la gloire cet homme qui fait tourner les têtes ? En attendant son retour, elle compte les jours et parle de lui sans cesse à Malazonni, qui la suit comme son ombre au Lido, sur les *campi*, soupire sous les ponts, accroche son regard à ses cheveux blonds. Liszt a beau lui écrire qu'il ne songe qu'à elle, Marie se tourmente, songe peut-être, songe sans doute aux brunes, aux blondes, aux comtesses, aux duchesses qui là-bas frétille sur le Graben, plus appétissantes que des pâtisseries. Liszt lui envoie les journaux qui parlent de lui. L'article le plus remarquable paraît dans le *Der Humorist* du 21 avril, sous la plume de Moritz Saphir, qui compare à Prométhée le « colossal », le « gigantesque » Liszt, « *Jupiter tonnant* du piano » :

Liszt ne connaît aucune forme, aucune règle, aucune loi, il les crée toutes lui-même spontanément. Sous sa main le bizarre devient génie, l'étrange rentre dans les

conditions ordinaires de la vie. Il touche au sublime et au baroque, au grand et au naïf, il comprend la force la plus majestueuse et la plus attrayante délicatesse, le mécanisme le plus compliqué, le plus inaccessible et les choses les plus simples de l'âme, toutes les luttes violentes des passions et toutes les molles rêveries de la pensée.

Après le concert, Liszt demeure comme un vainqueur sur le champ de bataille, comme un héros au poste d'honneur qu'il a choisi. – Le piano vaincu gît à ses pieds. Des cordes brisées apparaissent çà et là comme des étendards dépouillés. Les instruments épouvantés se réfugient dans leurs boîtes. Les auditeurs se regardent comme s'ils venaient d'assister à un grand bouleversement de la nature, comme s'ils venaient de contempler un orage dans un ciel serein, comme si dans l'intervalle du tonnerre et des éclairs, ils avaient vu tomber des pluies de fleurs, une neige de bourgeons, et se former au-dessus de leurs têtes un arc-en-ciel resplendissant. – Et lui demeure là, et il se tient debout, appuyé contre un siège, en souriant singulièrement.

Tel est Franz Liszt<sup>16</sup>.

Ce compte rendu dithyrambique du concert du 18 avril fera date. Le grand artiste est aussi un grand homme qui joue pour les déshérités. La charité ne l'empêche pas de gagner de l'argent. Les places pour les dix autres concerts qu'ils donne à Vienne s'arrachent. Il compte rapporter dix mille zwanziger, tous frais payés. Joli pécule. Cinquante exemplaires de son portrait sont achetés en vingt-quatre heures. Il pose pour Ammerling, portraitiste de renom. Thalberg en personne, de retour à Vienne, s'incline devant son talent. La capitale de la musique est à ses pieds. Liszt se sent tout gonflé de son importance : il a vingt-six ans et comprend qu'il est en train de devenir une vedette. Il ne peut s'empêcher de le dire à Marie :

Pardonne-moi de te parler encore de mes succès viennois : tu sais que je suis peu enclin à m'exagérer l'effet que je produis ; mais ici c'est une fureur, une rage dont tu ne peux pas te faire idée<sup>17</sup>.

Marie ne partage pas son enthousiasme, s'enlise dans ses contradictions. Elle veut un amant glorieux, et le veut tout à elle. L'équation s'avère difficile à résoudre. Liszt n'entend pas la simplifier, qui lui écrit encore le 28 avril :

Toute exagération à part, jamais personne depuis Paganini n'a fait pareille impression. Mon 4<sup>e</sup> Concert est Mercredi prochain. Cela est sans exemple ici, comme ailleurs<sup>18</sup>.

Liszt devait rester à Vienne une semaine. Il y reste deux mois. Ses lettres trahissent une excitation légitime :

Je n'ai point fait d'ami ici. Mais j'ai toujours une cour très nombreuse. Ma chambre ne désemplit pas. Je suis l'homme à la mode. [...]

Vous ne me faites pas l'injure de penser que cela me fasse la moindre impression, n'est-ce pas ?

Un seul désir, une seule passion me possède tout entier. Vous me savez par cœur, n'est-ce pas<sup>19</sup> ?

Non, elle ne sait pas. Tandis que Vienne porte Liszt au pinacle, Venise s'enfonce lentement dans la lagune, entraîne Marie dans son naufrage. Liszt joue pour l'archiduchesse Sophie, au Vereinsaal, à la Redoutensaal, où il compose avec ses souvenirs, dans la salle du Augarten, au Musikvereinssaal : les applaudissements ébranlent tous ces temples de la musique, dont Liszt devient le grand prêtre. Marie n'est plus son idole. Elle est triste à mourir et tombe malade. Le papier d'une lettre de Liszt porte un écusson féminin qui la persuade que son amant ne la trompe pas seulement avec la musique. En revenant d'une promenade au Lido, à la fin du mois d'avril, Marie a des courbatures et se met au lit avec une forte fièvre. Son mal s'appelle Franz Liszt. Inquiet, Malazonni écrit à Liszt pour le prier de revenir, persuadé que son retour serait la plus sûre médication. Liszt diffère le moment de l'administrer. Vienne le fête et il ne peut partir ; que Marie vienne l'y rejoindre ! Cette réponse ulcère Emilio Malazonni. Il méprise l'égoïsme du virtuose, qui fait si mal vibrer la corde amoureuse, et jouerait volontiers la partition à sa place. Marie se lève, s'évanouit, revient à elle, arbore une pâleur de morte pour saluer le comte, qui juge le moment propice pour lui ramener le rouge aux joues :

Ô Marie ! Pauvre femme ! Oh ! si ma vie, mon âme, mon amour pouvaient être quelque chose pour vous, parents, amis, fortune, carrière, tout serait quitté, foulé aux pieds. Oh ! quel bonheur d'essayer de sécher vos larmes<sup>20</sup> !

Marie le regarde fixement. Elle est folle. Folle de Liszt. Quand Emilio lui fait part de sa réponse, Marie, au lieu de succomber, est alitée huit jours durant lesquels elle délire, réclame encore et toujours Franz qui continue à lui écrire des lettres qu'elle n'a pas la force de lire. Au début du mois de mai, Liszt se convainc qu'elle va le rejoindre. Vienne lui joue chaque jour une marche triomphale qui met en sourdine la plainte de Marie. Revenue du néant, la comtesse le rappelle à l'ordre :

Vous me demandez de vous rejoindre ; il y a deux cents lieues d'ici à Vienne. Je vais avec peine de mon lit à mon fauteuil. Vous ne pouvez venir. Vous laissez à un autre le soin de ma pauvre vie. Si j'étais morte, il vous aurait pourtant bien fallu venir, ou bien auriez-vous laissé à d'autres le soin de me fermer les yeux... et de mettre une pierre sur ma fosse ? Franz, est-ce bien vous qui m'abandonnez ainsi<sup>21</sup> ?

Liszt, qui avait sous-estimé la maladie de Marie, promet alors de monter dans la diligence dès que ses engagements le lui permettront, espère encore cependant que Marie puisse le rejoindre, voudrait revoir avec elle sa Hongrie natale. À Vienne, l'enthousiasme qu'il suscite ne

faiblit pas. Liszt est un dieu. Marie gâche pourtant le séjour du « Jupiter tonnant » sur l'Olympe autrichien. Liszt est accablé mais ne s'accuse pas, découvre deux siècles après La Rochefoucauld que l'amour-propre est la passion dominante des hommes, écrit à la mi-mai une lettre à Marie où l'amour sincère le dispute à la lassitude :

Je vous le jure ma bonne ma seule Marie, je ne crois avoir aucun tort. Je souffre comme vous, moins noblement, mais aussi profondément. Je me sens toujours digne de votre amour, de votre compassion.

Je ne conçois pas ce qui a pu vous faire une si profonde peine dans ma lettre à Emilio. Elle était, je crois, bonne et sincère pour lui. Il est vrai que je n'aurais pas dû écrire et partir immédiatement – on m'en a empêché. L'autre soir j'avais entendu chanter à un ami de Schubert ses *Lieder*... je n'en ai écouté que 5 ou 6 – puis je suis rentré et j'ai fondu en larmes ; 2 personnes qui avaient été surprises de mon départ si précipité vinrent me trouver, et ont depuis répandu dans toute la ville que vous me rendiez prodigieusement malheureux, etc., etc. Je ne sais pourquoi cette publicité de mes émotions les plus sacrées m'a tant fâché.

[...]

Vous vous dites sans doute ce que je me dis avec une profonde amertume matin et soir. *L'intérêt, l'amour-propre* dominant de fait toute la vie d'un homme. Il n'y a point de place pour l'amour<sup>22</sup>.

Voilà qui n'est guère engageant, et pourrait inspirer à la comtesse des craintes légitimes. Le paragraphe suivant les dissipe :

Et pourtant je vous aime, oui, je vous aime de toutes mes forces. Je n'appartiens qu'à vous. Vous seule avez droit sur tout mon être, car vous seule avez le secret de ma vie, et de mes bonheurs comme de mes malheurs.

Chère et chère, je souffre, mais c'est par vous, à cause de vous. Je vous écrirai demain encore<sup>23</sup>.

Demain promet encore des larmes. Marie pense que Liszt la trompe et il la trompe, probablement. Le 29 mai, il arrive à Venise. Ses récits irritent Marie qui ne reconnaît pas son républicain entiché de princesses, gonflé de vanité, et se laisse aller à le traiter de Don Juan parvenu. Liszt n'oubliera pas. Il ne comprend plus Marie, ne veut plus la comprendre. Il lui conseille de revoir sa fille, sa mère, ses amis, de ne pas vivre dans son ombre. Marie le trouve ironique, cassant. Il lui suggère d'aimer le comte Malazonni. Marie n'aime que Liszt, veut l'aimer encore. Ils vont essayer. Encore.

## VILLÉGIATURES

Gênes, où Liszt a précédé Marie, dès la mi-juin, pour louer une villa luxueuse, marque une nouvelle étape dans la désagrégation du couple. Marie y arrive sous un orage terrible, tout droit sorti d'un vers de Dante. Mauvais présage. La Lanterna, le phare portuaire de la ville,



échoue à ramener à terre les amants à la dérive. Près de la Porta Soprana se trouve la maison de Christophe Colomb qui jadis découvrit l'Amérique. Liszt et Marie ont perdu le nord. Liszt a beau louer une voiture et des chevaux pour promener sa belle, l'emmener sur les remparts, le cœur n'y est plus. Les amants regardent la mer, mais pas dans la même direction. Marie comprend qu'elle est un poids pour Franz, qu'elle le freine dans son épanouissement artistique. Liszt s'épanche :

J'ai plus conscience de moi. Je sais à présent que je ne dois vivre dans aucun milieu, parce que je suis supérieur au milieu où je puis vivre. Je suis un être intermédiaire. Il me tarde d'en finir avec le piano, alors je composerai quelque belle chose que personne ne pourra jouer, que je ne jouerai pas moi-même<sup>24</sup>.

Tandis que Liszt faisait la conquête de Vienne, Marie se vengeait à Venise. Dans un article de la *Revue et Gazette musicale*, qui paraît sous le nom de Liszt le 8 juillet 1838, elle s'en prend à la direction de la Scala de Milan et brocarde le goût musical des Italiens. Nul n'échappe à son fiel : les chanteurs, le public sont renvoyés dos à dos. Cette attaque en règle compromet la réputation de Liszt à Milan. Les répliques ne tardent pas. Le 17 juillet, le journal milanais *Il Pirata* publie un article intitulé « *Guerra al signor Liszt* ». Et c'est la guerre, en effet. Le *Figaro*, *Il Corriere dei Teatri*, *La Moda*, qui publie une réponse de Liszt, passent aussi à l'offensive. Liszt essuie les feux nourris de la presse, devient l'homme à abattre pour les Milanais. Après l'épisode Thalberg, Marie jette une nouvelle fois son amant dans la tempête. Il est permis d'y voir malice. L'affaire prend de l'ampleur. Des lettres anonymes adressent à Liszt des menaces de mort. Du 17 au 22 juillet, le paria du clavier descend à l'hôtel de la Bella Venezia, à Milan, pour essayer de rétablir la situation, se promène bravement en voiture découverte, écrit au rédacteur en chef de *Glissons*, le 20 juillet :

Les invectives et les injures des journaux continuent. Ainsi que je l'ai déjà dit, je ne m'engagerai point dans une guerre de plume. Sur le ton où le *Pirate* et le *Courrier des théâtres* l'ont commencée, ce ne pourrait être qu'un échange de grossièretés. Je puis encore moins répondre à des insultes anonymes. Ainsi donc je déclare, pour la centième et dernière fois, que mon intention n'a jamais pu être d'outrager la société milanaise. Je déclare aussi que je suis prêt à donner, à quiconque voudra me le demander, toutes les explications nécessaires<sup>25</sup>.

Personne ne lui demande rien. Personne ne l'assassine non plus. Liszt rejoint Marie sain et sauf à Lugano, nouvelle villégiature du couple. La parenthèse suisse se referme avec l'été. Liszt séjourne à Milan près d'un mois tandis que Marie réside à Côme. À Milan, Liszt mange du poulet, des figues que lui envoie Marie, lui envoie des

bouteilles d'eau de Barèges (Hautes-Pyrénées), joue du piano, engrange les contacts, lit Byron, donne un concert de charité, renonce à d'autres en raison de l'hostilité tenace des Milanais, se brouille avec la baronne Eskeles, assiste avec indifférence au couronnement de l'empereur d'Autriche comme roi de Lombardie et de Vénétie, écrit à Marie plus que jamais :

Je ne puis, je ne dois vivre qu'avec vous, ma bonne Marie. Tout ce qu'il y a de bon, d'élevé et de vital en moi dépérit sans vous. Je me promène au milieu de cette foule, le cœur gros d'ennui, la tête vide – je ne sais vraiment ce que je suis venu faire ici. Tout me blesse, me heurte, m'irrite. Je ne puis même penser à vous avec quelque douceur. Pourquoi cela est-il ainsi ? Je ne sais. Autrefois vous étiez mon refuge, ma consolation, ma source toujours jaillissante dans ce désert aride – maintenant, le ciel est devenu d'airain, la nuit est sombre et froide, des larmes amères mouillent ma paupière fatiguée. Marie, me resterez-vous ? m'êtes-vous restée ? Marie, Marie, la force magique qui était dans ce nom s'est-elle dissipée ? Est-ce moi qui ai ainsi brisé notre vie ? Ne pleurez pas, ma bonne sœur – je suis mortellement triste – il n'y a aucune raison pour cela, comme on dit... Tenez, écrivez-moi, cela me fera quelque bien<sup>26</sup>.

Marie fait mieux, elle le rejoint quelques jours. Elle revoit Malazonni qui lui semble si laid et dénué de grâce qu'il lui fait « mal aux nerfs<sup>27</sup> ». Nul n'égale Liszt et Marie l'aime si mal. Elle en souffre et regagne Côme. Liszt la rejoint quelques jours plus tard. Les amants tourmentés reprennent leur vie itinérante, ponctuée de séparations. Du 30 septembre au 2 octobre, Liszt attend à Padoue l'arrivée du nouveau roi de Lombardie en mangeant des sorbets au café Pedrocchi, le meilleur restaurant d'Italie selon Stendhal, file ensuite au château de Cattajo, chez le duc de Modène, où se donnent rendez-vous toutes les têtes couronnées du lieu. Liszt charme les oreilles impériales, soupe avec des maréchaux et joue au billard puis s'en va retrouver Marie, qui l'attend à Bologne avec Othello, son chien. Ils partent ensemble pour Florence, où ils arrivent à la mi-octobre. Ils y demeureront jusqu'à la mi-janvier 1839. Pendant ce séjour, Liszt joue à la cour de Florence, au théâtre de l'Anglais Rowland Standish, au Palazzo Pitti, au Teatro Cocomero.

#### UNE BAGUE PERDUE

Du 23 au 31 décembre 1838, Liszt retourne à Bologne, où il joue au Casino en présence de Rossini et dans la salle de musique du marquis Sampieri. Un petit fait en dit long sur ses relations avec Marie. À peine arrivé à Bologne, il lui écrit ceci :

Avant tout, il faut que je vous dise que j'ai été tout triste cette nuit et ce jour – il y

a plus d'une raison pour cela – mais il y en a surtout une – j'ai oublié votre bague sur la cheminée<sup>28</sup> !

La bague en question, c'est Marie qui lui a demandé de la porter au début du mois de novembre. Cette bague est un souvenir des débuts de leur passion, quand la distance et les convenances, mille empêchements enfin les rendaient plus proches que la vie commune qui les désunit aujourd'hui. Dans la vie, dans l'amour, tout est symbole. Et celui-ci pèse lourd. Liszt semble écartelé entre sa soif de liberté et son amour pour Marie, qui pour lui a tout quitté, mari, famille, respectabilité. Donc, Liszt a oublié sa bague sur la cheminée et demande à Marie de la lui faire envoyer. Mais ce talisman dont il ne saurait se passer, l'a-t-il vraiment oublié ? Ce qu'il écrit en date du 14 novembre 1838 dans le *Journal des Zÿi*, journal commun du couple, ne laisse pas de semer le doute :

Elle m'a demandé de reprendre son ancienne bague.

Les diverses phases de notre vie s'enchaînent-elles harmonieusement ? N'y a-t-il pas de ces chocs violents, de ces crises désespérées qui semblent rompre toute unité ?

Tant de brisements, tant de larmes et de sanglots seraient-ils nécessaires au développement de notre énergie morale ?

Je ne sais, mais en remettant cette bague à mon doigt il m'a semblé que je guérissais tout à coup d'une longue maladie, et je me laisse aller à tout l'emportement de confiance de ma première jeunesse, alors que nous nous rencontrâmes pour la première fois.

Quelquefois, le matin, j'oublie volontairement cette bague. Je ressens un plaisir étrange à abandonner ainsi à tout hasard ce triste et terrible signe de notre union.

Vingt fois, le jour, je songe à la reprendre et je n'en fais rien.

Il est des choses violemment et très profondément senties que je ne veux pourtant point écrire<sup>29</sup>.

Nul besoin d'écrire. Le malaise se passe de mots et, malgré les protestations d'amour, s'installe chaque jour un peu plus entre les amants terribles. Leur amour tangué et penché comme les tours de la Piazza di Porta Ravegnana, à Bologne où, malgré les prévenances de Rossini, Liszt, désorienté, passe un triste Noël. Les tendres pensées qu'il envoie à Marie se teintent d'une nostalgie de plus en plus poignante ; lentement, tristement, Liszt fait son deuil de la flamme qui les a brûlés tous deux :

Je repasse dans mon cœur une partie de notre vie passée – et puis un rayon de soleil me vient à l'âme – je tâche d'imaginer ce que vous faites à ce moment, à cette heure, à ce jour. La naissance de nos pauvres filles !! Toutes les deux au mois de Décembre !! – vous aussi née à la fin de Décembre !!

Je me mets à pleurer – je me sens un peu soulagé<sup>30</sup>.

DÉSAMOUR AU SOLEIL

Au début de janvier 1839, Liszt est de retour à Florence auprès de Marie.

Le Ponte-Vecchio peine à réunir les amants, que l'usure sépare plus sûrement que l'Arno. Le soleil d'hiver traîne ses rayons sur les jardins Boboli. La lassitude n'empêche pas les étreintes et Marie tombe enceinte pour la troisième fois dans la cité des Médicis, où Liszt et elle ont fait la connaissance de l'écrivain féministe Hortense Allart ; du sculpteur Lorenzo Bartolini ; du peintre Henri Lehmann, à qui l'on doit le portrait le plus célèbre de Marie d'Agoult. Après avoir posé pour Bartolini, ils se remettent en mouvement. Direction : Milan. C'est là qu'ils doivent revoir la petite Blandine, trois ans déjà. Demelleyer, le pasteur protestant qui élève la fille de Liszt et Marie, fait des difficultés pour l'amener de Genève. Ce triste sire estime que ses parents adultères ne sont pas en mesure d'apporter une éducation décente à Blandine. Marie fait intervenir le « major », Adolphe Pictet, qui soustrait l'enfant au disciple de Calvin. Les rires de Blandine rendent un peu le sourire à sa mère, qui en a bien besoin et confie à Ronchaud sa fatigue de vivre :

Si jamais je tombe à l'eau, laissez-moi aller au fond sans essayer de me sauver ; ce sera une plus grande preuve d'amitié que tout autre<sup>31</sup>.

Mais d'Arno en Tibre, Marie ne se jette pas à l'eau et se retrouve à Rome avec Liszt au début du mois de février, dans un appartement situé au 80 Via della Purificazione. Liszt est fasciné par la ville éternelle. Il visite la chapelle Sixtine. Raphaël et Michel-Ange lui font mieux comprendre Mozart et Beethoven. Il faut croire que le doigt de Dieu le touche puisqu'il invente le récital moderne dans les salles du Palazzo Poli, chez le prince russe Dimitri Galitzine. Il joue seul pendant toute la soirée, sans accompagnement. Un seul artiste, un seul instrument : la formule est nouvelle. Liszt appelle ça un « soliloque musical » et les Romains sont subjugués. Une fois franchi ce Rubicond pianistique, le plus célèbre pianiste du monde est père pour la troisième fois le 9 mai 1839, et cette fois c'est un fils prénommé Daniel. Liszt se lie avec le peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres, qui dirige alors la villa Médicis et joue du violon. Son vieil ami Sainte-Beuve, de passage à Rome au mois de juin, visite avec Liszt, et aussi Marie, les jardins de Tivoli et la villa d'Hadrien. Sainte-Beuve est si heureux de revoir son ami qu'il en fait un poème :

Vers la fin d'un beau jour par vous-même embelli,  
Ami, nous descendions du divin Tivoli  
Emportant dans nos cœurs la voix des cascates,  
La fraîcheur et l'écho, ces nymphes immortelles.

Des pensées grandioses les assaillent parmi les ruines ; le romantisme n'est pas mort :

À quoi donc pensions-nous ? dans leurs mélancolies  
À quoi pensaient, Ami, nos âmes recueillies,  
Vous, Celle qu'enchaînait à votre bras aimé  
La haute émotion de ce soir enflammé,  
Et dont j'entrevois par instants la prune,  
Levée au ciel en pleurs et rendant l'étincelle ?  
À quoi pensais-je moi, discret, qui vous suivais  
Et qui sur vous et moi, tout ce soir-là, rêvais ?  
Nous pensions à la vie, à son heure rapide,  
À sa fin ; vous peut-être à je ne sais quel vide  
Qui dans le bonheur même avertit du néant ;  
Au grand terme immobile où va tout flot changeant,  
Et que nous figuraient, comme plages dernières,  
Tous ces cirques sans voix et ces dormantes pierres<sup>32</sup>.

L'été brûlant réchauffe les « dormantes pierres » et fait migrer les humains sous des cieux moins implacables. À la fin du mois de juin, Liszt et Marie s'installent dans la luxueuse villa Massimiliana, pourvue d'arcades et d'une terrasse, à deux pas de Lucques, en Toscane, où Marie prend les eaux. Le cauchemar continue dans un décor de rêve. L'Italie offre un enfer en cinémascope à ce couple à bout de souffle. La tour Guinigi, coiffée d'arbres, tutoie l'azur qui pèse doucement sur les toits fauves de Lucques. Au déclin de l'été, les amants se transportent au bord de la mer Tyrrhénienne, dans le petit village de San Rossore, à l'orée d'une forêt de pins. Les tourtereaux enrôlés exhalent leur chant du cygne au bord de la mer. Liszt y compose *Après une lecture de Dante*. Le couple y reste une quinzaine de jours dans une maison de bois, dîne sous les pins, se baigne, marche le long de la plage, puis séjourne à Pise jusqu'au 12 octobre. Après les inondations hongroises, Liszt entame une nouvelle croisade. L'idole de sa jeunesse est en péril. On bafoue la mémoire de Beethoven. Le comité constitué à Bonn, sa ville natale, pour lui ériger un monument, peine à recueillir les fonds nécessaires. Liszt propose de payer la somme qu'échoue à couvrir la souscription et demande que le soin de sculpter dans le marbre la légende de Ludwig soit confié à son ami Bartolini. Ernst-Julius Hähnel lui sera préféré, et le bronze au marbre, mais aujourd'hui la statue de Beethoven se dresse à Bonn envers et contre tous. Elle doit une fière chandelle à Liszt qui, bien sûr, ne dispose pas de l'argent nécessaire. Comment l'obtenir ? En reprenant les concerts, en renouant avec cette

vie de virtuose que Marie désapprouve. Entre Marie et la musique, son cœur balance mais cette fois c'est sans appel :

Mon piano, c'est, pour moi, ce qu'est au marin sa frégate, c'est ce qu'est à l'Arabe son coursier, plus encore peut-être, car mon piano, jusqu'ici, c'est ma parole, c'est ma vie ; c'est le dépositaire intime de tout ce qui s'est agité dans mon cerveau aux jours les plus brûlants de ma jeunesse ; c'est là qu'ont été tous mes désirs, tous mes rêves, toutes mes joies et toutes mes douleurs<sup>33</sup>...

Le Magyar errant reprend la vie nomade qui fut la sienne dans sa jeunesse. Marie ne peut retenir ses larmes ; Liszt ne la retient pas. Elle quitte Florence le 18 octobre. Liszt va avoir vingt-huit ans. Il ne s'agit nullement d'une séparation définitive. Disons que chacun vit sa vie en attendant. En attendant quoi ? De se quitter vraiment quatre ans plus tard. Marie fait une étape à Livourne, où Franz lui écrit :

Chère Marie,

Adieu, Adieu encore.

Ne me demandez point de vous parler de qui ni de quoi que ce soit aujourd'hui.

Je ne sais, et ne sens qu'une seule chose – c'est que vous étiez là – et que vous n'y êtes plus. Adieu donc – et laissez-moi toujours être à vous et n'être qu'à vous !

J'espère que vous ne serez point mécontente de moi dorénavant.

À vous mon amour, ma force et ma vertu. Votre souvenir (est-ce un souvenir – ou bien plutôt je ne sais quelle mystérieuse et continue présence dans les replis les plus intimes de mon être ?) n'importe, de quelque nom que vous le nommiez, ce souvenir me sera toujours une fortitude et un charme indicible<sup>34</sup>.

De Livourne, Marie embarque pour Gênes avec Blandine et deux domestiques, puis à Gênes, où la rejoignent Cosima et sa nurse pour Marseille (Daniel, encore nourri au sein à Palestrina, est confié à Mlle Lehmann, la sœur du peintre) et de Marseille enfin se met en route pour Paris, où elle arrive le 3 novembre et retrouve l'Hôtel de France avant de s'installer au 10 rue Neuve-des-Mathurins le 6 décembre, au cœur du faubourg Saint-Honoré. Quant à Liszt, si sa vie commune avec Marie s'achève, son histoire avec la gloire ne fait que commencer.

## SABRE AU CLAIR

Libre.

Plus libre que l'air, pareil aux Tziganes qui charmèrent son enfance hongroise, Liszt largue les amarres. Sa vie se confond avec des noms de villes : Bologne ; Venise, où le gondolier qui lui fait descendre le Grand Canal, abonné aux grands hommes, fut naguère pendant cinq

jours au service de lord Byron ; Trieste, où soufflent la bora et le sirocco, où la mer est furieuse, étoilée de pluie, et où il donne deux concerts, deux triomphes, fume, boit du café, s'ennuie, revoit la jolie chanteuse Caroline Ungher, qu'il ne laisse pas indifférente, l'écrit à Marie qui lui écrit moins ; Vienne, où il séjourne du 15 novembre au 17 décembre, donne six concerts, joue avec Marie Pleyel et tombe malade. Des inconnus l'applaudissent dans le hall de son hôtel, les pâtisseries vendent des gâteaux en forme de piano qu'ornent le nom de Liszt en sucre glace. La Hongrie l'invite et Liszt veut revoir la Hongrie. À Paris, Cosima prononce le nom de son père avec une moue adorable. Le 18 décembre, Liszt arrive à Presbourg à cinq heures du matin, joue le lendemain dans la salle de la Redoute. Presbourg l'acclame et Pest plus encore. Liszt y loge chez le comte Leó Festetics. C'est un honneur. Pour le comte. Le talent de Liszt vaut tous les quartiers de noblesse que d'ailleurs Festetics veut lui offrir pour adouber son génie national. Liszt demande à Marie de lui dessiner des armoiries, mais c'est un sabre qui marque l'apogée de sa gloire.

Le 4 janvier 1840, Liszt, vêtu du costume national hongrois, joue dans un Théâtre national bondé son *Grand Galop chromatique*, paraphrase de l'andante de *Lucia di Lammermoor* de Donizetti. La clameur est immense, les applaudissements ne cessent pas. Liszt exécute alors son arrangement de la *Marche de Rákóczy*, sorte de *Marseillaise* aristocratique hongroise, que salue un délire « presque de nature à réveiller les morts<sup>35</sup> ». Tandis qu'il s'apprête à regagner les coulisses, ce sont des magnats bien vivants qui montent sur la scène, menés par Festetics, pour lui offrir un sabre incrusté de pierres précieuses (rubis, turquoises, etc.) au nom de la nation, sous la férule autrichienne. Sur la lame est gravée l'inscription suivante :

Au grand artiste Ferenc Liszt

en reconnaissance de ses mérites artistiques et de son fervent amour de la patrie, avec l'admiration de ses compatriotes<sup>36</sup>.

Festetics prononce un discours, Liszt pleure à chaudes larmes, prend la parole à son tour, en français, pour déclarer la guerre à la médiocrité, au nom de son peuple :

Ce sabre, qui a été si vigoureusement brandi autrefois pour la défense de notre patrie, est remis à cette heure entre des mains faibles et pacifiques. N'est-ce pas là un symbole ? N'est-ce pas dire, Messieurs, que la Hongrie, après s'être couverte de gloire sur tant de champs de batailles, demande à cette heure aux arts, aux lettres, aux sciences, amis de la paix, de nouvelles illustrations ? N'est-ce pas dire que les hommes d'intelligence ont aujourd'hui aussi une noble tâche, une haute mission à remplir au milieu de vous ?

[...]

La lame est au fond. Qu'ainsi il y ait toujours dans nos œuvres sous les mille formes capricieuses dont se revêt notre pensée, comme la lame dans ce fourreau,

l'amour de l'humanité et de la patrie, qui est notre vie même<sup>37</sup>.

Le discours est aussitôt traduit en hongrois et les applaudissements expriment une émotion qui échappe à la grammaire. Ce soir-là, sur les planches du Théâtre national, se joue une épopée dont Liszt est le héros. Abasourdi, ivre de gloire, le virtuose prend au sérieux la mission artistique dont l'investit son pays. Dehors, le vent glacial de janvier ne le dégrise pas. Avec flambeaux et fanfare, cinq mille personnes l'escortent jusqu'à la demeure de Festetics. Tant d'amour. Trop d'amour. De son propre aveu, Marie en pleure « comme un veau » :

Comment voulez-vous que je reste insensible à de pareils triomphes. Cela est beau, grand, poétique ! oh que ne suis-je là ! toujours là ! quel pitoyable rôle je viens jouer ici ! vous renier à moitié !... éloigner mes enfants !... mais brisons là<sup>38</sup>.

Marie brûle de le revoir, s'efforce en vain de le rendre jaloux avec Edward Bulwer-Lytton, l'auteur des *Derniers jours de Pompéi* (1834). Réponse de Liszt, le 13 janvier :

Vous me demandez une permission d'infidélité ! chère Marie – mais vous ne me dites pas de nom, je suppose que c'est pour Bulwer. Peu importe.

Vous connaissez ma manière d'envisager ces sortes d'événements. Vous savez que pour moi les *faits*, *gestes* et actes ne sont rien – les sentiments, les idées, les *nuances*, surtout les *nuances*, *tout*. Je veux et j'aime que vous ayez toujours votre liberté, car je suis convaincu que vous en userez toujours noblement, délicatement.

Jusqu'au jour où vous me direz : tel homme a plus énergiquement senti, plus intimement compris ce que je *suis*, et puis *être*, que vous – jusqu'à ce jour il n'y aura point d'infidélité, et rien *absolument rien* ne sera changé entre nous.

Ce jour, laissez-moi vous le dire, n'arrivera point et ne peut pas arriver, j'en ai l'*intime et profonde conviction*<sup>39</sup>.

Pour désarmer l'accablante confiance de Liszt, Marie, jalouse de son intimité avec Marie Pleyel, essaie encore avec Potocki, l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* mais ne parvient pas à mettre Liszt en colère, ni même à se tromper elle-même :

Oh, la passion ! La passion injuste, aveugle, impérieuse, intraitable, folle, cruelle !... c'est bien beau la passion ! l'avez-vous jamais ressentie comme moi ? ma tête brûle rien que d'y songer ! Oh, je ne touchais pas à la terre alors ! chacune de vos paroles, chacun de vos regards m'ouvrait un coin du ciel ou de l'enfer<sup>40</sup> !

Marie est une amoureuse tragique promise à l'enfer, celui-là même qu'elle fait vivre à son amant. Sous le ciel hongrois, de Pest à Buda, Liszt poursuit sa tournée triomphale, donne un concert au bénéfice du violoniste Taborsky, que son instrument peine à nourrir. Le 11 janvier, Liszt revient au Théâtre national pour financer la création d'un Conservatoire national de musique et tient, pour la première fois, la



baguette de chef d'orchestre. Avant de quitter la ville, il prend soin de rendre visite aux franciscains, revoit le père Capistran Wagner qui lui parle du père, Dieu et le sien, Adam, dont le souvenir lui serre le cœur. Liszt repart pour Vienne. Nouveaux triomphes. Nouveau départ.

## HEURS ET MALHEURS DU CONCERTISTE

Liszt explore un continent englouti : le passé.

Le 18 février 1840, il joue pour les pauvres au Grand Casino d'œdenburg où, dix-neuf ans plus tôt, il s'était pour la première fois produit en public et s'emballe pour une femme « très belle<sup>41</sup> ». À quelques kilomètres de là se trouve Raiding, son village natal. Liszt y retourne. La population le fête. Les enfants mettent un genou à terre sur son passage. Liszt les fait relever avec difficulté. Cette déférence l'embarrasse. Quelques paysans lui baisent la main. Le curé lui fait visiter la petite maison où il passa son enfance et où vit désormais un forestier. Rien n'a changé. Ce pèlerinage n'arrache aucune larme à Liszt qui ne s'émeut que de l'absence de Marie : « J'ai revu tout cela sans attendrissement ; vous me manquiez – à vous seule ma tendresse et tout mon abandon<sup>42</sup>. » Liszt revoit Johann Rohrer, son maître d'école, assiste à une messe, participe au bal donné en son honneur, distribue ses ducats par centaines et repart habiter le présent.

Le présent, ce sont les lettres enflammées de Marie :

Vous ne savez pas assez ce que vous êtes pour moi ! vous ne savez pas ce qu'une parole, ce qu'un accent vont remuer de choses au plus profond de mon âme, que vous avez pouvoir de vie et de mort sur moi et que par Vous et de vous me viennent des joies indicibles comme d'inexprimables souffrances. Ah, je vous le jure et je puis vous le dire même aujourd'hui après cette longue absence, après tant de tristesses amassées entre nous, après vos fautes et les miennes plus grandes mille fois que les vôtres, jamais homme n'a été aimé ainsi !

Je ne puis me figurer le moment où je vous reverrai... les premiers accords que j'entendrai de votre main si puissante !... je sens que je vous dirai encore comme il y a cinq ans : allons au désert... et soyons tout l'un pour l'autre<sup>43</sup>.

Liszt retrouve sa Hongrie à œdenburg, dont il est nommé citoyen d'honneur. Les magnats, les comtes, c'est bien. Les Tziganes, c'est encore mieux. Ce peuple fier et dépenaillé, qui lui avait prédit un grand destin, le fascine encore. Il visite un de leurs campements ; leur musique le transporte. Il arrive à Prague le 3 mars. Une vieille connaissance l'y attend : Hermann Cohen. Ayant appris que Franz devait y jouer, le turbulent élève est venu le rejoindre depuis Paris. Descendu à l'hôtel Zum schwarzen Ross, le virtuose rencontre encore une fois un franc succès. Il aime Prague comme il a aimé Venise, se

promène dans la vieille ville, traverse la Vltava sur le pont Charles, achète deux pipes, fait battre les cils des filles de Bohême, joue devant plus de deux mille personnes et donne six concerts en huit jours. Égal à lui-même, il abandonne les 2 218 francs de recette de l'un d'eux au profit de l'hôpital des Élisabéthaines et de l'établissement des aveugles adultes, envoie près de 6 000 francs à Marie pour l'éducation des enfants. Les Praguais ne se montrent pas sourds à son talent, le plébiscitent tant et si bien qu'il faut organiser des concerts supplémentaires. Prague le fête et la fête l'épuise ; il rêve de repos. Il n'est pas près d'être exaucé. Le 14 mars, il est à Dresde. Le 16, il donne son premier concert. Robert Schumann est dans la salle. Liszt joue ses *Réminiscences de Lucia di Lammermoor* et son *Grand Galop chromatique*, accompagne la chanteuse Mme Schröder-Devrient sur des mélodies de Schubert. Le public adore. Schumann aussi :

Cette puissance, pour assujettir le public, pour l'enlever, pour le porter ou le laisser retomber, on ne peut certes la rencontrer chez un autre artiste, Paganini excepté, à un degré si éminent<sup>44</sup>.

Il écrit pourtant à Clara Wieck que Liszt lui semble un peu « clinquant<sup>45</sup> », hésite entre fascination et répulsion pour ce phénomène pianistique. Le virtuose continue son tour d'Allemagne. Le voici maintenant à Leipzig. Hermann est encore là et Schumann aussi ; le printemps pas encore. Il fait un temps épouvantable au bord de la Pleisse. L'accueil du public n'est pas meilleur. Liszt fait une expérience nouvelle, mêlée d'amertume : l'échec. Lui, le pianiste le plus célèbre du monde, aimé des foules, aimé des femmes, lui l'égal des princes est sifflé au Gewandhaus, le 17 mars. Sa transcription pour piano du scherzo et du finale de la *Symphonie pastorale* de Beethoven ne convainc pas les Leipzigais. Liszt en tombe malade, se met au lit, et décommande le concert prévu pour le lendemain. Schumann, Hiller et Mendelssohn viennent le réconforter. Mendelssohn lui apporte des sirops, des confitures et lui fait forte impression. Lui-même en fait une meilleure lors de son deuxième concert, qui a lieu quelques jours plus tard. Son interprétation du *Konzerstück* de Weber inverse la tendance. Les applaudissements succèdent aux sifflets du Gewandhaus. Épuisé, à bout de nerfs, Liszt retourne à Dresde donner un concert de bienfaisance, revient à Leipzig, en donne un autre et quitte la ville le 31 mars. Direction : Paris.

#### GÉNIE OBLIGE

Elle l'aime. Elle le hait. Six mois qu'elle ne l'a pas vu. Marie veut rejoindre Liszt à Meaux, le 4 avril, renonce au dernier moment pour

cause de fatigue. Du 8 avril au 5 mai, Liszt demeure à Paris, à l'Hôtel de Paris. Il joue chez la princesse Belgiojoso, dans les salons Érard, va au Théâtre-Français avec Marie d'Agoult, la mère de ses trois enfants. Pour les nourrir, le virtuose reprend la route, ou plutôt la mer puisqu'il traverse la Manche, retrouve l'Angleterre et ne s'y retrouve pas. Le public londonien l'apprécie, la critique beaucoup moins. Liszt fait figure d'histriion, de m'as-tu-vu qui casse tout. Paganini, son maître en virtuosité tapageuse, meurt à Nice le 27 mai. Liszt joue le 25 à Buckingham Palace devant la jeune Victoria, qui règne déjà sur la vieille Angleterre, charme lady Blessington qui dit de lui : « Quel dommage de mettre un pareil homme au piano<sup>46</sup> ! » Il s'agit d'un compliment. Marie le blâme pour sa prodigalité, mêle aux protestations d'amour mille récriminations. Elle a mal à la tête, souffre d'une phlébite, veut le rejoindre, ne veut plus. Finalement, elle arrive au début du mois de juin. Retenu par une répétition, Liszt ne peut aller l'accueillir, envoie à sa place son domestique, Ferco. Ça commence mal. Ça continue de même. Les amants descendent dans un hôtel de Richmond. Leurs espoirs sont vite déçus. Bientôt les disputes éclipsent la joie des retrouvailles. Le piano réclame Liszt à Londres. Marie le réclame à Richmond. Le virtuose ne peut jouer sans fausse note les deux partitions. Marie soupire. Sa jambe enfle. Elle reproche à Liszt d'aller à Londres et refuse pourtant de l'accompagner. Ils vont aux courses à Ascot. Sur la route du retour, les malentendus galopent et les reproches vont l'amble. C'est sans issue. Marie écrit à Franz le 18 juin : « Je ne puis faire autre chose en ce moment et probablement toujours que de rester absolument seule<sup>47</sup>. » Franz lui répond le 19 :

C'est là ce que vous aviez à me dire !

Six ans du plus absolu dévouement ne vous ont amenée qu'à ce résultat...

Et ainsi de beaucoup de vos paroles ! Hier (pour ne rappeler qu'un jour), sur toute la route d'Ascot à Richmond vous n'avez pas prononcé un mot qui ne fût une blessure, un outrage. – Mais à quoi bon revenir sur des choses aussi tristes, à quoi bon compter ainsi une à une toutes les plaies de nos cœurs. N'est-il pas mieux de souffrir et de se taire ? Vous mettez peut-être aussi ces paroles au nombre de celles que vous ne reconnaissez plus ! Mon langage est changé ! vous le dites du moins<sup>48</sup>.

Rien de nouveau entre Liszt et Marie qui, selon leur habitude, décrivent les figures éculées de leur mésentente : je t'aime, moi non plus. En revanche, Liszt, premier pianiste moderne, ne cesse d'innover sur le plan musical. Après ses soliloques musicaux de Rome, il invente à Londres une formule vouée à une certaine fortune : le récital. Le premier récital de l'histoire du piano a lieu le 9 juin 1840 au Hanover Square Rooms. Liszt et Marie quittent l'Angleterre à la fin du mois, arrivent à Bruxelles début juillet où ils rencontrent Fétis, qui se réconcilie avec Liszt, et le prince Félix Lichnowsky, qui devient son ami. Entre Liszt et Marie, la brouille persiste. Liszt continue seul sa

tournée qui le mène en juillet à Baden-Baden. Déjà les deux amants se manquent. Marie revient. Tout cela ne va nulle part. Liszt est à Bonn, où il remet dix mille francs au comité Beethoven. À Ems, il fait pleurer l'impératrice de Russie en lui jouant l'*Ave Maria* de Schubert. Mannheim, Mayence, Cologne, Francfort-sur-le-Main complètent cette tournée rhénane qui s'achève à la mi-août. Une autre commence en Angleterre. Le 16 août, Liszt et Marie se quittent à Rotterdam. Le 23 paraît dans la *Revue et Gazette musicale de Paris*, sous la signature de Liszt, l'article intitulé « Sur Paganini, à propos de sa mort » qui le pose en héritier du violoniste :

Envisager l'art, non comme un prompt moyen d'arriver à d'égoïstes jouissances, à une stérile célébrité, mais comme une force sympathique qui rapproche et unit les hommes ; élever sa vie à cette haute dignité dont le talent est l'idéal, faire comprendre aux artistes ce qu'ils pourraient, ce qu'ils devraient être ; dominer l'opinion par l'ascendant d'une noble vie, éveiller et entretenir dans les âmes l'enthousiasme du beau, si voisin de la passion du bien, telle est la tâche que devra s'imposer l'artiste assez fort pour aspirer à l'héritage de Paganini.

Cette tâche est difficile, mais elle n'est point impossible. De larges voies sont aujourd'hui ouvertes à toutes les ambitions ; une compréhension sympathique est assurée à tout homme qui mettra son art au service d'une conviction ou d'un sentiment. Chacun pressent pour la société des destinées nouvelles. Sans s'exagérer outre mesure l'importance de l'artiste dans les transformations sociales, sans proclamer en termes pompeux, ainsi qu'on l'a trop fait peut-être, sa mission et son apostolat, croyons que lui aussi a sa place marquée dans les décrets providentiels, et qu'il lui est donné de coopérer pour sa part à une œuvre durable et moralisatrice.

Que l'artiste de l'avenir renonce donc, et de tout cœur, à ce rôle égoïste et vain dont Paganini fut, nous le croyons, un dernier et illustre exemple ; qu'il place son but, non en lui, mais hors de lui, que la virtuosité lui soit un moyen, non une fin ; qu'il se souvienne toujours, qu'ainsi que noblesse et plus que noblesse sans doute :

GÉNIE OBLIGE<sup>49</sup>.

La formule restera. Mais si génie oblige, les mouches le contraignent à gagner sa vie. Les « mouches », ce sont ses enfants. Liszt repart sur les routes pour une tournée de six semaines dans le sud de l'Angleterre, qui n'a rien à envier aux tribulations de Molière et de son illustre théâtre. Lewis Henry Lavenue, entrepreneur de spectacles, croit tenir avec Liszt le contrat de sa vie, lui offre cinq cents guinées par mois, ce qui est beaucoup, vraiment. Mais la tournée s'avère improbable. Lavenue, imprésario malheureux, ne rentre pas dans ses frais. Le public ne se déplace pas toujours : soixante personnes à Chichester, trente à Portsmouth ! Liszt prend la chose avec philosophie. En outre, il n'est pas seul dans l'aventure. La petite troupe ambulante se compose, entre autres, des chanteuses Luisa Bassano et Mlle de Varny, du harpiste, chanteur et compositeur John Orlando Parry, auteur de rengaines comiques. De bide en fiasco, les artistes se produisent midi et soir, jouent au whist le dimanche. Liszt

réduit sa consommation de cigares et de café, mais se découvre une passion pour la bière brune Porter qui le grise comme la vitesse : les saltimbanques parcourent 1 878 kilomètres en un peu plus d'un mois. Newport, Southampton, Salisbury, Plymouth, Exeter, Bath, Derby, Nottingham, Mansfield, Cambridge, Brighton, entre autres, défilent. Entre Nottingham et Mansfield, Liszt tient à faire un détour par Newstead Abbey pour visiter le manoir de lord Byron qu'enlumine le soleil de septembre. Il s'y couche sur l'herbe humide et regarde le vol des corbeaux, voit la coupe que l'excentrique auteur de *Don Juan* s'était fait tailler dans le crâne d'un moine, le tombeau de son chien, etc. Liszt a pris froid sur l'herbe, met un peu de quinine dans sa bière brune, retrouve sa comtesse blonde au début du mois d'octobre, à Fontainebleau, symphonie d'automne. Marie l'y attendait en se grisant de silence, en marchant dans la forêt. Ils marchent ensemble pendant deux semaines. Blandine et Cosima se chargent de l'ambiance, que ne troublent pas l'article haineux de Blaze de Bury dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 octobre. Depuis son épopée hongroise, Liszt est le héros malgré lui de la comédie parisienne. Dans *Le Miroir drolatique* du 8 juillet, Lorentz l'a dessiné à cheval, sabre au côté, parmi une armée de cavaliers hongrois. La caricature est assortie de ce poème railleur :

Entre tous ces guerriers, Liszt seul est sans reproche  
Car, malgré son grand sabre, on sait que ce héros  
N'a vaincu que des doubles croches  
Et tué que des pianos<sup>50</sup> !

Il en tue d'autres à Hambourg où le retient une série de concerts du 26 octobre au 11 novembre. On se bat pour le voir jouer. Liszt s'ennuie dans son hôtel de luxe, le Stadt London. Il se console avec Marie qu'il retrouve à Dunkerque du 15 au 23 novembre. Ils n'ont pas le temps de se disputer, semblent passer une semaine voluptueuse dans leur chambre d'auberge, répondent ensemble à Blaze de Bury dans *La Revue des Deux Mondes*, se quittent à Calais sans les angoisses habituelles. Leur histoire continue. Liszt rempile avec Lavenu et son équipe de bras cassés, qu'il rejoint à Oxford le 24 novembre. Miss Steele a remplacé Mlle de Varny. Cette fois, le nord de l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse figurent au programme. Liszt souffre d'une rage de dents, se fait arracher une molaire à Liverpool, boit du thé vert et lit Bossuet, achète pour Marie deux robes en popeline, une noire et une bleue. Les routes sont mauvaises et le blizzard se met de la partie vers Dublin, clairsème les auditeurs. La troupe de Lavenu traverse la mer d'Irlande, voyage de nuit, brave la neige, le froid, les tempêtes, les avanies de la route. Cette vie de grands chemins, semée d'imprévus,

est le lot des virtuoses. La richesse n'est pas toujours le salaire de la fatigue. Lavenu achève la tournée avec plus de mille livres de déficit. Grand seigneur, Liszt dégage Lavenu de ses obligations contractuelles. À Paris, Marie se brouille avec Anna Liszt, fait pleurer Émile de Girardin, son nouveau soupirant. Elle et Franz s'écrivent beaucoup, pas toujours des choses agréables. Liszt met quatre jours pour traverser la Manche, joue chez Fétis, à Bruxelles, le 11 février. Puis Anvers, Liège et retour à Paris où il passe le mois d'avril. Malgré son affection pour Hermann Cohen, Liszt doit renoncer à ses services. Tout dévoué qu'il se montre, le jeune homme est instable et peu apte à se charger de l'intendance des tournées. Joueur, flambeur, il achèvera sa vie aventureuse dans l'ordre des Carmes déchaussés, sous le nom du père Augustin Marie. Marie, qui ne l'aime guère, lui trouve un remplaçant : Gaetano Belloni entre au service de Liszt en février 1841. Celui que Heine surnomme sans charité « le caniche de Liszt » joue un rôle de premier plan auprès du virtuose : agent, secrétaire, imprésario, conseiller, homme de confiance, médiateur dans ses affaires familiales, etc. Bref, Belloni sait se rendre indispensable, suit Liszt comme son ombre, lui sert d'amer dans la haute mer de sa vie vagabonde.

Le 25 avril 1841, Liszt participe à un concert donné à la salle du Conservatoire afin de recueillir des fonds pour l'érection du monument à Beethoven. Berlioz dirige l'orchestre. Mais le public dirige le concert. Alors que seules des œuvres de Beethoven se trouvent inscrites au programme, il trépigne et réclame bruyamment que Liszt joue sa *Fantaisie sur Robert le Diable*, de Meyerbeer. Liszt s'exécute à contrecœur : « Je suis le serviteur du public, cela va sans dire<sup>51</sup>. » Autrement dit, le client est roi : servitude et grandeur du virtuose. Dans la salle, le jeune homme qui assiste au concert pour le compte du journal *Abendzeitung*, de Dresde, est ulcéré. Il peine à imposer sa musique et, quelques mois auparavant, avait rendu visite à Liszt qui, entouré d'une véritable cour, n'avait pu lui prêter beaucoup d'attention. Il n'est pas un fervent admirateur de la musique du pianiste, mais sa notoriété l'attire et il compte bien l'utiliser. Il y parviendra.

Ce bouillant jeune homme s'appelle Richard Wagner.

#### ACCELERANDO

Il voyagea.

Il connut la mélancolie des hôtels, les froids réveils en voiture, l'étourdissement des villes et des concerts, l'amertume des sympathies interrompues. Cette vie de pianiste international, que transissent les

matins glacés de l'Europe centrale, que réchauffent tour à tour les feux des campements tziganes et les nuits chaudes de l'Espagne, s'avère trépidante et monotone. L'exception est sa norme. Chaque tournée de Liszt est un roman. Impossible de tous les écrire. Accélérons.

La vie de Franz Liszt devient un marathon pianistique. Il va durer six ans. Six ans à sillonner la France (Lille, Reims, Nantes, Metz, Nancy, Dijon, Mâcon, où il demande en vain la main de Valentine de Cessiat, la nièce de Lamartine ; Nîmes, Marseille, Toulon, Bayonne, Agen, Bordeaux, Toulouse, Montpellier, etc.). Un passage à Pau met un peu de mélodrame dans l'épopée. Liszt y croise un aimable fantôme : Mme d'Artigaux, née Caroline de Saint-Cricq. Liszt lui compose un lied. Caroline traîne son ennui au pied des Pyrénées, Liszt promène sa mélancolie de virtuose errant aux quatre coins du monde. Ils partagent une seule chose : le passé. Le présent dévore Liszt, qui avale les kilomètres.

Six ans à écumer l'Europe de Berlin à Varsovie, de Copenhague à Gibraltar, de Cadix à Lisbonne. Sans oublier des incursions triomphales à Saint-Pétersbourg, à Constantinople, où il dépayse son doigté, joue sur un piano Érard pour le sultan Abdul-Medjid en regardant le Bosphore et la mer de Marmara, se voit décoré par Sa Hautesse de l'ordre du Nichan-Iftikhar. C'est sa *Glanz Periode* (période de splendeur). Liszt joue pour toutes les cours, pour toutes les causes. Partout sa réputation le précède et partout il la rejoint, fidèle à sa légende, laisse après lui un sillage d'argent et de notes qui vibrent longtemps dans la tête de ses admirateurs. Ses prestations s'avèrent de véritables *shows*. Regardez-le bondir sur l'estrade, jeter sous le piano ses gants de chevreau blanc. Si d'aventure des princes élèvent la voix pendant qu'il joue, Liszt s'arrête tout net. Il porte toujours les cheveux longs, ce qui déplaît au martial Nicolas I<sup>er</sup>. Le tsar de Russie n'est pas un plaisantin. Ses cheveux sont rares, ses idées conservatrices. Sa manière d'accueillir le virtuose, en avril 1842, est un chef-d'œuvre d'indélicatesse :

- Nous sommes presque compatriotes, monsieur Liszt ?
- Sire...
- Vous êtes hongrois, n'est-ce pas ?
- Oui, Majesté.
- J'ai un régiment en Hongrie<sup>52</sup>.

Le pianiste se venge en lui jouant une marche hongroise. Entre la star du piano et le tsar de Russie, le courant passe mal. Il ne passe plus du tout le soir où Nicolas I<sup>er</sup> s'avise de parler à son aide de camp tandis que les mains de Liszt courent sur le clavier. Les mains

s'arrêtent. Le silence pèse. Le tsar se lève, demande à Liszt pourquoi il a cessé de jouer. Liszt répond avec une déférence ironique : « Quand Votre Majesté parle, tout autre doit se taire. » L'autocrate ne comprend pas vraiment et quand il comprend n'apprécie vraiment pas : « Monsieur Liszt, votre voiture vous attend. » Son crime de lèse-musique n'autorise pas le crime de lèse-majesté. Liszt s'incline en silence, regagne son hôtel. Une demi-heure plus tard, un officier de police l'y rejoint, lui annonce qu'il dispose de six heures pour quitter Saint-Pétersbourg. Deux empereurs pour une seule ville, c'est trop. Liszt part sans emporter le couple d'ours savants que lui a offert le tsar, encombrant cadeau pour un homme libre, véritable héros en Hongrie, où les espions de Metternich ne le lâchent pas d'une semelle. Il se déplace dans une voiture luxueusement aménagée dont le timon n'est parfois pas loin de céder sous les assauts enthousiastes de ses admirateurs, croule lui-même sous les titres honorifiques et les présents somptueux (baguettes d'argent, couronne de laurier en or, pièces d'argenterie, cassette cloutée de pierres précieuses *made in* Constantinople, jades, meubles de valeur, etc.), est nommé maître de chapelle honoraire à la cour de Weimar en novembre 1842, première étape vers la vie plus sédentaire qu'il appelle de ses vœux. En attendant, il compose à Klausenburg, en Transylvanie, sa première *Rhapsodie hongroise* (1846) après avoir entendu jouer des Tziganes ; vit comme ils jouent, avec frénésie, avec urgence, communie avec son piano, mais se confesse moins qu'avant, devient franc-maçon dans la loge de l'Union, à Francfort, en septembre 1842, oublie un peu le chemin de l'église, mais pas celui de Dieu, donne un concert à Cologne la même année pour l'édification de la cathédrale. Dandy catholique, il est vêtu avec recherche, plus « gravure de mode » que jamais (pardessus anglais, souliers vernis, chapeaux haut de forme), promène sa dague de virtuose byronien sous tous les ciels d'Europe, dont il fait le tour, et aussi celui de la question : après avoir inventé le récital et révolutionné le piano moderne, il aspire à la solitude pour en découdre avec les rythmes, pour inscrire son nom au panthéon des grands compositeurs que la gloire échevelle.

Si le papier à musique lui manque, l'argent lui brûle les doigts. Le propriétaire de l'hôtel Zur Frankfurt, à Vienne, en sait quelque chose. Il semble mal à l'aise en ce jour d'avril 1846. Son très célèbre client, dont les cheveux longs commencent à grisonner, occupe depuis quinze jours une suite somptueuse dans son établissement et ne veut pas le payer. Pas tout de suite. Le pianiste met à profit son bref séjour dans la capitale autrichienne pour prendre un peu de repos et n'enchaîne pas les récitals avec sa frénésie coutumière. Pas de musique, pas de florins, et Liszt en doit mille à l'hôtelier. Comme il mange plus de caviar que de goulasch, donne chaque soir un banquet pour ses amis,



l'argent liquide a tôt fait de se tarir dans les poches du dispendieux qui, heureusement, s'apprête à partir pour Prague, où la série de concerts qu'il doit donner va le renflouer sous peu. Il propose au propriétaire de l'hôtel de régler la note à son retour, prévu dans six semaines. La maison ne fait pas crédit, même au plus grand pianiste du monde. Liszt, dont les amis sont solvables, en trouve un, qui occupe à Vienne un poste important, pour lui avancer les mille florins. Une fois qu'ils lui sont parvenus au Zur Frankfurt, Liszt laisse alors libre cours à son sens de la mise en scène. Admirez le spectacle : la cigale hongroise fait mettre en rang tout le personnel dans le hall de l'hôtel et, ostensiblement, remet les florins à la fourmi autrichienne. Une fois la somme versée, il laisse aux domestiques le pourboire royal de deux cents florins. Qu'on se le tienne pour dit : Liszt méprise l'argent, donne aux pauvres des sommes considérables. Sa générosité est proverbiale. Liszt est le contraire d'un bourgeois, véritable météore dans le ciel de la Vienne Biedermeier. Il ne thésaurise pas, n'accumule pas, répand son argent comme son génie. Liszt distribue ses deniers avec une générosité saisissante, verse une grande partie des sommes qu'il gagne à des œuvres caritatives, aux victimes du grand incendie de Hambourg (1842), aux orphelins de Moscou (1843), de Lisbonne (1845), entre autres, sans parler des particuliers qui bénéficient souvent de ses largesses. On ne compte plus ses dons.

Dépense d'énergie, dépense d'argent, mise étudiée, orgueil, ferveur, insolence : Liszt est décidément l'ancêtre des *rock stars*. À Berlin, en 1842, la « lisztomanie » atteint des sommets : les femmes montent son portrait sur leurs broches et leurs camées. On veut lui parler, le toucher. Pendant ses concerts, ses admiratrices se jettent sur lui pour essayer de lui arracher une mèche de cheveux, un mouchoir de soie, d'autres se précipitent sur les cordes du piano, que Liszt casse toujours avec le même allant, pour s'en faire des bracelets ; une dame s'agenouille et lui demande la permission de lui baiser le bout des doigts. D'autres *groupies*, plus fétichistes encore, vont jusqu'à verser le fond de ses tasses de café dans des fioles de verre ; d'autres encore récupèrent les mégots de ses cigares, les placent dans leur décolleté, portent des gants à son effigie. Un marchand d'objets d'art, flairant l'aubaine, tire profit de cette hystérie : il fabrique des plaques de verre avec son portrait et les vend comme bijoux. Les adolescentes d'aujourd'hui placarderaient son *poster* dans leur chambre, tenteraient de lui dérober un autographe, un baiser, un regard à l'issue d'un spectacle. La folie Liszt fait rage. À Berlin toujours, la célèbre tragédienne Charlotte von Hagn, cheveux blonds, yeux bleus, vingt et un ans, lui écrit des poèmes :

Poète, ce qu'est l'amour, ne me le cache pas.

– L'amour, c'est le souffle de ton âme suave.  
Poète, ce qu'est un baiser, apprends-le-moi.  
– Écoute : plus il est bref, plus ton péché est grave<sup>53</sup>.

Cette école du baiser inspire Liszt. Il compose pour ces vers une musique peu propre à charmer les oreilles de Marie qui, décidément, doivent siffler. Car à Berlin, il y aussi Bettina von Arnim. Cette muse de cinquante-sept ans à la séduction intacte, femme de lettres aux idées progressistes qui fut l'amie de Beethoven et de Goethe, tient avec Liszt un nouveau grand homme. Ce dernier boit ses paroles, dévore ses lettres :

Par où que ce soit que tu me touches, tu éveille chez moi le besoin de me rendre meilleure, un désir de l'effort comme on l'éprouve dans les premiers ravissements de la vie. [...] Tu le sais bien, qu'entre tous ceux qui t'ont fêté il en est peu qui t'aient compris. Mais la jeunesse a pressenti la sainte ardeur de ton génie. Je te veux du bien ; je t'aime. Le temps m'a arrosée de sa fertilisante pluie ; en moi germent et poussent les grains secrets du plus haut vouloir. Réjouis-toi. Ne demande rien d'autre au destin que le pouvoir d'ouvrir à la jeunesse le monde enchanté des héros<sup>54</sup>.

Un héros, en effet. Son départ de Berlin, le 3 mars 1842, se passe de commentaires. Le peuple se presse sur la Schlossplatz et dans Königstrasse, crie vivat sur son passage ; Guillaume et Élisabeth, les époux royaux, font des signes d'adieu depuis les fenêtres de leur palais. Six chevaux blancs tirent le carrosse qui le reconduit aux portes de la ville ; trente voitures le suivent et le prince Lichnowsky l'escorte à cheval. L'université de Berlin suspend ses cours et cinq cents étudiants en uniforme le suivent jusqu'à deux lieues de la ville, etc. C'est du jamais-vu dans l'histoire de la musique. Pareil phénomène suscite l'engouement, mais aussi le rejet. Certains dénoncent la vulgarité de ce phénomène de foire. Le critique Henri Heine, plus felleux que jamais, ironise sur les « frais d'ovation<sup>55</sup> », autrement dit prétend que Belloni paie les services d'une claque. Ce qui reste à prouver. La célébrité de Liszt, en revanche, ne fait aucun doute.

On l'adule, on l'idolâtre, on le jalouse, on le déteste. Les fabricants de pianos se damneraient volontiers pour qu'il adopte les instruments sortis de leurs ateliers. Liszt provoque tous les sentiments, à l'exception de l'indifférence. Il fait pleurer d'émotion de très sérieux critiques. Rivé à son piano, il joue sans cesse, toujours entre deux hôtels, entre deux villes ; supporte tant bien que mal le « collier de misère<sup>56</sup> » que ce « métier qui tuerait plusieurs chevaux<sup>57</sup> » le contraint de porter. Cette existence l'épuise. Des rides creusent son front. Sa peau est pâle comme celle d'un vampire. Le démon romantique a trente ans à peine. Il soigne sa lassitude des estrades à coups de cigares et de cognac. Le remède ne lui vaut rien, mais enfin il tient.

Le 6 janvier 1842, de Berlin, il écrit à Marie qu'il a du mal à supporter les concerts et les succès. Coquetterie ? Même pas. Liszt ne s'appartient plus ; il est l'esclave de sa gloire. Le jouet du public, ce monstre innombrable dont il peine de plus en plus à supporter la « rage ». Le 8 décembre 1842, Liszt a le spleen à Utrecht :

Je n'ai pu me rattacher à rien ; je quitterai toutes ces besognes si factices, si inutiles, comme on quitte un manteau usé, le jour que je croirai que vous serez encore heureuse de vivre avec moi.

Mais, que ce soit travers d'esprit, dureté de cœur, ou aveuglement d'esprit et de cœur à la fois, je n'ai point cru que je suffisais à votre vie, et dans l'alternative j'ai préféré cette vie de vagabondage à une stagnation malade qui m'aurait tué sans vous faire vivre.

Je ne me le dissimule point – ma vie depuis trois ans n'est qu'une série d'excitations fébriles et souvent volontaires, aboutissant aux dégoûts, et aux remords. Il me faut *dépenser*, et dépenser encore la vie, la force, et l'argent et le temps sans jouissance dans le présent, sans espoir dans l'avenir.

Je me suis comparé au joueur, moins l'émotion incessante, la soif inaltérable – je pourrais me comparer encore à un homme s'en allant à travers champs, arrachant et jetant aux vents fleurs, fruits et arbres et graines, sans ensemençer, ni labourer, ni greffer.

Ma santé est restée de fer. Ma force morale n'a point diminué ; mon caractère s'est peut-être plus vigoureusement trempé – sont-ce des conditions de bonheur ? L'Idéal est-il encore possible ? – je ne saurai répondre – c'est à vous de le déterminer<sup>58</sup>.

Il aime encore Marie, à qui s'adressent ces lignes. Marie l'aime encore. Tout cela ne finira jamais. Sa vie exténuante le rend presque fou d'épuisement. Il vit sur les nerfs, sur les cimes, finit par manquer d'oxygène. Il est l'objet permanent de toutes les attentions. Sa vie est un spectacle :

Tous les jours je me lève vers 9 heures. De 9 à 1 ou 2 heures vont et viennent environ une cinquantaine de gens dans ma chambre. Schober me disait l'autre jour que quand il lui arrivait de faire un tour de promenade sous les Linden (c'est le point central de Berlin), en sortant de chez moi, les Linden lui semblent déserts. Que me veulent tous ces gens ? La plupart de l'argent, quelques-uns (surtout des jeunes gens) viennent simplement pour me voir assis ou levé, d'autres pour dire qu'ils m'ont vu et qu'ils viennent chez moi, d'autres (et surtout des Lumpen) pour faire des correspondances de journaux<sup>59</sup>.

Le pauvre Liszt apprend à ses dépens que la transparence est la pire des prisons. Le 25 janvier 1842 :

Je suis horriblement nerveux – malade – épuisé.

Il y a 4 jours, je suis tombé à la renverse, le délire m'a pris pendant plus de deux heures et à l'heure où je vous écris je me suis retiré dans une autre chambre de l'hôtel – laissant mon appartement à Belloni et Lefèvre et priant *tous* mes ami de ne pas venir me voir pendant au moins 4 jours. Je me sens un dévorant besoin de repos<sup>60</sup>.

Liszt n'en peut vraiment plus, ressent une détresse qui n'est pas feinte, compose, vers 1845, un lied intitulé : *Je voudrais disparaître*, dont la mélodie s'affranchit de sa virtuosité habituelle. Tout est dit. Le pianiste apatride troquerait volontiers sa vie brillante et misérable contre un ermitage :

Je me sens une grande fatigue de vivre – et un indicible besoin de repos et de... langueur. [...] Je ne sais vraiment comment je ferai pour me débarbouiller de cette carrière de virtuose<sup>61</sup>.

À la faveur de ses pérégrinations en Rhénanie, dans la région de Siebengebirge, il trouve une paisible retraite dans l'île de Nonnenwerth, sur le Rhin, plantée de mélèzes et de peupliers, où il loue un couvent reconverti en auberge. Jusqu'en 1843, cette oasis rhénane, près des villes de Bonn et de Cologne, abrite ses retrouvailles avec Marie. Au cœur de l'été, les Robinson du Rhin dérivent parmi les cabanes de pêcheurs et les légendes germaniques, tentent en vain de mettre leur bonheur à l'ancre. Liszt reprend des forces entre deux tournées ; Marie, qui voyage sous le nom de Mme Mortier-Defontaine, regarde passer les bateaux qui emportent au loin ses illusions. Le courant du fleuve ne vaut pas la surface miroitante des lacs suisses : Franz a beau composer pour elle le lied *La Lorelei*, Marie se languit sur son île déserte. L'été 1841, à peine revenu de Copenhague, Liszt donne à sa muse quelques baisers et puis s'en va, repart pour Bonn, pour Ems, donner des concerts, toujours des concerts. Marie n'y tient plus et le 10 août :

Mon cher Franz, ma *folie* me reprenant au cerveau je ne puis plus y tenir. Je me sens incapable de vivre dans ces agitations perpétuelles. Vous ne pouvez pas comprendre cela, ainsi donc cessons nos tristes discussions et laissez-moi me retirer devant ces touchants dévouements qui naissent en foule sous vos pas. Je pars pour Paris. Je vous serai meilleure comme amie que comme amante. Je sais très bien que je n'ai rien à vous reprocher mais je sais aussi... je ne sais rien si ce n'est que je souffre et que je vous ferais éternellement souffrir en restant. Ainsi donc adieu. [...] Adieu, Franz, ceci n'est pas une *rupture mais un ajournement*. Dans cinq ou six ans nous rirons ensemble de mes tortures d'aujourd'hui<sup>62</sup>.

Ils vont rire jaune.

LOLA MONTES

Liszt est las de sa vie sublime et Marie sublime sa vie. Le lundi 19 mai 1842 :

L'esprit de Dieu qui me travaillait depuis longtemps parle en ce moment avec

force et clarté à mon âme. Je me sens appelée. [...] Une grande paix est descendue dans mon cœur. Je vais à Dieu comme j'allais à vous à Bâle<sup>63</sup> !

Liszt entend bien rester le seul dieu pour sa mystique du faubourg Saint-Honoré, dont les envies de couvent passeront, d'ailleurs. Lola Montes n'a jamais éprouvé pareille tentation. Née Eliza Gilbert à Limerick, Irlande, en 1818, cette figure pittoresque de l'époque romantique avait vécu au Pendjab et en Angleterre avant d'écumer l'Europe en agitant des castagnettes, affublée de jupons rouges et violets, et de promener ses yeux vifs sur tous les mâles à la ronde. Cette piètre artiste est une grandeoureuse. Elle a la peau blanche, les cheveux ondoyants, la bouche voluptueuse. Sa taille exquise semble appeler les étreintes. Ses pieds mignons foulent plus sûrement les tapis d'alcôve que les planches des théâtres.

Lola Montes entend bien se servir de ses appas pour prendre un parti princier, y parviendra en 1846 auprès de Louis I<sup>er</sup> de Bavière, qui la fera comtesse avant d'être renversé. Des rumeurs tenaces prétendent que Liszt fut son amant. Rien n'est moins sûr. Il est certain, en revanche, que le virtuose et la danseuse se rencontrent à Dresde à la fin de l'hiver 1844. Liszt vient d'obtenir un succès éclatant au Grand Théâtre de la ville, où il a joué au profit de la fondation Naumann le 22 février. Le 29, il assiste à une représentation d'un opéra de Wagner, *Rienzi*, donnée spécialement à son intention. Lola l'y accompagne, effarouche Wagner qui bat en retraite en voyant Liszt flanqué d'une si tapageuse créature. D'aucuns prétendent qu'elle aurait suivi Liszt dans plusieurs villes d'Allemagne, et qu'il serait parvenu à lui fausser compagnie au moyen d'un stratagème : donner un pourboire à un portier d'hôtel pour qu'il enferme Lola dans sa chambre, le temps pour lui de plier bagage et de jouer les filles de l'air. Vraie ou fausse, l'aventure supposée de Liszt et de Lola fait jaser, nourrit les journalistes en mal d'inspiration et les propos salonnards, griffe au passage le cœur de Marie, si lasse de ces « publicités grossières<sup>64</sup> », des passades sans lendemain qu'on prête au père de Blandine, Cosima et Daniel.

#### POUR EN FINIR AVEC MARIE

Cette histoire de plus est une histoire de trop.

Résolue, Marie veut en finir avec cette impossible histoire d'amour. Quelques semaines auparavant, elle écrivait déjà à Liszt :

Mon courage s'accroît chaque jour. Je n'ai plus ni rire, ni larmes, ni joie, ni peine et il me semble que je marche plus lestement à mesure que se détachent de moi ces

espérances acharnées qui me suivaient comme des mendiants et voulaient une part de mon âme<sup>65</sup>.

La réponse de Liszt, le 16 février, attisait le brasier qui n'allait plus tarder à consumer leur histoire :

Vous n'espérez plus rien, vous n'avez plus ni rire, ni larmes, ni joie, ni peine – Et que puis-je donc avoir, moi ! Vous ne croyez plus à mes paroles, vous ne voulez plus ni comprendre ni excuser les tristes exigences de ma vie, telle qu'elle s'est faite. Que puis-je donc vous dire ? Et pourquoi vous écrire ! [...]

Il n'y a point de parité, nul parallèle possible dans nos deux vies, m'assurez-vous ? Soit ; je ne discuterai point. Mais au moins, si ma conscience est mauvaise, je ne me chargerai point d'un rôle plus mauvais encore : celui d'être votre mauvaise conscience.

Selon vous je me suis mis dans l'impossibilité absolue de vous être bon à quoi que ce soit *socialement*. Le peu d'esprit que la nature m'a donné en partage ne suffisant pour comprendre en aucune façon cette assertion, vous me permettrez de vous croire simplement sur parole et de continuer à vous être dévoué de cœur et d'âme – à défaut de mieux. [...]

Les *publicités grossières* ne manquent déjà pas à votre sens ; il est difficile qu'il y ait crescendo des orgies d'Allemagne et de Varsovie... Plus difficile encore d'ajouter une goutte d'amertume à ce flot... que je veux contenir<sup>66</sup>.

Pour ne rien arranger, Hermann Cohen, que la comtesse n'a jamais apprécié, s'est emparé de quelques-unes de ses anciennes lettres à Liszt et menace de les faire publier. Le misérable fait ses gammes de maître chanteur. Entre les amants de Genève, tout sonne faux désormais. Liszt arrive à Paris en avril, descend à l'Hôtel Byron. Lola Montes danse à l'Opéra aussi mal que partout ailleurs, perd un chausson. Marie perd patience. Liszt et elle dînent ensemble, pas vraiment en amoureux. L'amertume figure au menu. Les assiettes ne volent pas, mais la dispute éclate. Tout va mal, très mal, et le lendemain, Marie écrit à Liszt sa volonté de rompre :

Si je n'avais pas la conviction, mon cher Franz, que je ne suis et ne puis être dans votre vie qu'une douleur et un déchirement importun, croyez bien que je ne prendrais pas le parti que je prends dans la plus profonde douleur de mon âme. Vous avez beaucoup de force, de jeunesse et de génie, beaucoup de choses repousseront encore pour vous sur la tombe où va dormir notre amour et notre amitié<sup>67</sup>.

Liszt l'assaille de billets qui restent sans réponse, apprend que Marie veut quitter Paris pour aller se reposer chez sa mère, en Touraine, insiste pour la revoir. Il n'est pas déçu. Lors de leur entrevue, Marie lui reproche ses « dissipations effrénées » et lâche : « Je veux bien être votre maîtresse, mais non pas une de vos maîtresses<sup>68</sup>. » Reste à régler la question des enfants, dont les amants se disputent la garde. Ils seront finalement confiés à leur grand-mère maternelle. Liszt, requis par ses tournées puis ses obligations de maître de chapelle à Weimar,

ne les verra pas pendant huit ans. Au lendemain de sa rupture avec la comtesse, il demeure abasourdi :

Je suis fort triste et profondément affligé.

Je compte une à une toutes les douleurs que j'ai mises dans votre cœur. Et rien ni personne ne pourra jamais me sauver de moi-même.

Je ne veux plus ni vous parler, ni vous voir moins encore vous écrire.

Ne m'avez-vous pas dit que j'étais comédien ? Oui, à la façon de ceux qui joueraient l'athlète mourant après avoir bu la ciguë.

N'importe.

Le silence doit sceller les tortures de mon cœur<sup>69</sup>.

Marie ne semble plus au diapason de ses souffrances, se laisse envahir par son amour retourné en haine : on appelle ça la passion et d'habitude ça finit mal. Cette fureur nouvelle nourrit sa correspondance. En mai, elle écrit ainsi à Georges Herwegh :

Qu'ai-je à faire [...] avec un Don Juan parvenu, moitié saltimbanque, moitié escamoteur, qui fait disparaître dans sa manche les idées et les sentiments, et regarde avec complaisance le public ébahi qui bat des mains<sup>70</sup> !

Cette autre lettre, envoyée à une amie dont l'identité échappe aux biographes, avance l'idée, bientôt obsessionnelle chez Marie, selon laquelle Liszt serait un compositeur raté :

Liszt est incapable aujourd'hui d'une volonté ou d'un sentiment durable ; il aura des lueurs de regret qui n'iront pas jusqu'à lui faire voir clair dans son propre cœur. Il ne comprendra jamais ce qu'il doit à ses propres enfants, pas plus qu'il n'a compris que pour traverser la vie d'une femme comme moi, il fallait autre chose que de bien jouer du piano<sup>71</sup>.

Marie apaise sa colère en prenant la plume. Chez sa mère, elle travaille à un roman qu'elle a commencé à écrire avec un « extrême enthousiasme<sup>72</sup> » dès novembre 1843, avant même sa rupture avec Liszt. *Nélida*, transposition limpide de leur histoire tourmentée, où elle s'adjuge sans vergogne le beau rôle, paraît deux ans plus tard. Daniel Stern – le pseudonyme masculin que Marie, à l'instar de George Sand, s'est choisi pour aborder la carrière d'écrivain – y fait du pianiste, rhabillé en artiste peintre, un portrait féroce. Guermann Régnier, alias Franz Liszt, y apparaît comme un créateur capricieux, affligé d'un orgueil démesuré, gouverné par ses pulsions et incapable de peindre après sa rupture avec Nélida, alias Marie d'Agoult. Une fois son inspiratrice sortie de son existence, Guermann perd son génie. Chargé de peindre des fresques sur les murs d'une chapelle, il se montre incapable d'honorer sa commande. Les murs restent blancs. Le papier de Marie, en revanche, se couvre de mots, de phrases que trace une plume trempée dans le fiel et le ressentiment. Liszt est à présent son

meilleur ennemi. Voici son portrait selon Daniel Stern :

Guermann était doué de facultés rares. Il avait, à s'y méprendre, toutes les apparences du génie : une perception vive, un enthousiasme communicatif, une facilité merveilleuse, de la flamme dans la parole et sous le pinceau, une volonté opiniâtre, une fierté indomptable, la soif du beau sous toutes ses formes. Mais il y avait dans son organisation une lacune énorme qui paralysait tous ses dons et devait les rendre funestes à lui et aux autres. Il ne possédait que la force d'expansion. La force de concentration, celle qui fait les philosophes, les grands caractères et les véritables artistes, lui manquait. Il allait obéissant à tous ses instincts, à des impulsions contradictoires que rien ne réglait ni ne réfrénait. Guermann était incapable de concevoir un ordre général et de s'y assigner sa place. Pour tout dire en un mot, il manquait de conscience, et ne connaissait de bien et de mal que le succès ou l'échec de ses âpres désirs. Aussi, quoique doué d'une grande générosité de nature, était-il, par le fait, d'un épouvantable égoïsme. Les circonstances n'avaient pas peu contribué à fortifier cette personnalité démesurée. Aucun contrepoids n'avait été donné à ses penchants. Son éducation première, dans un village, sous les yeux d'une mère subjuguée, avait été à peu près nulle, et, du jour où sa vocation se déclara, presque tout son temps fut consacré à l'exercice matériel de son art. Ainsi livré à lui-même, il lut beaucoup, parce qu'il était avide de connaître, mais il lut, sans méthode et sans choix, toute espèce de livres, bons et mauvais, sublimes et détestables. Le désordre se fit dans son esprit ; la soif de l'impossible dévora son cœur<sup>73</sup>.

Liszt prendra la chose avec beaucoup d'élégance et affectera toujours de ne pas se reconnaître dans ce portrait au vitriol. Leur rupture, que décidément Marie semble avoir beaucoup ressassée avant de passer à l'acte, lui inspira aussi quelques vers :

Non, tu n'entendras pas, de sa lèvre trop fière  
Dans l'adieu déchirant, un reproche, un regret.  
Nul trouble, nul remords pour ton âme légère  
En cet adieu muet.

Tu croiras qu'elle aussi, d'un vain bruit enivrée,  
Et des larmes d'hier oublieuse demain,  
Elle a d'un ris moqueur rompu la foi jurée  
Et passé son chemin.

Et tu ne sauras pas qu'implacable et fidèle,  
Pour un sombre voyage elle part sans retour ;  
Et qu'en fuyant l'amant dans la nuit éternelle  
Elle emporte l'amour<sup>74</sup>.

Après plus de dix ans d'une histoire passionnée et romanesque, marquée par les disputes et les réconciliations, les séparations et les retrouvailles, les espoirs et les déceptions d'une vie ni avec toi ni sans toi, les soupirs, les bémols, les crescendos et toutes les nuances d'une partition romantique en diable, Liszt et Marie se séparent définitivement. Jamais amants ne se seront dit aussi souvent au revoir.



Cette fois c'est adieu.

CAROLYNE VON SAYN-WITTGENSTEIN

Ça commence à Kiev.

Hiver 1847. Un grand linceul blanc recouvre l'Ukraine. Un traîneau glisse en silence dans les steppes enneigées qui s'étendent à perte de vue. Il transporte deux hommes d'allure élégante : Liszt et Belloni. Ils sont attendus à Kiev où Liszt doit donner trois concerts. La campagne est une page blanche. Un nouveau chapitre de sa vie va s'y inscrire.

Son premier concert a lieu dans un cadre inhabituel : la Bourse de commerce de Kiev. Après une répétition, Liszt retourne à son hôtel à pied en passant par la place du Marché. Parmi les étals des paysans, un vieil homme assis au pied d'un mur joue de la bandura pour accompagner sa petite fille, très brune, très belle, aveugle hélas, qui chante une chanson d'Ukraine :

Le vent souffle  
Les arbres se balancent  
J'ai le cœur si lourd  
Que ne puis-je pleurer<sup>75</sup>...

Les maraîchers sont très émus. Liszt aussi mais ne peut comme eux jeter des roubles dans le chapeau du vieillard. Il retourne en hâte à la Bourse pour changer son argent. Quand il revient, le musicien et la petite chanteuse ont disparu, repartis déjà pour leur province de Poltava. Deux heures durant, au mépris du froid, Liszt erre comme une âme en peine sur les berges du Dniepr. La chanson de la petite aveugle ne quitte pas sa tête. Le soir, pendant son récital, il improvise sur la mélodie...

C'est une autre chanson qui résonne bientôt à la Bourse de Kiev. L'effervescence y règne en ce mois de janvier. Fermiers, moujiks, propriétaires terriens, marchands de grains, affluent de toute l'Ukraine pour vendre, acheter, fixer les prix de la prochaine récolte céréalière. Ils évoquent leur négoce, bien sûr, mais aussi le récital que Liszt vient de donner. Dans ce monde d'hommes, une femme.

La princesse Carolyne von Sayn-Wittgenstein, née Iwanowska, a presque vingt-huit ans, beaucoup de terres et plus de fortune encore. Séparée de son mari, elle est venue de Woronince, à deux cent quarante kilomètres au sud-ouest de Kiev, en Podolie, pour ses affaires. Elle gère seule ses immenses domaines, emploie plus de trente mille serfs, avec lesquels elle se montre assez libérale. Cette femme de

tête est aussi une femme de cœur. Elle fait un don de cent roubles après avoir entendu jouer à l'université, au profit d'une bonne œuvre, ce Liszt dont toute la ville parle et qui se trouve à Kiev en même temps qu'elle, par un heureux hasard. Leur rencontre le transforme en destin. Liszt cherche à connaître cette donatrice si généreuse, y parvient. Carolyne est subjuguée par ce bel homme élégant qui lui rappelle son défunt père. Mieux encore : elle éprouve le sentiment de le connaître, de l'avoir déjà rencontré. Sous sa défroque de propriétaire bat un cœur romantique. La princesse et le pianiste se plaisent tant qu'ils doivent se revoir à Woronince. Le dixième anniversaire de sa fille unique, Marie, fournit à Carolyne le prétexte de son invitation.

Carolyne est petite, pas très belle, sportive, pieuse, richissime, passionnée, avisée, brune, un peu ronde, exaltée, cultivée, fume comme un sapeur, a retourné en mysticisme une sensualité inassouvie et ne porte que du noir ou du blanc. Dans son grand château campé à l'orée des steppes russes, elle lit Kant et Goethe, prie, écrit jusque tard dans la nuit. L'arrivée de Liszt réveille ce cœur en hiver. Liszt rêve d'un port d'attache : Weimar, et d'une compagne : ce sera Carolyne. Très vite, ils veulent passer leur vie ensemble et forment des projets de mariage. Pour Liszt, c'est un parti mirifique. Pour Carolyne, c'est l'occasion inespérée de quitter l'âpre solitude de Woronince, où l'hiver la glace jusqu'à l'âme, où l'été brûle sa peau que personne ne touche. Pour aborder librement sa « belle Amérique<sup>76</sup> », ainsi surnomme-t-elle Liszt, la princesse doit d'abord divorcer. En attendant, Liszt décide de mettre fin à sa carrière de pianiste international. Son dernier concert a lieu à Elisabethgrad en octobre 1847. À trente-cinq ans, Liszt quitte la scène en pleine gloire. Il était temps. Fini les récitals et les fatigues d'une vie passée sur la route.

Pour Liszt, l'Eldorado se trouve en Thuringe. Le grand-duc Charles-Alexandre, prince héritier, l'attend avec impatience à Weimar, qui rend Liszt plus lyrique que jamais. Weimar : son « étoile fixe, dont les rayons bienfaisants illuminent » sa « longue course »<sup>77</sup> ! D'octobre 1847 à janvier 1848, Liszt reste à Woronince auprès de Carolyne qui se révèle une amoureuse éperdue, lui offre une bague et un nœud gordien en or massif, tout un symbole. L'expédition de son piano, qui tarde à être livré, exaspère cependant le virtuose en retraite, qui se console en écoutant chanter les paysans. Ils lui inspirent ses *Glanes de Woronince* qu'il compose, une fois son piano arrivé, le matin, en fumant des cigares. La *dumka* qui clôt le cycle n'est autre que la reprise de son improvisation sur la chanson de la petite fille, à la Bourse de Kiev, un an plus tôt. Auprès de sa princesse, dans la fumée des cigares, il achève aussi certaines de ses *Harmonies poétiques et religieuses*, tandis que l'hiver dessine au carreau des

cantates de givre. C'est le dernier qu'il passe à Woronince. Dès la mi-février, il dirige pour la première fois un opéra au théâtre de la cour de Weimar, *Martha*, de Friedrich von Flotow, parlant d'amour et de regards langoureux, qui résume sans doute les sentiments qu'il éprouve alors, puis *Fidelio*, de Beethoven, en mars.

Seule Carolyne manque à son bonheur.

## IL ÉTAIT UNE FOIS DANS L'EST

La révolution de 1848 sert de toile de fond à ce nouveau départ dans la vie de Franz Liszt.

À Weimar, Liszt, logé à l'hôtel Erbprinze, sur la Marktplatz, tout près du théâtre de la Cour, bénéficie de la protection de la grande-duchesse Maria Pavlovna, qui n'est autre que la sœur du tsar Nicolas I<sup>er</sup>. Or ce dernier, qui ne porte pas le musicien dans son cœur, est le chef de l'Église orthodoxe russe : les dissolutions de mariage, c'est son affaire. Celles de Liszt dépendent donc de son bon vouloir. Heureusement, Maria Pavlovna pourra plaider sa cause. Tout à son bonheur, Liszt ne s'inquiète pas outre mesure, caresse l'espoir d'épouser au plus tôt sa belle venue du froid. Avant de venir le rejoindre en Thuringe, cette dernière doit régler quelques affaires, retourne à Kiev pour vendre ses terres à l'insu de sa belle-famille, peu disposée à voir passer le magot en Allemagne. Les acheteurs se bousculent, croient faire main basse à bon prix sur le patrimoine de la princesse. Heureusement, Carolyne ne manque pas de ressources et ne se laisse pas dépouiller, ouvre un compte en banque temporaire, fait des démarches afin d'obtenir l'annulation de son mariage et retourne à Woronince qu'elle se prépare à fuir – adieu terres, serfs, souvenirs –, prie plus que jamais, écrit à Liszt le 31 mars :

Je vais donc quitter ce pays qui depuis quinze ans m'a gardée dans son sein de marâtre – dont le lait se tournait en vinaigre et en fiel – mon cœur bat – avec violence. Qu'est-ce qui m'attend de l'autre côté – l'atmosphère en sera-t-elle plus douce à mes poumons et le sol moins rude à mes pieds ? – Je prie et puis j'attends – je crains d'arrêter ma pensée au bonheur de vous revoir – à cette idée mon sang s'arrête tant il reflue avec violence vers mon cœur – En songeant que vos bras vont m'entourer – ces bras puissants et doux dont le contact seul m'enlève de dessus terre pour me porter et me rapprocher de Dieu – je me sens défaillir sous cette émotion – à genoux – à genoux devant vous – je vous remercie de m'aimer – de me permettre de vous aimer – de m'avoir choisie – de m'avoir acceptée. Je prie et demande au Ciel de nous bénir et de nous réunir durant le temps et durant l'Éternité – *in saecula Saeculorum*<sup>78</sup>.

Le chemin jusqu'à Weimar est long, d'autant plus que le printemps s'avère plutôt houleux sur le plan politique. Dans le sillage du peuple français, qui chasse du trône Louis-Philippe et met à bas sa monarchie de Juillet, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie et la Pologne se soulèvent à leur tour.

Carolynne quitte à jamais Woronince le 2 avril avec sa fille Marie, que Liszt appelle Magne ou le « farfadet », et sa gouvernante, Miss Anderson, surnommée Scotchy par Liszt, toujours facétieux et prodigue en surnoms. Sans oublier Alexandra, une femme de chambre. Carolynne s'en remet à Dieu et grimpe dans sa berline qui, chargée de roubles et de pierres précieuses, traverse les steppes russes.

La fuite à Weimar tient du western slave. Les troupes du tsar cadénassent le territoire. Carolynne échappe à cette toile d'araignée : Dieu l'aide, et aussi son argent – utile pour acheter les douaniers. La berline poursuit sa course folle et parvient à franchir la frontière russe tandis que les boues du dégel succèdent à la neige. Liszt se porte à la rencontre de sa princesse, va l'attendre à la frontière austro-prussienne chez son ami le prince Lichnowsky, au château de Kryzanowicz, près de Ratibor, dans un cadre que pourrait décrire Walter Scott, l'auteur d'*Ivanhoé*. Carolynne l'y rejoint à la mi-avril. Elle revient de loin. Leur amour aussi. Pour fêter leurs retrouvailles, les amants prennent alors de l'avance sur leur lune de miel, roucoulent à Prague, à Vienne, à Raiding, où jadis Liszt n'avait pu résoudre Marie à le suivre. L'Europe est une poudrière. Carolynne et Liszt s'aiment sur un volcan, mais ils sont ensemble, enfin. Le monde change. Liszt va désormais s'employer à changer la musique.

1. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.

2. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.

3. Comtesse d'Agoult (Daniel Stern), *Mémoires (1833-1854)*, op. cit.

4. *Ibid.*

5. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.

6. *Ibid.*

7. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.

8. *Ibid.*

9. *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult*, Paris, Mercure de France, coll. « Le Temps retrouvé », 2007.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*

12. *Ibid.*

13. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.

14. *Ibid.*

15. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.

16. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.

17. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*
23. *Ibid.*
24. *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult, op. cit.*
25. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
26. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
27. *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult, op. cit.*
28. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
29. *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult, op. cit.*
30. *Ibid.*
31. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
32. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps, op. cit.*
33. Claude Rostand, *Liszt, solfèges, op. cit.*
34. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
35. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
36. *Ibid.*
37. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
38. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
39. *Ibid.*
40. *Ibid.*
41. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*
44. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps, op. cit.*
45. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
46. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
47. *Ibid.*
48. *Ibid.*
49. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps, op. cit.*
50. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
51. *Ibid.*
52. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
53. Claude Rostand, *Liszt, solfèges, op. cit.*
54. *Ibid.*
55. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
56. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
57. *Ibid.*
58. *Ibid.*
59. *Ibid.*
60. *Ibid.*
61. *Ibid.*
62. *Ibid.*
63. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
64. *Ibid.*
65. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult, op. cit.*
66. *Ibid.*
67. *Ibid.*
68. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
69. *Ibid.*
70. *Ibid.*
71. *Ibid.*
72. *Ibid.*

- 73. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.
- 74. Claude Rostand, *Liszt*, op. cit.
- 75. Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.
- 76. *Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, op. cit.
- 77. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.
- 78. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.

## Quatrième mouvement : *Ostinato*

### CARTE POSTALE

Au cœur de la Thuringe, la petite cité de Weimar, où planent encore les grandes ombres de Goethe et de Schiller, est une perle baroque nichée dans un écrin de verdure, irriguée par l'Ilm, dont les méandres semblent tracer des phrases buissonnières dans les prairies grasses, bordées de forêts, en marge de la grande histoire. Parcs et bâtisses historiques tissent l'écheveau champêtre d'une ville-jardin, petit éden-sur-Ilm à deux cent quatre-vingts kilomètres au sud-est de Berlin baigné de bière et de vin blanc, où Liszt se met au vert et pose enfin ses bagages.

Après avoir roulé sa bosse dans toutes les métropoles, le Hongrois errant partage son temps entre la composition et ses obligations de maître de chapelle. Jusqu'à l'automne 1848, il réside à l'hôtel Erbprinz tandis que Carolyne et Marie emménagent dans une vaste demeure au milieu d'un parc, l'Altenburg, un peu en dehors de la ville. Si la princesse et le *Kappelmeister* préfèrent ne pas vivre tout de suite sous le même toit, c'est, bien sûr, pour éviter les commérages et aussi pour ne pas compromettre le divorce de Carolyne qu'ils espèrent imminent, d'autant plus que la grande-duchesse y met son grain de sel en septembre. En vain. Nicolas I<sup>er</sup> fait ce qu'il veut et ne veut pas permettre l'annulation du mariage. Souvenez-vous de Saint-Pétersbourg : l'insolence envers un tsar peut servir la légende, mais pas les intérêts. Liszt se console en servant ceux de Richard Wagner, dont le génie, encore méconnu, lui donne des frissons d'enthousiasme. En juin, Wagner lui réclame son aide sans détours :

Excellent ami, vous me disiez naguère que vous aviez fermé votre piano pour quelque temps ; je suppose donc que vous êtes devenu momentanément banquier. Je suis dans une triste situation, et voilà que je me dis soudain que vous pourriez venir à mon aide<sup>1</sup>...

Avec un bel altruisme et un dévouement rare, Liszt se jure de faire connaître la musique de Wagner et s'y emploie dès l'automne, en dirigeant l'« Ouverture » de *Tannhäuser*, dont les cuivres ébranlent le théâtre de la cour de Weimar le 12 novembre. L'ancien virtuose, toujours impulsif, ébranle la petite société weimaroise en décidant de vivre, au vu et au su de tous, avec Carolyne, qu'il rejoint à l'Altenburg sans souci de la rumeur.

La rumeur va se soucier de lui.

## FAUX ESPOIRS À WEIMAR

Weimar, donc.

La « patrie de l'Idéal » s'avère une Cour de carton-pâte où les dorures masquent mal le manque d'argent. La baguette de chef d'orchestre, que Liszt lève avec ardeur, peine à changer la petite ville en grand théâtre du renouveau musical. Le grand-duc veut les fins sans avoir les moyens. Liszt promet l'opéra dans ce décor d'opérette. Weimar fleurit bon l'encaustique et l'ennui bourgeois que Goethe dissipait en collectionnant les minéraux. Pour y vivre, il faut aimer la nature. Et la nature humaine est la même ici que sous d'autres latitudes : frileuse, conservatrice. Au début, Liszt décroche pourtant de beaux succès derrière son pupitre. L'« Ouverture » de *Tannhäuser* en est un, assez pour donner envie à la Cour d'en entendre davantage et de passer plus de temps avec les paladins de la Wartburg, convoqués par l'imaginaire fécond de Richard Wagner. Pour l'anniversaire de Maria Pavlovna, le 16 février 1849, le maître de chapelle novateur obtient de diriger *Tannhäuser* en entier : plus de trois heures de musique. Et beaucoup d'applaudissements. Weimar lui appartient. Mais non. Son couple illégitime suscite la réprobation. Son choix d'opéras hérisse le public. Qui sont donc ces étrangers qui chamboulent la musique et les bonnes mœurs, traînent après eux un parfum de scandale ?

Rentrons un peu dans leur intimité.

La maison de Carolyne et de Liszt coiffe une colline dont elle tire son nom, l'Altenburg, en surplomb de l'Ilm, qui suit son cours paisible. Flanquée d'un parc boisé de trois hectares, elle offre une vue imprenable sur Weimar, la Rathaus, l'église Herder, le palais royal. Un interminable escalier contraint de reprendre son souffle pour rendre visite à Liszt. Ce monstre de labeur, tôt levé, travaille jusqu'à midi dans son cabinet bleu, que meublent un piano à queue Boisselot, un bureau, une table, quelques sièges. Liszt aime prendre son petit déjeuner dans cette pièce dont les fenêtres s'ouvrent sur le jardin, jouer au whist et boire du cognac après son repas de midi, recevoir ses élèves – au premier rang desquels se trouve le très doué et très tourmenté Hans von Bulow, qu'il a pris sous son aile, dîner avec ses amis le soir. Carolyne transforme la demeure, où s'entassaient les souvenirs que Liszt a ramenés de ses innombrables voyages, en musée à la gloire de son illustre compagnon tandis que Marie, toujours vêtue



de blanc, promène sa grâce dans les couloirs. La paix domestique règne, entretenue par Scotchy, Alexandra et trois autres personnes, parmi lesquelles Hermann Becker, le valet de chambre de Liszt, qui coiffe aussi la casquette de cocher pour mener le *Kappelmeister* en son théâtre et déploie à l'occasion ses talents de prestidigitateur. Quant à Mme Esmeralda, la chatte, et Rappo, le chien de garde, ils mêlent volontiers leurs miaulements et leurs aboiements aux accords que Liszt plaque sur son piano.

C'est une autre ménagerie qui peuple la Cour. Malgré la paix de ses jardins, Weimar est une jungle comme une autre où sont embusquées des bêtes féroces : la jalousie, l'envie, l'intrigue, l'intolérance. Elles attendent Liszt la gueule ouverte. Ouvertes, les geôles allemandes le sont aussi pour Richard Wagner. L'auteur de *Tannhäuser* est un révolutionnaire musical, mais aussi politique. Il participe à l'insurrection de Dresde, en mai 1849. La répression est sanglante, combine exécutions et emprisonnements. Wagner échappe aux rafles policières, trouve refuge auprès de Liszt, à Weimar, où il court le risque d'être extradé. Liszt se compromet pour cet ami décidément subversif, lui fait endosser une fausse identité : Richard devient le professeur Werder de Berlin. Liszt le cache à l'Altenburg. Plus romanesque encore, Wagner assiste, tapi dans la pénombre qui baigne le fond de la salle, à une répétition de son *Tannhäuser* que Liszt dirige avec ferveur. Il s'en souviendra :

Je fus étonné de reconnaître en [Liszt] mon second moi ; ce que j'avais senti en composant cette musique, il le sentait en la dirigeant ; ce que je voulais exprimer en l'écrivant, il le disait en la faisant chanter. Merveilleux. Grâce à ce plus rare de tous les amis, je conquis, à l'instant même où je devenais un sans-patrie, ce que j'avais partout et en vain cherché : la patrie véritable et si longtemps attendue de mon art<sup>2</sup>.

Il devient urgent de fuir sa patrie terrestre, où le mandat d'arrêt lancé contre lui court plus vite que ses mélodies. Liszt lui prête de l'argent et favorise sa fuite, le 18 mai. Wagner trouve un asile à Paris, puis en Suisse. Il ne reviendra en Allemagne que onze ans plus tard. Onze ans pendant lesquels Liszt ne va pas ménager sa baguette de chef d'orchestre pour servir sa cause, désormais sulfureuse. Malgré l'enthousiasme de Maria Pavlovna, il fallait du courage pour diriger les œuvres de Wagner. Contre vents et marées, Liszt, véritable passeur des formes nouvelles, transforme le petit Opéra de Weimar en bastion de la modernité musicale. Depuis Zurich, Wagner, en marge de sa gloire naissante dont Liszt se fait l'artisan obstiné, lui écrit sa gratitude le 5 juin 1849 :

Ah ! si tu pouvais comprendre tout ce que ton amitié est pour moi ! Je n'ai point d'autre désir que celui de vivre toujours, avec ma femme, dans ton voisinage. Ce

n'est ni Londres ni Paris que je rêve. Toi seul tu saurais, mieux que personne, faire éclore ce qu'il pourrait y avoir encore de bon en moi, car c'est dans ton affection que je trouverais la chaleur qui féconde<sup>3</sup>.

Il faut dire que Wagner lui doit tout : sa liberté, sa réputation. Pour la parfaire, Liszt vient de faire paraître dans le *Journal des débats* un article élogieux sur *Tannhäuser*. Wagner l'en remercie, l'exhorte à se mettre à son tour à l'ouvrage et lui fait part des interrogations que peut susciter son dévouement :

Avec une individualité aussi marquée, serait-il trop peu égoïste ? Est-il trop aimant, et fait-il, comme Jésus sur sa croix, le sauveur de tous qui ne veut pas se sauver lui-même<sup>4</sup> ?

Liszt descend pourtant de sa croix pour s'occuper un peu de ses propres partitions et dirige plusieurs œuvres qu'il a composées pour la circonstance, le 28 août, à l'occasion des fêtes du centenaire de la naissance de Goethe. L'année suivante, c'est son premier « poème symphonique » d'après Victor Hugo : *Ce qu'on entend sur la montagne*. Ce qu'on entend sur l'Altenburg, outre le piano de Liszt, ce sont des conversations inquiètes au sujet de l'annulation du mariage de Carolyne. Son bonheur adultérin avec le maître de chapelle fait des remous dans l'Ilm, scandalise la principauté. Liszt se laisse aller à brocarder en public l'esprit étroit des Weimarois : tous des ânes ! La cour de justice est une pitoyable autorité qui lui cherche noise pour des vétilles ; les ignorants et les philistins sont ici chez eux, etc. Les philistins n'apprécient pas, intentent un procès dérisoire à ce maître de chapelle qui ose diffamer la justice de sa ville, le condamne à payer dix thalers. Joachim Raff, son secrétaire, tâte de la prison, que Liszt et Carolyne évitent de peu pour cause de dette impayée. L'Altenburg s'avère un Olympe un ton en dessous pour le « Jupiter tonnant » de la musique, comme l'écrivait jadis un journaliste. Le grand-duc n'est pas Périclès et, décidément, Weimar fait une bien piètre « Athènes du Nord ».

#### LÀ-HAUT SUR L'ALTENBURG

Franz Liszt veut gravir l'Everest musical.

Weimar ne lui concède que le Tyrol, et encore. Obstiné, le maître de chapelle poursuit pourtant son ascension, dirige ses propres *Chœurs sur le « Prométhée déchaîné » de Herder*, crée *Lohengrin* de Wagner (1850). La première, le 28 août 1850, à l'occasion des rituelles fêtes de la naissance de Goethe reçoit un accueil mitigé et ne ferait pas salle

comble si la grande-duchesse n'achetait de nombreux billets invendus pour les distribuer gratuitement.

Le public veut boire du schnaps et se gaver de choucroute, et si le nouveau *Kappelmeyer* leur jette parfois une œuvre facile comme un os à ronger, les opéras qu'il monte le déconcertent. De toute manière, Liszt n'est pas homme à lâcher prise et s'entête à promouvoir la musique nouvelle, reste droit dans ses bottines et tient le cap derrière son pupitre. Cheveux au vent des cuivres wagnériens, il déchaîne la tempête, pas vraiment l'enthousiasme, dans son petit théâtre promu laboratoire lyrique de l'Europe. Suivent de nouveaux sommets : l'ouverture de *La Fiancée de Messine* (1851) et, d'après Byron, *Manfred* de Robert Schumann (1852), ou encore *Benvenuto Cellini* en version allemande, *Roméo et Juliette*, *La Damnation de Faust* d'Hector Berlioz (1852). Si, inlassable apôtre de la musique romantique, Liszt dirige encore, au festival de Ballensted (juin 1852), outre ses propres compositions, des œuvres de Beethoven, Berlioz, Wagner, ses premières années à Weimar sont loin de lui apporter une entière satisfaction et lui laissent un goût amer. Sa mère, venue lui rendre visite, se fracture la jambe en rentrant à Paris, revient passer l'été de 1852 à l'Altenburg. Entre son fils et Weimar s'installe une fracture plus inexorable. Liszt manque de musiciens, de choristes, dont les salaires s'avèrent peu attractifs. Le sien ne l'est pas davantage et, malgré ses réclamations auprès de Maria Pavlovna pour obtenir plus de moyens, il ne voit toujours rien venir à l'horizon de Thuringe, sinon l'herbe de Weimar qui verdoie et le soleil d'hiver qui poudroie quand, le 16 février 1853, il écrit au grand-duc Charles-Alexandre :

Je considère comme impossible de continuer mon activité d'une manière digne du renom dont l'intelligente sollicitude de ses souverains a doté Weimar, comme du caractère et de la réputation que j'ambitionne pour ma part, dans les conditions parcimonieuses auxquelles l'art musical est soumis ici<sup>5</sup>.

Le grand-duc le paie. En paroles... Liszt prend huit mois de vacances après avoir organisé une semaine Wagner, du 27 février au 5 mars, où il dirige *Tannhäuser*, *Le Vaisseau fantôme* et *Lohengrin*. Quant à Carolyne, elle se ronge les sangs. Non seulement le tsar se refuse à annuler son mariage, mais sa belle-famille intrigue pour la déposséder de sa fortune. En attendant, la santé de Carolyne chagrine Listz. Ces tracasseries administratives valent à la jeune femme quelques pérégrinations médicales à la station de Bad Eilsen où, à la suite du « farfadet », elle contracte le typhus. Liszt fait la navette entre Weimar et la ville d'eau, où il écrit avec le concours de Carolyne un essai sur Chopin, un autre sur *Lohengrin* et se promène avec elle le long d'une allée de peupliers. Carolyne se remet lentement. Le typhus

le dispute à sa fièvre amoureuse, comme en témoigne cette lettre à Liszt du 19 avril 1851 :

Magne te baise les mains [...] – et moi aussi en m’agenouillant devant toi – en inclinant mon front jusqu’à tes pieds en posant comme les Orientales les doigts sur mon front, mes lèvres et mon cœur pour te dire toute mon intelligence, toute la respiration de mon âme, tout mon cœur – ne sont occupés qu’à te bénir – te glorifier et t’aimer – jusqu’à la Mort – et par-delà la Mort – l’Amour étant plus fort que la Mort<sup>6</sup>.

Le catholicisme, ami des voluptés, inspire la princesse et le 12 juillet 1853, c’est de Carlsbad qu’elle envoie au dieu de son cœur une nouvelle preuve de dévotion très sensuelle :

Je suis à tes petits pieds chéris – je les baise, je me roule sous tes semelles et je les pose sur ma nuque – je balaie de mes cheveux les lieux où tu dois marcher et je me prosterne sur les trous de tes pas... Tu sais que tout cela ne sont pas des hyperboles mais bien des *faits accomplis*... Tu sais comme je t’adore – Ah comme j’ai besoin de te revoir !... Ô cher chef-d’œuvre de Dieu que j’adore et comment n’adorerais-je pas le Bon Boze [Dieu en polonais] qui t’a créé si beau, si bon, si parfait, si fait pour être chéri, adoré et aimé à la mort et à la folie<sup>7</sup> !

Les grands-ducs meurent aussi et, dans la nuit du 7 au 8 juillet 1853, la grande faucheuse vient de cueillir Charles-Frédéric au palais du Belvédère. Charles-Alexandre lui succède et confie à son maître de chapelle, dans l’ombre bleue des vieux chênes du parc d’Ettersburg, que « la Parole doit à présent se muer en Acte<sup>8</sup> ». La formule veut tout dire. Et peut-être rien. Liszt, Titan des portées au pays des nains, s’en contente pourtant, bien décidé à ramasser sa baguette.

#### RETRouvailles

Au début du mois de juillet 1853, Franz Liszt quitte Weimar et ses chapelles, va voir Richard Wagner à Zurich. Le compositeur en exil l’attend au débarcadère. Bientôt Liszt paraît, silhouette reconnaissable entre mille, cheveux toujours longs, taille toujours mince, profil aiguisé. Les deux hommes pleurent, rient, s’embrassent. Wagner pousse des hauts cris, a plutôt bonne mine et porte un chapeau blanc un peu rosé, occupe un logement agréable et n’a plus que faire de la révolution, sinon sur son papier à musique.

Liszt et Wagner chantent ensemble le duo d’Elsa et de Lohengrin, se promènent au bord du lac. Ses flots inspirent à Liszt des propos lyriques, qu’il tient à Carolyne dans une lettre du 4 juillet :

Aux abords de Zurich, le lac a beaucoup de ressemblance avec celui de Côme –

moins la richesse et la variété de la végétation. Il semblerait qu'on pourrait y vivre heureux – et si je vous y voyais, je le serais sans doute. J'ai toujours eu une grande prédilection pour les lacs, et me fais aisément une intimité avec leurs flots, et leur physionomie. Ils sont mieux en harmonie avec le ton de rêverie qui m'est plus habituel que les grands fleuves ou l'océan – et leur stabilité un peu monotone m'attache davantage. Les secrètes confidences de l'âme s'épanchent doucement dans le murmure discret de leurs vagues – et souvent je me suis laissé doucement conseiller le rassérénement, la bonté et l'oubli dans mes contemplatives émotions<sup>9</sup>.

L'histoire d'eau continue puisque Liszt rejoint sa princesse à Carlsbad, à la fin du mois de juillet. Teplitz puis Dresde les distraient un peu avant la bataille qui, dès le mois d'octobre, fait rage à Karlsruhe, où Liszt organise un festival. Sa direction d'orchestre ne lui attire pas vraiment un concert de louanges, mais n'entame pas son culte de la musique. Celui que lui voue Carolynne l'étouffe un peu cependant et, s'il ne remet pas en cause sa vie avec elle, il tourne ses regards vers une élève douée de beauté, un peu moins pour le piano : Agnès Street-Klindworth.

Douées pour le piano, ses filles le sont, assurément. Il est temps de les revoir. Après le séjour houleux de Karlsruhe, Liszt retrouve la Suisse et ses lacs paisibles, trop paisibles pour Wagner qui peuple son exil de Walkyries et de Nibelungen. Carolynne et Marie rejoignent les deux compères et tous quatre se rendent à Paris où Liszt retrouve ses enfants après neuf ans d'absence. Lointain et pourtant écrasant, Liszt a fait ses gammes de patriarche par correspondance. Ses filles avaient eu l'occasion, quelques années plus tôt, d'éprouver sa sévérité. Objet du délit : Marie d'Agoult. Pour éviter que leur mère exerçât son influence sur elles, Liszt avait maintenu ses filles dans l'ignorance de l'adresse de son ancienne maîtresse. Profitant d'un séjour de leur grand-mère à Weimar, et découvrant par hasard l'adresse de la comtesse d'Agoult, Blandine et Cosima lui rendent visite dans les premiers jours de 1850. La comtesse, qui jusque-là préférait ne pas les voir du tout plutôt que de les voir au parloir de leur pension, où elles ont noué avec leur institutrice, Mme Bernard, une relation privilégiée, tente de reprendre la main sur l'éducation de ses trois enfants, qu'elle n'a pas vus depuis cinq ans. Blandine, probablement sous la dictée de sa mère retrouvée, écrit à Liszt le récit de sa transgression filiale, qui s'achève ainsi :

Toute cette joie que j'éprouve près de maman, je l'éprouverai de même près de vous et de Grand-Maman ; ne croyez pas que votre absence ne se fasse pas sentir vivement pour moi dans ces jours heureux ; mon bonheur sera complet lorsque je vous verrai et que je pourrai partager mes caresses entre vous et maman. J'espère, mon cher papa, que vous ne resterez pas longtemps encore sans venir voir vos enfants qui depuis si longtemps sont privés de vous<sup>10</sup>.

La lettre de Blandine met en fureur son cher papa, dont la réponse, le 28 février, s'adresse à la fille aussi bien qu'à la mère. Liszt y exprime une froideur réprobatrice qui va *crescendo* :

Vous avez eu tort, ma fille, de vous laisser entraîner en cachette à une démarche dont votre inexpérience ne vous permettait pas de prévoir les conséquences. Vous avez eu tort, et m'avez fait tort, en supposant que sans de graves motifs, qu'il n'appartient pas à tel ou tel incident romanesque de lever, je me serais refusé jusqu'ici à établir entre vous et votre mère les rapports naturels qui devraient exister. Les motifs, vous les apprendrez bientôt, tous les trois chers enfants ; mais en attendant que je vous en fasse la sérieuse et explicite confiance, le premier et le plus important de vos devoirs, celui auquel tous les autres devront nécessairement être subordonnés, c'est une respectueuse et absolue obéissance à votre père.

Quelque pénible qu'il puisse être pour moi de m'opposer au bonheur dont vous me dites naïvement jouir en ce moment, ma raison et ma conscience ne me permettent pas d'hésiter. J'ai non seulement à vous gronder, mais à vous blâmer sévèrement ; car vous avez fait mal. Vous n'ignoriez point que votre grand-mère, en ne vous conduisant pas chez votre mère, n'agissait que d'après mes ordres, et que la tromper était me tromper. Les larmes amères qu'elle a versées ici sur votre conduite retombent sur votre conscience...

Comme il me paraît probable que votre dernière lettre vous a été dictée, je ne m'arrête point à relever ce qu'il y a d'inconvenant pour des jeunes filles à « procurer des bonheurs », à l'insu et contrairement à la volonté de leur père. Quand vous aurez réfléchi un tant soit peu que, depuis votre naissance jusqu'à ce jour, j'ai eu constamment et exclusivement à satisfaire aux charges de votre entretien et de votre éducation, tandis que votre mère n'a jugé à propos que de vous accorder le bénéfice de ses belles paroles, vous comprendrez aisément que je ne puis ni me trouver flatté de la promptitude avec laquelle vous m'offrez la moitié de vos tendresses, ni même accepter l'expression de vos sentiments *partagés*.

Si précieuse que soit pour moi votre affection, je vous dis en toute sincérité que je n'y attache de prix qu'en tant que vous serez véritablement des filles selon mon cœur, dont la volonté droite, la raison saine, les talents cultivés, le caractère élevé et ferme soient à même de faire honneur à mon nom et assurer quelques consolations à mes vieux jours<sup>11</sup>.

Blandine ne recommencera pas. Elle recommence d'autant moins que Liszt prend des mesures. Exit Mme Bernard. Blandine et Cosima sont confiées à Mme Patersi de Fossombroni, l'ancienne gouvernante de Carolyne. Mme Patersi est une vieille dame aussi âgée que ses principes, qui consent à sortir de sa retraite russe pour élever les demoiselles Liszt, qui donc attendent leur père, ce 10 octobre 1853. Retournons-y. Une émotion gênée préside à leurs retrouvailles dans l'appartement de Mme Patersi de Fossombroni. Ce père célèbre dans toute l'Europe et ses filles qui ont grandi toutes seules parviennent à rompre la glace grâce à Carolyne, qui embrasse tout le monde et offre des montres en or. Cosima est une grande asperge qui ressemble à son père comme deux gouttes d'eau, a du charme et un nez pointu. Son toucher au piano, qu'elle exerce auprès d'une demoiselle Chazarin, s'avère plus que convenable. Bon sang ne saurait mentir. Quand

Wagner lit la scène finale de ses *Nibelungen*, elle en pleure d'émotion. Musset, que Liszt rencontre par hasard, est triste à pleurer. Abruti d'alcool, c'est un vieillard de quarante-trois ans. De retour à Weimar, Liszt dirige *Tannhäuser* en décembre et sort de sa hotte *Le Vaisseau fantôme* pour le jour de l'an. Joli cadeau pour Wagner qui, retourné à son ennui zurichois, écrit à son bienfaiteur le 26 décembre :

Merci, ô mon Christ aimé, mon Noël ! Je te considère comme mon sauveur lui-même, et c'est à titre de Sauveur que j'ai placé ton image sur l'autel de mon travail ! Merci mille fois d'être venu, car j'étais bien seul !

Si j'avais une bien-aimée, je crois que je ne lui écrirais pas une ligne ; permets-moi au moins de ne t'écrire que quelques lignes à toi ! Je veux dire : écrire sans avoir à te parler des événements de ma vie extérieure ; je puis de moins en moins écrire sur ma vie intérieure, parce que je ne pourrais plus même en parler, tant je commence à éprouver le besoin de sentir seulement ou d'agir !

Je sais que prochainement je dois encore recevoir une lettre de toi, parce que tu auras différentes choses à m'apprendre. Me voilà tout fier ; je compte sur toi, et me tais pour te dire que je t'aime vraiment du fond du cœur<sup>12</sup>.

Carolynne aussi aime Liszt du fond du cœur et n'a pas l'intention de retourner vivre auprès de son mari qui, à force d'intrigues, prend de sérieux avantages dans leur bras de fer juridique. Ceux d'Agnès-Street Klindworth paraissent chaque jour plus évidents à son professeur de piano.

#### LES BEAUX SECRETS D'AGNÈS STREET-KLINDWORTH

Agnès Street-Klindworth a vingt-huit ans quand elle arrive à Weimar, à l'automne 1853. Fille d'un agent secret de Metternich, cette tendre espionne gagne l'Altenburg et bientôt le cœur de Franz Liszt. Son visage ovale évoque une madone de la Renaissance. Ses grands yeux en amande, son nez droit, sa bouche sensuelle promettent des voluptés que pimentent son aura romanesque.

Agnès a appris très tôt à écouter aux portes. Son père éprouve son éducation en l'envoyant à Weimar où elle laisse traîner ses jolies oreilles pour connaître les desseins politiques de Charles-Alexandre, nouveau chef de la Maison de Saxe-Weimar, que plusieurs traités lient avec la Prusse, le Hanovre et Saint-Pétersbourg. Rompue à la discrétion, l'agent de charme sait garder un secret. Celui de sa liaison avec Liszt ne franchit pas ses lèvres. Peter Cornélius, compositeur, élève, ami du *Kappelmeister*, est aussi son secrétaire musical, et se fait pour l'occasion son messenger. Cette précaution dérobe les roucoulements du professeur et de son élève aux oreilles de Carolynne. La pauvre a d'autres soucis en ce début d'année 1854. Son refus de retourner vivre

avec son époux n'est pas resté sans conséquences : ses biens sont placés sous séquestre et le territoire russe lui est désormais interdit. La voici donc en exil sur sa colline, au-dessus d'une Cour qui chaque jour la rejette un peu plus. Les deux Nicolas, le tsar et son mari, se frottent les mains.

Franz ne se laisse pas abattre et compose les *Préludes* et *Mazeppa*, poèmes symphoniques, qu'il dirige les 23 février et 16 avril, qui poursuivent son vieux rêve romantique et comptent parmi ses créations les plus notables. Schubert, Berlioz figurent aussi au menu de cette année, qui s'achève par la création du Neu-Weimar-Verein. Ce cercle du nouveau Weimar se veut une machine de guerre contre l'indifférence ou l'hostilité que rencontrent encore trop souvent la nouvelle musique et l'art nouveau en général puisqu'il accueille volontiers les peintres et les écrivains. L'association se dote d'une revue : *La Lanterne*. Hoffmann von Fallersleben, un de ses membres les plus zélés, rédige les douze commandements de la Verein. Les deux derniers valent le détour :

11. Assez de vieux. Nous espérons quelque chose de neuf à Weimar. C'est pourquoi nous nous sommes donné le nom de *Neu-Weimar-Verein*.

12. Si nous trouvons du neuf à l'intérieur de nous-mêmes, on le trouvera à Weimar. Et nous nous maintiendrons alors longtemps verts, heureux et libres<sup>13</sup>.

Ces vœux pieux contre la vieillesse se heurtent de plein fouet à la réalité. Les seules choses qui soient vertes à Weimar, ce sont les jardins. Le jardin secret de Liszt se prénomme Agnès. La belle habite non loin du théâtre, et Liszt tient volontiers le rôle du jeune premier avant de regagner l'Altenburg. Quand Agnès quitte Weimar pour Bruxelles, le 5 avril 1855, le maître de chapelle n'est plus maître de son cœur. Le 11 avril à 8 heures du soir, le départ de son espionne bien-aimée ouvre des abîmes de tristesse sous ses pas. Il le lui écrit :

Que d'obscurités me viennent maintenant par ces deux fenêtres, où je vous ai vue si souvent ! – Hier, j'y ai aperçu un visage de femme quelconque – ce doit être quelque nouvelle locataire<sup>14</sup>.

Liszt se sent oppressé, achève péniblement la composition de sa *Messe solennelle pour l'inauguration de la basilique de Gran*, commandée par le cardinal primat de Hongrie. S'il lève les yeux au ciel, ce n'est peut-être pas forcément pour y contempler Dieu. Bref, il est amoureux, comme le confirme une autre lettre du 4 mai dans laquelle il assure à Agnès que toute sa vie n'est « que tristesse et gémissement » et lui confie « l'inguérissable plaie<sup>15</sup> » de son âme, brûle avec peine et conscience les lettres qu'elle lui envoie, la prie de faire de même toutes les douzaines. Elle n'en fait rien. Tout cela ressemble fort à une



passion que Liszt apaise un peu en rejoignant Agnès, à la fin du mois, au festival de Düsseldorf. Ce qui ne l'empêche pas d'écrire à Carolyne, la « seule et unique », toute l'émotion que lui procure la vallée d'Eilsen, « demeurée sainte<sup>16</sup> » dans son cœur et qu'il regarde depuis les fenêtres du train. À Düsseldorf, la musique n'est pas si mauvaise, au fond, mais sans la démesure qui est la mesure de Liszt. Les paroles d'Agnès le charment davantage. Avec elle son corps exulte, lui redonne du cœur à l'ouvrage.

## DEUX MARIAGES ET UN RENONCEMENT

Une rumeur tenace annonce son départ pour l'Amérique, mais de retour à Weimar, Liszt se plonge dans le travail, aigle perché sur l'Altenburg, toujours à l'abordage de nouvelles contrées musicales. Sa *Dante symphonie*, qu'il « rumine » depuis longtemps, le requiert, mais aussi son *Psaume III*, ses chœurs de *Prometheus*, son *Prélude et fugue sur le nom de B-A-C-H*. Pareille fécondité éblouit Wagner en personne, qui lui écrit le 7 juin :

Laisse-moi tout d'abord, ô toi le meilleur des hommes, t'exprimer l'étonnement où me jette ton énorme productivité ! Voilà donc que tu as encore en tête une symphonie de *Dante* ? Et tu espères me la présenter tout achevée dès l'automne prochain ? Ne prends pas en mal la surprise que me cause ce prodige ! Quand je reporte mes regards sur l'activité que tu as déployée ces dernières années, tu me fait l'effet d'un être tout à fait surhumain ; il faut vraiment qu'il y ait là une cause tout à fait exceptionnelle. Pourtant, il est très naturel que nous ne trouvions plus de plaisir qu'à produire et que nous ne puissions même nous rendre la vie supportable qu'en produisant. À vrai dire, nous ne sommes, après tout, ce que nous sommes qu'en produisant ; toutes les autres fonctions vitales n'ont pas de sens pour nous et ne sont, au fond, que des concessions faites à la banalité de l'ordinaire existence humaine, concessions qui nous mettent toujours mal à l'aise<sup>17</sup>.

Bienvenue chez les surhommes ! Agnès comprend, après Marie d'Agoult, qu'il n'est pas toujours facile d'en aimer un. Le romantique impénitent s'essaie au stoïcisme amoureux. En un mot comme en cent, il a quarante-quatre ans et distingue plusieurs priorités. Premièrement : la musique. Deuxièmement : la musique. Cette maîtresse possessive requiert un soin de tous les instants. En outre, le maître de chapelle ne veut pas compliquer une vie qu'assombrissent déjà les difficultés qu'il rencontre dans sa croisade pour un art nouveau et les incertitudes que les déboires juridiques de Carolyne font peser sur leur union. Liszt aime Carolyne. Il aime aussi Agnès. C'est tout le problème. Pas un instant, cependant, il n'envisage de quitter sa princesse qui pour lui a tout quitté. Liszt fait le gros dos sous les tracasseries qui le submergent et invite Agnès à souffrir en silence :

« Tout cela n'empêche pas que je ne sois horriblement triste », m'écrivais-tu dernièrement, Agnès. Ces mots continuent de psalmodier au fond de mon cœur... mais tu sais que j'ai pour maxime qu'il faut étouffer et égorger certaines émotions, et ne tenir aucun compte de ce je-ne-sais-quoi qui est le fond de notre vie même ! [...]

Tu ne peux imaginer combien je m'afflige de ne pouvoir t'être bon à rien ! [...] Ce besoin d'être quelque chose à quelqu'un est une blessure de ma jeunesse qui ne s'est jamais cicatrisée. Il y a une belle lettre sur ce thème dans *Werther*, qui commence, si je ne me trompe, ainsi : « Je me briserais volontiers le crâne », etc., et je me souviens que la première fois que je l'ai lue, il y a vingt-cinq ans, je fondis en larmes et en inondai tout le livre. Mais ne parlons ni d'émotions ni de larmes – et sachons du moins taire ce que nous souffrons et subissons<sup>18</sup>.

La symphonie du désir balaie parfois d'un battement de cils cette mâle résolution. Liszt revoit sa tendre espionne au début de l'hiver, à Berlin, où il est venu assister à un concert de ses propres œuvres : les *Préludes*, le premier *Concerto en mi bémol majeur*, le *Psaume XIII*, créé à cette occasion, font entendre dans la capitale la musique de l'avenir. À en croire la critique, elle n'est pas pour demain. Liszt se console de ce mauvais accueil dans les bras d'Agnès, venue le rejoindre à l'hôtel Brandenburg, repart passer Noël à Weimar où, lors d'une réception de la grande-duchesse, on lui fait compliment des lauriers qu'il ramène de Berlin. « En salade, et mêlés de chardons<sup>19</sup> ! » observe Liszt dont le froid berlinois n'a pas gelé la lucidité. Il fait plus froid encore quand il y retourne en janvier pour assister à une représentation de *Tannhäuser*, la première à Berlin, sous la direction d'Heinrich Dorn. Des décors aux chanteurs, tout le séduit. Ce qui le charme moins, c'est l'absence d'Agnès, qui a quitté la ville. Liszt éprouve toutes les peines du monde à maîtriser ces émotions qu'il prétendait faire taire :

Ici la neige et la glace même sont *brûlantes* de souvenirs pour moi – et puisque je ne vous trouve plus au BH – j'ai hâte de partir, l'aiguillon au flanc, le tison ardent dans ma poitrine ! Mes pensées et mon désir se gonflent et bouillonnent. Agnès – je ne puis t'écrire – et ne sais comment continuer de vivre ainsi<sup>20</sup>.

Il continue pourtant, et prend sous son aile un nouvel élève : le très jeune et très doué Carl Tausig, qui occupe dans son affection la place laissée vacante par Hans von Bülow, désormais à Berlin. C'est d'ailleurs à Berlin, chez la mère de Hans, qu'il décide d'envoyer Blandine et Cosima, afin de les soustraire à l'influence grandissante de Marie qui, devenue un auteur prolifique, écrit des essais, des histoires. Elle en fait aussi, s'efforce de monter ses filles contre leur père, de semer le désordre dans les sentiments de tous. Daniel, brillant élève au lycée Bonaparte, continue sa scolarité à Paris. Hans von Bülow, que Liszt aime comme un fils, devient le très dévoué professeur de piano de Blandine et de Cosima, qui elles-mêmes sont devenues de

charmantes jeunes filles. Bulöw instruit leur père de leurs progrès sur les touches, mais aussi dans son cœur, le 30 septembre 1855 :

Vous me demandez, très cher maître, de vous donner des nouvelles de Mesdemoiselles Liszt. Jusqu'à présent cela m'aurait été impossible, vu l'état de stupéfaction, d'admiration et même d'exaltation où elles m'avaient réduit, surtout la cadette. Quant à leurs dispositions musicales, ce n'est pas du talent, c'est du génie qu'elles ont. Ce sont bien là les filles de mon bienfaiteur – des êtres tout à fait exceptionnels. [...] Je n'oublierai jamais la délicieuse soirée où je leur ai joué et rejoué votre *Psaume*. Les deux anges étaient quasi agenouillés et plongés dans l'adoration de leur père. [...] Comme j'ai été ému et touché en vous reconnaissant « ipsissimum lisztum » dans le jeu de Mlle Cosima en l'entendant pour la première fois<sup>21</sup> !

Ce n'est pas la dernière fois, en tout cas, que Bulöw parle d'elle à son père. Il la trouve si exceptionnelle, en effet, qu'il ne tarde pas à demander sa main, et à l'épouser le 18 août 1857. Ce fils d'adoption devient son gendre de fait. Quant à Blandine, c'est un avocat qui lui passe la bague au doigt, Émile Ollivier, jeune homme plein d'avenir puisqu'il deviendra ministre de Napoléon III. En ce qui concerne Liszt, son amour pour Carolyne et la distance géographique le contraignent à renoncer à Agnès, qui restera toujours une de ses correspondantes privilégiées.

#### COURONNE D'ÉPINES

Si Liszt marie ses filles, il commence à désespérer de son propre mariage. La religion le console mieux que le cognac. Le voici admis dans le tiers-ordre de Saint-François chez les franciscains de Pest, où il a créé son poème symphonique *Hungaria*, le 8 septembre 1856. François parlait aux oiseaux. Franz prêche dans le désert. Vu de loin, le maître de chapelle occupe en ce bas monde une situation enviable. De près, son sort semble plus précaire.

Cet homme dont le renom attire de nombreux élèves à Weimar, s'il n'est pas à plaindre, ne roule pas sur l'or pour autant. Il subvient aux besoins de sa mère et de ses trois enfants grâce à l'argent engrangé pendant la *Glanz Periode*. Il gagne mille thalers par an comme chef d'orchestre. Les trois cents thalers dont le gratifie le grand-duc pour les concerts de la Cour complètent ce revenu. Imaginez un ministre de la Musique dans un pays de sourds : vous avez Liszt à Weimar. En outre, ses œuvres ne lui rapportent rien. Musicien de cour sans être courtisan, célèbre sans être riche, vivant maritalement sans être marié, Liszt collectionne les paradoxes. Et les échecs. Sa *Sonate en si mineur*, œuvre novatrice et déconcertante, d'une grande difficulté d'exécution, que Bulöw crée à Berlin en janvier 1857, ne recueille pas les suffrages

du public. Malgré son grand talent, le pianiste peine à faire applaudir l'œuvre de son beau-père.

La presse se déchaîne : la *National-Zeitung* parle d'« invitation aux sifflets et aux frappements de pieds ». La *Spener'schen Zeitung* n'est pas plus amène, trouve que la sonate n'a franchement « rien à voir avec la beauté<sup>22</sup> », défie même la nature et la logique. Les *Préludes*, *Mazeppa*, le *Concerto en mi bémol majeur* et un extrait du *Vaisseau fantôme*, que Liszt dirige à Leipzig le mois suivant, ne suscitent pas davantage d'enthousiasme. Le public conservateur de Leipzig, qui dix-sept ans plus tôt avait boudé le virtuose, siffle à présent le compositeur.

Il en faut plus pour désarçonner l'auteur de *Mazeppa*, dont la santé flanche quand même. Des furoncles couvrent ses membres inférieurs et le contraignent souvent à garder la chambre. La princesse, malade elle aussi, ne quitte pas la sienne. Liszt souffre d'abcès aux jambes et aux pieds qui le contraignent de se déplacer avec des béquilles. La nouvelle version de son *Prométhée déchaîné*, qu'il dirige à Weimar le 24 avril, rencontre un succès qui lui met un peu de baume au cœur. Le festival de musique de basse Rhénanie, à Aix-la-Chapelle, dépayse un peu sa baguette. Elle ne fait pas taire la cabale de Ferdinand Hiller, faux ami de Liszt qui provoque un vrai scandale en déclenchant sa claque aux dernières mesures du *Concerto en mi bémol majeur*. Le public et les organisateurs du festival ont apprécié la direction de Liszt, mais l'incident gâte le succès et la presse l'éreinte. Échec encore en novembre, à Dresde, où Liszt dirige la première de sa *Dante symphonie*.

À Weimar, les rats quittent le navire de la nouvelle musique. Son ami Joseph Joachim, que Liszt invite à participer aux festivités qu'il organise au début de septembre pour le centenaire de la naissance du grand-duc Charles-Auguste, le protecteur de Goethe, et pour lequel il a composé un *Hymne à Weimar*, décline l'invitation. Et pour cause. Ce violoniste allemand, ancien *Konzertmeister* à Weimar, doit à Liszt sa nomination à Hanovre, où il est devenu l'an passé directeur des concerts. Sans doute lui mentait-il par gratitude car, le 27 août 1857, il tire un trait définitif sur la musique de l'avenir et s'affranchit de son ancien mentor :

Aussi ne veux-je pas taire plus longtemps, je le confesse et l'avoue, ce que ton mâle esprit devait exiger d'entendre bien plus tôt, oui, ce qui même lui est dû : je suis complètement inaccessible à ta musique ; elle contredit tout ce que depuis ma tendre jeunesse ma faculté de concevoir puise comme nourriture dans l'esprit de nos Grands Maîtres. Serait-il pensable qu'on me dérobe ou que je doive renier ce que j'ai appris à aimer et vénérer de leurs créations, ce que je ressens comme Musique ? Tes sons ne pourraient en rien combler le vide monstrueux et écrasant que j'en ressentirais. Comment pourrais-je alors fraterniser dans un même dessein avec ceux qui, sous l'égide de ton nom, se croient obligés (je ne parle que des purs parmi eux) de répondre de la justice des contemporains contre les actions des artistes, en faisant

Si Joachim ne fait pas le déplacement, tout le gotha se presse à Weimar pour la fête du centenaire de Charles-Auguste, du 3 au 5 septembre. La petite ville a vu les choses en grand. Sur la place du théâtre, la foule retient son souffle. Charles-Alexandre coupe une corde qui retient un voile. Sous le voile, Goethe et Schiller, sculptés dans le bronze. La littérature et la musique sont à l'honneur pendant ces trois journées. Si Liszt séduit avec sa *Faust symphonie*, qu'il vient de compléter par un chœur final pour voix d'hommes, il ne conquiert pas le public avec *Les Idéals*, d'après Schiller. La série noire continue. Et le traitement qu'inflige à Carolyne l'aristocratie weimaroise manque singulièrement d'élégance. Henriette von Schorn a invité plusieurs dames titrées à venir regarder l'inauguration du monument depuis une maison dont les fenêtres s'ouvrent sur la place. Parmi elles, Carolyne. La princesse, qui garde la chambre depuis des mois, se traîne pour ne pas gâcher la fête à son amant. Dès qu'elle entre dans la pièce, flanquée de la princesse Marie, les dames de la Cour quittent leur siège, puis la pièce, avec ostentation. Ce cruel exemple d'ostracisme mondain montre assez quelle place Weimar assigne au couple de l'Altenburg. Henriette von Schorn est suffoquée. Liszt vient vers elle, lui baise la main, puis emmène au-dehors Carolyne et Marie, les installe au vu et au su de tous dans la tribune officielle afin qu'elles puissent assister à la cérémonie dans les meilleures conditions tandis que des regards outrés se portent sur elles. Ces mesquineries tissent la trame du quotidien de Weimar pour Liszt et Carolyne. La couronne de laurier qui ornait jadis le virtuose international se change en couronne d'épines. « En vérité, j'ai bien souvent besoin de me rappeler que je suis un disciple de saint François pour supporter tant de choses insupportables<sup>24</sup> ! » écrit Liszt à Wagner dans d'autres circonstances, le 1<sup>er</sup> janvier 1859. En bon franciscain, il continue cependant à aider son prochain. Liszt est un homme fidèle à ses amis : Richard Wagner, Hector Berlioz, Robert Schumann.

Liszt recommande le dramaturge Franz Dingelstedt, de Munich, homme affable mais inconstant qui devient grâce à lui intendant du théâtre de la cour de Weimar en septembre 1857. Il ne se doute pas qu'il vient de faire entrer le loup dans la bergerie. Avec le bon sens, l'ingratitude est sans doute la chose au monde la mieux partagée chez les hommes. Dingelstedt, prêchant pour sa paroisse, va donner systématiquement la préférence au répertoire dramatique, au détriment du répertoire lyrique, s'inscrivant ainsi à des années-lumière de la musique de l'avenir, qui unit poésie et musique, de cet art total que Liszt, que Wagner appellent de leurs vœux. Wagner, justement...

Le surmoi de Franz Liszt s'appelle Richard Wagner.

C'est un surmoi tyrannique.

Cet homme rude et féminin, esthète et parvenu, fier, flambeur, égoïste, volontaire, sensible, orgueilleux, ombrageux, tempétueux, inquiet, indomptable, impulsif, lyrique, émotif, mégalomane, capricieux, superbe et misérable, amoureux de la gloire et souvent de lui-même, Narcisse qui se mire et s'admire dans les eaux du Rhin, défie les adjectifs, incarne à lui seul le génie romantique dans toutes ses contradictions. L'auteur de *Tannhäuser*, du *Vaisseau fantôme*, de *Tristan et Iseult*, de *Lohengrin*, abonné aux chefs-d'œuvre, est un génie, un vrai. Un génie en cinémascope, avec tempêtes et tourments, fuite en avant et moments de grâce, exil et désespoirs, coups de théâtre et coups de cymbales du destin. Il n'est pas d'orchestre assez grand pour jouer le grand barouf des dieux, le ramdam mythologique qui enfièvre l'âme excessive de ce desperado romantique, paria vêtu comme un prince. À lui légions de cuivres et de trombones, à lui la vieille Allemagne cuirassée de légendes et tous les paladins, et tous les oriflammes qui claquent au vent de l'épopée ! L'athlète de l'art total n'a qu'une ambition : le sublime. Une seule mesure : la sienne.

Féru de littérature, cet autodidacte venu à la musique à la fin de son adolescence – aux antipodes de Liszt, ancien enfant prodige – voulait d'abord s'illustrer dans l'écriture et n'a jamais mis les pieds dans un conservatoire ou dans une quelconque école de musique. Wagner, c'est entendu, a du génie. Liszt le sait. Wagner aussi. Liszt n'est pas Salieri – le Salieri de la légende. Il traite ce rival en ami, lui consacre toute son énergie, n'épargne pas ses efforts pour imposer ses opéras en Allemagne. Leur amitié reste une des plus fameuses de l'histoire de la musique. Liszt et Wagner, hérauts de la modernité musicale, regardent dans la même direction, mais pas de la même manière. Voyez les portraits, photographiques et picturaux, des deux géants. Liszt a le visage rasé de frais, les yeux dans le vague, fixés sur l'Idéal. Wagner est terrien, taurin, pétri de détermination, et ses yeux mettent une lueur de défi dans sa face énergique, qu'encadrent un collier de barbe et des favoris vertigineux. Liszt tente de frayer la voie à la nouveauté dans les jardins au cordeau de l'institution qui, cependant, ne sont pas sans chausse-trapes. Wagner laisse déferler ses coulées de notes sur le monde, persuadé qu'elles finiront par emporter toutes les résistances sur leur passage. En attendant l'avènement de son art, Liszt prête de l'argent à son « incomparable ami<sup>25</sup> » qui vit résolument au-dessus de ses moyens, monte ses œuvres à Weimar dès qu'il le peut, le fait jouer quand personne en Allemagne ne le joue plus, ou pas encore, se

démène et s'affaire pour obtenir sa grâce, va le voir en Suisse où ils dirigent ensemble un concert à Saint-Gall, le 23 novembre 1856, lui narre par le menu les représentations de *Tannhäuser* ou de *Lohengrin*, lui clame à longueur de temps, à longueur de lettres, l'admiration inconditionnelle qu'il éprouve pour son génie, l'incite à la patience quand il ne peut faire plus, comme le 27 décembre 1852 :

C'est pour moi un vif chagrin de pouvoir si peu de choses pour toi ! [...] J'ai versé des larmes amères sur tes maux et sur tes blessures. Souffrir et patienter, voilà malheureusement le seul palliatif qui te soit offert. Quel triste lot pour un ami de ne pouvoir dire que cela<sup>26</sup> !

Liszt se plaint auprès du grand-duc que « l'absence de chœurs suffisants est particulièrement choquante<sup>27</sup> » dans *Le Hollandais volant*, bref s'efforce encore et toujours d'obtenir plus de moyens, bataille sur tous les fronts pour son ami Wagner qui serre « son » Franz sur son cœur et sait ce qu'il lui doit :

Où trouver un artiste, un ami qui ait jamais fait pour un autre ce que tu as fait pour moi ? En vérité, si j'étais tenté de désespérer de tout le monde, il me suffirait d'un seul regard jeté sur toi pour me relever de toute ma hauteur et pour me remplir de foi et d'espérance. Je me demande ce que je serais devenu sans toi depuis quatre ans ; et qu'as-tu fait de moi ! C'est merveilleux de te voir à l'œuvre et de te suivre pendant cette période ! Là, l'idée et le mot de « reconnaissance » cessent d'avoir leur valeur ordinaire<sup>28</sup> !!

Sa gratitude connaît pourtant des éclipses et, dans les moments de découragement les plus noirs, Wagner ne reconnaît plus les siens. On se lasse de tout, même de la Suisse. Wagner y vit seul, avec une femme qu'aigrit la misère et sans ce Dieu qui fait relever la tête à Franz quand le cœur ne suit plus. Plus chrétien que jamais, Liszt s'efforce de persuader son ami des douceurs de la religion, comme en témoigne la lettre qu'il lui écrit le 8 avril 1853 :

Très cher ami, tes lettres sont tristes, et ta vie est plus triste encore ! Tu veux courir le monde, tu veux vivre, jouir, faire des folies ! Ah ! comme je serais heureux si tu pouvais le faire ! Mais ne sens-tu pas que le fer et la blessure que tu portes dans ton cœur te suivront partout et que la plaie est à jamais incurable ? Ta grandeur fait aussi ta misère ; toutes deux sont unies par un lien indissoluble ; tu seras fatalement tourmenté, torturé par elles... jusqu'à ce que, prosterné dans la foi, tu t'affranchisses de l'une et de l'autre ! [...] je veux prier Dieu pour qu'il éclaire ton cœur des puissants rayons de sa foi et de son amour !

Tu auras beau railler ce sentiment ; tes sarcasmes les plus amers ne m'empêcheront pas de continuer à y voir et à y chercher l'unique salut. C'est par le Christ, c'est par la résignation à la volonté divine que l'homme qui souffre trouve le salut et la rédemption<sup>29</sup> !

Être l'ami de Wagner, c'est se tenir prêt à voir passer la chevauchée

des Walkyries en bas de chez soi et à tout moment. Liszt est habitué à ses humeurs tempétueuses. Pourtant, à la fin de 1858, tandis que pour Liszt les nuages s'amoncellent dans le ciel de Weimar, leur amitié prend un tour plus orageux.

## LE CAS WAGNER

En 1858, la musique de l'avenir connaît les pires difficultés au théâtre de Weimar, rencontre une opposition de plus en plus grande. Redisons-le : c'est toute l'action que Liszt mène depuis dix ans qui se trouve désormais remise en cause. Wagner cependant ne veut rien entendre. Il est aux abois, ne voit pas plus loin que le bout de son porte-monnaie, qu'il achève de vider dans les canaux de Venise. Depuis un an et demi, Liszt essaie de faire jouer *Rienzi* à Weimar mais, au dernier moment, la fierté de l'irascible compositeur compromet tout. Wagner, que Liszt met en relation avec Dingelstedt, estime indigne de négocier ses droits d'auteur comme un épicier. Il ne veut pas marchander. Il veut de l'argent, « un point c'est tout », comme il l'écrit à Liszt le 21 novembre 1858 :

Dingelstedt, qui m'a écrit cinq lignes et demie, a voulu savoir ce que je demandais pour mes droits d'auteur. Tu sais bien comment je lui ai répondu. Pourquoi le monstre ne m'a-t-il pas envoyé immédiatement de l'argent ? Dieu ! que vous êtes heureux vous tous qui avez le vivre et le couvert ! Nul de vous n'est capable, paraît-il, de se mettre à la place d'un pauvre diable comme moi, pour lequel toute recette est comme un gain de loterie. Fais-lui donc comprendre à demi-mot où j'en suis<sup>30</sup>.

Le 26 novembre, il n'est guère mieux disposé :

Je ne puis dire combien je trouve drôle d'avoir à négocier avec Franz Dingelstedt à propos de Weimar. J'aurais envie de lui dire qu'il ne doit nullement s'occuper de mon opéra. Toute ma sympathie pour Weimar s'en va quand je vois un homme aussi solennel venir se placer entre toi et le Grand-Duc. Mes enfants, vous êtes ennuyeux<sup>31</sup> !

Wagner finit par dire qu'il ne tient plus à voir monter *Rienzi*, à la grande tristesse de Liszt, toujours dévoué à ses intérêts. Justement. Le duc Ernst de Gotha veut dédier à Wagner son opéra *Diane de Solange*. Liszt suggère à son ami de lui adresser quelques mots de remerciement. Le duc est un homme à ménager, gagné à la cause wagnérienne puisqu'il œuvre pour obtenir la grâce que le compositeur attend pour revenir en Allemagne. Wagner, à bout de ressources, plongé dans les affres de la création, prend mal la suggestion de Liszt, déçu qu'il ne lui envoie pas sur-le-champ des espèces sonnantes et trébuchantes. Le soir de la Saint-Sylvestre, il passe les bornes et met à



rude épreuve la patience toute franciscaine de son ami :

J'ai besoin d'argent. [...] Tu parles de moi à ces gens avec bien trop d'onction. Dis-leur : « Wagner se fiche de vous, de vos théâtres et de ses propres opéras ; il lui faut de l'argent. Un point c'est tout ! »

Est-ce que, toi non plus, tu ne m'aurais pas compris ? Ne t'ai-je pas dit en termes clairs et nets que je cherchais par tous les moyens à ramasser de l'argent ? [...] Pour l'amour du Ciel, qu'ai-je à faire de *Diane de Solange* ? Dois-je me voir ainsi moqué par toi ? Pas un mot ? Pas d'argent ?

Bon ! Je n'ai plus 10 gulden en poche ; je ne peux pas payer mon loyer, je ne peux pas envoyer un sou à ma femme, qui m'a écrit il y a 15 jours qu'elle n'avait plus grand-chose – Mais tout cela n'est que passager. À Pâques prochain, quand *Tristan* sera fini, j'aurai plus que je n'ai besoin. Mais en ce moment tout me lâche. Tout ! Et tous ! Je n'aperçois nulle part une rentrée assurée. Et que reçois-je ?... des histoires de *Diane de Solange* ! C'est à devenir fou. Je vois bien que tu ignores complètement ce que c'est que la misère. Heureux homme !

Ou bien me ferait-on reproche de ne pas vivre plus petitement ? Mon Franz, quand tu verras le second acte de *Tristan*, tu admettras qu'il me faille beaucoup d'argent. Oui, je suis un grand dissipateur ; mais pardieu, il en sort quelque chose !... Tu le sais bien. Mais penses-y. Et ne va jamais croire que je puisse prendre au sérieux des querelles avec Dingelstedt, Herzog ou n'importe qui. Je ne demande au monde que de l'argent. Tout le reste je l'ai. – Cet accès de pétulance folle, c'est toi qui en es cause par l'enthousiasme que tu as manifesté pour le 1<sup>er</sup> acte de *Tristan*. Quand tu connaîtras le second, tu me pardonneras de ne savoir aujourd'hui que crier : « De l'argent ! de l'argent ! » Peu importe comment et de quelle source. *Tristan* remboursera tout ! Quand je serai devenu complètement fou, je t'enverrai une dernière dépêche avec mon dernier napoléon !

Adieu ! Bonne année !

Envoie *Dante* et la *Messe*. Mais d'abord de l'argent ! des honoraires... pour Dieu sait trop quoi !... Dis à Dingelstedt que, malgré sa taille, il n'est qu'un âne, et au Grand-Duc que sa tabatière est au mont-de-piété, qu'il me la dégage.

Mais surtout, ne m'écris plus jamais rien de si sérieux, ni de si pathétique ! Grands dieux ! J'ai déjà dit, pourtant, dernièrement, que vous êtes des ennuyeux ? Ça n'a donc pas porté ses fruits ? Qu'il y ait amélioration pour le Nouvel An !

Cela va faire une belle histoire ! Oh ! Oh<sup>32</sup> !

Conscient d'être allé trop loin, Wagner lui écrit une autre lettre. Mais chassez le naturel, il revient au galop : il évoque à nouveau la question de l'argent. Il propose à Liszt de mettre sur pied un groupe de mécènes pour lui allouer une rente de deux à trois mille thalers, rien de moins, soit plus du double des émoluments annuels que Liszt percevait comme chef d'orchestre à Weimar. Quant à l'idée de prendre un emploi, il la repousse avec vigueur : « Je ne pourrais pas accepter une position à Weimar, même si elle me laissait toute la position imaginable, même si elle était égale à la tienne. Voilà pourquoi : c'est que le traitement ne serait pas suffisant pour le but que je poursuis<sup>33</sup>. » Pour Wagner, son génie n'a pas de prix, ne vaut aucune compromission. C'est peut-être excessif, mais Wagner est Wagner. C'est aussi très indélicat pour le pauvre Franz. Qui reçoit la première

lettre et cette fois n'encaisse pas le coup. Il n'envoie pas l'argent que Richard réclame avec tant d'arrogance. Il n'envoie pas non plus ses partitions de la *Dante symphonie* et de sa *Messe de Gran*, dont Richard semble faire si peu de cas. Tout franciscain qu'il est, il n'en peut plus. Excédé, blessé, las d'être pris pour un banquier, il écrit à Wagner une réponse cinglante :

Pour ne plus m'exposer au danger de t'importuner par des discours « pathétiques et trop sérieux », je renvoie le I<sup>er</sup> acte de *Tristan* à Haertel et te demanderai la permission de ne prendre désormais connaissance des autres actes qu'après leur apparition en librairie.

La symphonie *Dante* et la *Messe* ne pouvant passer pour des actions de banque, il est sans doute superflu de les envoyer à Venise. Je juge non moins superflu de recevoir de si loin des télégrammes de détresse et des lettres blessantes.

Sérieusement et en toute fidélité.

F. Liszt<sup>34</sup>

Cet échange assez vif marque le premier refroidissement dans les relations fusionnelles entretenues jusque-là par les deux musiciens, même si elle ne met pas un coup d'arrêt à leur amitié hors normes. Wagner, qui a pu constater que la patience de Liszt avait ses limites, lui écrit une belle lettre le 23 février 1859. Alerté par Bulöw, il a compris que s'il n'allait pas bien, son ami n'allait guère mieux : « ... c'est ainsi que la vivacité de ton ressentiment m'a donné la mesure de ma laideur morale<sup>35</sup>. » Liszt ne lui conserve pas rancune et lui dédie sa *Dante symphonie* :

De même que Virgile a guidé Dante, de même tu m'as guidé à travers les régions mystérieuses de ces mondes de la musique si pleins de vie.

Je te crie du fond du cœur :

« *Tu se' il moi maestro, e' I mio autore !* »

et je te dédie cette œuvre, avec l'hommage d'une inaltérable tendresse<sup>36</sup>.

Le vers italien est tiré du premier chant de l'*Enfer*, dans *La Divine Comédie*. Dante y reconnaît Virgile et s'adresse en ces termes au grand écrivain de l'Antiquité :

Tu es mon maître, et mon auteur

Tu es celui, seul, de qui j'ai pu prendre

Le noble style auquel je dois l'honneur<sup>37</sup>.

Dante et Virgile. L'Enfer et le Paradis. Les deux hommes se meuvent dans des contrées inaccessibles au commun des mortels. Leurs échanges épistolaires rappellent à Wagner ceux de Goethe et de Schiller. Wagner voudrait vivre à Weimar auprès de son ami et bienfaiteur, en faire avec lui la capitale de la musique. Des éclats de

lyrisme et des chants de détresse traversent leur correspondance. Des éclairs de fureur la zèbrent. Elle offre un passionnant document sur deux compositeurs surdoués qui essaient de vivre à la hauteur de leur idéal esthétique. Leur amitié écrit en lettres de feu le roman de la nouvelle musique. Et si Liszt se brûle parfois aux grandes forges wagnériennes, où son ami tisonne les *Nibelungen*, il lui pardonne tout et sait que son don est aussi son mal, comme en témoigne cette lettre qu'il écrit à Carolyne le 20 octobre 1859 : « Mais traitez-le très doucement – car il est malade, et incurable. Voilà pourquoi il faut simplement l'aider et tâcher de le servir autant que cela se peut<sup>38</sup>. »

Servir, Liszt s'y emploie toujours avec la même abnégation. Même si à Weimar, la cause de la musique de l'avenir ressemble de plus en plus à une cause perdue...

### SON ROYAUME POUR UN BARBIER

Dingelstedt, le nouvel intendant du théâtre nommé grâce à Liszt, s'avère être d'un commerce difficile et devient bientôt le pire ennemi de son bienfaiteur à Weimar. Il tente de fomenter la désunion au sein même de la Neu-Weimar-Verein. Un soir, lors d'une réunion, les deux hommes ont un échange assez vif et Liszt, pour se consoler, force un peu sur l'alcool, son habituel dérivatif quand la pression est trop forte, au grand dam de Carolyne. Il faut dire qu'à l'époque les antidépresseurs n'existent pas et que la lecture de *Bouddhisme et Christianisme*, l'ouvrage interminable, premier d'une longue série, que griffonne Carolyne, n'offre pas le plus sûr moyen de se divertir. Ce soir-là, le chantré de la nouvelle musique a la bouche pâteuse et sort donc de la réunion de la Verein en titubant. Son ami Weissheimer finit par le laisser à la porte de l'Altenburg au prix de maints zigzags dans Weimar endormi. En passant devant la maison de Goethe, Liszt s'exclame : « Que dirait le vieil homme s'il nous voyait à présent ? » Et le spirituel Weissheimer de répondre, en citant *Faust* : « Vous revoilà, ombres chancelantes<sup>39</sup> ! »

Liszt chancelle, en effet, et pas seulement sous le coup de l'ivresse. Les coups de boutoir de Dingelstedt le déstabilisent. Comment faire du bon travail avec ce collègue qui annonce la couleur et déclare tout de go : « Le théâtre est un mal nécessaire, le concert est un mal superflu<sup>40</sup> » ? Fidèle à ce principe, Dingelstedt privilégie les spectacles dramatiques au détriment de la musique, n'hésite pas à congédier des musiciens sans instruire Liszt de ses décisions, bref prend le pouvoir à Weimar. Les moyens dont dispose le théâtre pour mettre en œuvre des spectacles musicaux s'amenuisent progressivement. Liszt oublie son chagrin en reprenant la route. 1858 est une année nomade. Après

avoir organisé une fête Mozart en janvier, le chef d'orchestre prend le large et fait l'Europe buissonnière avec sa baguette. Du 11 au 14 mars, il est à Prague où il dirige deux concerts de bienfaisance. Cette fois, ses *Idéals* ont leur ration d'applaudissements et sa *Dante symphonie* soulève « comme un transport d'admiration<sup>41</sup> ». Fin mars, il dirige à Vienne, où son fils Daniel étudie le droit, sa *Messe de Gran* qui lui vaut un succès dont il est le premier surpris. François-Joseph souhaite l'entendre à la Cour. Liszt refuse, répond qu'il n'est plus un virtuose. Début avril, il dirige derechef sa *Messe*, à Pest, où il est cette fois reçu comme *confrater* du tiers ordre franciscain : son buste et son portrait sont placés dans le réfectoire, on porte des toasts en latin et frère Franz s'en revient à Weimar où, manifestement, il n'est pas pressé d'arriver, en passant par Vienne, Löwenberg, où l'a invité le prince Hohenzollern-Hechingen, Berlin enfin. Les réceptions se succèdent à l'Altenburg pour fêter les dix ans de Liszt à Weimar, restaurent un peu sa bonne humeur, qu'il cultive avec Carolyne et Marie au Tyrol puis à Munich, de la fin août au 20 octobre. Après ces vacances en « famille », il s'attelle à son nouveau défi : monter l'opéra-comique de son ami Peter Cornelius, *Le Barbier de Bagdad*. Défi, car cette œuvre charmante devient un champ de bataille qui l'oppose à Dingelstedt de plus en plus frontalement. L'intendant refuse de trouver une place dans le calendrier du théâtre pour cet opéra qui n'est pas vraiment son verre de schnaps, conteste le choix de Liszt pour le rôle du chanteur mais, finalement, tant bien que mal, la première a lieu le 15 décembre.

Dix minutes, c'est long. Surtout quand les lazzis du public ne cessent pas. Ce soir-là, c'est un tumulte, un charivari épouvantable orchestré par Dingelstedt, qui salue la fin de la représentation. Dingelstedt jubile, ne fait rien pour faire cesser la clameur. Liszt, avec sa superbe coutumière, revient au pupitre, fait lever l'orchestre et applaudit ostensiblement l'œuvre de Cornelius face au public qui siffle et hue de plus belle. Les musiciens l'imitent et une des chanteuses conduit Cornelius sur la scène. Les huées redoublent. C'en est trop. Ulcéré par cette cabale indigne, Liszt blêmit, pose sa baguette, quitte la salle du théâtre et s'en va, flanqué de Cornelius et d'une poignée de fidèles, dissiper sa colère et sa tristesse dans les vapeurs de l'alcool au bar de l'hôtel Erbprinze. Liszt en a assez et déclare qu'il va démissionner. Deux jours plus tard, il dirige du Beethoven, dont la musique est désormais une valeur sûre pour le public, et obtient un beau succès. Weimar veut bien de Liszt, mais pas de sa liberté. Cette position est intenable pour un homme tel que lui et le 14 février 1859, il est parfaitement sobre lorsqu'il écrit au grand-duc Charles-Alexandre pour l'informer qu'il démissionne, en effet.

Miné par ses difficultés à Weimar et ses relations désormais conflictuelles avec Wagner, Liszt part pour Berlin soutenir son gendre à la fin du mois de février. Hans von Bulöw doit faire face à l'adversité, qu'il a tenté de dompter avec bravoure le 14 janvier dernier, à la Singakademie. Tandis que sont copieusement sifflés *Les Idéals* de Liszt, ce beau-père qui est aussi son père en musique, Bulöw quitte le pupitre, y revient et déclare : « Je demande aux siffleurs de quitter la salle, car il n'est pas d'usage de siffler en ces lieux. » La presse le honnit, des lettres anonymes le couvrent d'insultes. Le 27 février, Liszt, venu à sa rescousse, dirige à son tour, dans la même salle, la même œuvre qui lui vaut un... triomphe. En mars, Liszt regagne ses quartiers, et gagne enfin ceux d'une noblesse qu'il espère depuis vingt ans : vanité des vanités... La croix de chevalier de l'ordre de la Couronne de fer, décerné par François-Joseph d'Autriche le 10 avril, teinte de bleu son sang tzigane. La satisfaction qu'en retire Franz n'est peut-être pas très franciscaine, mais assurément lui fait du bien en ces temps d'incertitude où la musique de l'avenir ne semble pas promise aux plus beaux lendemains. Si Liszt ne sait pas où il va, il sait du moins d'où il vient et, décidément soucieux de sa noblesse toute neuve, demande à Carolyne, en villégiature à Munich avec Marie, qui pose pour le peintre Kaulbach :

Que vous semble de l'idée d'ajouter à mon nom celui de von Raiding ? Je ne craindrais pas d'avoir l'air de venir de mon village<sup>42</sup>.

Carolyne, au fait de la question, se montre aussi fort avisée et lui déconseille ce *von* qui désigne une propriété conquise à la pointe de l'épée, peu approprié pour un homme qui a tracé sa voie dans le monde à la force des arpèges, et ne manquerait pas de susciter les railleries de ses adversaires. Liszt suit son conseil et se contentera finalement d'un Franz, chevalier de Liszt. Le chevalier troque son glaive contre la baguette de chef d'orchestre, qu'il saisit à l'occasion du centenaire de la mort de Haendel, enchaîne avec la présidence du congrès organisé pour le vingt-cinquième anniversaire de la *Neue Zeischrift für Musik*, qui se tient du 1<sup>er</sup> au 4 juin à Leipzig, où Carolyne et Marie le rejoignent à l'hôtel de Pologne. Franz Brendel, le directeur de la revue *Neue Zeischrift*, ardent soutien de la *Zunkunftmusik*, la fameuse musique de l'avenir, propose qu'on lui substitue le terme de « Nouvelle École allemande » pour apaiser la querelle qui déchire les anciens et les modernes. Liszt dirige son poème symphonique *Tasso*, le prélude de *Tristan*, dont Wagner n'a pas encore achevé le troisième acte, puis regagne Weimar, qui perd son âme, c'est entendu, et bientôt

sa grande-duchesse. Le 23 juin, Maria Pavlovna, le plus grand soutien de Liszt à la Cour, meurt au château du Belvédère : « avec ce cercueil, on vient d'enterrer le vieux Weimar », déclare Liszt au cours de l'assemblée extraordinaire de la Neu-Weimar-Verein qu'il convoque pour l'occasion. Liszt sait bien qu'il a fait son temps et, s'il n'a pas l'intention d'y mourir à son tour, fait le mort à Weimar, se claquemure à l'Altenburg et n'assistera pas, c'est décidé, aux fêtes que donne la ville pour célébrer le centenaire de Schiller, où la *Vor hunderdt Jahren*, qu'il a composée spécialement, sera jouée sans lui au début du mois de novembre.

Sa claustration, bien sûr, est loin d'être oisive puisqu'il travaille à son oratorio : *La Légende de sainte Élisabeth*. Quant à Marie, elle épouse un bon parti en la personne du prince Constantin von Hohenlohe-Schillingfürst. Les épousailles sont célébrées le 15 octobre à onze heures du matin, en la petite église Saint-Jean-Baptiste, dans la Marienstrasse. Carolyne et Scotchy pleurent en cadence sous les voûtes. Les jeunes mariés convolent à Vienne. L'Altenburg est plus triste que jamais. Carolyne le fuit trois jours plus tard, va passer du temps à Paris où elle voit Anna Liszt et Berlioz. Liszt demeure seul à l'Altenburg où il dîne avec Scotchy et Cosima, venue passer la journée pour fêter les quarante-huit ans de son père. Les nouvelles qu'elle apporte n'ensoleillent pas vraiment l'ambiance crépusculaire qui règne dans la vaste demeure juchée sur la colline. Cosima conte à son père comment va Daniel, et il va mal : la tuberculose l'a beaucoup affaibli. Son état empire et Liszt se rend à Berlin le 11 décembre chez Hans et Cosima, où Daniel vit ses derniers jours. Ce brillant étudiant en droit fait un moribond studieux : il explique à son père les cinq catégories d'obligations que prévoit le code de droit mais la mort, procureur implacable, fauche aussi les jeunes gens de vingt ans. Ni le tokay ni le bouillon ne peuvent rendre à Daniel Liszt les forces qui l'abandonnent à jamais le 13 décembre. Il est onze heures et quart. Cosima pose sa main sur le cœur de son frère. Il ne bat plus. Liszt profère devant sa dépouille des paroles très chrétiennes :

Mourons ainsi à nous-mêmes, pour vivre dans le Seigneur, dès maintenant. Dépouillons-nous de nos folles passions, de nos vaines attaches, de toute la poussière de nos futilités, pour ne respirer que du côté du Ciel. Dieu ne nous repoussera pas, si nous allons à Lui de toute notre volonté<sup>43</sup>.

Sur le chapitre des « vaines attaches », Liszt rompt définitivement celles qui le retiennent à Weimar et, le 6 février 1860, confirme à Charles-Alexandre, qui le presse de reprendre du service, sa décision de quitter la scène dans une lettre dont la déférence mêlée d'ironie ne souffre pas de réplique :

Ma résolution de divorcer avec le public ne date pas d'hier. Le hasard devait

décider si je le quitterais à l'occasion d'un succès ou d'une chute. La hasard a prononcé ; mon divorce est fait, et fait accompli. Après le temps écoulé, ce serait un non-sens à moi de revenir où je ne veux pas rester. [...] Il serait mal entendu de votre part, Monseigneur, d'insister pour que je reprenne mes fonctions publiques, quand le moment est venu pour moi de les quitter. En l'exigeant, vous commettriez une sorte de mauvaise action, qu'il m'appartient de ne pas vous laisser faire. N'imites pas les Souverains qui mésusent des facultés de leurs serviteurs en les employant à contresens ; ce qui n'est pas dans l'intérêt de l'artiste ne l'est jamais dans celui de son protecteur<sup>44</sup>.

Écœuré par la « vilenie », la « mesquinerie », les « jalousies » et les « inepties »<sup>45</sup>, Liszt regarde du haut de l'Altenburg son rêve brisé qui se perd dans les forêts de Thuringe, cette ville qu'il voulait capitale et reste malgré ses efforts une province de la musique. En mars, il reçoit un nouveau coup de poignard de son ancien protégé Joseph Joachim, signataire avec Brahms, Grimm et Scholz d'un manifeste à Berlin qui s'en prend à la nouvelle école allemande. Ces quatre garçons n'ont aucune envie de s'asseoir sur les bancs de cette école expérimentale et réclament d'autres maîtres que Liszt. Ils ne peuvent que « déplorer et condamner comme contraires à l'essence la plus intime de la musique les productions des maîtres et disciples » de cette « prétendue<sup>46</sup> » nouvelle école. Le message a le mérite d'être clair. La seule chose qui pourrait à présent consoler Liszt, c'est la perspective de son mariage avec Carolyne. Justement, après dix ans de démêlés juridiques, la voie semble enfin se dégager. L'archevêque de Saint-Petersbourg prononce l'annulation du mariage de la princesse avec Nicolas von Sayn-Wittgenstein. Le but semble proche et le 17 mai, Carolyne quitte Weimar pour aller plaider son divorce à Rome.

Hélas, l'affaire s'éternise. Carolyne prend patience au bord du Tibre et, bientôt, son enthousiasme retombe. Sur le sable du Colisée, le sang des gladiateurs a séché depuis des siècles. Les belluaires n'affrontent plus les bêtes sauvages que sur les toiles de Jean-Léon Gérôme et si les rétiaires ne jettent plus leurs filets, les Wittgenstein n'ont pas renoncé à tendre les leurs. Loin de sa « fiancée adorée<sup>47</sup> », Liszt déprime à Weimar, demande de l'aide au grand-duc pour dissiper le cauchemar bureaucratique où se débat Carolyne. Charles-Alexandre fait tout ce qu'il peut, joue de son influence, et fait Liszt citoyen d'honneur de la ville de Weimar, le 26 octobre, quatre jours après son anniversaire que le compositeur passe seul, une fois de plus. Napoléon III, empereur des Français, que Victor Hugo tance depuis son rocher de Guernesey, a élevé Liszt au grade d'officier de la Légion d'honneur le 25 août. Cette pluie d'honneurs sent un peu le cimetière. Liszt, s'il continue à composer (*Méphisto valse n° 1*, transcriptions de Wagner, paraphrases de concert sur des opéras de Verdi, *Venise et Naples*, supplément au volume *Italie des Années de pèlerinage*), s'enfonce dans la tristesse, d'autant plus que ses amis quittent Weimar les uns après les autres :

Peter Cornelius, l'auteur du *Barbier de Bagdad*, mais aussi le poète Hoffmann von Fallersleben. Ceux qui restent viennent le voir à l'Altenburg, où le maître vieillissant, ancienne idole de l'Europe musicale, joue pour eux du piano de toute son âme : Henriette von Schorn en pleure d'émotion. Quant à Liszt, il verse des larmes amères à sa table d'écriture, devant son petit buste de Wagner, et traverse une véritable crise morale que ni le travail ni la prière ne suffisent à vaincre.

Son testament, qu'il écrit le 14 septembre 1860, récapitule une vie brillante et tourmentée dont il fait le bilan.

## TESTAMENT

En 1860, Baudelaire fait paraître *Les Paradis artificiels*, le duc de Morny fonde la station balnéaire de Deauville et Abraham Lincoln est élu président des États-Unis d'Amérique. Auguste Renoir et Claude Monet ont une vingtaine d'années, n'aiment vraiment pas la peinture d'histoire, inventent en marge de l'académisme un nouveau langage qui jette à pleines mains sur la toile l'ombre tiède des sous-bois et le ciel cru des bords de mer. Cette révolution de la lumière ne s'appelle pas encore l'impressionnisme.

Depuis plus de dix ans, Franz Liszt consacre toutes ses forces à l'élaboration d'un nouveau langage musical. Ce 14 septembre 1860, l'été s'achève et le passeur est fatigué, trace d'une plume lasse les dispositions de son testament, aspire au paradis. Celui qu'il vise n'a rien d'artificiel. Plongé dans ses pensées, Liszt déambule dans les pièces de l'Altenburg, soulève un bâton de mesure en or massif incrusté de perles et d'émeraudes que lui offrit Carolyne peu après leur rencontre au cœur du grand hiver de Kiev. Il regarde le masque mortuaire de Beethoven, le dieu de son enfance dans la petite maison de Raiding, et tous ces objets qui racontent sa vie d'avant, ses succès de jadis : un encrier en platine avec un grand talisman, un bocal en argent de Varsovie, un pupitre en argent massif, des médailles, une couronne de laurier en or et, bien sûr, le sabre d'honneur que lui donnèrent en 1840 les magnats de Pest. Ces biens matériels, il veut les léguer à la femme qu'il chérit et ne peut épouser.

Son testament nous apprend que Liszt possède deux cent vingt mille francs placés chez Rothschild, à Paris, aime Dieu, Carolyne et Richard Wagner, reste fidèle au souvenir d'une autre Caroline, avec un « i », cette demoiselle de Saint-Cricq qui fut son premier amour et à qui il lègue un talisman monté en bague. En outre, cette date n'est pas anodine. Si Liszt a choisi ce jour où l'Église célèbre l'exaltation de la Sainte-Croix pour rédiger son testament, c'est parce que le « nom de



cette fête dit aussi l'ardent et mystérieux sentiment qui a transpercé comme d'un stigmat sacré » sa « vie entière » :

Oui, « Jésus-Christ crucifié », « la folie et l'exaltation de la Croix », c'était là ma véritable vocation...

Je l'ai ressenti jusqu'au plus profond du cœur dès l'âge de dix-sept ans, alors que je demandais avec larmes et supplications qu'on me permît d'entrer au séminaire de Paris, et que j'espérais qu'il me serait donné de vivre de la vie des Saints et peut-être des martyrs. Il n'en a pas été ainsi hélas<sup>48</sup> !

Dieu, dans sa grande bonté, n'a pas abandonné Liszt malgré ses « nombreuses fautes et erreurs », dont il se repent sincèrement ; la « divine lumière de la croix » ne lui a jamais été « entièrement retirée » et parfois même elle a « inondé de sa gloire » toute son âme. Il en vient ensuite à Carolyne :

Ce que j'ai fait et pensé de bien depuis douze ans, je le dois à Celle que j'ai si ardemment désiré appeler du doux nom d'épouse – ce à quoi la malignité humaine et les plus déplorables chicanes se sont opposées jusqu'ici avec obstination.

À Jeanne-Élisabeth-Carolyne, Princesse Wittgenstein, née d'Iwanowska.

Je ne puis écrire son nom sans un tressaillement ineffable. Toutes mes joies sont d'elle, et mes souffrances vont toujours à elle pour chercher leur apaisement. Elle s'est non seulement associée et identifiée complètement et sans relâche à mon existence, mon travail, mes soucis, ma carrière – m'aidant de son conseil, me soutenant par ses encouragements, me ravivant par son enthousiasme avec une prodigalité inimaginable de soins, de prévisions, de sages et douces paroles, d'ingénieux et persistants efforts ; plus que cela, elle a encore souvent renoncé à elle-même, abdiquant ce qu'il y a de légitimement impératif dans sa nature pour mieux porter tout mon fardeau dont elle a fait sa richesse et son seul luxe<sup>49</sup> !

La déclaration d'amour testamentaire ne s'arrête pas là et Liszt, qui fait au passage l'éloge du « noble cœur » de Blandine et de Cosima, continue la canonisation de sa dulcinée, promue intercesseur, cher ange dont il caresse les ailes :

Je me mets en pensée à genoux devant elle pour la bénir et lui rendre grâces comme à un ange tutélaire et mon intercession près de Dieu ; elle qui est ma gloire et mon honneur, mon pardon et ma réhabilitation, la sœur et la fiancée de mon âme ! – J'aurais voulu posséder un génie immense pour chanter en sublimes accords cette âme sublime. Hélas ! c'est à peine si je suis parvenu à balbutier quelques notes éparses que le vent emporte. Si pourtant il devait rester quelque chose de mon labeur musical (auquel je me suis appliqué avec une passion dominante depuis dix ans), que ce soit les pages auxquelles Carolyne a le plus de part, par l'inspiration de son cœur ! – Je la supplie de me pardonner la triste insuffisance de mes Œuvres d'Artiste, ainsi que celle affligeante encore de mes bons vouloirs entremêlés de manquements et de disparates. Elle sait que la plus poignante souffrance de ma vie, c'est de ne pas me sentir assez digne d'Elle et de n'avoir pu m'élever pour m'y maintenir fermement à cette région sainte et pure qui est la demeure de son esprit et de sa vertu. Si je continue de demeurer encore quelque temps sur cette terre, je fais

vœu de m'appliquer à devenir meilleur, à diminuer et réparer mes torts, à gagner plus d'équilibre moral, et de ne rien négliger pour léguer une renommée de quelque bon exemple<sup>50</sup>.

L'exemple de Richard Wagner, si difficile à suivre, vaut quelques lignes au grand absent de Weimar, auquel Liszt rend hommage une fois de plus :

Il est dans l'art contemporain un nom déjà glorieux et qui le sera de plus en plus – Richard Wagner. Son génie m'a été un flambeau ; je l'ai suivi – et mon amitié pour Wagner a conservé tous les caractères d'une noble passion<sup>51</sup>.

Quelques jours après avoir rédigé son testament, Liszt reçoit de Carolyne, à laquelle le pape Pie IX a accordé une audience, une nouvelle qui chasse sa mélancolie : le Sacré Collège romain se prononce en faveur de l'annulation du mariage ! Liszt est abasourdi de joie, écrit à Carolyne le 29 septembre :

Quelle joie, quelle jubilation ! J'en suis comme anéanti – et n'osais y croire. Mais cela nous vient de Dieu ! Bénissons-le, bénissons-le à toujours (sic) ! Qu'il nous fasse la grâce de le servir et de l'aimer de tout notre amour ! Après cette décision unanime du Saint Collège, sur le fond et la forme de l'affaire, en votre faveur, il me semble impossible que les menées contraires prennent encore une fois le dessus<sup>52</sup>.

Et pourtant si. Le concile des cardinaux du Sacré Collège romain, convoqué le 22 septembre, a bien ratifié la décision de l'archevêque de Saint-Petersbourg mais le nonce du pape à Vienne, le cardinal de Lucca, et l'évêque de Fulda, dont dépend Weimar, contestent cette ratification. Ce n'est pas encore pour cette fois !

Même la naissance de sa première petite-fille, Daniela Senta, le 12 octobre, apporte au pauvre Liszt son lot de contrariétés. Sa mère, Cosima, se remet avec peine de ses couches, n'arrête pas de tousser et ne dort plus. Ce mal physique exprime aussi un mal moral. Son mari, Hans, cède à ses vieux démons : les migraines, la mélancolie. Des crises de violence verbale ponctuent cet état dépressif et finissent d'épuiser Cosima. Liszt se fait du souci pour sa fille, pour son gendre et pour sa « fiancée » qu'il sait seule à Rome au milieu des vautours. *Rienzi*, finalement monté à Weimar au terme de deux ans de tergiversations, le 25 décembre, est son cadeau de Noël. Les étrennes du nouvel an s'avèrent plus somptueuses encore : le 8 janvier 1861, le concile des cardinaux tient une nouvelle séance à Rome. Les cardinaux insistent, persistent et se prononcent définitivement pour l'annulation du mariage : « Triomphe. Triomphe complet<sup>53</sup>... », écrit Carolyne à son promis qui, le 31 janvier, fêté par la Neu-Weimar-Verein, se remet au piano pour l'occasion et, une fois n'est pas coutume, reprend la baguette pour diriger sa « Danse dans la taverne du village », première

de ses *Méphisto valse*s, créée le 8 mars. Ses humeurs noires persistent pourtant, comme en témoigne sa correspondance toujours vivace avec la belle Agnès Street-Klindworth à laquelle il confie, le 22 mars :

Je suis mortellement triste – et ne puis rien dire, ni rien entendre. La prière seule me soulage par moments, mais hélas ! je ne sais plus prier avec beaucoup de continuité, quelque impérieux que soit le besoin que j'en ressens. Que Dieu me fasse la grâce de traverser cette crise morale et que la lumière de sa miséricorde reluise dans mes ténèbres<sup>54</sup>...

Pourquoi cet abattement dont Liszt, de son propre aveu, instruit la seule Agnès ? Tout pourtant s'arrange à Rome. Alors quoi ? Il faut croire que les promesses de la ville aux sept collines n'apaisent pas les regrets qu'il laisse sur sa colline de l'Altenburg. Weimar fut le berceau, puis le tombeau, de toutes ses espérances. Liszt s'y voyait marié, heureux, nouveau Goethe d'une nouvelle Athènes, voisin de Wagner, finissant au milieu des jardins une vie de labeur et de gloire. Il n'en sera rien. L'anecdote qu'il conte à Agnès en dit long sur son désarroi. Eduard Lassen, le nouveau maître de chapelle de la cour de Weimar, venu l'entretenir le matin même de « choses » qui lui sont devenues « passablement étrangères », fut sans doute surpris de la réaction de Liszt, « pris tout à coup d'une telle désolation » qu'il ne put « retenir de grosses larmes »<sup>55</sup>. Ses sanglots prouvent assez ce qu'il en coûte à Liszt d'avoir quitté son pupitre. Le fait d'ailleurs qu'il tarde à rejoindre Carolyne sous le ciel romain le confirme. Certes, il veut être présent la première semaine d'août à Weimar, où doivent se tenir de grandes festivités pour la fondation de l'Association des musiciens allemands. Amis et collègues de Liszt doivent y venir en très grand nombre et la fête ne serait pas complète sans lui. Et puis, avant de se fixer à Rome – Carolyne évoque aussi Florence ou Fulda, en Allemagne, avec sa princesse, ville élue par les futurs mariés –, il faut bien s'occuper du déménagement. C'est l'heure des regrets, mais aussi des résolutions. Celles que formule Liszt dans la lettre qu'il écrit à Carolyne le dimanche de Pâques, un 31 mars cette année-là, attestent un goût du travail inentamé et un besoin croissant de solitude :

De toute manière, je ne continuerai pas mon train de vie, tel qu'il s'est fait depuis une dizaine d'années. Il me faut absolument plus de paix, de solitude, de recueillement et d'indépendance. Ma dépense doit être aussi plus restreinte et mieux réglée, mon travail plus suivi, moins saccadé – et creuser son lit comme un large fleuve. Que Dieu m'accorde de vous donner un peu de satisfaction<sup>56</sup> !

C'est dans ce contexte que Liszt, du 10 mai au 8 juin, séjourne à Paris pour convaincre la banque Rotschild de lui prêter 23 000 francs et aussi revoir sa mère, qu'une fracture du col du fémur a privée de l'usage de ses jambes et qui vit désormais clouée au lit, chez Blandine

et son mari, Émile Ollivier. Liszt se met en route le 30 avril, passe par Bruxelles où il revoit Agnès et arrive enfin, le 10 mai, dans la capitale française, où l'attendent bien des fantômes.

## AU BAL DES FANTÔMES

Sept ans déjà.

Sept ans que Liszt n'a pas remis les pieds à Paris, la ville de ses premières amours et de ses premières élégances. Soucieux de sa mise, accompagné de sa fille Blandine, au fait de la mode, il se commande deux costumes chez le tailleur le plus chic de la ville, un certain Chevreuil. Ceux de Liszt lui coûtent cinq cents francs et, pour ce prix-là, il faut espérer qu'ils flottent à son avantage. Une fois paré de l'armure du dandy, le compositeur *fashionable* peut faire le tour des salons, retrouver ses amis Belloni, Delacroix, Meyerbeer. Rossini, dont la bedaine proclame l'amour de la bonne chère, le crâne dégarni et la bouche édentée le cruel passage des ans, se montre stupéfait de revoir en Liszt, bel homme mûr de quarante-neuf automnes, le beau jeune homme qu'il était lors de leur dernière rencontre, vingt-trois années auparavant. Dubitatif, l'amateur de tournedos touche les cheveux du pianiste : oui, il s'agit bien des siens, puis lui montre son propre crâne : « Tenez, il n'y a plus rien, là – et je n'ai plus guère de dents ni de jambes<sup>57</sup> ! » Rossini oublie les atteintes de l'âge en composant des sonates pour piano dont les titres disent assez sa passion : beurre frais, pois verts, cerises, abricots...

Berlioz chante une autre chanson. Son désespoir est moins aimable. Amer, abattu, isolé, l'auteur contesté de *Benvenuto Cellini* ne mange rien et n'a plus guère d'illusions. Célèbre en Europe, mal aimé en France, le pauvre Berlioz conte à Liszt ses déboires d'une voix sépulcrale : « Il parle d'habitude à voix basse – et tout son être semble s'incliner vers la tombe<sup>58</sup> ! » Huit ans l'en séparent encore. En attendant la fin, il travaille à un petit opéra en un acte, *Béatrice et Bénédict*, commande de 4 000 francs qu'il doit à un collaborateur du *Journal des débats*, le seul véritable soutien qui lui demeure dans la presse.

Si au début de son séjour, Liszt prend la plupart de ses repas au chevet de sa mère, le monde ne tarde pas à le happer. Chez les Rothschild, il dîne à côté de la comtesse Delphine Potocka qui s'étonne avec tout Paris de l'absence de Carolyne, le questionne sans grand succès puis s'enquiert de la princesse Marie, ce qui lui vaut cette réponse cinglante : « Je ne suis pas obligé, madame, de vous servir de bureau de renseignements – mais si vous en êtes curieuse, vous le

saurez par l'*Almanach du Gotha*<sup>59</sup>. » Liszt avait trop souffert de la rumeur pour tolérer qu'on se mêlât ainsi de sa vie privée. Privée, la soirée qu'il passe chez son ami Lamartine devait l'être. Un impair de son hôte élargit l'assistance. L'écrivain envoie par erreur une invitation destinée au directeur du *Siècle* aux bureaux du journal, qui publie la lettre. Lamartine y fait part de son désir de remettre Liszt au piano, s'alarme de le voir ainsi partagé, écrit derechef au journal, à dessein cette fois. *Le Siècle* publie cette seconde lettre, qui dissuade en vain ses lecteurs d'investir le salon du poète. Mais le mal est fait et, le soir dit, les mélomanes affluent chez Lamartine et transforment le petit « dîner de famille » en raout mondain.

Son jeu fait toujours impression. Liszt n'a rien perdu de son doigté et parvient même à émouvoir « le Sphinx », Napoléon III en personne qui l'invite à dîner aux Tuileries le 22 mai. Le Sphinx, Napoléon le petit selon Victor Hugo, fredonne à Liszt l'air connu de la solitude du pouvoir. « Par moments, il me semble que j'ai un siècle », soupire l'empereur, la barbiche en berne. Liszt ne laisse pas passer une si belle occasion : « Sire, vous êtes le siècle<sup>60</sup>. » L'empereur apprécie, comme on s'en doute, et demande à Liszt de se mettre au piano. Liszt joue sa paraphrase du *Trouvère*, fait pleurer l'impératrice Eugénie avec la « Marche funèbre » de la *Sonate pour piano en si bémol mineur* de Chopin. Son interprétation réveille le souvenir de la sœur trépassée d'Eugénie, qui doit quitter la pièce, le Sphinx sur ses talons, pour cuver son chagrin. Une rhapsodie hongroise, ponctuée de glissandos, achève sur une note plus festive ce récital improvisé qui vaut à Liszt un succès sans partage. Napoléon III apprécie tellement la soirée qu'une semaine plus tard, il nomme Liszt commandeur de la Légion d'honneur.

De sphinx en sphinge, le véritable événement du séjour parisien de Liszt reste cependant à venir. Il s'agit de ses retrouvailles avec Marie d'Agoult, qu'il n'a pas vue depuis dix-sept ans. Encore une fois, c'est elle qui prend l'initiative. Le lundi 27 mai à trois heures et demie, Liszt paraît dans le salon de Marie, dont les cheveux sont blancs. La comtesse lui tend la main. Liszt demeure ému, silencieux. « Il y a bien longtemps que vous n'êtes venu à Paris<sup>61</sup>... », commence Marie qui, malgré son ressentiment, reste sous le charme de cet homme qu'elle aima jadis à la folie :

Il a vieilli beaucoup mais il est resté très beau. Le visage s'est bronzé, l'œil n'a plus sa flamme, mais il est jeune encore d'allure. Ses beaux cheveux tombent en longues mèches plates des deux côtés de son visage noble et attristé<sup>62</sup>.

L'horloge fait le tour du cadran tandis qu'ils évoquent des sujets vagues et de vieilles connaissances dans une conversation un peu

guindée. Liszt corsète ses émotions dans son habit d'homme à la mode, reste sur la défensive et envoie en première ligne des bons mots et des répliques tranchantes qui font le sel de son commerce depuis qu'il a remis les pieds dans la capitale de l'esprit. Malgré ses efforts, Marie ne peut se défendre d'un certain trouble, s'étonne que subsiste entre eux, malgré leurs divergences, quelque chose de « mystérieusement sympathique » et note dans son *Journal*, à la date du 30 mai 1861 :

Depuis cette *apparition*, je reste occupée de lui. La première nuit j'ai eu peine à dormir. Je cherche toujours à retrouver *l'identité*, et bien qu'il ait vieilli, comme l'on doit vieillir, sans rien de violent ni de contraire à la nature, son image jeune et vive m'était restée si profondément gravée, que je ne peux la faire accorder avec cette image nouvelle, grave et paisible<sup>63</sup>.

Le 31 mai, l'« apparition » revient pour déjeuner avec trois autres invités en chair et en os : Edmond Tessier, rédacteur en chef de *L'Illustration*, Mr Browne, correspondant d'un journal britannique, et Mr Horn, journaliste qui s'intéresse à la Hongrie et lui consacre des articles, notamment dans le *Journal des débats*. Si la cuisine est savoureuse, l'huile d'olive du poulet à la portugaise n'adoucit pas tout à fait le vinaigre des propos qu'échangent Liszt et Marie, pourtant anodins. La chair du poulet est tendre à souhait, mais Liszt, malgré sa courtoisie, ne se départ pas d'une certaine réserve qui confine à la sécheresse. Marie ressert l'antienne selon laquelle tout était mieux avant : le bon goût, le bon ton, la causerie, l'intelligence, l'architecture, etc. Liszt, comme il l'écrit à Carolyne, qui lui a fait promettre de lui raconter par le menu ses visites à Mme d'Agoult, répond tout le contraire à Marie, s'applique à « lancer une bonne quantité de pierres dans les beaux parterres de sa rhétorique en fleurs<sup>64</sup> » et l'assure qu'il trouve toujours autant d'esprit en France, soutient que le Paris d'Haussmann, sous l'égide de Napoléon III, surpasse les sept merveilles du monde. Marie passe son bras à celui de Liszt, qui lui serre la main « avec *effusion*<sup>65</sup> », mais épargne à Carolyne ce petit détail, vestige d'une très ancienne tendresse. Liszt s'esquive quelques minutes après le café. Malgré l'amertume que lui laisse sans doute ce prompt départ, Marie éprouve encore les relents de leur passion brûlante :

Moi, je le trouve encore bien beau, bien singulier, bien *occupant*. J'éprouve plus de plaisir à sa *présence* qu'à toute autre, mais le grand idéal qu'il personnifiait s'est évanoui...

Qui m'eût jamais dit que nous nous reverrions ainsi ! Cela est triste et doux tout ensemble. Cela fait surtout mesurer les *petites* proportions des choses humaines. Les grandes passions, les grandes douleurs, les grandes ambitions... qui brisent,

déchirent... tout cela finit par un poulet à la portugaise mangé ensemble en compagnie de quelques gens entièrement étrangers à toute cette longue vie passée<sup>66</sup>...

Pendant que Marie fait l'autopsie de leur attirance, Liszt revoit Wagner, qui, décidément, ne fait rien à moitié et dont les trois représentations de *Tannhäuser* à l'Opéra avaient connu, au mois de mars, un échec retentissant. Wagner lui tient rancune de n'être pas venu le soutenir pendant ces jours difficiles, oubliant sans doute un peu vite que Liszt le soutenait depuis plus de dix ans dans l'Europe entière et contribuait à faire de lui le plus classique des modernes. Au cours d'un dîner chez l'irascible Richard, Liszt revoit son élève Tausig. Wagner lui présente aussi Charles Baudelaire, un garçon singulier persuadé que la forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur d'un mortel.

Le cœur de Marie bat. Une semaine s'est écoulée depuis le déjeuner doux-amer qu'elle a donné quand Liszt, fidèle à sa vieille habitude, déboule de nouveau chez elle sans s'annoncer, comme il l'avait fait près de trente ans plus tôt. Il doit partir le jour même et est venu lui faire ses adieux. La conversation débute une fois de plus par des banalités. Les anciens amants évoquent leur amie George Sand, que Liszt avait prévu d'aller voir à Nohant où la bonne dame, écrivain célébré, en villégiature près de Toulon, n'est pas encore revenue. Marie, pressée de la rencontrer par Girardin, y avait consenti sans que l'entrevue ranime les braises d'une amitié défunte. Liszt ne s'en étonne pas :

- Vous l'avez trop mal quittée pour la bien revoir !
- Mais vous, vous êtes resté fort de ses amis ?
- Votre brouille a mis un peu de refroidissement dans mes relations avec elle – car quoique au fond je vous donnasse tort, je n'en avais pas moins pris fait et cause pour vous.
- Je croyais le contraire.
- Sans raison aucune comme autrefois<sup>67</sup>.

Après cette passe d'armes en demi-teinte, les duellistes de l'amour parlent littérature, politique, Wagner, musique de l'avenir et Liszt précise à l'intention de Daniel Stern, l'auteur de *Nélida*, que « les murailles de Guermann sont déjà peintes », ajoute même : « et on en peindra d'autres – sans se soucier le moins du monde des sottises que l'on dit ou imprime »<sup>68</sup>. Il tient à montrer à Marie qu'il n'est pas, loin s'en faut, le créateur impuissant dont elle avait jadis romancé le destin. L'évocation de Cosima ne parvient pas davantage à les mettre d'accord. Liszt commence :

- J'ai une passion pour elle. Elle vous ressemble.

– Moi, je trouve que c'est à vous qu'elle ressemble...  
– Vous savez que nous nous ressemblions ! Ce mélange produit quelque chose d'étrange. Vos mauvais éléments et les miens réunis... cela ne fait rien de bon<sup>69</sup> !...

Vient le moment de se dire adieu. Marie n'y tient plus et ne peut réprimer son émotion. Elle pleure. Liszt lui baise le front, assortit son baiser d'une bénédiction :

Tenez, Marie, laissez-moi vous parler le langage des paysans. Que Dieu vous bénisse ! Ne me souhaitez pas de mal<sup>70</sup> !

Marie pleure de plus belle, émue par ces propos qui lui remettent au cœur les souvenirs de leur amour. Émile Ollivier, leur « gendre », a confié à Liszt que Marie, lors d'un voyage en Italie qu'il fit trois ans plus tôt avec elle et Blandine, dont il s'éprit à cette occasion, avait pleuré plusieurs fois dans certains endroits qui lui rappelaient leur jeunesse amoureuse et nomade. Liszt dit à Marie combien cette révélation l'a touché. Marie peine à reprendre son sang-froid, lui déclare d'une voix mal assurée : « Je resterai toujours fidèle à l'Italie – et à la Hongrie ! » Liszt la quitte alors « doucement » et, tandis qu'il descend l'escalier, l'image de leur fils disparu, Daniel, s'impose à son esprit : aucune des trois visites qu'il a rendues à Marie ne fut l'occasion d'évoquer sa mémoire. Liszt poursuit sa route et quitte Paris, direction Weimar, tandis que Marie demeurée seule consigne son émoi dans son *Journal* :

Charme impérissable ! C'est encore lui, et lui seul qui me fait sentir le mystère divin de la vie...

Lui parti, je sens le vide autour de moi... et je verse des larmes<sup>71</sup>...

## DERNIERS JOURS À WEIMAR

Liszt quitte Paris avec Tausig et, après un petit détour par Bruxelles pour les beaux yeux d'Agnès, les deux hommes arrivent à Weimar où se trament les préparatifs du deuxième festival de l'Association des musiciens allemands, qui doit se tenir au début du mois d'août. Les proches de Liszt s'y pressent : Blandine et son mari, Émile Ollivier, ont fait le voyage de Paris. Son « oncle-cousin » Eduard Liszt, de Vienne, son élève Félix Draeseke, sont là aussi, aux côtés de Peter Cornelius et de Hans von Bülow. Wagner, qui a obtenu sa grâce l'an passé, et retrouve enfin l'Allemagne après de longues années d'exil et de découragement, est l'hôte fêté de l'Altenburg. Les étudiants de l'université d'Iéna lui donnent la sérénade, les dîners en son honneur se succèdent. Le compositeur, partiellement amnistié, reste cependant interdit de séjour en Saxe et, malgré la force de persuasion de Liszt, le



grand-duc renonce à lui décerner l'ordre du Faucon blanc. Quant à Cosima, elle coule des jours noirs depuis le mois de juin au sanatorium de Reichenhall, où Liszt, inquiet de sa santé, qui demeure précaire depuis la naissance de Daniela-Senta, l'a persuadée de se soigner. Le festival de la Tonkünstler-Versammlung s'avère une cure paradoxale, apaise et pourtant ravive la plaie d'orgueil dont Liszt souffre encore à Weimar.

Certes, les soldats lisztien montent au front pendant les journées du festival : Bülow dirige la *Faust symphonie*, Tausig interprète le *Concerto en la majeur*. Ce sont autant de succès qui procurent à Liszt une satisfaction mêlée d'amertume. Le fier Tzigane se refuse à diriger ses œuvres et demeure avec superbe dans les coulisses tandis que le public l'applaudit à tout rompre et le réclame sur la scène. Le festival s'achève sur une fausse note. Draeseke a composé une *Marche allemande* qui, dirigée par Bülow, consterne Wagner, le mari de Blandine et l'ensemble du public. Huées et sifflets saluent l'œuvre du pauvre Draeseke et réussissent là où les applaudissements avaient échoué, font paraître enfin le héros du festival, Franz Liszt en personne. Toujours chevaleresque, Liszt monte au créneau quand il s'agit de défendre ses protégés et fait pour Draeseke ce qu'il avait fait pour Cornelius : furieux, il déboule dans la loge d'avant-scène, crie « Bravo ! », applaudit avec ostentation cette *Marche allemande* qui vient de s'embourber dans un marigot d'hostilité. Carl Tausig et certains de ses élèves viennent bientôt l'épauler dans ce baroud d'honneur et finissent par faire beaucoup de bruit...

Le silence règne dans les pièces vides de l'Altenburg. Les cartons s'entassent. La lumière d'août fait danser la poussière. Wagner, Blandine et son mari, précédés d'une journée par Bülow qui se rend directement à Berlin, quittent Weimar peu après la fin du festival. Sur le quai de la gare, où Liszt les a accompagnés, les éloges pleuvent sur le mari de Cosima. Sur le ton de la plaisanterie, Wagner lâche : « Il n'avait pas besoin d'épouser Cosima. » Sous-entendu : pour favoriser sa carrière musicale. Liszt s'incline et répond aussitôt : « C'était un luxe<sup>72</sup>. » Cet échange est moins anodin qu'on pourrait le croire. Wagner, lui, aurait peut-être bien aimé épouser Cosima dont les traits physiques et moraux font d'elle un véritable Liszt en jupons, comme il peut le vérifier à Reichenhall, où les mène le train qu'il prend avec les Ollivier. Cosima boit du petit-lait tandis qu'Ollivier trouve inadmissible l'égoïsme de Wagner. Ce dernier n'hésite pas, en effet, à occuper une chambre à deux lits tandis que Cosima dort sur le divan. Elle finira par le quitter...

Le départ de Liszt est imminent. Son mariage aussi. Malgré cette heureuse nouvelle, c'est pourtant avec mélancolie que l'ancien maître de chapelle honoraire franchit pour la dernière fois, au bras de son

oncle Eduard, le seuil de l'Altenburg, sous un ciel bleu, au début de la chaude après-midi du 12 août 1861. Selon les recommandations de Carolyne, qui conserve des papiers d'affaires et des lettres personnelles dans un placard dont la serrure fonctionne mal, les scellés sont posés sur les portes de la maison. Eduard prend le train pour Vienne deux heures plus tard et Liszt, un portait daguerréotypé de sa future femme sous le bras, descend à l'hôtel Erbprinze, là où tout avait commencé, treize ans plus tôt. Dans la chambre qu'il y occupe, il retrace pour Carolyne ses dernières heures à l'Altenburg :

Il m'est impossible de rassembler en un seul foyer les émotions de mes dernières heures à l'Altenburg. Chaque chambre, chaque meuble, jusqu'aux degrés de l'escalier et le gazon du jardin – tout s'illuminait de votre amour, sans lequel je me sentais comme anéanti ! Ainsi que je vous l'ai télégraphié, j'ai quitté cette maison – où durant 12 années vous avez si ardemment pratiqué le Bien et cherché le Beau – à 2 heures après-midi, en plein soleil. [...] Dans la matinée, en traversant les chambres, je ne pus contenir mes larmes. Mais après une dernière station faite à votre prie-Dieu – où vous aviez coutume de vous agenouiller avec moi, avant que je faisais (sic) quelque voyage – j'éprouvai comme un sentiment de libération qui me réconforta. Depuis votre départ, cette maison me faisait d'ordinaire l'impression d'un sarcophage. En m'en éloignant, je crois me rappeler de vous – et je respire plus haut<sup>73</sup>.

Cinq jours plus tard, le samedi 17 août, Liszt se rend à l'Altenburg, se promène dans le jardin, le cœur serré. Le cri aigu des paons s'élève sous les frondaisons et perce seul le silence. Le piano s'est tu. Le soleil d'août fait briller la statue de Goethe et de Schiller. Les souvenirs dérivent au gré de l'Ilm, se lèvent sous les pas de Liszt, qui arrive à la gare et monte dans le train. Il est treize heures trente. Pour Liszt, c'est le début d'une nouvelle vie.

1. Claude Rostand, *Liszt*, op. cit.
2. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.
3. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.
4. *Ibid.*
5. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.
6. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*
9. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.
10. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.
11. *Ibid.*
12. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.
13. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.
14. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.
15. *Ibid.*
16. *Ibid.*
17. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.

18. *Ibid.*
19. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
20. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
21. *Ibid.*
22. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
23. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
24. *Ibid.*
25. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
26. *Ibid.*
27. *Ibid.*
28. *Ibid.*
29. *Ibid.*
30. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
31. *Ibid.*
32. *Ibid.*
33. *Ibid.*
34. *Ibid.*
35. *Ibid.*
36. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
37. Dante, *La Divine Comédie*, « L'Enfer », traduit de l'italien par Jacqueline Risset, Flammarion, 1985.
38. *Ibid.*
39. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
40. *Ibid.*
41. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
42. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
43. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
44. *Ibid.*
45. *Ibid.*
46. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps, op. cit.*
47. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
48. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
49. *Ibid.*
50. *Ibid.*
51. *Ibid.*
52. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
53. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
54. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
55. *Ibid.*
56. *Ibid.*
57. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
58. *Ibid.*
59. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
60. *Ibid.*
61. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps, op. cit.*
62. *Ibid.*
63. *Ibid.*
64. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
65. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps, op. cit.*
66. *Ibid.*
67. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
68. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps, op. cit.*
69. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*

70. *Ibid.*

71. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.

72. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.

73. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.

# Cinquième mouvement : *A cappella*

## LES CLOCHES DE SAN CARLO

Le train dans lequel nous avons laissé Franz Liszt le mène au château de Wilhelmsthal, une des résidences d'été de la famille royale de Weimar, pour saluer une dernière fois le grand-duc. Charles-Alexandre reçoit Liszt avec chaleur et, pendant les quatre jours qu'ils passent ensemble, ne parvient pas à le dissuader de quitter sa ville. Afin qu'il ne la quitte pas tout à fait, il le nomme chambellan à la cour de Saxe-Weimar, habile manière de flatter le compositeur et de lier son destin à la cité de Thuringe.

Le chambellan n'en poursuit pas moins sa route, qui le mène chez son ami le prince Constantin von Hohenzollern-Hechingen, à Löwenberg, où il demeure près d'un mois, du 22 août au 18 septembre. Liszt lit, écrit, joue du piano, se promène dans la campagne, dîne avec le prince et découvre le sens d'un mot qui lui est peu familier : vacances. Cosima vient passer quelques jours avec son père, qui visite à son tour sa fille et son gendre à Berlin, où il arrive le 19 septembre, descend à l'Hôtel de Pologne, à cent mètres de l'appartement des Bülow. Il y prend ses repas, tandis qu'il consacre le plus clair de ses journées à voir ses amis. Il est à Francfort le 7 octobre et, après des étapes à Bâle et Lyon, arrive cinq jours plus tard à Marseille, où il loge à l'Hôtel des Empereurs. Le 17 octobre, il embarque sur le *Quirinal*, qui fend les flots bleus de la Méditerranée et le mène à toute vapeur en Italie où Carolyne l'attend.

Le mariage doit être célébré le 22 octobre, jour des cinquante ans de Liszt, en l'église San Carlo al Corso de Rome. Jusqu'au dernier moment, Carolyne, qui voit des ennemis partout, a tu à Liszt la date fixée. La princesse est à bout de nerfs. Cette décennie de démêlés et d'humiliations a sérieusement entamé son moral et l'a menée aux frontières de la paranoïa. Si Liszt n'est pas venu la rejoindre plus vite, c'est parce qu'il a suivi à la lettre les instructions de la princesse, qui a tracé scrupuleusement son itinéraire et lui a recommandé de ne souffler mot à quiconque de leurs épousailles ; et de fait ni Charles-Alexandre, ni le prince Constantin, ni même Cosima ne furent instruits de leur union imminente, ils surent seulement que plus rien ne s'y opposait. Le peu d'empressement de Liszt à évoquer le sujet persuada même Cosima que son père subissait ce mariage plus qu'il ne le désirait.

Quand, le dimanche 20 octobre 1861, Liszt passe enfin la porte de l'appartement qu'occupe Carolyne au 93 Piazza di Spagna, à Rome, il ne l'a pas vue depuis dix-sept mois. Et c'est cette femme-là, dont il a

désappris l'intimité, qu'il doit épouser le surlendemain dans le plus grand secret, Carolyne ayant pris soin que les bans ne soient pas publiés. Malgré toutes ses précautions, et la bonne volonté de Liszt, il faut croire que le secret est éventé. Lisez plutôt. Au soir du 21 octobre, Liszt et Carolyne communient sous les voûtes de l'église San Carlo, où les fleurs et les cierges mettent déjà un air de fête en attendant la cérémonie de leur mariage qui doit avoir lieu dans quelques heures, le lendemain matin. Les futurs époux passent une veillée sainte au domicile de la princesse quand un émissaire du pape frappe à la porte. Il est onze heures du soir. Coup de théâtre : le mariage n'aura pas lieu. Avant de l'autoriser définitivement, Pie IX veut une dernière fois examiner le dossier. Les ennemis de Carolyne n'étaient pas tout à fait imaginaires...

Les fleurs se fanent à San Carlo ; les cloches se taisent et les cierges ne brûlent pas. Carolyne et Liszt sont abasourdis. Puisque décidément les liens sacrés du mariage ne les unissent pas, ils renoncent à vivre ensemble dans cette ville où le scandale serait plus grand encore qu'à Weimar. Carolyne compte parmi ses amis de nombreux prélats, comme le cardinal Antonelli, et respecte trop l'Église pour agir au mépris du Vatican. Quelques mois après son mariage avorté, elle quitte la Piazza di Spagna et s'installe dans un appartement situé au 89 Via del Babuino. Liszt emménage au premier étage d'un immeuble sis au 113 Via Felice, actuelle Via Sistina, non loin du domicile de sa princesse qui désespère de devenir sa femme.

Recluse dans son appartement, fumant cigare sur cigare, le « cher ange » a les dents jaunes et les ailes coupées. Les titres des ouvrages qui la riveront à sa table d'écriture jusqu'à la fin de sa vie révèlent un centre d'intérêt qui tourne à l'obsession : *Entretiens pratiques à l'usage des femmes du monde*, mais aussi *Religion et morale* ou encore l'extravagant *Simplicité des colombes, prudence des serpents : quelques réflexions suggérées par les femmes et les temps actuels*, sans oublier *Souffrance et prudence* et *Sur la perfection chrétienne et la vie intérieure*, semblent défier la patience du plus pieux des lecteurs. Liszt, catholique flamboyant, chrétien romantique, amateur de cognac, rend visite tous les jours à sa princesse qui vire au bas-bleu et dilue son encre dans l'eau bénite, comme en témoignent les trois volumes de *La Matière dans la dogmatique chrétienne*, les huit volumes des *Petits entretiens pratiques à l'usage des femmes du grand monde pour la durée d'une retraite spirituelle* ou, pis encore, les vingt-quatre volumes qu'elle consacre aux *Causes intérieures de la faiblesse extérieure de l'Église en 1870*, qui ressassent son ressentiment et lui vaudront une mise à l'index. En outre, l'amour qu'elle voue à Liszt se change en adoration et, quand son ex-futur mari pénètre dans le salon de la Via del Babuino, il tombe nez à nez avec les quatorze bustes qui le

représentent à tous les âges et dont Carolyne a cru bon d'orner son intérieur. Ce culte de sa personnalité rappelle peut-être à Liszt le comportement hystérique de ses *groupies* berlinoises... Ainsi va la vie des idoles. Mais Liszt, s'il continue ses visites quotidiennes chez Carolyne, réserve son adoration pour Dieu qui, à Rome, inspire les musiciens.

## RENCONTRES ROMAINES

Célibataire malgré lui, Liszt se console en flânant dans la vieille ville, pousse la porte des innombrables églises qui ponctuent les rues de la Ville éternelle et se promène parmi les ruines antiques de la Rome païenne. Le Colisée le séduit particulièrement et les caprices de son imagination le changent volontiers en salle de concerts. Celui que lui offrent chaque matin les cloches de la ville le réveillent en musique, et en douceur. Finalement, Liszt ne semble pas souffrir mille morts dans cette cité, qui bientôt lui suggère une nouvelle résurrection : devenir le grand réformateur de la musique d'église, le nouveau Palestrina, pape de la musique religieuse de la Renaissance, dont il va entendre les œuvres avec passion chaque dimanche à la chapelle Sixtine.

Stimulé par l'ambiance qui règne dans la capitale du catholicisme, conforté par le succès qu'avait rencontré sa *Messe de Gran*, Liszt travaille régulièrement à son oratorio : *La Légende de sainte Élisabeth*, qui est alors sa grande affaire, et plaque ses accords sur son petit piano Boisselot. Moins farouche que Carolyne, chez qui il espace ses visites, il ne tarde pas à se faire des relations. Il se lie notamment avec *monsignore* Francesco Nardi, dont les concerts privés attirent tous les mélomanes romains, Michelangelo Caetani, duc de Sermoneta, ami intime du grand-duc Charles-Alexandre avec lequel il partage une passion pour l'orfèvrerie, la jeune Olga von Meyendorff, épouse de l'ambassadeur de Russie à Rome, le comte von Arnim, ambassadeur de Prusse, deviennent bientôt ses familiers. Chacun le veut pour ses soirées musicales, et si Liszt, soucieux de se faire une place à Rome, semble se prêter au jeu d'assez bonne grâce, il est pourtant las de servir à nouveau d'attraction mondaine. La lettre qu'il écrit à Xavier Boisselot, fils cadet du facteur de pianos, le 3 janvier 1862, lève le voile sur ce Liszt romain que toute la ville adule mais qui n'a d'yeux que pour sainte Élisabeth :

Je n'ai pas encore essayé le piano (passablement usé, me dit-on) de l'Académie, n'étant guère pressé d'ordinaire de faire montre de mon talent tel quel, qui devient maintes fois une charge très désagréable pour moi, vu l'exigence tacite ou avouée que beaucoup de gens s'imaginent être en droit de m'imposer de les divertir à tout

propos et hors de propos. Or, à mon âge et avec ma disposition d'esprit, ce n'est pas toujours chose plaisante, et je ne vois pas d'ailleurs quel avantage il peut y avoir à faire de la musique une trop complaisante bonne fille. Quoi qu'on en ait, l'art est une aristocratie qu'on ne hante pas aisément<sup>1</sup>.

Certains suivent pourtant ce chemin difficile et connaissent la chance d'apprendre le piano auprès de Franz Liszt, qui reprend bientôt son activité de professeur. Giovanni Sgambati et l'Anglais Walter Bache, qui demeure muet d'émotion lorsqu'il rencontre le grand homme pour la première fois, comptent parmi les élèves de Liszt. Ce dernier, fort répandu dans les milieux cléricaux, ne s'attend pas à rencontrer, le 8 juin 1862, jour de la Pentecôte, parmi les milliers d'ecclésiastiques rassemblés à Rome par le pape Pie IX pour assister à la canonisation de vingt-six martyrs japonais, son ancien élève Hermann Cohen en la personne du père Augustin. Le turbulent Puzzi, devenu carme déchaussé, retrouve son mentor avec un plaisir partagé. Tous deux évoquent le bon vieux temps et Puzzi donne la communion à son ancien professeur au couvent de la Vittoria, où ils jouent à tour de rôle sur un vieux piano désaccordé. Liszt rend souvent visite au père Augustin et rencontre au mois d'avril l'historien Ferdinand Gregorovius, auteur de *L'Histoire de Rome au Moyen Âge*, qui a laissé de lui ce portrait :

J'ai fait la connaissance de Liszt : un personnage remarquable, démoniaque ; grand, maigre, de longs cheveux gris. Frau von S. prétend qu'il est totalement consumé et qu'il ne reste de lui que les murs, à l'intérieur desquels une petite flamme spectrale continue de s'élever<sup>2</sup>.

Liszt n'est pas au bout de son chemin de croix, et si les cloches à Rome n'ont pas sonné son mariage, c'est pour Blandine qu'elles sonnent le glas à Saint-Tropez.

## MORT ET RÉSURRECTION

Blandine, enceinte, s'était rendue à Gemenos, près de Saint-Tropez, chez le beau-frère d'Émile, le docteur Charles Isnard, pour passer une grossesse tranquille. La grossesse se passe bien, en effet, sous la surveillance d'Isnard et le soleil du Midi, l'accouchement aussi et Daniel-Émile naît sans problème le 3 juillet. Quand Blandine n'allait pas, elle s'installe sur la terrasse et lit un roman à la mode : *Les Misérables*, de Victor Hugo, ce « grand V » que son père a bien connu dans sa jeunesse parisienne. Quand elle allaite, elle commence à souffrir du sein gauche, anormalement enflé. L'inflammation se transforme en une septicémie qui l'emporte le 11 septembre. Émile sombre dans le désespoir et Liszt, qui perd sa fille de vingt-six ans



moins de trois années après son fils Daniel, subit sans révolte, mais pas sans affliction, cette nouvelle épreuve que Dieu lui envoie et dont une lettre qu'il écrit le 1<sup>er</sup> novembre au grand-duc Charles-Alexandre se fait l'écho :

Il est certains des états de l'âme où l'on ne sait guère comment on vit ; il semblerait que ce soit quelque autre qui prenne ce soin pour nous !

Enfin, puisqu'il faut vivre quand même, je m'y reprends par le côté qui m'a souvent ménagé de l'adoucissement et donné quelque fortitude. C'est vous dire, Monseigneur, que je travaille et que je fais ce que je puis pour remplir ma tâche.

La *Légende de sainte Élisabeth* est terminée. Puisse cette œuvre servir pour sa part à la glorification de la « chère Sainte », et propager le céleste parfum de sa piété, de sa grâce, de ses souffrances, de sa résignation à la vie, de sa douceur envers la mort<sup>3</sup> !

Liszt vient de souffler les tristes bougies de ses cinquante et un ans. Ses cheveux grisonnent de plus en plus ; quelques verrues commencent à apparaître sur son visage. Elles n'altèrent pas sa beauté d'ange sombre. Grand, maigre, ce piéton de Rome promène sous le ciel d'Italie une silhouette qu'on n'oublie pas. Il lit le *Cantique des créatures*, les *Fioretti* de saint François et se débrouille comme il peut pour apprivoiser notre sœur la Mort qui, décidément, se mêle à ses jours. Il achève donc son oratorio consacré à la légende de sainte Élisabeth de Hongrie, sur un livret du poète allemand Otto Roquette. Selon Liszt, il s'agit d'une musique qui « confine à la prière et en relève<sup>4</sup> ».

La vie d'Élisabeth, Hongroise et franciscaine, a tout pour charmer le compositeur. Cette princesse du XIII<sup>e</sup> siècle, élevée dans l'opulence à la Wartburg, morte à vingt-quatre ans, est une grande figure du franciscanisme. Élisabeth de Hongrie, bientôt de Thuringe par son mariage avec Louis IV, landgrave de Thuringe, fils du duc Hermann et de Sophie de Bavière (la Thuringe et la Hongrie : décidément Liszt doit s'y retrouver) est une petite fille pleine de vie et de piété, que sa rencontre avec des franciscains allemands transforme en sainteté. Élisabeth devient la princesse des pauvres, auxquels elle consacre sa vie et ses richesses, leur fait bâtir un hôpital et, après la mort de son mari, rentre dans le tiers ordre franciscain. Le miracle des roses est un des morceaux de bravoure de son oratorio, dont Liszt espère qu'il formera dans l'avenir « une partie fondamentale de la nouvelle littérature musicale hongroise<sup>5</sup> ». Un jour, la princesse porte en secret du pain aux pauvres ; son mari la croise sur la route et lui demande ce qu'elle dissimule sous son manteau. Élisabeth répond qu'il s'agit de roses, et non de pain. Pour en avoir le cœur net, Louis la prie d'ouvrir son manteau. La princesse s'exécute et paraissent alors... des roses.

L'épine qu'a fichée en plein cœur de Liszt la mort de Blandine ne semble devoir s'apaiser que dans le plain-chant. Ce père désespéré est

un musicien heureux qui, une fois la dernière note de son oratorio couchée sur le papier à musique, compose dans la foulée ses *Variations sur « Weinen, Klagen, Sorgen, Zagen »* (« Pleurer, gémir, se tourmenter, désespérer », d'après une cantate de Bach), *Vision à la chapelle Sixtine*, le *Cantique de saint François*. La création et la prière, intimement liées, permettent à Liszt de sublimer sa souffrance. La lettre qu'il écrit à son vieil ami Joseph d'Ortigue le 28 novembre 1862 montre la place, plus importante que jamais, que Dieu occupe dans sa vie :

Les grandes douleurs sont les messagères du ciel. Elles nous ramènent droit à Dieu ; alors que nos larmes se fondent dans la prière, il nous unit à son inénarrable amour. [...] Du fond de mes entrailles, je me sens chrétien, et j'incline avec allégresse toute mon âme sous le joug doux et léger du Christ, Notre Sauveur, en tâchant de pratiquer humblement ce que Son Église nous commande par amour de nous<sup>6</sup>.

Pareils propos ne surprennent guère sous la plume de frère Franz, admis dans le tiers ordre de Saint-François chez les franciscains de Pest. Liszt devient ce qu'il fut. Par-delà les décennies, il tend la main au jeune homme assoiffé d'idéal, animé d'une foi ardente, qui voulut à Paris se faire moine. Ses lettres se font le reflet de ces retrouvailles avec lui-même, dont, le 2 décembre 1862, il instruit Anna, sa mère, qui vit toujours à Paris avec son gendre Émile Ollivier, veuf éploré :

Pour ma part, vous savez, très chère mère, que durant quelques années de ma jeunesse je hantais incessamment pour ainsi dire la région des saints, par intuition. Rien ne me paraissait aussi naturel que le Ciel, aussi vrai et doux que la bonté et la miséricorde de Dieu. Malgré les singularités et les fautes de ma vie, nulle chose ni personne n'ont jamais pu me détacher entièrement de ces chères arrhes d'immortalité et de salut, que mes prières à l'église de Raiding, de Frauhendorf, de Mariahilf à Vienne, de Notre-Dame-de-Lorette et de Saint-Vincent-de-Paul à Paris, m'avaient données. Les orages survenus depuis n'ont pas empêché la bonne semence de lever dans mon âme, et maintenant plus que jamais, les vérités de la foi la pénètrent d'outre en outre. Aussi en relisant la vie des Saints me semble-t-il retrouver après un long voyage d'anciens et vénérables amis que je ne quitterai plus<sup>7</sup>...

Charles-Alexandre, à Weimar, aurait bien voulu que Liszt ne le quittât point. Il n'a d'ailleurs pas dit son dernier mot et piste son ancien maître de chapelle dans les rues de Rome grâce au duc de Sermoneta. Le duc est un familier de Liszt, qui lui rend souvent visite dans le salon de son palais, Via delle Botteghe Oscure (rue des boutiques obscures, un vrai titre de roman) au début de son séjour romain. Le duc ne manque pas de faire son rapport à Charles-Alexandre sur les activités et les intentions de son chambellan. Pour l'heure, le chambellan Liszt ne porte pas ses regards vers la Thuringe, mais garde les yeux rivés au Ciel. La musique religieuse lui permet de

réconcilier ses deux vocations. Liszt n'entend nullement « briser le lien qui unit l'expression à l'idée, le langage du temps au sens de l'éternité, l'Art à son terme suprême ». Il est même persuadé qu'il ne cesse pas de « demeurer musicien en devenant plus fermement chrétien<sup>8</sup> ». Pour le devenir plus encore, il a quelques idées...

#### FRANZ LISZT PARLE AUX OISEAUX

Les moineaux vont et viennent au-dessus du mont Mario. Franz Liszt lève les yeux, les écoute pépier et gazouiller, regarde de toute son âme ce beau matin d'été qui lui monte à la tête.

Ses fenêtres s'ouvrent sur les toits de Rome, que domine le dôme de la basilique Saint-Pierre, mais aussi sur les monts Albains. Le soleil pénètre dans la petite cellule aux murs blanchis à la chaux que Liszt occupe au rez-de-chaussée du monastère de la Madonna del Rosario, perché sur le mont Mario, à une heure de Rome. C'est là, dans cette pièce de quatre mètres cinquante sur trois mètres soixante, qu'il s'est installé, grâce au père Agostino Theiner, préfet des archives secrètes de la bibliothèque du Vatican, le 20 juin 1863. Un lit de bois, une table de travail, une bibliothèque et un petit piano droit auquel il manque un *ré* donnent le *la* de son quotidien et suffisent à son bonheur. Ce n'est rien, et c'est son luxe. Aucune maison dans les environs. De la paix. Du silence. Très affecté par la mort de Blandine, Liszt est venu là pour échapper aux obligations que lui crée sa célébrité, pour composer dans la quiétude et restaurer sa sérénité à l'abri de tous, en compagnie de Dieu. Et aussi des quelques dominicains dont il partage la vie contemplative. Un moine, un prêtre et son domestique, Fortunato Salvagni, qu'il avait embauché Via Felice et qui l'a suivi dans cet ermitage, composent toute sa société. Un verger, un potager, quelques poulets assurent la nourriture terrestre, que le moine cuisine à merveille. La messe, que le prêtre dit chaque jour dans la petite église Santa Maria, qui flanque le monastère, leur procure les nourritures spirituelles. Il n'est pas rare que Liszt se mette à l'harmonium – ce qui le change du grand orgue Mooser de Fribourg. L'ancien virtuose jouit de cette vie simple et régulière que ponctuent l'heure des repas et celle de la messe, qu'enlumine un ciel férié. Entre les murs éclatants de sa cellule, son âme prend son envol.

Les moineaux continuent leur ballet dans les grands arbres ; leur chant se confond avec le murmure de l'été. Liszt écoute leur liesse et se met au piano. C'est ainsi, dit-on, qu'il composa *Saint François d'Assise*, *La Prédication aux oiseaux*. La légende est jolie. L'œuvre également. Cette merveille de délicatesse, étonnamment moderne,

rivalise d'inventivité pour traduire au piano le babil des oiseaux. Dans cette charmante solitude de la Madonna del Rosario, où il peut entendre à loisir le chant de la Création, Liszt écrit aussi, pour saluer la mémoire du fondateur de l'ordre des Minimes, *Saint François de Paule marchant sur les eaux*. Recueillement ne rime toutefois pas avec claustration dans le vocabulaire lisztien. Deux fois par semaine, Liszt descend à pied la Via Trionfale pour se rendre à Rome, chez son élève Giovanni Sgambati, où se rassemblent ses autres élèves. Le vendredi, il se mêle à la haute société qui fréquente le salon de monsignore Nardi, auquel il a confié son meilleur piano, un Bechstein, et dont il joue souvent, pour le plus grand plaisir de tous. La Madonna del Rosario, si elle demeure un lieu de retraite, un îlot où Liszt trouve le calme dont il a besoin pour créer, ne ferme pourtant pas ses portes aux visites amicales. Quand on vient le voir, Liszt quitte son ouvrage avec la meilleure grâce du monde, fait les honneurs de sa cellule, offre à dîner, joue ses compositions au piano, propose une promenade. Walter Bache, Kurd von Schölzer, diplomate prussien, entre autres, éprouvent la délicatesse de cet hôte exquis... et la fatigue de l'ascension.

Pour aller voir Liszt à la Madonna del Rosario, comme au sommet de l'Altenburg, il faut ménager son souffle et monter les marches de l'escalier interminable qui permet de gravir le mont Mario. Ce 11 juillet 1863, ce sont trois visiteurs un peu particuliers qui tirent le cordon de la sonnette, une cloche en vérité, afin qu'un des habitants du monastère vienne leur ouvrir la porte.

## LE PAPE ET LE PIANISTE

Monseigneur Hohenlohe, archevêque d'Édesse, monseigneur Frédéric de Mérode, sont deux des hauts personnages que Liszt reçoit ce jour-là dans sa cellule. Le troisième homme, tout de blanc vêtu, a soixante et onze ans, un peu d'embonpoint et beaucoup de responsabilités ; il se nomme Giovanni Maria Mastai Ferretti, mais est surtout connu pour être le pape Pie IX. Le pape en personne !

Il est rare que l'hôte du Vatican, requis par les affaires éternelles et la conduite de l'Église, fasse ainsi des visites privées. Ce visiteur de marque n'impressionne pas les moineaux, qui continuent de voler d'arbre en arbre et de chanter au soleil leurs cantiques buissonniers. Liszt et le Saint-Père mènent une conversation au cours de laquelle Liszt, qui se rêve en nouveau Palestrina, expose ses vues sur la musique religieuse et la nécessité de la réformer. Le pape l'écoute et veut l'entendre encore, au piano. Liszt s'exécute et lui joue sa *Prédication aux oiseaux*, puis un arrangement de « Casta diva » de *Norma*, de Bellini. Le souverain pontife, lui-même féru de musique,

trouve si belle l'interprétation de Liszt qu'il se lève, se met à chanter tandis que Liszt continue de plaquer ses accords sur le petit piano cassé pour accompagner le tour de chant papal. Ce duo inédit enrichit la légende de Liszt d'une touchante image sulpicienne. Le chef de la chrétienté remercie Liszt d'une manière tout apostolique : « Vous avez un beau talent ; il vous est donné de faire retentir à nos oreilles les chants des sphères célestes, mais les plus sublimes harmonies, nous les entendrons un jour là-haut<sup>9</sup>. » Liszt est grand, mais Dieu l'est plus encore.

Le pape et le pianiste échangent encore quelques mots, et Pie IX conseille à Liszt de se « préparer » par ses « harmonies éphémères aux harmonies éternelles<sup>10</sup> » avant de lui offrir un anneau. Cette rencontre au sommet du mont Mario ne passe pas inaperçue dans la presse romaine, et même internationale, puisque la *Revue et Gazette musicale de Paris* la mentionne. Les rumeurs vont bon train, prêtent à Liszt le poste de directeur de la chapelle Sixtine, voire même l'intention de rentrer dans les ordres. Ses rapports avec le pape ne s'arrêtent pas là. Quelques jours plus tard, Pie IX accorde une audience à Liszt au Vatican et lui offre un camée à l'effigie de la Vierge Marie qu'il a pris soin d'exempter du péché originel dans sa bulle de 1854, qui proclame le dogme de l'Immaculée Conception. Les mois passent sur le mont Mario, et Liszt vit paisible en son ermitage. Il y achève sa série de transcriptions pour piano des symphonies de Beethoven, s'accommode plutôt bien, lui l'ancien saint-simonien, le disciple de Lamennais, des marques d'estime d'un pape devenu franchement réactionnaire après des débuts réformateurs. La lettre qu'il écrit le 23 juillet 1863 à sa mère montre quelle joie immense fut pour le chrétien fervent qu'il est la visite du chef de la chrétienté :

Vous savez quel honneur insigne le Saint-Père m'a accordé, et comprendrez que pareille visite, sans analogue au monde, fixe encore davantage ma résolution (déjà bien prise d'ailleurs) de m'établir à Rome d'une manière durable<sup>11</sup>.

Pour évoquer cette visite « sans analogue au monde », il retrouve les accents du jeune homme qui s'étonnait de devenir célèbre à Vienne, dans ses lettres à Marie d'Agoult, vingt-cinq ans plus tôt. Et c'est le pape, justement, qui lui fait reprendre le chemin des estrades pour participer, le 21 mars 1864, au cœur de la semaine sainte, à un concert de bienfaisance où il joue notamment l'*Ave Maria* de ses *Harmonies poétiques et religieuses* entre deux homélies. Son doigté ne s'est pas rouillé à la Madonna del Rosario. Sa longue chevelure rejetée en arrière, Liszt, transfiguré par la musique, déplace ses doigts sur les touches noires et blanches avec une rapidité confondante, soulève ses mains à une hauteur vertigineuse, comme s'il prenait son élan avant

de plonger dans le ventre de la bête. Le concert rapporte quatre mille scudi et vaut à Liszt, le mois suivant, d'obtenir une énième distinction, en l'occurrence l'« ordre de Pie IX, troisième classe ».

C'est une existence de troisième classe que mène Richard Wagner depuis plus de deux ans. Sa grâce enfin accordée n'a pas effacé ses dettes et l'auteur de *Lohengrin*, séparé de sa femme Minna, va de Prague à Saint-Petersbourg et de Moscou à Breslau au gré des engagements de chef d'orchestre indépendant que la nécessité le contraint d'accepter. Il multiplie les conquêtes et cherche Pénélope, court l'Europe et voudrait un foyer, déboule dans celui des Bülow, à Berlin, en novembre 1863. Entre Hans et Cosima, l'amour s'envole plus sûrement que le cygne de Lohengrin. Richard a besoin d'affection ; Cosima aussi. Dans l'après-midi du 28 novembre, tandis que Hans vaque à ses occupations, ils font une promenade en voiture et leurs yeux en disent plus long que toutes les paroles. Le coup de cymbales de la passion éclate dans leurs silences, que remplissent bientôt les larmes et les promesses de s'appartenir. Les créanciers de Wagner aimeraient bien recouvrer ce qui leur appartient, et leur zèle le chasse en Suisse. Pour échapper à la ruine, Wagner l'agnostique espère un miracle et le miracle advient. Le 4 mai 1864, il reçoit une lettre qui va changer sa vie :

Monsieur,

J'ai chargé le conseiller de la Cour, Pfistermeister, de s'entretenir avec vous d'une demeure qui vous conviendrait. Soyez persuadé que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour compenser vos souffrances passées.

J'écarterai à jamais de votre tête les médiocres soucis de la vie de chaque jour.

Je vous ménagerai la paix à laquelle vous aspirez, afin que vous puissiez librement déployer les ailes puissantes de votre génie dans le pur éther de votre art enivrant. Vous avez été, sans le savoir, la seule source de mes joies, et, dès ma tendre adolescence, mon ami, celui qui, comme nul autre, aura su parler à mon cœur ; mon meilleur maître, mon éducateur. Je veux de mon mieux m'acquitter de tout cela envers vous.

Avec quelle joie ai-je aspiré au temps où je pourrais le faire ! J'osais à peine nourrir l'espérance d'être si tôt en état de vous prouver mon amour.

Avec mon salut le plus cordial,

Votre ami,

Louis, roi de Bavière<sup>12</sup>

Cette lettre que tout artiste impécunieux rêve en secret d'avoir sous les yeux, Louis II de Bavière, jeune roi de dix-huit ans, ami des arts et politique peu avisé, la lui écrit. Les actes suivent les paroles et Wagner le vagabond dispose bientôt d'une fastueuse maison, la villa Pellet, sise au bord du lac Starnberg, en Bavière. On ne présente plus Louis II,

le « roi fou » dont les châteaux extravagants, contes de fées pétrifiés, se visitent aujourd'hui comme autant de Mecque du kitsch. La personnalité complexe du souverain fit l'objet, entre autres, d'un film de Luchino Visconti, *Ludwig ou Le Crépuscule des dieux*, en 1972, et inspira un poème à Paul Verlaine :

Roi, le seul vrai roi de ce siècle, salut, Sire,  
Qui voulûtes mourir vengeant votre raison  
Des choses de la politique, et du délire  
de cette Science intruse dans la maison

De cette Science assassin de l'Oraison  
Et du Chant et de l'Art et de toute la Lyre,  
Et simplement, et plein d'orgueil en floraison,  
Tuâtes en mourant, Salut Roi ! Bravo Sire !

Vous fûtes un poète, un soldat, le seul Roi  
De ce siècle où les rois se font si peu de chose,  
et le martyr de la Raison selon la Foi.

Salut à votre très unique apothéose,  
Et que votre âme ait son fier cortège, or et fer,  
Sur un air magnifique et joyeux de Wagner<sup>13</sup>.

Joyeux, Franz Liszt l'est pour son ami quand il apprend la nouvelle et lit une copie de cette lettre extraordinaire, prélude aux relations passionnées de l'artiste et du monarque. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes musicaux : Wagner a son roi, Liszt a son pape.

Entre Franz et Pie IX, l'histoire d'amour continue à Castel Gandolfo, la résidence d'été du souverain pontife, où ce dernier a convié Liszt à venir le rejoindre durant la deuxième quinzaine de juillet. Le pianiste y joue pour le Saint-Père et sa suite à plusieurs reprises. Mais si Liszt, charmeur de soutanes, fraie volontiers avec les prélats, son histoire avec son cher ange bat de l'aile.

Il faut dire que Carolyne a tendance à devenir un ange du bizarre. Elle a beau vivre en plein cœur de Rome, elle quitte de moins en moins son appartement de la Via del Babuino, changé en théâtre de ses excentricités. Les ouvrages de droit canon s'empilent dans le couloir et jusque dans sa chambre. Elle les lit avec une passion exclusive, à la lueur de la bougie, même en plein jour. De lourds rideaux de velours rouge, toujours tirés, plongent en effet dans une pénombre permanente l'appartement, où règne une atmosphère confinée que sature l'âcre fumée des cigares. Il faut croire que la princesse a gardé à Rome ses habitudes de Woronince puisqu'elle craint de prendre froid, et mène un combat de tous les instants, mortifère et sans merci, contre un ennemi invisible : le courant d'air. Ses courageux visiteurs sont priés de patienter dans l'antichambre.

Avant de l'approcher, il convient d'être « déventilé<sup>14</sup> ». Ce rituel permet, selon Carolyne, de réchauffer l'air froid tapi dans les plis des vêtements. Une fois déventilé, il est enfin possible de pénétrer dans le salon, où trône la grande prêtresse du droit canon, curieusement accoutrée. Des soieries chamarrées, un bonnet d'où s'échappent des rubans de toutes couleurs composent le singulier costume de Carolyne qui cause de sujets aussi futiles que théologie, politique, histoire, philosophie, en fumant ses Minghetti trempés dans la limaille de fer et en mangeant du chocolat tandis que ses invités ruissellent de sueur dans la touffeur de l'appartement. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que Liszt s'y fasse de plus en plus rare. Malgré la mort du prince Nicolas von Sayn-Wittgenstein, en mars 1864, le mariage n'est d'ailleurs plus à l'ordre du jour et Liszt préfère au repaire obscur et sans air de Carolyne sa solitude lumineuse du mont Mario. Il a tout loisir d'y tutoyer le ciel.

L'ancien locataire de l'Altenburg se trouve si bien dans sa cellule qu'il est tenté de faire la sourde oreille quand on le presse d'assister au troisième rassemblement de l'Association des musiciens allemands, qui se tient à Karlsruhe à la fin du mois d'août, et dont il est président. Il la quitte pourtant en compagnie de son valet, Fortunato, et, après près de trois ans d'absence, retourne en Allemagne où l'attendent quelques surprises.

#### RETOUR EN ALLEMAGNE

Franz Liszt arrive à Karlsruhe le 16 août.

Une collection de déboires salue son retour en Allemagne : les défections se multiplient, deux solistes ont fait faux bond et Bülow est sur les nerfs, préfère sa chambre au pupitre, ce qui est d'autant plus regrettable qu'il doit diriger le festival, qui commence dans cinq jours. Max Seifriz le remplace au pied levé et d'autres solistes arrivent en renfort, bref tout s'arrange et les concerts s'enchaînent. Liszt figure au programme : son *Psaume XIII*, sa *Sonate en si mineur*, ses *Méphisto valse*s, son poème symphonique *Festklänge* et divers lieder sont très applaudis par le public et par la presse : « C'est quasi la première fois que pareil accident m'arrive<sup>15</sup> », remarque le compositeur avec un étonnement mêlé d'ironie. La chambre d'hôtel de Liszt ne désemplit pas et Cosima, qu'il n'a pas vue depuis près de trois ans, y paraît à son tour. Liszt et elle rejoignent, après le festival, le pauvre Bülow qui garde le lit dans sa chambre du Bayerischer Hof à Munich. Il souffre de migraines, a mal au bras gauche, aux jambes. Son cœur lui dit peut-être que celui de Cosima ne lui appartient plus. Wagner et elle sont devenus amants sur les rivages romantiques du lac Starnberg, où



Cosima a précédé Hans à la fin du mois de juin dernier. Wagner, ayant besoin de Bülow en Bavière, a conseillé à Louis II, avec succès, de le nommer pianiste de la Cour. Hans, wagnérien fervent, connaît à la mesure près les opéras de son ami, que le roi veut monter sans attendre au théâtre de la Cour. Hans hésite : conserver son emploi à Berlin, rejoindre son ami Wagner à Munich ? Il hésiterait moins s'il découvrait le pot aux roses.

Si la musique de Richard réclame Hans, son corps et son cœur réclament Cosima. En un mot comme en cent, cette affaire lui fournit l'occasion de faire d'une pierre deux coups. L'amour coupable qui brûle Wagner et Cosima ne tarde pas à faire des vagues dans le lac Starnberg. La villa Pellet prête son décor à un cruel vaudeville où Bülow tient le plus mauvais rôle. Lorsqu'il s'aperçoit que Cosima se trouve dans la chambre de Wagner, dont la porte est verrouillée, au début du mois d'août, il quitte Starnberg aussitôt, ravagé par la colère et le chagrin, se cloître dans sa chambre à Munich et renonce donc à diriger le festival de Karlsruhe, où Liszt, qui ne tarde pas à arriver, est à mille lieues de soupçonner ce qui se trame, et que Cosima lui apprend. Décidément, l'Allemagne et ce diable de Wagner n'apportent à Liszt que des soucis, et son cher mont Mario doit lui sembler bien loin, havre de paix blotti contre l'azur romain.

Dans le havre de Wagner, où Liszt et Cosima arrivent le 25 août, il y a Wagner, justement, revenu à l'improviste de Hohenschwangau, où il était aller fêter les dix-neuf ans de son mécène, et que Liszt n'a pas vu depuis plus de trois ans. Wagner, pétri d'arrogance, n'ayant plus besoin du soutien de l'Association des musiciens allemands, a refusé que ses œuvres soient jouées au festival de Karlsruhe. Il se montre pourtant aimable avec celui qui sert tant sa cause et se trouve être le père de la femme qu'il aime et qu'il a mise enceinte : Isolde naîtra le 10 avril 1865. Liszt lui promet son mépris s'il s'obstine à briser le ménage Bülow, Wagner ne promet rien et la musique fait passer la pilule. Wagner joue des extraits des *Maîtres chanteurs*, Liszt ses *Béatitudes*. Wagner est content, Liszt admiratif. Bülow, effondré, repart pour Berlin digérer son infortune avec Cosima, le cœur écartelé.

Liszt tâche de mettre un peu de distance entre les amants et poursuit ses pérégrinations en compagnie de Cosima qui doit le rejoindre à Weimar. Car c'est Weimar, en effet, qu'il revoit avec émotion dans la nuit du 3 septembre. Il est près de minuit et il ne reste plus qu'une place dans le seul fiacre qui circule. Liszt la laisse à Fortunato, parcourt à pied, dans la ténèbre, le chemin qui le sépare de l'Altenburg et lui arrache cet aveu : « Que de fantômes n'ai-je point rencontrés<sup>16</sup> ! » Il rencontre de nombreux souvenirs à l'Altenburg, dont la Cour veut louer un des étages et où l'accueille la domestique Augusta. Liszt trie, classe, range, Augusta et Fortunato font les cartons.

Charles-Alexandre se trouve à Ostende et Liszt, s'il s'efforce de garder l'anonymat, rencontre tout de même Dingelstedt, son ennemi d'autrefois, qui connaît à son tour des difficultés et réserve à Liszt le plus aimable accueil, rassemble la Neu-Weimar-Verein pour un dîner en son honneur. Loin de se réjouir de ce retour de bâton, Liszt songe qu'il existe des villes qui « remplissent l'office contraire à celui que proposent les instituts orthopédiques. Elles rendent tortueux ce qui est droit<sup>17</sup> ». C'est leur droit, justement, qu'entendent faire respecter les commerçants qui, ayant appris sa présence à Weimar, le poursuivent en justice pour dettes impayées. Weimar sera toujours Weimar.

Le grand-duc s'attarde chez les Belges et Cosima gagne Weimar, retourne à Berlin avec son père. Chez les Bülow, l'ambiance est pesante et la visite au cimetière où est inhumé Daniel ne contribue pas à l'alléger. Entre-temps, Charles-Alexandre, hâlé par les embruns de la mer du Nord, a retrouvé son parc de Wilhelmsthal, où Liszt le rejoint le 28 septembre. Heureux de se revoir, les deux hommes conversent comme deux vieux amis. Parmi les roses de septembre, leurs retrouvailles ont des douceurs d'arrière-saison. Liszt conte les détails de sa vie romaine, lui confie que Carolyne et lui n'ont plus l'intention de se marier. Surpris, le grand-duc ne perd pourtant pas le nord et poursuit son idée fixe, s'enquiert s'il reverra un jour son chambellan à Weimar, évoque la dignité qu'il pourrait lui octroyer et la résidence où il pourrait le loger. Le chambellan lui répond en artiste que sa dignité se trouve dans son encrier et son encrier à la Madonna del Rosario. Le bonheur l'attend au sommet du mont Mario. Mais il doit encore patienter et se rendre à Paris où sa mère, clouée au lit chez son gendre, l'attend avec impatience.

Liszt et Cosima, après avoir visité la Wartburg, décor wagnérien s'il en est, arrivent dans la capitale française au matin du 4 octobre. Si l'esprit d'Anna Liszt reste vif, son corps ne suit plus. Le 12 octobre, Liszt lui dit au revoir sans savoir que c'est adieu. Trois jours plus tard, Cosima et lui arrivent à La Moutte, tout près de Saint-Tropez, où les attend Émile Ollivier, qui se console de la mort de sa femme en plantant des arbres. Liszt continue sa tournée des cimetières, se recueille sur la tombe de sa Blandine et laisse Cosima repartir vers son destin. Le soir même, il fait route vers Marseille. Le 22 octobre, il peut fêter en paix ses cinquante-trois ans dans sa cellule de la Madonna del Rosario, en compagnie d'une poignée d'amis, de quelques moines dominicains et franciscains. Entre ses quatre murs blanchis à la chaux, Liszt travaille à son *Christus*, un vieux projet d'oratorio, et mûrit en silence une des plus importantes décisions de sa vie, dont il instruit seulement Carolyne, le pape Pie IX et l'archevêque d'Édesse, monseigneur Gustav Hohenlohe...

Ce 25 avril 1865, à huit heures du matin, monseigneur Gustav Hohenlohe coupe les cheveux les plus célèbres de la musique moderne : c'est Franz Liszt en personne qui reçoit la tonsure dans sa chapelle privée du Vatican et revêt l'habit ecclésiastique. La rumeur court, passe les murs du Saint-Siège et se propage en ville, nourrit les colonnes des écotiers. Malgré les tendances mystiques qu'il manifeste depuis sa prime jeunesse, Liszt reste, dans l'esprit de tous, l'amant de Lola Montes, le virtuose adulé, le pianiste spectaculaire qui fait pâmer les femmes et répand la stupeur dans les travées des salles de concerts. Liszt tonsuré ! Sa mère elle-même n'en veut rien croire. C'est pourtant vrai, et c'est à Liszt assurément que le Saint-Père accorde une brève audience particulière et donne sa bénédiction, le soir même du 25 avril. Deux jours plus tard, l'abbé Liszt instruit sa mère de son nouvel état en la priant de le pardonner pour « les chagrins » qu'il lui a causés, au cours de sa vie imparfaite, par ses « nombreux défauts et travers<sup>18</sup> », en la priant de lui accorder à son tour sa bénédiction.

Anna Liszt tombe des nues. Ses yeux s'emplissent de larmes, et ce ne sont pas forcément des pleurs de joie. Anna Liszt est comme toutes les mères, et peut-être a-t-elle rêvé pour son fils un beau mariage, qui ce jour-là vient de tomber à l'eau. À peine remise de ses émotions, elle prend la plume et répond à son fils dès le 4 mai :

Mon cher enfant,

On parle souvent bien longtemps d'une chose avant qu'elle se réalise – ainsi en va-t-il de la présente transformation de ta vie. Les *journaux* d'ici ont annoncé à maintes reprises que tu avais choisi l'état ecclésiastique. Je l'ai catégoriquement démenti chaque fois qu'on m'en a parlé ! Ta lettre du 27 avril, reçue hier, m'a bouleversée – et j'ai fondu en larmes. Pardonne-moi – je n'étais vraiment pas préparée à recevoir pareille nouvelle de ta part ! Après réflexion – on dit la nuit porte *conseil* – je m'en remis à ta volonté et à celle de Dieu, et je me calmai, car tout toutes les bonnes inspirations viennent de Dieu ! [...]

Et maintenant, dans cette dernière lettre, mon enfant, *tu me demandes pardon* ! Oh, je n'ai rien à te pardonner ! Tes bonnes qualités l'ont emporté de beaucoup, beaucoup, sur tes fautes de jeunesse. Tu as toujours rigoureusement rempli tes devoirs, à tous points de vue, me garantissant par là la paix et la joie. Je puis vivre sereinement, sans chagrin ; et c'est à toi que je le dois.

Vis donc heureux, mon cher fils. Si la bénédiction d'une mère faible et mortelle peut obtenir quelque chose de Dieu, – alors je te bénis un millier de fois<sup>19</sup>.

Liszt peut donc se consacrer pleinement, l'âme quêtée, à sa nouvelle vie dans un nouveau décor. Il quitte la Madonna del Rosario et les murs blancs de sa cellule, descend du mont Mario pour s'installer au Vatican, où Gustav Hohenlohe a mis à sa disposition ses appartements privés, somptueusement meublés, à deux pas des *stanze*, les quatre

chambres de Raphaël, décorées par le célèbre artiste de la Renaissance. Ce déménagement dépayse l'abbé Liszt dont les fenêtres s'ouvrent désormais sur la place Saint-Pierre. Le plus célèbre converti de Rome traîne sa soutane et ses souliers à boucles d'argent dans les couloirs du palais pontifical, se lève dès potron-minet, assiste parfois, sacristain zélé, monseigneur Hohenlohe dans la célébration de la messe avant d'étudier la théologie avec un précepteur particulier, lit son bréviaire et le *Catéchisme de persévérance* en italien, fait transporter son piano dans la bibliothèque privée de Pie IX qui célèbre en musique le vingtième anniversaire de son intronisation, le 21 juin 1865. Pie IX est charmé par le récital et par le virtuose apostat qui a fière allure, vraiment, dans son costume ecclésiastique, ce dont il lui fait compliment.

Les pieds sur le marbre et la tête au Ciel, Liszt fait un singulier abbé qui, quand il n'est pas plongé dans ses lectures théologiques, plaque sur le clavier les accords d'une « Jonglerie indienne », une des ses *Illustrations* pour piano de *L'Africaine*, opéra de Meyerbeer. Ce jongleur d'absolu déconcerte les rieurs, qui font de cette conversion sincère un événement mondain, la farce vaticane d'un virtuose en mal de réclame. Et pourquoi diable ? C'est méconnaître la vie d'un homme gouverné par des aspirations contraires. Émile Ollivier évoque un « suicide spiritualiste<sup>20</sup> », August Ambros, musicologue renommé, n'en croit pas ses oreilles quand il apprend la nouvelle, Wagner ne comprend pas, Marie d'Agoult tire à bout portant et Rossini plaisante : « Liszt a composé des messes pour s'habituer à les dire<sup>21</sup>. » Aux yeux du compositeur franciscain de *La Légende de sainte Élisabeth*, il s'agit d'un moyen radical de se réconcilier avec lui-même. Radicalité d'ailleurs toute relative. Pour être dévot, Liszt n'en est pas moins homme et, dans la lettre qu'il écrit à son ami le prince Constantin von Hohenzollern-Hechingen, apporte quelques précisions sur sa façon, toute lisztienne, de concevoir la cléricature :

Convaincu que cet acte m'affermissait dans la bonne voie, je l'ai accompli sans effort, en toute simplicité et droiture d'intention. Il correspond d'ailleurs aux antécédents de ma jeunesse, comme aussi au développement qu'a pris durant ces quatre dernières années mon travail de composition musicale, que je me propose de poursuivre avec une nouvelle vigueur, le considérant comme la forme la moins défectueuse de ma nature.

Pour parler familièrement : si « l'habit ne fait pas le moine », il ne l'empêche pas non plus, et dans certains cas, quand le moine est tout fait au-dedans, pourquoi ne pas y approprier à l'extérieur l'habit ?

Mais j'oublie que je n'entends nullement devenir moine, dans le sens rigoureux du mot. La vocation me manque à cet effet, et il me suffit d'appartenir à la hiérarchie de l'Église au degré que les ordres mineurs m'assignent. Ce n'est donc pas le froc, mais la soutane que j'ai revêtue. Et à ce sujet, Votre Altesse me passera cette légère vanité de lui raconter qu'on me fait le compliment de dire que je porte ma soutane

comme si je l'avais toujours portée<sup>22</sup>.

Est-ce à dire que Liszt porte la soutane comme un costume de chez Chevreuil ? Son dandysme apostolique suscite les sarcasmes, mais l'abbé n'en a cure et poursuit sa voie, moins impénétrable qu'il y paraît. Depuis toujours, Liszt, concertiste déconcertant, est rompu aux acrobaties, pratique le grand écart musical avec une aisance qui stupéfie l'auditoire et vit selon son cœur, à rebours d'une norme qu'édicte le pisse-froid. Un homme est multiple et nul ne le sait mieux que Liszt, chef d'orchestre, virtuose, musicien de cour, apôtre des sons nouveaux et compositeur de musique religieuse, qui paya toujours au prix fort ses transformations. N'est-il pas permis de goûter le vin de messe et le cognac, d'aimer Dieu et d'êtreindre les femmes, de contempler les beautés du Ciel sans renier celles de la Terre ? Le musicologue et critique musical Jean Chantavoine (1877-1952) évoque cette conversion qui fit couler beaucoup d'encre en rappelant que, dans son art comme dans sa vie, Liszt possède le génie des transitions :

À la fin d'un concert qu'il avait donné à Prague en 1840, comme l'enthousiasme des auditeurs réclamait de lui l'exécution d'un morceau supplémentaire et voulait lui imposer son *Ave Maria* d'après Schubert, Liszt joua d'abord *l'Hexameron* ; sur une nouvelle instance, par un nouveau défi, au lieu de *l'Ave Maria* il attaqua un de ses plus vertigineux morceaux de bravoure, son *Galop chromatique*. Mais il eut regret de son entêtement et alors, sans terminer le *Galop chromatique*, et sans l'interrompre non plus, par une transition aussi imprévue qu'élégante, il le continua par *l'Ave Maria*. En un sens, tout Liszt est dans ce passage du *Galop chromatique* à *l'Ave Maria*. Lorsque l'on essaye de raconter et d'expliquer sa vie, il faudrait une virtuosité comme la sienne pour ménager ainsi les transitions entre ses aventures romantiques et son entrée dans les ordres. On n'y parvient pas : la séduction de sa personnalité est justement que lui seul pouvait passer du *Galop chromatique* à *l'Ave Maria*, sans brusquer les modulations et sans faire de fausses notes<sup>23</sup>.

C'est sans fausses notes encore que, le 30 juillet 1865, une fois passé l'examen de rigueur auprès de monseigneur Audisio, Liszt, étudiant studieux, reçoit les quatre ordres mineurs de la prêtrise (portier, lecteur, exorciste, acolyte) dans la chapelle privée de Gustav Hohenlohe, à Tivoli. Le voici donc abbé, bel et bien, et s'il envisage de recevoir le sous-diaconat, peut-être même le diaconat, Liszt, « résolu d'accomplir de mieux en mieux » son « travail musical<sup>24</sup> », ne tarde pas à délaisser les livres de messe pour ses partitions et même à reprendre la baguette, qu'il doit lever dès le 15 août, en Hongrie, pour diriger la création de sa *Légende de sainte Élisabeth*.

Sainte Élisabeth fait des miracles.

Deux mille personnes ovationnent l'enfant du pays, vêtu d'un habit franciscain, qui vient de diriger sa *Légende de sainte Élisabeth* dans la vaste salle de la Redoute, récemment reconstruite. L'exécution de son oratorio, traduit en hongrois, a requis pas moins de cinq cents chanteurs et musiciens et constitue sans nul doute le clou du festival organisé pour célébrer le vingtième anniversaire de la fondation du Conservatoire de musique de Pest. Liszt, dont la tonsure est encore fraîche, renonce à sa « modestie obligatoire » pour écrire, le 16 août 1865, dès le lendemain de la représentation, à sa toujours chère Carolyne :

*L'Élisabeth* a été acclamée hier soir – les journaux sont remplis de mon nom – je suis devenu une sorte d'événement public<sup>25</sup> !

Deux jours plus tard a lieu un concert dont le programme met à l'honneur les seuls compositeurs hongrois, et pendant lequel Liszt dirige sa version pour orchestre de la *Marche de Rákóczy* ainsi que sa *Dante symphonie*, dont le succès est tel qu'il fait recommencer la première partie, *L'Enfer*. Les applaudissements transportent l'abbé Liszt au septième ciel. Cosima descend au purgatoire. Prise entre deux feux, entre deux hommes, elle connaît des tourments que ne fait pas cesser son voyage en Hongrie où elle a rejoint son père avec Hans. Ce dernier signe quatre articles à la gloire de Liszt. Il sert ainsi sa cause et Liszt épouse la sienne. S'il a invité les Bülow à venir le retrouver, outre le plaisir de les revoir, c'est qu'il poursuit le dessein d'éloigner Cosima de Richard Wagner. L'abbé les entraîne donc dans ses pérégrinations hongroises qui continuent à Gran où, le 27 août, il se met au piano pour le cardinal Scitovsky, les ramène à Pest où il joue devant des milliers de personnes ses deux *Légendes* composées dans la solitude de la Madonna del Rosario, et où Bülow fait vibrer la Redoute en interprétant une *Rhapsodie hongroise*. Au grand dam de Wagner, le périple magyar ne s'arrête pas là et, toujours flanqué des Bülow, Liszt se rend à Szekszárd, à environ cent cinquante kilomètres de Pest, chez son ami le baron Antal Augusz, pour y passer une dizaine de jours, près de la forêt de Gemenc, peuplée de cerfs. Bülow promène ses cornes et Cosima se languit. Si Wagner n'est pas là pour lui donner l'aubade, huit mille personnes se rassemblent sous les fenêtres de Liszt pour lui donner la sérénade. Le cœur du héros national bat sous la soutane. Pour agréer cette foule amoureuse, Liszt fait placer un piano sous les fenêtres ouvertes et joue sa *Douzième Rhapsodie hongroise* avant d'attaquer avec Hans un arrangement pour piano à quatre mains de la *Marche de Rákóczy*. Après ce feu d'artifice, il tente de ranimer la flamme des Bülow en leur proposant un tour de gondole, mais ils préfèrent Munich, où Wagner et Isolde, âgée de cinq mois, les

attendent en pleurant, et Liszt part seul pour Venise le 12 septembre, avant de retrouver Rome et sa maison, c'est-à-dire le Vatican, le 18 septembre.

Auréolé de ses succès hongrois, l'abbé revoit Carolyne, dîne avec des archevêques, compose un *Hymne au pape* qui l'appelle affectueusement « *Il mio Liszt* », étudie derechef la théologie, fait des progrès en latin et en italien, fête ses cinquante-quatre ans à la Madonna del Rosario, se remet à la composition de son oratorio *Christus* que contrarient les innombrables visiteurs qui se pressent dans les appartements de monseigneur Hohenlohe. Sur le papier à musique comme au pied de l'autel, Liszt passe l'automne à célébrer Dieu. Sa mère ne tarde pas à savoir s'il existe ; elle meurt le 6 février 1866 à Paris. Émile Ollivier prononce son éloge funèbre en l'absence de Liszt, qui ne pourrait arriver à temps pour la messe d'enterrement, mais doit venir le mois suivant pour diriger sa *Messe de Gran* à l'église Saint-Eustache. Le succès mitigé que remporte sa *Dante symphonie*, dirigée par son disciple Sgambati pour inaugurer la grande salle de concerts romaine, la « Sala Dante », le 26 février, lui vaut quand même un beau triomphe. Paradoxe ? Pas vraiment. Rome aime Liszt, mais pas sa musique. Le compositeur malheureux est un homme comblé, qu'ensevelissent et parviennent presque à faire tomber les bouquets de fleurs que font pleuvoir sur lui ses admiratrice embusquées au paradis. Elles le préparent mal à l'enfer qui l'attend à Paris, où Anna Liszt repose sous les couronnes mortuaires.

#### PARIS VAUT-IL UNE MESSE ?

Tout commence plutôt bien.

Liszt retrouve Paris, où l'accueille Émile Ollivier le dimanche 4 mars 1866 et, malgré la peine qu'il éprouve sur la tombe de sa mère, qui repose au cimetière Montparnasse, il est bientôt happé par le monde qui réclame sa présence et reprend sans tarder le chemin des salons. Dans celui de la princesse Julie Metternich, il rencontre le musicien Camille Saint-Saëns, qui joue à quatre mains avec lui certains passages de sa *Messe de Gran*, puis le pianiste Léopold de Meyer. Incontestablement, le retour de Liszt fait l'événement de cette fin d'hiver parisien. Si la presse s'amuse de la coquetterie de ce franciscain salonnard, elle n'a d'yeux que pour ses longs cheveux gris, sa redingote noire, son beau visage halé par le soleil romain, son doigté inaltérable. Chacun veut le voir et, si possible, l'entendre.

Le plus romantique des abbés fait et défraie la chronique parisienne. Daniel François Esprit Auber amène un soir une partition. Liszt y jette

un regard, juge le morceau « très joli » avant d'aller prendre sa place à table, qu'il tient avec un bel appétit. Puis, une fois dissipée la fumée de son sempiternel cigare, il se met au piano, où il joue de mémoire l'œuvre d'Auber. Au Conservatoire, il assiste à un concert où l'ouverture de *Tannhäuser* laisse toujours de glace les Parisiens. Des applaudissements timorés éclatent mollement. Tel un génie sortant de sa lampe, Liszt se lève dans sa loge, applaudit à tout rompre. Tous les regards se tournent vers l'endroit d'où vient pareil raffut et tous reconnaissent Liszt. Sa claque s'avère efficace, gagne bientôt la salle à la cause wagnérienne. Les applaudissements déferlent, on crie « Bis ! Bis ! » et, de fait, l'orchestre rejoue l'ouverture, saluée aux cris de : « Vive Liszt ! » Tous ces succès laissent bien présager de l'accueil réservé à sa *Messe de Gran*, jadis portée aux nues à Prague, à Vienne, à Pest, et qu'il doit donc diriger en l'église Saint-Eustache, à l'occasion d'un concert donné au profit des enfants pauvres du II<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

Le concert rapporte près de cinquante mille francs. Ceci mis à part, c'est une déroute, une catastrophe. La Bérézina. De jeunes garçons remplacent les femmes, dont les autorités religieuses de Saint-Eustache proscrivent la présence dans le chœur ; les quatre-vingts membres de l'orchestre, issus de formations diverses, ne se connaissent pas et, pour la plupart, n'ont jamais travaillé avec le directeur musical de Saint-Eustache ; les quatre mille auditeurs confondent l'église avec un cirque, vont, viennent, parlent ; les dames patronnesses font la quête avec fracas, secouent leurs sébiles et bousculent les chaises avec leurs crinolines ; pour couronner le tout, l'armée s'en mêle ! Un détachement de la garde nationale, qui se trouve dans l'église, ne se montre pas très discret : des roulements de tambour couvrent le chœur des garçons pendant le kyrie, un officier glapit : « Présentez armes ! » tandis que le ténor entonne le credo. C'est peu dire que le public n'écoute pas religieusement l'œuvre de l'abbé Liszt. Mais tout cela ne serait rien encore. La critique ne communique pas vraiment avec Liszt et Berlioz lui-même, son vieil ami, quitte l'église en plein concert en déclarant : « Quelle négation de l'art<sup>26</sup> ! » À l'exception du *Ménestrel*, dans les colonnes duquel Auguste Gasperini avoue son admiration pour l'œuvre, la presse se déchaîne contre Liszt. Dans *L'Art musical* du 22 mars, Léon Escudier cherche en vain l'harmonie dans ce qu'il vient d'entendre à Saint-Eustache :

On a parlé de déception. Le mot n'est pas exact. La déception suppose un espoir trompé. Sur quoi fondait-on l'espoir que la messe de Liszt serait un chef-d'œuvre ? [...] La messe n'est qu'une suite de périodes hachées, brisées, heurtées, saccadées, une agglomération de sonorités éclatantes auxquelles on arrive par le moyen opiniâtrement monotone du crescendo. [...] À chaque nouveau morceau qui s'achevait, on espérait dans le morceau suivant.



Liszt n'espère plus rien quand il lit la critique que publie le jour suivant son ami Joseph d'Ortigue dans le *Journal des débats*. Ortigue, embarrassé, fait grand cas de l'homme, mais ne peut suivre les voies trop hardies que fraie le compositeur :

Or la messe de l'abbé Liszt, dans son ensemble et ses détails, bouleverse à tel point les notions qu'une longue habitude a formées dans mon esprit sur la mélodie, l'harmonie, la modulation, le rythme, le dessin, la forme, la manière de présenter, de traiter et développer un motif, la tonalité, l'accord de la musique et de la parole, etc., que je ne puis qu'avouer mon défaut de perception, déclarer mon incompetence et me récuser. [...] Dieu sait ce que j'ai souffert et ce que je souffre encore de ne pouvoir admirer cette œuvre d'un grand artiste, d'un pianiste de génie, dont le talent m'a transporté plusieurs fois, et dont la personne me sera toujours chère. L'abbé Liszt a un grand nombre d'amis ; il sait fort bien qu'il n'est pas donné à tous de le suivre dans la voie nouvelle qu'il a ouverte à ses inspirations : il doit donc s'attendre à ce que plusieurs lui disent : *Non possumus !*

Si Ortigue achève son article en latin, c'est pour faire allusion à saint Pierre et saint Jean, qui répondaient ainsi à ceux qui voulaient les empêcher de prêcher l'Évangile : « Nous ne pouvons pas. » Liszt ne peut s'empêcher de prêcher pour sa paroisse, qui est aussi celle de la musique de l'avenir, et de réunir à cet effet ses amis Berlioz et Ortigue, mais aussi un détracteur de longue date en la personne du professeur d'harmonie Berthold Damcke. Soucieux de sa réputation de compositeur, qu'il peine à imposer, Liszt veut démontrer qu'il ne chambarde en rien le rythme, l'harmonie et la mélodie : « Loin de bouleverser, je crois avoir développé et fécondé<sup>27</sup> », écrit-il à Carolyne, tout acquise à sa cause. Damcke se rend à ses arguments, Berlioz ne dit rien. Auber, Saint-Saëns, Rossini, Gounod, Massenet prennent son parti, adoucissent un peu l'échec cuisant qu'il vient de connaître, et Napoléon III, souffrant de calculs rénaux, le reçoit quand même. L'abbé reste en odeur de sainteté aux Tuileries, y retourne pour Eugénie qui veut l'entendre jouer. Marie d'Agoult veut entendre le son de sa voix. Elle n'est pas déçue. Pourquoi êtes-vous entré dans les ordres ? lui demande-t-elle. Pour ne jamais me marier, lui répond Liszt. Cette fois, leurs retrouvailles se passent mal. Marie a fait écrire à son gendre, Guy de Charnacé, un article fielleux contre la *Messe de Gran*, et profité de la venue de Liszt à Paris pour faire rééditer son roman *Nélida*, tombé dans l'oubli. Malgré ces procédés peu aimables, ils se voient plusieurs fois. Marie se montre prétentieuse, fait part à Liszt de son intention d'écrire ses « Confessions ». Liszt lui rétorque qu'il vaudrait mieux intituler cette ouvrage « Poses et mensonges<sup>28</sup> ». Il ne reste aucune braise de la passion qui consuma jadis les amants terribles sous les cendres du présent. Des échanges aigres ponctuent leur dernière rencontre, et c'est la dernière en effet, Marie devant mourir dix ans plus tard. Au terme de son séjour à Paris, le 22 mai,

Liszt laisse donc dans la capitale française le cadavre d'un amour, celui d'une mère, et certaines de ses illusions de compositeur. Tout cela n'est pas gai. Ce qui se trame à Munich l'est moins encore.

## LE CHOIX DE COSIMA

De retour à Rome, Franz Liszt retrouve ses pénates vaticanes. Pas pour longtemps. Gustav Hohenlohe, nommé cardinal, quitte ses appartements pour son nouvel évêché, à Santa Maria Maggiore. L'abbé retourne dès la fin du mois de juin à la Madonna del Rosario, où il achève en paix son *Christus* et compose la messe qui lui est commandée pour le couronnement de l'empereur François-Joseph d'Autriche en Hongrie, qui doit avoir lieu l'été suivant à Pest. Il retrouve donc sa solitude inspirante, peuplée d'oiseaux et de ciel bleu. Rien de nouveau sous le soleil qui cogne sur les cyprès. Mais décidément les clercs déménagent, et pendant l'automne, c'est au tour du père Theiner, qui l'héberge sur le mont Mario, de poursuivre ailleurs sa vie méditative. Liszt abandonne ses hauteurs et redescend vers la ville. Le 22 novembre, il s'installe au monastère de la Santa Francesca Romana, où il est logé comme un pape. Un cardinal plus exactement, puisque les somptueux appartements qu'il occupe abritèrent jadis le cardinal Piccolomini et offrent, pour 1 500 francs par an seulement, un luxe qui n'a rien de franciscain. La vue est à l'avenant et les fenêtres du lieu saint s'ouvrent sur la Rome païenne, offrent une vue à faire pâmer les misses anglaises en voyage : à gauche le Forum, à droite le Colisée, en face l'arc de triomphe de Titus. Suivez le guide, pardon le cicérone. 1867 arrive et fait vieillir d'un an les ruines de Rome, où Liszt, qui en compte désormais cinquante-cinq, mène une vie sans histoires, ou presque.

Tandis qu'au mois de juin, Saint-Saëns venge l'outrage de Saint-Eustache et promeut à Paris la musique lisztienne en jouant deux de ses poèmes symphoniques dans les salons Érard, Liszt se rend à Pest pour assister, le 8 juin 1867, à la création de sa *Messe du couronnement hongrois*. François-Joseph reçoit la couronne de Hongrie en l'église Saint-Matthias, au château de Buda, et Liszt, privé de baguette par les Autrichiens, simple spectateur vêtu de sa longue soutane noire criblée de décorations, se déclare satisfait, dans une lettre à Carolyne, de l'impression faite par sa messe, coup de poing musical d'une demi-heure à peine :

Le succès de ma *Messe* est complet. Elle a surpris tout le monde par sa brièveté, sa simplicité – et, si j'ose le dire, par son caractère<sup>29</sup>.

Plus encore que son œuvre, sa personne fait grande impression. Une

fois la cérémonie achevée, Liszt regagne à pied les berges du Danube, franchit le pont des Chaînes pour rejoindre son domicile. Des coups de canon annoncent le départ du cortège royal. Cent mille personnes se massent sur son trajet. Et quand elles voient la haute silhouette de Liszt, ses longs cheveux de neige au vent, descendre à pied la route dégagée pour le passage du cortège, le reconnaissent et font passer son nom de bouche en bouche, l'applaudissent, l'acclament, c'est à se demander qui vient d'être couronné dans l'église Saint-Matthias. Janka Wohl se souvient :

Sur l'autre rive du fleuve, la foule crut évidemment que c'était au roi que s'adressaient les ovations spontanées d'un peuple réconcilié. Or ce n'était pas le roi, mais un roi qui se voyait ainsi acclamé par une nation reconnaissante, fière de posséder un tel fils<sup>30</sup>...

Le fils prodige ne reste pas longtemps dans la mère patrie. La création de l'oratorio de Noël, extrait de son *Christus*, le 6 juillet à la Sala Dante, sous la direction de Sgambati, requiert sa présence à Rome. Le 29 juillet, il est à Weimar, séjourne pour la dernière fois à l'Altenburg. Le huit-centième anniversaire de la forteresse de la Wartburg, où il doit diriger sa *Légende de sainte Élisabeth* le 28 août, jour de l'anniversaire de Charles-Alexandre, motive ce retour estival en Thuringe. Le succès est au rendez-vous et, à la fin du mois de septembre, après un séjour chez le grand-duc, Liszt se rend à Munich où le ménage à trois que forment Cosima, Richard Wagner et Hans von Bülow nourrit les commérages. Depuis 1864, la situation du triangle amoureux s'est considérablement dégradée. Pour son malheur, Bülow a accepté le poste offert par Louis II de Bavière, auprès duquel Wagner a donné libre cours à sa mégalomanie. Résumons les faits, romanesques en diable.

Que s'est-il donc passé depuis le dernier séjour de Liszt à Munich ? Louis II a acheté l'hôtel Jochum, sur la Briennerstrasse, à Munich, pour y loger gratuitement son grand homme. Wagner y mène une vie dispendieuse, dépense sans compter les deniers de la Couronne pour afficher un luxe ostentatoire et stupéfiant. Au centre de sa « chambre de satin » jaune, au plafond décoré de roses artificielles, le seigneur de céans, qui porte des peignoirs de soie et des pantoufles ornées de monogrammes, se pavane sur son divan promu trône domestique. Il traite son bienfaiteur avec désinvolture, irrite à la Cour comme à la ville, devient sans mal l'homme le plus détesté de Munich. L'admiration inconditionnelle du souverain lui permet, cependant, tous les excès : ses ministres ne peuvent concevoir leur amour, écrit Louis II au pacha de la Briennerstrasse. Wagner en exige toujours plus. Non content de saigner les finances royales, il veut un nouvel opéra

pour y monter ses œuvres. Celui de Munich lui semble trop petit pour ses grands héros : il faut bâtir un écrin plus digne d'accueillir Tristan, Lohengrin, les Walkyries, etc. Bülow, soldat dévoué à la cause wagnérienne, s'évanouit pendant les répétitions de *Tristan*, se surmène pour oublier que Cosima délaisse, un jour sur deux, leur domicile de la Luitpoldstrasse pour rejoindre en son palais Wagner qui ne peut se passer de sa reine, amante, secrétaire, intendante ! Wagner a beau clamer que Bülow est un second lui-même, la potion est plus amère pour ce dernier qui feint de ne rien voir. Le succès de son *Tristan*, en 1865, aiguise l'appétit de Wagner qui réclame toujours plus d'argent, l'obtient. Excédés, les ministres conspirent à sa perte et, à la fin de 1865, le compositeur doit s'exiler en Suisse où il jette son dévolu sur Tribschen, une ravissante demeure au bord du lac de Lucerne, dont Louis II paie le loyer. Wagner s'y attelle aux *Maîtres chanteurs*, mais sa muse lui manque. Il n'a de cesse de la voir à Tribschen et l'invite à venir y passer l'été 1866 avec mari et enfants. Cosima arrive la première et repart enceinte.

Un nouveau scandale éclate. Louis II, déguisé, s'est dérobé aux affaires politiques, en pleine crise entre l'Autriche et la Prusse, pour rendre visite à Wagner le jour de son anniversaire, le 22 mai. L'affaire déclenche un scandale qui met en cause Wagner et Cosima. Un article du journal *Volksbote*, à la fin du mois, les accuse de piller les finances publiques et fait allusion à leurs amours adultères. Bülow réplique dans la presse puis fait front avec Wagner et Cosima. Pour désamorcer le scandale, ils fomentent un complot. Wagner écrit au roi une lettre, qu'il lui demande de recopier et de signer, et dans laquelle il dément toutes les accusations portées contre lui, allant jusqu'à menacer Louis II de ne plus le revoir s'il refuse le marché. Louis cède au chantage, mais finit par découvrir que tout était vrai. Coup de froid sur leurs relations. La réputation scandaleuse du trio éloigne Bülow de Munich. Il va se faire oublier à Bâle, donne des cours de piano, revient à Tribschen le 17 février 1867 pour la naissance d'Eva, la deuxième fille de Cosima et de Wagner dont il endosse la paternité. Wagner a besoin de Bülow à Munich, l'y fait nommer directeur d'une école de musique, maître de chapelle royal et le fait décorer. Ses cornes lui semblent moins lourdes à porter, et Bülow, grassement rémunéré, rentre à Munich, occupe Arcostrasse, avec sa femme qui n'est plus vraiment sienne et ses enfants qui ne sont pas les siens, un luxueux appartement où deux pièces sont réservées à son « bienfaiteur » de Tribschen.

On en est là quand Liszt, auréolé de son triomphe à la Wartburg, arrive à Munich le 20 septembre. Descendu à l'hôtel Marienbad, il a tôt fait de s'apercevoir qu'on respire Arcostrasse un air plutôt vicié. Si

Liszt se réjouit de ses succès professionnels et de la faveur grandissante que rencontrent ses programmations à l'opéra de Munich, il mesure aussi l'ampleur du désastre conjugal. Wagner, c'est par lui que le mal arrive. C'est à lui que Liszt veut parler. Wagner redoute l'entrevue et se calfeutre au bord du lac de Lucerne. Très bien. S'il ne vient pas à Liszt, Liszt ira à lui. Il y va. Il est trois heures de l'après midi quand il arrive à Tribschen, le mercredi 9 octobre 1867. Liszt trouve Wagner tendu, vieilli. Les deux hommes s'expliquent et tout finit au piano où Liszt déchiffre des passages entiers des *Maîtres chanteurs* tandis que Wagner chante et le charme. La chronique d'une guerre annoncée se change en retrouvailles musicales. Liszt admire le nouveau chef-d'œuvre de cet ami insupportable dont la musique rédime les travers humains. Sur le chapitre Cosima, il ne peut que l'inciter à la discrétion. De retour à Munich, il déclare qu'il a vu Napoléon à Sainte-Hélène. Ses cinquante-six ans, qu'il fête avec Cosima, Hans et leurs enfants, permettent à Liszt d'exercer l'art d'être grand-père. Cette touchante scène de bonheur conjugal ne peut rien contre la tempête wagnérienne qui ne tardera plus à dévaster le foyer des Bülow, et c'est sans trop d'illusions, sans doute, que Liszt repart pour Rome où il apprend, au début de décembre, que le Neu-Weimar-Verein est dissous après treize ans d'existence.

Une page se tourne.

Le petit monastère de la Santa Francesca Romana est bientôt le théâtre de débauches sonores. Le facteur de piano Frank Chickering, qui partage la médaille d'or avec la firme Steinway à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, assure sa publicité en offrant son piano primé à Franz Liszt. Cet instrument fait figure de phénomène et on accourt de tout Rome pour entendre Liszt enfoncer ces touches qui font de la concurrence aux cloches de Saint-Pierre. L'abbé compose sur son Chickering une paraphrase de « Liebestod » d'Isolde, tirée du *Tristan* de Wagner. S'il ne lui est plus permis d'aimer l'homme, il aime plus que jamais le musicien : sa paraphrase constitue un vibrant hommage. Citant Victor Hugo à propos de Shakespeare, il admire Wagner « comme une brute<sup>31</sup> ». Cette adulation sans réserve le distrait peut-être de son ennui romain. Liszt, en effet, semble se lasser de l'implacable azur et de la « marée montante<sup>32</sup> » des visites qui déferle dans son monastère. Rome n'est plus ce qu'elle était et il écrit à Agnès Street-Klindworth le 13 juin 1868 : « M<sup>r</sup> de Girardin dit que "Rome sent le mort" et j'y deviens un peu paralytique<sup>33</sup>. » Il faut dire que Rome, si elle l'a adopté comme une figure pittoresque et fait de lui l'attraction du Forum, tarde à reconnaître son génie de compositeur. Liszt n'y occupe aucune charge et, s'il reste en odeur de sainteté auprès de Pie IX, ce dernier ne lui donne pas les moyens de réformer

la musique religieuse. Cette déception lui fait peut-être trouver le temps long dans la Ville éternelle où les yeux noirs de Carolyne ne suffisent plus à l'attacher. Liszt se souvient alors qu'il est chambellan de la cour de Saxe-Weimar et finit par trouver séduisante l'insistance de Charles-Alexandre, même s'il ne l'écrit pas tout à fait en ces termes à Agnès :

Comme je vous l'ai dit, une ancienne reconnaissance envers le G<sup>d</sup> Duc et la G<sup>de</sup> Duchesse de Weimar m'engage à remplir leur désir en passant quelque temps près d'eux l'année prochaine. Cela me paraît de mon devoir : par conséquent je n'hésite point. Il s'entend de soi que je ne prendrai pas à Weimar le service de chapelle que vous m'avez vu faire. J'y vivrai *en retraite* et m'exempterai de toutes les obligations de visites et cérémonies oiseuses. Ma seule ambition consiste à me passer tranquillement de la plupart des choses et des gens, ce qui est bien moins difficile que de s'y accommoder<sup>34</sup>.

L'invitation de l'abbé Antonio Solfanelli, auprès de qui il avait étudié la théologie, tombe à point nommé pour lui changer les idées et l'arracher aux visiteurs qui défilent sans relâche à la Santa Francesca Romana. Tous deux entreprennent un voyage de deux mois à travers l'Italie. Au terme d'un itinéraire qui les mène à Spolète et Assise, ils arrivent à Grotta Mare, au bord de l'Adriatique, ravissant séjour que parfument les orangers et les citronniers, dont les couleurs éclatent sur fond de mer turquoise. Liszt feuillette son bréviaire au soleil, se baigne dans l'Adriatique, écrit un Offertoire pour quatre voix d'hommes et commence à composer ses *Études techniques pour le piano*. Manifestement sous le charme de Grotta Mare, il écrit à Carolyne le 23 juillet :

Si j'avais le choix, je vivrais dans quelque campagne éloignée du chemin de fer, et bien à distance des relations sociales – car je n'ai plus l'illusion de me croire utile au prochain<sup>35</sup> !

Les meilleures choses ont une fin et ces vacances studieuses s'achèvent avec le mois d'août et, le 1<sup>er</sup> septembre, Liszt retrouve la petite statue de sainte Élisabeth qui orne ses appartements. Elle supporte avec plus de patience que lui les visites incessantes qui lui font regretter Grotta Mare. Au début du mois de novembre, une lettre de Munich apporte à Liszt un sujet de mécontentement plus sérieux encore. Dans cette lettre, Cosima, enceinte de Wagner pour la troisième fois – Siegfried naîtra en juin 1869 –, lui fait part de sa décision de quitter Hans et d'aller vivre avec Richard à Triebtschen. L'abbé Liszt condamne un dessein qu'il estime contraire à l'amour de Dieu, sans parler de celui de Hans :

Où allez-vous ? Que m'apprenez-vous ? Quoi, tout serait mort pour vous excepté un seul être auquel vous vous croyez *nécessaire*, parce qu'il dit ne pouvoir se passer de vous ? [...] Et vos enfants ! Que leur enseignez-vous ? L'exemple n'enferme-t-il pas les préceptes ? Comprendront-ils qu'il faille appeler le Mal, Bien, la nuit, jour, l'amertume, douce ?

Oui, ma fille, ce que vous comptez faire est mauvais aux yeux de Dieu et des hommes. Ma foi, mes convictions, mon expérience, vous le protestent, et je vous conjure par vos entrailles maternelles de renoncer à ce funeste dessein. Chassez les subtilités des sophismes, cessez de sacrifier à l'idole implacable. Au lieu d'abjurer votre Dieu, tombez à genoux devant lui, il est tout ensemble vérité et miséricorde ; invoquez-le de toute votre âme, et la lumière guérissante du repentir pénétrera votre conscience.

C'est à Hans que vous êtes *nécessaire* ; c'est à lui que vous ne devez pas manquer. [...]

Vous êtes *nécessaire* aussi à vos quatre enfants, et mériter leur respect doit être pour vous de première nécessité. [...]

En broyant du sublime à faux, on ne change pas la nature immuable des devoirs. Vous ne devez pas abandonner le plus noble des maris, vous ne devez pas fourvoyer vos enfants, vous ne devez pas rendre témoignage contre moi et vous plonger follement dans un gouffre de misère morale et matérielle ; enfin vous ne devez pas renier votre Dieu.

La passion se dévore elle-même quand elle n'est pas vivifiée par le sens des devoirs supérieurs. Elle s'étiole ou s'envenime dans la richesse, agonise dans le besoin, et passe effroyablement rapidement ; mais le remords reste.

Non seulement je condamne justement ce que vous proposez, mais je vous le dis en vous suppliant de rentrer en vous-même, et de ne pas vous laisser soustraire à ma bénédiction.

Que Dieu m'exauce, et que le souvenir de votre père vous fasse redevenir l'enfant de Dieu, notre père et notre Tout dans l'éternité<sup>36</sup>.

Le cœur a ses raisons que Dieu ne connaît pas, et le prêchi-prêcha de son père, qu'inspirent une tristesse et une colère authentiques, n'éteint pas le feu qui brûle Cosima. Sa décision est prise et le 16 novembre, c'est donc sans la bénédiction paternelle qu'elle quitte Munich avec Isolde et Eva pour aller s'installer à Tribschen. Liszt décide de rompre toutes relations avec Cosima, le dernier de ses enfants, et Wagner, la première de ses admirations.

#### LA MAISON DU JARDINIER

L'invitation du cardinal Hohenlohe apaise un peu sa souffrance. Liszt va le rejoindre dans la somptueuse demeure qu'il occupe à Tivoli, la villa d'Este. Conçue sur le modèle de la villa Adriana, la villa d'Este et ses jardins en terrasse constituent un des fleurons de l'architecture italienne de la Renaissance dont les jeux d'eaux, prouesse technique et splendeur visuelle, sont célèbres dans le monde entier et inspireront à Liszt une pièce pour piano au charme impressionniste, *Les Jeux d'eau à la villa d'Este*.

La villa d'Este, donc : des cyprès, du soleil, du silence. Quand Liszt y arrive le 17 novembre, il respire enfin, mène la vie retirée qu'il appelait de ses vœux :

Je passe mes journées à peu près seul – sans me morfondre pour cela, comme vous le craignez. Au contraire, cette façon de vivre est fort de mon goût – et je professe ne jamais m'ennuyer tout seul<sup>37</sup>.

Il ne s'ennuie pas davantage de Carolyne, qui doit lire ces lignes avec amertume dans son petit appartement pénombreux et sans charme de la Via del Babuino, que Liszt l'incite d'ailleurs à quitter pour un séjour plus luxueux. Celui de Liszt ne semble plus se trouver nécessairement auprès d'elle. Aujourd'hui à Tivoli, demain à Weimar, où il a décidé d'aller passer quelques mois au début de 1869, Franz a la bougeotte. Carolyne se désole de le voir ainsi prendre ses distances et apprend à ses dépens que le Magyar errant n'a rien perdu de sa farouche indépendance. Liszt n'appartient qu'à Dieu, et aussi à lui-même :

Je crois être plus avec vous de cœur et d'esprit, en me tenant un peu à distance maintenant. J'y ai suffisamment réfléchi pour m'assurer que ma détermination n'a rien de fantasque ni d'incongru<sup>38</sup>.

L'affaire est entendue, même si Carolyne fait la sourde oreille. Liszt pose ses yeux sur les somptueux jardins qui l'entourent : difficile de trouver un cadre plus propice à la création. D'autant plus qu'Hohenlohe se met en quatre pour l'accueillir dans ce havre où il reviendra régulièrement : il a fait tendre les appartements de Liszt, situés dans une tourelle à laquelle on accède par un escalier en colimaçon, d'un papier mural figurant des roses sur un fond bleu, allusion au miracle des roses qu'évoque *La Légende de sainte Élisabeth*. Un seul bémol : le soleil de la foi ne réchauffe pas les corps, et il fait si froid à Tivoli que le pianiste attrape des engelures aux doigts. Son franciscanisme lui fait endurer ce désagrément et le fait lever tous les jours à trois heures du matin pour assister à la première messe. Il passe un mois à la villa d'Este, distante de vingt kilomètres de Rome, d'où ses élèves viennent pourtant le rejoindre pour prendre des leçons de piano que leur professeur continue de leur donner avec une virtuosité que n'entament pas ses doigts en sang. Celui du Christ innerve Rome, où Liszt rentre au milieu du mois de décembre. Et les visites reprennent. Liszt reçoit du beau monde : le compositeur Edvard Grieg, l'artiste George Healy, qui le peint en train de jouer sur son Chickering, l'écrivain Henry Longfellow, dont le poème *The Golden Legend* lui inspirera la cantate *Les Cloches de la cathédrale de Strasbourg*, et puis il fait ses bagages, direction la Thuringe.



Le 12 janvier 1869, Liszt, en compagnie de son domestique Fortunato, foule de nouveau les pavés de Weimar, la ville au monde qu'il a le plus aimée et qui l'a le plus déçu. Les domiciles changent cependant. La Hofgärtnerei succède à l'Altenburg. Si Liszt perd des mètres carrés, il ne perd rien en charme, dont ne manque pas sa nouvelle résidence. Le grand-duc Charles-Alexandre a mis à la disposition de son chambellan et ami cette petite demeure ravissante, qui est la maison du jardinier de la Cour, située tout au bout de la Marienstrasse, près de l'allée du Belvédère. Elle comprend deux étages et les quatre grandes baies vitrées du salon de musique, qui occupe le plus clair du rez-de-chaussée, s'ouvrent sur le parc Goethe. Les meubles et la décoration, choisis spécialement par la grande-duchesse Sophie, composent un écrin à échelle humaine pour ce dieu du piano. De beaux tapis, disposés partout, feutrent le bruit des pas. Une tenture algérienne rouge et verte, de lourds rideaux de riche étoffe repoussent la société du froid. Quatre poêles de Berlin parachèvent cette mission. Trois pendules de bronze ne laissent pas dans l'ignorance de l'heure ; plusieurs lampes Carcel, relayées par des flambeaux de bronze à trois bougies, font la lumière nécessaire pour déchiffrer les partitions. Deux glaces pourvues de cadres dorés favorisent un narcissisme dont se garde bien l'abbé Liszt, accueilli comme un prince, et qui évoque pour Carolyne ce luxe qu'il qualifie plaisamment de « wagnérien », tandis que Pauline Apel, la gouvernante, une vraie perle, confectionne des gâteaux succulents et apporte le thé dans les tasses de porcelaine dont la grande-duchesse n'a pas manqué de remplir les buffets.

La présence de Liszt à Weimar ne passe pas inaperçue. Amis, admirateurs, admiratrices le visitent, l'invitent, pour le plus grand agacement de Charles-Alexandre qui, s'il est enfin parvenu à faire revenir son ami, ne parvient pas toujours à le voir :

Au diable les femmes, surtout lorsqu'elles sont belles et aimables à vos yeux ! Elles vous arrachent à ma société. Je ne suis ni l'un ni l'autre, mais bien un ami qui fait d'infructueux efforts pour vous voir, puisque vous êtes toujours enlevé ! J'en appelle maintenant à votre amitié pour rester à la maison une bonne fois et m'attendre aujourd'hui, lundi, entre midi et une heure. Composez-moi en attendant une élégie sur la patience. C.-A<sup>39</sup>.

Le virtuose vieillissant fait toujours battre des cils : « Elles s'aiment toutes en moi », reconnaît-il pendant ces nouvelles années weimariennes. Henriette von Schorn, puis sa fille Adelaid, instruisent Carolyne des faits et gestes de Liszt à Weimar. La princesse, recluse Via del Babuino, est inquiète de savoir ce que fait Liszt dans sa maison de jardinier et, surtout, qui il y reçoit. Depuis quelques années, leurs rapports se dégradent, et Carolyne supporte mal d'être délaissée par celui qu'elle adora, qu'elle adore encore malgré ses griefs. Elle craint

surtout de le voir cultiver, en d'autres jardins, des plantes plus vertes qu'elle.

Elle n'a rien à craindre des excentriques sœurs Stahr, figures familières aux Weimarois, qui les ont surnommées les étourneaux. Ces deux vieilles filles, scrupuleusement vêtues à l'identique, font des gammes et fabriquent des gâteaux, reçoivent le dimanche après-midi dans leur maison de la Schwanenseestrasse, saturée de souvenirs et de bibelots. Elles entourent Liszt d'attentions particulières, lui consacrent une pièce de leur demeure, remplie de portraits de leur hôte favori. Si les étourneaux volettent autour de Liszt sans inquiéter Carolyne, les ronds de jambes du chat noir la préoccupent davantage.

Le chat noir, c'est Olga von Meyendorff, la plus charmante veuve de Weimar. Âgée d'une trentaine d'années, cette baronne russe au teint très pâle, aux cheveux très bruns, porte le noir comme personne. Liszt et elle tissent les liens très forts d'une amitié sans nul doute amoureuse. Mais quelle amitié ne l'est pas ? Carolyne en prend ombrage et crible de sarcasmes cette baronne russe qui tourne autour de son Hongrois. Il n'est pas rare qu'Olga accompagne Liszt dans ses déplacements, le reçoive chez elle et vienne chez lui organiser les soirées qu'il donne, une vraie maîtresse de maison en somme. Les élèves de Liszt aperçoivent souvent la silhouette familière de cette femme distante, nimbée de mystère, qui foule d'un pas altier les pelouses du parc Goethe. Tous les Weimarois, et la plupart des biographes, prêtent à Liszt et Olga von Meyendorff une liaison que leur correspondance ne confirme pas. Mais le chat noir, comme l'ont surnommé les élèves de Liszt, semble de mauvais augure à la pauvre Carolyne.

Liszt, qui renonce à combattre ses névroses, mène un combat moins officiel pour la musique de l'avenir qui reste chère à son cœur : les intrigues et l'adversité que lui avaient jadis valu ses fonctions au théâtre de la Cour ont laissé la place au rôle d'un ambassadeur, de caution musicale de Weimar. La quiétude provinciale, qu'anime une société choisie, un piano, des cigares, du cognac apportent à Liszt tout ce dont il rêve.

Un emploi du temps très strict se met bientôt en place. Tôt levé, Liszt compose dès sept heures et, un après-midi par semaine, puis deux, puis trois, reçoit des élèves pétris d'admiration. Le pianiste de la Hofgärtnerei a toujours les pouces verts, et va former, dans son salon de musique weimarois, les jeunes plantes du clavier qui accourent de toute l'Europe, et même d'Amérique, pour assister à ses leçons, qu'il donne gratuitement, selon son habitude. Cette saison à Weimar le réconcilie avec la petite ville et, quand il la quitte au printemps, c'est pour y revenir bientôt, selon un rite immuable qu'il suivra désormais jusqu'à sa mort.

Sa sainte Élisabeth poursuit ses miracles et séduit Vienne, où Liszt réside chez son oncle Eduard de la fin mars à la mi-avril. Puis c'est Pest, où il dirige sa *Messe hongroise du couronnement*, Rome de nouveau au début du mois de mai. L'événement le plus notable de cette rentrée italienne porte les cheveux courts, fume le cigare et se fait appeler Olga von Janina.

#### TIREZ SUR LE PIANISTE OU LA FOLIE D'OLGA

Quand, du haut de ses vingt-quatre ans, Olga Janina, de passage à Vienne, entend jouer Liszt, elle tombe sous le charme. Désireuse d'embrasser la carrière de pianiste concertiste, cette Polonaise aventureuse, qui s'est déjà produite à Paris quelques années auparavant, lui écrit aussitôt pour suivre son enseignement.

Liszt, mal inspiré, accepte et voit arriver avec l'été, à la Santa Francesca Romana, où il travaille à un troisième oratorio, *Saint Stanislas*, une bien curieuse jeune femme. Sans être classiquement belle, Olga a du chien. Sa personne ne passe pas inaperçue : les cheveux coupés court, les yeux vifs, elle s'habille comme un homme, fume le cigare, ne jure que par Proudhon et l'anarchie, proclame son athéisme, se drogue (opium, laudanum, etc.), prône l'amour libre, se suicide volontiers, décoche des traits d'esprit, se prétend comtesse cosaque, vient chez Liszt la taille prise dans une ceinture circassienne, armée d'un revolver et d'un poignard dont elle assure que la pointe est empoisonnée, enfin se ronge les ongles sans mesure, au point de laisser du sang sur le clavier du Chickering, dont elle effleure les touches avec un talent certain, et ferait passer Marie d'Agoult pour une femme équilibrée. Bref, elle est irrésistible et insupportable. Elle est aussi entichée de Liszt et crie sur tous les toits de Rome la passion amoureuse qu'il lui inspire. La villa d'Este inspire Liszt, qui y séjourne de nouveau d'octobre 1869 à avril 1870. Désormais, c'est un peu chez lui ; le cardinal Hohenlohe a poussé le sens de l'hospitalité jusqu'à faire peindre le L de Liszt sur la porte d'entrée de la tourelle qu'occupe le musicien. Ermite heureux parmi les cyprès, Liszt songe à sa mort, dont il entretient Carolyne :

Je désire, prie et recommande expressément que mes obsèques se fassent sans étalage quelconque, le plus simplement et le plus économiquement possible. [...] Point de parade, point de musique, point de cortège, point de luminaire superflu, point de compliments obligés, ni de discours d'aucune sorte. Qu'on n'ensevelisse pas mon corps dans une église, mais dans n'importe quel cimetière – surtout qu'on se garde de le transporter de cette sépulture ailleurs. Je ne veux pas d'autre place pour ma dépouille que le cimetière qui lui sera assigné, par l'usage de l'endroit où je mourrai – ni d'autre cérémonie religieuse qu'une messe basse, non un requiem chanté à l'église de la paroisse<sup>40</sup>.

Pour épitaphe, Liszt souhaite un verset du psaume 139 : « Et les hommes droits habiteront devant ta face. » Olga « von » Janina, qui a fait inscrire son titre imaginaire sur son passeport, le tire parfois de ces graves pensées, l'accompagne à Weimar, au début du mois d'avril. Liszt lui enseigne le piano ; elle le voudrait professeur de désir. À Weimar, il est aussi chef d'orchestre, retrouve le pupitre du théâtre de la Cour pour diriger la *Neuvième symphonie* de Beethoven à l'occasion du centenaire de la naissance de son compositeur fétiche, que la ville célèbre dignement à la fin du mois de mai. Liszt écrit une *Cantate pour le centenaire de Beethoven*. En juin, Saint-Saëns et lui donnent un concert à la Cour et Liszt, inaccessible à la rancune, organise une semaine Wagner pour saluer la venue du nouveau tsar de Russie, Alexandre III, va voir Bülow à Munich où il assiste aux représentations de *L'Or du Rhin* et de *La Walkyrie* au mois de juillet. La guerre éclate entre la France et la Prusse et les liens sacrés du mariage... protestant unissent Wagner et Cosima, pour la plus grande affliction de l'abbé Liszt.

Riche de promesses, la « comtesse » Olga est à court d'argent, et Liszt l'engage comme copiste pour ses partitions. Agacé, attiré, troublé sans doute, Liszt supporte avec une patience déclinante les incartades de cette élève pas comme les autres. Elle le suit à Pest, pendant l'hiver 1870-1871, où Liszt, bouleversé par la guerre franco-prussienne, et ne voulant pas rester à Weimar en raison de son attachement pour la France et Napoléon III, a trouvé asile chez ses compatriotes. Dans l'appartement qu'il occupe chez un ami, Liszt donne des matinées où le jeu d'Olga fait sensation. Elle participe à un concert de charité et choisit d'interpréter par cœur la *Ballade en sol mineur de Chopin*. Sa mémoire la trahit. Elle recommence, se trompe, se lève quand Liszt lui dit : « Restez là ! » Elle recommence, se trompe encore et achève son interprétation par un torrent de fausses notes qui déclenche la fureur de Liszt. Si rien ne prouve qu'ils furent amants, tout indique que le maître et l'élève eurent une relation particulière. Olga court à la ruine, matérielle et morale, et Liszt fait tout ce qu'il peut pour enrayer ce processus. Rien n'y fait cependant : malgré ses dispositions, Olga n'est pas du bois dont on fait les virtuoses. Instable et sans discipline, dépendante aux drogues, la jeune femme fantasque s'avère incapable de gouverner ses passions, et lasse l'amitié passionnée de Liszt. En mai 1871, elle va perdre ce qui lui reste d'argent sur les tapis verts de Baden-Baden puis se remet au piano, sans succès, en Russie, à Varsovie, où Liszt, de retour à Weimar, lui écrit pour son anniversaire, et le lui souhaite débarrassé de sa panoplie clinquante de suicidée chronique :

À ce 17 mai, avez-vous ressenti l'amoureuse étreinte de mon âme ? Elle est triste jusqu'à la mort, et ma paix ne surgira que de ma plus amère amertume [...]

Que bavardez-vous « d'aumône de colère, de haine » ? Voici près de moi les deux cahiers rouges avec l'étoile d'or que vous m'apportiez à la villa d'Este. Ils disent autrement. Ne les démentez pas et suivez *cette* étoile qui vous luit dans mon cœur.

Vous faites bien, non pas d'« *exploiter* », mais de produire votre très rare et admirable talent musical. Seulement, pour ne pas en vicier l'expansion, il faut corriger vos humeurs fantasques et quinteuses, intolérables en bonne compagnie, et non moins contraires à mes souhaits qu'à la dignité de votre caractère.

Votre nature de salamandre et votre travail de nègre vous assignent un noble rang dans l'art. Se peut-il que vous y renonciez, malgré le cri de votre conscience, et que les honteux plaisirs du charivari, des « *dégradations* » avec leur attirail de pharmacie, revolvers et autres nauséabondes niaiseries vous engloutissent ?

Laissez-moi dire non et non ! et vous serrer et embrasser la main,

F.L.

J'attends de vos nouvelles de Russie<sup>41</sup>

Liszt s'est toujours montré très familier avec ses élèves, mais « l'amoureuse étreinte » de son âme témoigne d'une inclination particulière qu'Olga transformerait volontiers en étreinte des corps. Cette élève irrite passablement Carolyne, et Liszt ne sait plus comment s'en débarrasser. Il lui suggère d'aller chercher fortune en Amérique : Olga s'y rend et ne la trouve pas. À New York, elle ne contracte aucun engagement et le rêve américain tourne au cauchemar. Plus hystérique que jamais, elle écrit à Liszt, qui ne lui répond pas ce qu'elle voudrait lire, se sent abandonnée. Son amour se change en haine, au point qu'elle profère contre son professeur des menaces de mort. Pendant ce temps, Liszt donne ses leçons à Weimar, retourne à Rome en septembre, à Pest en novembre, où la cour de Hongrie l'a nommé conseiller royal, charge pourvue de quatre mille florins par an, tandis qu'Olga ressasse la réponse de Liszt qu'elle estime « sans pitié » et les noirs desseins qu'elle nourrit. Des connaissances de Liszt à New York lui écrivent pour l'instruire du « désir de vengeance » qu'Olga entend bien mettre à exécution puisqu'elle télégraphie à Liszt les mots suivant : « Partirai cette semaine, pour payer réponse de votre lettre<sup>42</sup>. » Liszt comprend sans mal quelle est la nature du salaire qu'elle entend lui verser.

N'écoutant que sa folie, Olga monte à bord du *Saint-Laurent* le 15 octobre, franchit l'Atlantique plus calme qu'elle, gagne Pest, descend à l'hôtel Europa et, le 25 novembre, surgit dans la chambre de Liszt munie d'un revolver, qu'elle braque sur lui, et de fioles de poison, dont elle semble décidée à faire usage ! Liszt, habitué à ses frasques, tente de la dissuader de commettre un tel geste. Il la raisonne, lui parle pendant deux heures. Deux amis de Liszt, Augustz et Mihalovich, instruits de la situation, viennent lui porter secours. Olga leur confirme son intention d'assassiner Liszt et de se suicider ensuite. Augustz et Mihalovich veulent prévenir la police ; Liszt, soucieux

d'éviter le scandale, les en dissuade, leur fait justement remarquer qu'Olga aurait le temps de le tuer mille fois, affirme qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, demeure seul avec Olga qui, en effet, ne tire pas, mais passe directement à la dernière scène de l'acte cinq et, telle une héroïne romantique, avale du poison et se roule par terre, prise de convulsions. Bien sûr, il s'avère que le poison est inoffensif et qu'Olga vient de jouer une farce de trop. Le surlendemain, elle repart bien vivante pour Paris. Pour Liszt, elle est morte. Il ne la verra plus, ne lira plus ses lettres, encore moins les romans qu'elle écrira, dont le premier, *Souvenirs d'une Cosaque* (1874), relate son « histoire » avec Liszt. Olga y donne libre cours à sa mythomanie, raconte son enfance imaginaire dans les steppes ukrainiennes, ses chasses au loup (à mains nues) et sa liaison torride autant que tourmentée avec l'abbé X, professeur de piano à Rome, dont on peine à deviner l'identité, vraiment. Ce n'est pas la première fois que Liszt, à son corps défendant, devient le héros d'un mauvais roman...

#### MASTERCLASSES

Heureusement, les sentiments excessifs d'Olga Janina, misérable et flamboyante exception, n'animent pas tous les élèves de Liszt, qui consacre le plus clair de ses dernières années à l'enseignement. À Rome, où il habite désormais un appartement du Vicolo de Greci, à Tivoli, où le cardinal Hohenlohe tient toujours à sa disposition la tourelle de la villa d'Este, et où Liszt peut vieillir en contemplant les arabesques liquides que décrivent les jets d'eau, à Weimar dans sa maison de jardinier, et maintenant à Pest, où le parlement hongrois a créé une Académie nationale de musique (1875). Liszt donne les leçons de piano les plus courues du monde, attire des jeunes gens venus d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, de France et d'Espagne, du Danemark et du Canada, d'Angleterre et d'Amérique, de Finlande, de Hollande, de Hongrie, d'Italie, de Monaco, de Norvège, de Pologne, du Portugal, de Russie, de Suède, de Suisse, de Turquie, etc. Il ne s'agit pas de leçons au sens classique du terme. Le vieux Liszt innove encore. Après avoir inventé le récital dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, il jette à présent les bases des *masterclasses*, fort en vogue aujourd'hui.

Au lieu de donner des leçons particulières, il réunit ses élèves dans un même cours, persuadé que l'observation mutuelle favorise l'émulation et l'épanouissement artistique de chacun. Liszt est un professeur sans méthode, sans arsenal pédagogique, qui bannit tout culte de la sacro-sainte technique de son enseignement. Ce qui l'intéresse, c'est l'âme, le ressenti, la couleur de l'interprétation. Il se

moque éperdument que ses élèves déclinent sur toutes les touches leur savoir-faire, égrènent les accords comme autant de figures imposées : il veut qu'ils le fassent vibrer, qu'ils lui tirent des larmes ou des sourires, l'émeuvent enfin ! Et qu'ils ne comptent pas sur lui pour leur dispenser des conseils techniques qu'ils sont priés d'aller résoudre ailleurs : « Lavez votre linge sale en famille<sup>43</sup> », réplique-t-il à ceux qui s'avisent d'obtenir ses lumières sur le placement des mains ou autres balivernes. Monsieur Liszt ne forme pas des virtuoses en série, mais des artistes. Des élites du clavier. La virtuosité, dont il fut dans son enfance la plus brillante illustration, ne suffit pas pour le toucher. L'élève qui lui interprète un jour à la perfection une *Polonaise* de Chopin l'apprend à ses dépens : « Que m'importe à quelle vitesse vous savez jouer vos octaves », l'interrompt le vieux maître irrité. Et de poursuivre : « Ce que je veux entendre, c'est le petit galop des chevaux de la cavalerie polonaise, avant qu'ils ne rassemblent leurs forces pour écraser l'ennemi<sup>44</sup>. »

Il faut bien davantage que la perfection pour impressionner Liszt. On ne vient pas assister aux classes du plus célèbre pianiste du XIX<sup>e</sup> siècle pour dormir. Mieux vaut, au contraire, garder les yeux ouverts, ne pas perdre un mouvement de Liszt, suivre ses mains qui courent sur le clavier tandis que ses yeux regardent ailleurs. Voilà pour la technique. C'est un climat très particulier qui règne à la Hofgärtnerei le lundi, le mercredi et le vendredi entre trois heures et six heures et demie de l'après-midi. L'appréhension le dispute à l'admiration dans le cœur des élèves, qui se lèvent respectueusement quand Liszt paraît dans le salon de musique, feuillette les partitions qu'ils ont disposées sur le piano, en choisit une et demande à l'élève concerné d'interpréter le morceau choisi. Liszt n'est pas toujours charmé, se montre parfois brutal, il l'a toujours été au piano, mais c'est pour la bonne cause. S'il juge trop languissante une interprétation, il pousse l'élève du tabouret, prend les choses en main et arrache aux touches noires et blanches toutes les fureurs de la passion, fait lever dans le salon cossu de la Hofgärtnerei tous les orages du romantisme : voilà, jeunes gens, comme il convient de jouer ! Ce qui compte, c'est l'âme. Inutile de préciser quel mépris inspirent à Liszt les instruments de torture imaginés pour développer l'agilité des apprentis concertistes, sans parler de l'opération qui consiste à sectionner la palmature des doigts afin d'augmenter l'envergure de la main. Son élève Johanna Wenzel, qui envisage de la subir, consulte Liszt. Ce dernier lui répond, le 10 juin 1872 :

En réponse à votre aimable petit mot, je vous prie instamment de ne plus songer à cette opération barbare, et de préférer mal jouer toute votre vie octaves et accords, plutôt que de commettre un tel forfait contre vos mains<sup>45</sup>.

Liszt méprise le culte mortifère de la performance qui fait des martyrs ou des automates. La leçon reste d'actualité.

Ce professeur prévenant, qui traite ses élèves comme ses propres enfants, montre parfois la sévérité d'un père. Le 6 juillet 1885, à soixante-quatorze ans, le patriarche du piano sera encore capable de colères mémorables. Ce jour-là, donc, l'interprétation que donne un élève de la *Sonate en si mineur* de Chopin le met hors de lui :

Je n'appelle pas cela jouer, mais égorger. Si vous n'avez pas d'oreille pour entendre, pourquoi jouez-vous du piano ? Avec qui avez-vous travaillé cela ? Je sais, Marmontel prend 20 marks de l'heure – ici, tout est gratuit. En échange, là-bas, vous n'apprenez rien, alors qu'ici, vous pouvez apprendre quelque chose. Vous feriez mieux d'aller dans n'importe quel conservatoire, mais pas chez moi<sup>46</sup> !

Mieux vaut ne pas venir en touriste suivre les classes de Liszt. La Hofgärtnerei est parfois le théâtre de scènes assez violentes. L'abbé Liszt ne maîtrise pas toujours ses sentiments, oublie parfois que la colère compte au nombre des péchés capitaux. Son élève Bettina Walker se souvient d'une scène épouvantable. Un élève interprète un jour une *Polonaise* de Liszt. C'est peu dire qu'il n'est pas au point. Ses fausses notes vont plus vite que la musique, écorchent les oreilles de Liszt qui le fait recommencer une fois, deux fois, trois fois. La troisième est de trop. Liszt arrache la partition du pupitre et se met à hurler :

Savez-vous devant qui vous venez de jouer ? Vous n'avez rien à faire ici. Allez au Conservatoire ; c'est l'endroit qui convient à des gens comme vous<sup>47</sup>.

Liszt aggrave son cas, ajoute l'orgueil à la colère. Peut-être même la gourmandise, si on prête attention aux métaphores culinaires qu'il utilise volontiers. Il n'est pas rare de l'entendre proférer des avertissements tels que : « Ne hachez pas du bifteck devant nous » ou : « Ne battez pas d'omelette » à l'intention d'un jeune homme qui exécute ses trémolos avec une hâte excessive. Ou bien encore, à une élève qui s'emmêle les doigts : « Voilà que vous recommencez à mélanger la salade<sup>48</sup>. » À la salade, Liszt préfère l'alcool. Les élèves trop tempérants sont priés de passer leur chemin. Selon Liszt, les cigares et le cognac sont les meilleurs amis du concertiste. L'abbé bon vivant juge « antialcoolique » un jeu qui manque de fougue et d'expressivité. Pour encourager cette dernière, il offre cigares et cognac à ses disciples. La tisane est mal vue à la Hofgärtnerei. Malgré le recours aux excitants, il est rare que l'abbé Liszt fasse valdinguer les partitions et envoie au diable des élèves.



L'excellence de ses leçons et plus encore sa bonté font pardonner ses emportements. Bon, Liszt l'est parfois jusqu'à la naïveté. Le franciscain ne voit le mal nulle part. Il prête ou donne volontiers de l'argent à ses élèves dans le besoin. Certains abusent de ses largesses et prennent leur professeur pour un banquier. Quand, de loin en loin, Hans von Bülow déboule à Weimar, il sème la terreur dans la Hofgärtnerei et congédie les profiteurs. Jamais à court de répliques cinglantes, Bülow, brisé par son histoire avec Cosima, surveille du coin de l'œil l'entourage de celui qui reste à jamais son père en musique. Les élèves de Liszt se comportent parfois en courtisans plutôt qu'en disciples. Quand Bülow remplace Liszt, parfois malade, il rudoie les élèves médiocres, entreprend, selon ses propres termes, de nettoyer les écuries d'Augias, et ne ménage pas les jeunes filles en fleur qui éclosent autour du maître, sensible au parfum de leur jeunesse. Il veut chasser l'une d'entre elles « à coups de balai – pas avec le crin, avec le manche<sup>49</sup> ! ». Un jour, il dit à Lina Schmallhausen, élève peu douée et pourtant favorite de Liszt : « J'ai entendu dire que certaines personnes ne savent pas compter jusqu'à trois ; mais vous, vous ne savez même pas compter jusqu'à deux<sup>50</sup> ! » Mais Lina tient davantage de la dame de compagnie que de la fille spirituelle et Liszt, dès le lendemain, va consoler la jeune femme qui s'est plainte du traitement que lui a infligé Bülow...

Lors des longs séjours de Liszt à Weimar, la ville devient une véritable ruche musicale, un repaire de pianistes. Partout ce sont des octaves, des trémolos, des glissandos. Les notes s'échappent des fenêtres ouvertes et troublent la quiétude de la petite ville, qui évoque parfois la paix des cimetières. Le conseil municipal légifère afin d'imposer un couvre-feu aux pianistes, contraints de s'exercer à certaines heures du jour, et de fermer leurs fenêtres. Dans une ville que Liszt avait rêvée en capitale de la musique, convenons que cet arrêté municipal ne manque pas d'ironie...

#### LA PAIX DE BAYREUTH

Rien ne résiste à Richard Wagner. L'Opéra dont il avait rêvé à Munich, il l'obtient à Bayreuth, petite ville au nord de la Bavière. La première pierre du Festspielhaus, le palais des festivals, doit être posée le 22 mai 1872, jour des cinquante-neuf ans de Wagner. Pour le compositeur, la fête ne serait pas complète sans Franz Liszt. Après une brouille de près de cinq ans, Wagner fait le premier pas, écrit à Liszt pour l'inviter, le 18 mai 1872 :

Mon cher grand ami,

Cosima prétend que tu ne viendras pas, même si je t'invite. Il nous faudrait donc encore supporter cette peine-là, nous qui en avons déjà tant supporté ? Mais ne pas t'inviter, cela, je ne le puis. Quel appel vais-je donc joindre à ce mot : « Viens » ? Tu es venu dans ma vie comme l'homme le plus grand auquel il me fut jamais permis de donner le doux nom d'ami ; et puis tu t'es détaché lentement de moi, peut-être parce que ton affection pour moi n'avait jamais valu celle que je te portais. Mais quelqu'un t'a remplacé, comblant mon nostalgique désir de te sentir tout proche : c'est ton être véritable et le plus profond qui, renaissant, s'est rapproché de moi. C'est ainsi que tu vis en pleine beauté devant mes yeux et dans mon cœur et que nous sommes unis comme par-delà des tombes. Tu fus le premier dont l'amour m'ennoblit ; uni à cet amour pour une seconde vie, plus haute, je peux maintenant ce que je n'aurais jamais pu tout seul. Voilà comment tu as pu devenir tout pour moi – tandis que je suis resté pour toi si peu de chose. Tu vois à quel point ma part est la meilleure !

Te dire « viens ! », c'est te dire « viens vers toi-même ! ». Car c'est toi qu'ici tu trouveras. Sois béni et chéri, quoi que tu décides.

Ton vieil ami  
Richard<sup>51</sup>

Si Wagner rompt le silence, ce n'est peut-être pas uniquement pour revoir son vieil ami, et désormais beau-père. Il est sincère bien sûr, mais il a aussi besoin de Liszt, le meilleur parrain dont il puisse rêver pour son palais des festivals. Pas dupe, mais bouleversé quand même par la lettre de Wagner, Liszt lui répond sans tarder, dès le 20 mai :

Cher et admirable ami,

Profondément remué par ta lettre, je ne puis trouver les mots pour te remercier. Mon fervent espoir est que les fantômes de considérations qui m'enchaînent encore au loin s'évanouissent et que nous puissions bientôt nous revoir. Car il faut que tu aies la preuve éclatante que mon âme vous est restée indissolublement attachée – cette âme régénérée qui participe à ta seconde vie, plus haute, où tu peux ce que tu n'aurais jamais pu tout seul. J'aurai le pardon du Ciel parce que je dis :

« Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, comme est tout mon amour ? »

F.L.<sup>52</sup>

Entre les deux hommes, le contact est rétabli, mais c'est encore une paix armée. Wagner demande à Liszt la permission de venir le voir à Weimar avec Cosima. Liszt accepte et les Wagner viennent le rejoindre au mois de septembre, l'invitent à Bayreuth et Liszt dit oui. Depuis son appartement romain, Carolyne voit d'un très mauvais œil la reprise des relations entre Liszt et les Wagner. Liszt justifie sa visite prochaine à Bayreuth, autant dire Wagner-ville : « Je ne pouvais lui dire non, c'était contre ma nature, que je ne sépare pas de ma conscience<sup>53</sup> ! » Sa conscience dit à Carolyne que les Wagner sont infréquentables. Des gens qui se sont mariés dans un temple protestant pour contourner les obligations du catholicisme : comme si elle et Liszt avaient pris de telles libertés avec leur conscience et avec leur Dieu ! En outre, Carolyne estime que Wagner exerce sur Liszt une influence pernicieuse, tant artistiquement que moralement. Quant à Cosima, qui

d'ailleurs envisage de se convertir au protestantisme, outre ses libertés avec le culte, elle a commis un meurtre moral sur la personne de Hans. Liszt souffre de ses perpétuelles récriminations. Pris entre deux feux, il tient à Carolyne et tient à Cosima, finit par choisir sa fille. Wagner et Cosima reviennent à Weimar en mai 1873 pour assister au *Christus* de Liszt et force est de constater que les mises en garde de Carolyne ne sont pas tout à fait infondées. En vérité, Wagner n'a pas vraiment envie de venir entendre cet oratorio dont il n'a que faire et que, d'ailleurs, il n'aime pas.

Seul Wagner intéresse Wagner. Liszt lui semble la « dernière victime du monde latino-romain<sup>54</sup> ». Le jugement n'est guère charitable envers celui qui a tant œuvré pour sa musique. Dans la lettre qu'elle écrit à son père, Cosima ment de manière éhontée, affirme que Wagner a beaucoup aimé *Christus*, évoque leurs « deux génies uniquement faits pour se comprendre<sup>55</sup> ». Le mensonge n'est pas très pieux, et encore moins catholique. Il est plutôt diplomatique. Wagner et Cosima ont besoin de Liszt comme d'un pion à déplacer, plus qu'un pion, un roi, sur l'échiquier de la cause wagnérienne. La dernière pierre du palais des festivals est posée à Bayreuth, et Liszt vient participer aux festivités du 26 juillet au 5 août. Il a définitivement renoué avec les Wagner et Carolyne n'y peut mais.

Pendant l'été 1876, Liszt assiste au premier festival de Bayreuth. Les opéras qui composent le cycle du *Ring* sont tous représentés sur la scène du palais des festivals. La splendeur visuelle s'allie à la splendeur musicale pour charmer l'Europe. C'est un véritable événement. Wagner connaît l'apogée de sa gloire. Les mélomanes se pressent à Bayreuth. Tous les hôtels sont complets. Les moins chanceux logent chez l'habitant. On vend des étuis à cigares à l'effigie de Wagner, des pipes sculptées à son image, etc. Liszt a déjà connu pareille frénésie. C'était il y a bien longtemps. Le 10 août 1876, il écrit à Carolyne : « La grande merveille de l'art germanique s'accomplit ici. Plus de doute ni d'obstacles, l'immense génie de Wagner a tout surmonté – son œuvre [...] luit sur le monde. » Le 18 août, Wagner donne un banquet et porte un toast à Liszt, assis à sa table :

Tout ce que je suis, tout ce que j'ai réalisé, je le dois à une personne sans qui aucune note de moi n'eût été connue, à un ami fidèle qui, alors que j'étais banni d'Allemagne, m'a hissé vers la lumière avec un dévouement et une abnégation sans pareils et qui a été le premier à me reconnaître. Cet ami fidèle mérite les plus grands honneurs. Je veux parler de mon sublime ami et maître, Franz Liszt<sup>56</sup> !

Un toast pour trente ans de dévouement, c'est mieux que rien mais enfin. La présence de Liszt à Bayreuth n'est pas faite pour enchanter Carolyne et réactive sa colère. Elle supporte mal de voir Liszt

cantonné au rôle de comparse, de second couteau wagnérien. D'autant plus que les wagnériens eux-mêmes ne reconnaissent pas leur dette envers lui. Mais Liszt ne supporte plus ces agaceries continues et, cette fois, sa patience est à bout. Il informe Carolyne qu'il n'ira pas la voir à Rome, comme il était convenu, pour fêter avec elle son soixante-cinquième anniversaire :

En toute humilité, je ne crois pas mériter la lettre que je reçois de vous aujourd'hui. [...] Dieu sait qu'alléger vos souffrances était ma seule tâche, pendant beaucoup d'années ! J'y ai mal réussi, paraît-il ! Pour ma part, je ne veux me souvenir que des heures où nous avons prié et pleuré ensemble, d'un même cœur. Après votre lettre d'aujourd'hui, je renonce à retourner à Rome<sup>57</sup>.

La réponse fait mouche et Carolyne se radoucit : « Venez, car je vous attends à bras ouverts », écrit-elle à Liszt. Liszt ne vient pas, Carolyne insiste et Liszt clôt le débat :

Votre dernière lettre est pleine de bonté et d'indulgence. Je vous en remercie de tout mon cœur, qui saigne encore des récentes meurtrissures. Laissez-moi guérir seul, sans plus disserter sur mes torts et mes fautes<sup>58</sup> !

Le 22 octobre, Liszt fête ses soixante-cinq ans sans elle et Carolyne lui écrit une lettre empreinte de nostalgie mais aussi de maladresse :

À ce jour, il y a vingt-neuf ans, nous étions à Woronince dans le bois de chênes – où il y avait une grande fête pour les paysans. Le matin, je vous avais donné votre bâton d'orchestre en or ! Que ne vous donnais-je pas ? Et depuis vingt-neuf ans, j'aurais voulu posséder une baguette de fée pour évoquer devant vous ici-bas tout ce que le ciel contient là-haut ! Il ne m'a point été donné d'être une fée, mais je suis une chrétienne et si je n'ai point de baguette, j'ai la prière. Que Dieu nous donne de nous retrouver en octobre suivant pour fêter ensemble notre trentième anniversaire du 22 octobre<sup>59</sup>.

Une baguette de fée ne suffirait plus pour changer leurs relations qui ne seront plus jamais ce qu'elles furent. 1876 est décidément une année paradoxale. Lumineuse, car le grand soleil wagnérien se lève enfin. Et crépusculaire : le 5 mars, Marie d'Agoult est morte à Paris. Une fluxion de poitrine, contractée pendant une promenade, l'a emportée. La fin de sa vie fut difficile, ponctuée de crises de démence. La nouvelle laisse Liszt sans larmes. « Le plus désirable des sacrements à recevoir me semble être celui de l'Extrême-Onction<sup>60</sup> », écrit-il. Tout était mort entre eux depuis longtemps déjà. En septembre, George Sand est morte à son tour. Liszt attend le sien.

Franz Liszt partage sa vie entre la Hongrie, l'Italie et l'Allemagne. Trois villes surtout : Budapest, Rome, Weimar. Et bien d'autres encore. Cet homme cosmopolite se trouve partout chez lui et achève sa vie comme il l'avait commencée : sur la route. Il est presque aussi difficile à suivre que pendant sa *Glanz Periode*.

Bien sûr, Liszt retrouve Rome, et la villa d'Este, et Carolyne, mais moins exclusivement que le souhaiterait cette dernière. La chaleur confinée de son appartement est un terrain propice aux névroses. Si Liszt reste attaché à elle par fidélité au beau rêve conjugal qu'ils firent un jour ensemble, il supporte de plus en plus mal leurs divergences à propos de tout, et de rien : « Le grand accablement de mes vieux jours est de me trouver en contradiction d'opinion avec vous<sup>61</sup> », écrit Liszt à sa princesse dont la baguette de fée se change parfois en balai de sorcière. La claustration ne favorise pas l'équanimité. Carolyne reproche à Liszt d'être mondain et, certes, il n'est pas difficile de l'être plus qu'elle. Liszt, nommé chanoine d'Albano, lui écrit un jour qu'elle est une des raisons cardinales qui l'éloignent de Rome. Voilà qui est formulé sans onction ecclésiastique. Liszt reçoit ses lettres, qu'il lit à contrecœur, et ses livres, qu'il ne lit pas du tout :

À la vérité, je ne comprends rien à la politique et à la théologie ; par conséquent les trois quarts de votre labeur restent au-dessus de ma portée. Quant à l'esthétique, j'avoue aussi n'avoir pas jusqu'à présent trouvé un fil d'Ariane qui me tirera du dédale des nombreux systèmes des philosophes anciens et modernes. Espérons que je saisirai enfin le vrai fil dans votre théorie élucidée des émotions et des sensations. D'ici là, je me vois condamné à un sceptique chagrin<sup>62</sup>.

Aigrie, cherchant querelle à propos de tout, Carolyne vit la plume à la main, trempe cette plume dans un encrier rempli de fiel. Elle en veut au pape, à la fille de Franz, mais aussi à la sienne, aux prélats que fréquente Liszt, à l'Église, à Wagner, aux Juifs. Sur le compte de ces derniers, elle se répand en délicatesses. En privé, mais pas seulement. Elle abuse de la confiance de Liszt, jamais très éloignée de la naïveté, pour relire, à la fin de 1881, les épreuves d'un de ses anciens livres : *Des Bohémiens et de leur musique*. Carolyne ne fait pas que relire ; elle saupoudre l'ouvrage de considérations peu aimables sur les Juifs qui valent à Liszt une accusation d'antisémitisme et entachent son nom de scandale. Liszt, dont la santé décline (cataracte, hydropisie), encaisse mal ce nouveau coup. Ses confidences à son ami Mihalovich nous montrent un homme usé qui, plus que jamais, estime qu'il est plus facile de mourir que de vivre :

Tout le monde est contre moi. Catholiques, car ils trouvent ma musique d'église profane, protestants car pour eux ma musique est catholique, francs-maçons car ils

sentent ma musique cléricale, pour les conservateurs je suis un révolutionnaire, pour les « aveniristes » un faux jacobin. Quant aux Italiens, malgré Sgambati, s'ils sont garibaldiens ils me détestent comme cagot, s'ils sont côté Vatican, on m'accuse de transporter la grotte de Vénus dans l'Église. Pour Bayreuth, je ne suis pas un compositeur, mais un agent publicitaire. Les Allemands répugnent à ma musique comme française, les Français comme allemande, pour les Autrichiens je fais de la musique tzigane, pour les Hongrois de la musique étrangère. Et les juifs me détestent, moi et ma musique, sans raison aucune<sup>63</sup>.

L'Église condamne le suicide ; c'est peut-être la seule raison pour laquelle Liszt ne se suicide pas. Il verse pourtant dans la superstition, ce qui n'est pas très catholique, et voit partout de funestes présages, ce qui n'est pas très rassurant. Au physique, il a changé. Le virtuose a perdu cette prestance que Rossini lui envoyait si fort. L'hydropisie l'a fait grossir. Son visage, ses jambes, ses pieds sont enflés. Liszt doit troquer les bottines contre des pantoufles en cuir sans talons, qu'il porte désormais en toute circonstance. L'affection de ses jolies élèves, peu importe qu'elles plaquent sur le piano des accords dissonants, adoucit un peu ces heures moins fastes, où les soupirs vont *crescendo*. L'alcool se charge de réchauffer l'âme. Au début des années 1880, Liszt boit une carafe de cognac par jour, voire deux. Deux ou trois bouteilles de vin complètent cet ordinaire. Nul ne le voit saoul. Les jeunes filles qui l'entourent ressemblent plus désormais à des gardes-malades qu'à de tendres amies. Une compagne possessive l'accompagne partout : la vieillesse.

Elle le suit à Rome, à Vienne, à Munich, à Weimar, à Bayreuth, à Budapest, où sa présidence de l'Académie nationale de musique le ramène assez souvent ; elle le suit à Paris, où sa *Messe de Gran* finit par plaire, à Baden-Baden, à Florence, à Tivoli, où il retrouve régulièrement la villa d'Este et ses vieux amis les cyprès, et le suit encore à Venise, en Angleterre, à Berlin, à Fribourg, à Magdebourg, à Anvers, à Bruxelles, à Raiding, où une plaque commémorative est posée sur la petite maison qui l'a vu naître ; elle le suit à Karlsruhe, à Marbourg, à Leipzig, lui accorde encore de beaux succès, lui permet encore de se mettre au piano et de recevoir des couronnes de fleurs, de vibrants témoignages d'admiration, mais elle le suit.

Pour échapper à cette compagnie pesante, peut-être Liszt veut-il faciliter la tâche de la Camarde, hâter son office ingrat. Il compose néanmoins, travaille à son *Saint Stanislas* qu'il n'achèvera pas, noircit du papier à musique malgré sa vue qui chaque jour l'abandonne un peu plus, renseigne sans entrain sa biographe, Lina Ramann.

Il passe l'hiver 1882-1883 à Venise, au Palazzo Vendramin que Wagner, épuisé par la création à Bayreuth de *Parsifal*, a loué pour un an afin de s'y reposer avec Cosima et leurs enfants. Liszt voue à *Parsifal*, « suprême cantique de l'amour divin », une « admiration absolue ». Selon lui, *Parsifal* est « plus qu'un chef-d'œuvre<sup>64</sup> ». Et, bien

sûr, Carolynne n'est pas d'accord. Entre Richard et Franz, les relations sont enfin pacifiées. Pour les soixante-dix ans de Franz, Richard lui écrivait, à propos de Cosima :

Tu lui as donné la vie ; tu m'as rendu à la vie. Aussi longtemps que tu répandras autour de toi de la bonté et de la beauté – et tu ne saurais jamais agir autrement, – cette vie reste tienne, et nous te l'offrons avec toute reconnaissance. Salut à toi<sup>65</sup> !

Le Palazzo Vendramin n'est accessible que par voie d'eau, et Wagner s'est assuré les services permanents de deux gondoliers. Liszt assiste à la messe mais aussi à des réceptions mondaines, passe du temps auprès de son petit-fils, Siegfried, joue le soir au whist avec Wagner, qu'il laisse parfois gagner pour ménager sa susceptibilité – Wagner ne changera jamais et compose *La Gondole funèbre*. Funèbre, son séjour à Venise l'est, malgré l'ambiance familiale qui règne sous les lustres du Palazzo Vendramin. Wagner souffre de spasmes cardiaques et, quand il raccompagne Liszt jusqu'à la gondole, au milieu du mois de janvier 1883, leur au revoir ressemble à un adieu. Tandis que Wagner remonte la volée de marches qui mènent au palais, il se retourne brusquement, revient sur ses pas et, bouleversé, étreint Liszt comme s'il le voyait pour la dernière fois, et c'est la dernière, en effet.

Richard Wagner meurt le 13 février 1883. Quand il apprend la nouvelle, dans la matinée du 14 février, Liszt se trouve dans son bureau de l'Académie royale de musique, à Budapest. Il n'y croit pas tout de suite. Après tout, les journaux parisiens avaient bien annoncé sa mort, à lui, Franz Liszt, un demi-siècle plus tôt. Il murmure : « Pourquoi pas<sup>66</sup> ? » Mais Wagner est vraiment mort. Cosima, bouleversée, ne paraît plus en public, ne veut voir personne et son père moins que quiconque. Liszt cherche à forcer sa retraite, à lui parler : elle s'y refuse obstinément. Cette nouvelle épreuve assombrit encore les dernières années de Liszt. Murée dans le grand silence laissé par la mort de Wagner, peut-être Cosima se vengeait-elle du silence d'un autre grand musicien : son père. Liszt, on s'en souvient, avait rompu avec Cosima quand elle avait décidé de partager la vie de Richard. Cosima finit par rompre son silence. Le 18 mai 1886, elle arrive sans prévenir à la Hofgärtnerei. Elle n'a pas vu son père depuis trois ans.

#### LE DERNIER SILENCE

Elle a changé.

C'est maintenant une femme de quarante-neuf ans, mariée depuis trois ans avec un mort. Un mort dont elle veut faire vivre la musique.

Cosima, *pasionaria* wagnérienne, est venue voir Liszt pour l'inviter au mariage de sa fille Daniela avec l'historien d'art Henry Thode et, surtout, pour le presser de venir assister au festival de Bayreuth qui doit avoir lieu au cœur de l'été. Sa présence lui semble indispensable à la cause de Wagner. Liszt est épuisé. Il revient d'Angleterre où sa *Sainte Élisabeth* a été jouée avec succès, où il s'est mis au piano, à Windsor, selon le bon plaisir de l'inusable Victoria, avant de revenir à Paris avec cette même œuvre, qui a déclenché les applaudissements de sept mille personnes dans la salle du Trocadéro, mais il dit oui.

Malgré son extrême fatigue, Liszt accepte. Il ne pouvait rien refuser à Wagner de son vivant. À sa mémoire pas davantage. Fin juin, il prend congé de ses élèves, se met au piano dans le salon de la Hofgärtnerei, joue l'*Étude en la bémol majeur* de Chopin et il joue bien, mieux que jamais : c'est beau comme un chant du cygne. Les larmes coulent ; Liszt ne les retient pas. Il prend ses bagages et ses soixante-quatorze ans, monte dans le train, arrive à Bayreuth le 1<sup>er</sup> juillet. Daniela épouse sans histoires son historien : discours, vœux, repas, bonne humeur obligatoire. Le 6 juillet, Liszt laisse les jeunes mariés à leur bonheur pour aller séjourner au château de Colpach, dans le grand-duché de Luxembourg, chez son ami le peintre Munkácsy. Liszt joue au whist, arpente les allées du parc que fleurit l'été, tousse beaucoup (laryngite), dit oui encore à la Société de musique du Luxembourg qui veut le faire jouer, et oui, Liszt joue au Casino de Luxembourg le 19 juillet à 20 heures. Le Casino est plein à craquer. À l'issue d'un concert où sont donnés des extraits de *Lohengrin*, Liszt, un peu voûté, ses longs cheveux de neige tombant sur ses épaules, magnétique et irréel comme le sont les légendes, monte sur l'estrade – tonnerre d'applaudissements –, s'assied au piano – silence, profond silence, Franz Liszt joue.

Dans le train de nuit qui le ramène à Bayreuth, et qu'il prend, le 20 juillet, contre l'avis de tous – il a dit oui à Cosima, Liszt tousse toujours, et plus encore, car les autres passagers souhaitent garder la fenêtre ouverte et Liszt dit oui, c'est l'été après tout. Il respire avec peine quand il arrive à Bayreuth, le lendemain. Sa toux va *crescendo*. La fièvre ne le lâche pas. Dans l'appartement qu'il loue chez l'habitant, au n° 1 de la Siegfriedstrasse, en face de la Wahnfried, la maison de Cosima, il se couche, épuisé. Tous les matins à six heures, Cosima lui apporte le café, discute avec lui et se rend au palais des festivals où la requièrent divers préparatifs. Elle lui propose de venir prendre ses déjeuners à la Wahnfried mais Liszt est trop malade pour se déplacer et on les lui fait apporter. Certains de ses élèves, venus de Weimar, jouent au whist avec lui. Lina Schmallhausen, sa préférée, veille sur lui avec un soin et une dévotion filiales, que ne montre pas Cosima, du Wagner plein la tête, obsédée par la bonne marche du festival.



Conformément à sa promesse, Liszt, en dépit de son état de santé inquiétant, assiste à la première de *Parsifal*, le 23 juillet. Il regarde les paladins aller et venir sur la scène et ce Graal musical s'avère pour lui un chemin de croix, le contraint d'être en représentation. Le 24 juillet, il s'endort en jouant au whist. Le 25, son état s'aggrave encore, ses quintes de toux le secouent affreusement. Il se rend quand même au palais des festivals pour assister à *Tristan*, tapi dans l'ombre de sa loge. Le jour suivant, Lina veut l'aider à se déshabiller pour se mettre au lit, Liszt l'en dissuade afin de préserver sa réputation. Son entourage déteste la jeune femme et ne manquerait pas d'interpréter cette attention en mauvaise part. Par moments, la fièvre fait délirer Liszt, mais le médecin venu à son chevet ne diagnostique qu'un sérieux refroidissement. Liszt délire toute la nuit. Lorsque Cosima vient le voir le lendemain matin, il délire encore et prend Cosima pour Lina. Cosima comprend que son père est au plus mal, interdit les visites en général et celles de Lina en particulier, fait venir un médecin plus réputé qui nomme le refroidissement par son nom : pneumonie. Liszt n'est plus que râles et dissonances. Le 29 juillet, Cosima dort dans la chambre qui jouxte la sienne. Lina rôde sous les fenêtres de Liszt, s'enquiert de son état auprès de la logeuse. Les étourneaux – les sœurs Stahr, elles aussi à Bayreuth –, oiseaux de mauvais augure, prédisent sa fin prochaine. Elle approche. Dans la nuit du 30 au 31 juillet, Liszt, mû par une crise de délire plus spectaculaire que les précédentes, se lève, bouscule le domestique, suffoque, hurle : « de l'air ! de l'air ! », et se remet au lit pour ne plus se relever. Le 31 juillet, à 23 heures 30, Franz Liszt meurt. Cosima regarde longuement cet homme dont les traits sont les siens, s'assied sur une chaise au pied du lit, s'endort. Dans le jardin, Lina Schmallhausen épie la scène sans comprendre que Liszt est mort, s'en va à quatre heures du matin. Quelques heures plus tard, elle place un petit bouquet de myosotis dans la main gauche de l'abbé Liszt qui connaît enfin l'éternité, ou son absence. Cette nuit-là, aucune comète ne traverse le ciel de Bayreuth. Une étoile vient de s'éteindre dans la galaxie musicale.

1. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.

2. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt*, op. cit.

3. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*

9. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps*, op. cit.

10. Alan Walker, *Franz Liszt*, Fayard, 1998, vol. II.

11. *Franz Liszt : Correspondance*, op. cit.

12. *Ibid.*
13. Paul Verlaine, *Œuvres poétiques complètes*, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1962, vol. II.
14. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
15. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
16. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
17. *Ibid.*
18. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
19. *Ibid.*
20. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
21. *Ibid.*
22. *Ibid.*
23. Cité par Claude Rostand, *Liszt, op. cit.*
24. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
25. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
26. Pierre-Antoine Huré et Claude Knepper, *Liszt en son temps, op. cit.*
27. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
28. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
29. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
30. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
31. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
32. *Ibid.*
33. *Ibid.*
34. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
35. *Ibid.*
36. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
37. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
38. *Ibid.*
39. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*
40. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
41. *Ibid.*
42. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
43. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
44. *Ibid.*
45. *Ibid.*
46. *Ibid.*
47. *Ibid.*
48. *Ibid.*
49. *Ibid.*
50. *Ibid.*
51. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
52. *Ibid.*
53. *Ibid.*
54. Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
55. *Ibid.*
56. *Ibid.*
57. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
58. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
59. *Ibid.*
60. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
61. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*
62. Cité par Alan Walker, *Franz Liszt, op. cit.*, vol. II.
63. *Ibid.*

64. *Franz Liszt : Correspondance, op. cit.*

65. *Ibid.*

66. Claude Rostand, *Liszt, solfèges, op. cit.*

# ANNEXES

# REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1811. 22 octobre : naissance de Franz Liszt à Raiding, Hongrie.
1820. 26 novembre : Franz donne un concert public à Œdenburg. Plusieurs magnats hongrois, impressionnés par son jeu, décident de lui octroyer une bourse d'études pour six ans.
1822. Les Liszt s'installent à Vienne afin que Franz puisse suivre des études musicales poussées. Carl Czerny lui enseigne le piano, Antonio Salieri la mélodie.
1823. Franz joue dans la Redoutensaal (salle de la Redoute) et rencontre son idole : Beethoven.  
Décembre : les Liszt se fixent à Paris. De nationalité étrangère, Franz ne peut entrer au Conservatoire.
1824. 7 mars : Franz donne un concert au Théâtre Louvois et fait sensation. La presse le compare à Mozart. Il devient la coqueluche de Paris. Sa mère, Anna, rentre en Autriche. Son père, Adam, organise sa première tournée en Angleterre.
1825. Mai-juin : deuxième tournée en Angleterre. Franz écrit un opéra, *Don Sanche ou le château d'amour*, représenté à l'Opéra de Paris.
1826. Tournées en France et en Suisse.
1827. 28 août : Adam Liszt, le père de Franz, meurt à Boulogne-sur-Mer. Anna Liszt revient à Paris.
1828. Franz donne des leçons de piano pour vivre. Il tombe amoureux d'une de ses élèves : Caroline de Saint-Cricq, fille d'un ministre de Charles X. Les deux jeunes gens veulent se fiancer, mais le père de Caroline les force à rompre et leur interdit de se revoir. Dépression de Franz, suivie d'une crise mystique. Il veut rentrer dans les ordres.
1829. Boulimie de lectures et professorat. Fréquente les cénacles romantiques et se lie avec Berlioz, Hugo, etc.
1830. 27-29 juillet : les Trois Glorieuses, journées révolutionnaires qui font chuter la Restauration et préludent à la monarchie de Juillet, inspirent à Liszt l'ébauche d'une *Symphonie révolutionnaire* et l'arrachent à son marasme.
1832. 22 avril : il assiste à un concert du violoniste virtuose Paganini à l'Opéra de Paris. Très impressionné, il aspire à la virtuosité tout en en pressentant les limites.  
Liaison avec Adèle de Laprunarède. Sympathies saint-simoniennes.
1833. Rencontre avec la comtesse Marie d'Agoult : début de leur passion amoureuse, qu'ils sont contraints de vivre en secret.
1834. Liszt fait la connaissance de l'abbé Lamennais. Marie d'Agoult perd une de ses filles.

1835. *Fin mai* : Liszt et Marie s'enfuient en Suisse. *18 décembre* : naissance à Genève de Blandine, leur première fille.
1836. *Septembre* : Liszt et Marie voyagent à Chamonix en compagnie de George Sand. *Octobre* : ils reviennent à Paris où ils s'installent à l'Hôtel de France.
1837. *Janvier-mars* : rivalité de Liszt avec Thalberg qui aboutit à un duel « pianistique ». *Mai-juillet* : Liszt et Marie séjournent ensemble à Nohant, chez George Sand. Les amants voyagent ensuite en Italie, séjournent à Bellagio, au bord du lac de Côme. Franz donne une série de concerts à Milan. *24 décembre* : naissance de Cosima, leur deuxième fille, à Côme.
1838. *Février-mars* : Franz et Marie sont à Milan, qu'ils quittent pour Venise. *Avril-mai* : Liszt se produit à Vienne au profit des victimes des inondations de Pest. Succès foudroyant. Du jour au lendemain, Liszt est une véritable « star ». Retour en Italie : séjours à Gênes, Lugano puis Florence (*octobre*).
1839. *Février-juin* : Franz et Marie se fixent à Rome, où naît leur fils Daniel, le *9 mai*.  
*Juin-octobre* : séjours à Lucques, San Rossore.  
*18 octobre* : Sans pour autant se séparer, les amants décident de renoncer à leur vie commue. Liszt entame sa *Glanz Periode* (période de splendeur), qui va le mener à travers toute l'Europe.
- 1840-1847. *Glanz Periode* de Liszt. Il jouit d'une célébrité immense, est considéré comme un héros national en Hongrie (six magnats lui offrent un sabre d'honneur en janvier 1840), gagne beaucoup d'argent et en distribue de même (nombreux concerts de charité), déclenche une véritable hystérie collective (Berlin, *décembre 1841-mars 1842*). Envers du décor : Liszt est épuisé et sa relation avec Marie, plus passionnelle que jamais, se délite lentement, comme en témoigne leur abondante correspondance. *1844* : Marie le quitte et met un terme définitif à leur liaison, entamée onze ans plus tôt. *Fin janvier 1846* : vengeance « romanesque » de Marie, qui commence à publier en feuilleton *Nélida*, ouvrage dans lequel elle dépeint Liszt sous un jour peu flatteur.
1847. Concerts à Kiev, où Liszt rencontre, en janvier, la princesse Carolyne von Sayn-Wittgenstein. *Fin septembre* : Liszt, au sommet de sa gloire, met un terme à sa carrière de virtuose.
1848. *Janvier* : Liszt, désireux de mener une vie plus sédentaire et de se consacrer à la composition, prend ses fonctions de maître de chapelle, à Weimar, en Thuringe.  
*Juin* : Carolyne s'installe à Weimar avec sa fille Marie. Les amants ont le projet de se marier, mais il faut pour cela que Carolyne obtienne l'annulation de son mariage.

1848-1861. Malgré tous ses efforts, Liszt, maître de chapelle honoraire et chef d'orchestre du théâtre de la Cour, échoue à faire de Weimar la capitale de la musique moderne. Ces années sont marquées par son soutien sans faille à son ami Hector Berlioz, au compositeur Richard Wagner qu'il admire et dont il devient l'ami, mais aussi par les difficultés que rencontre Carolyne, en butte aux intrigues de sa belle-famille, pour faire annuler son mariage. En 1854, elle est bannie de Russie et ses biens sont confisqués. En outre, la société de Weimar voit d'un mauvais œil la relation illégitime de Franz et de Carolyne. C'est néanmoins pour Liszt, dont les poèmes symphoniques illustrent les conceptions de la musique romantique, une période assez féconde. De nombreuses œuvres voient le jour à Weimar : *Ce qu'on entend sur la montagne*, *Les Préludes*, *Mazeppa*, la *Messe de Gran*, la *Sonate en si mineur*, *Dante symphonie*, etc. Sa carrière de compositeur ne lui apporte toutefois pas une pleine satisfaction : ses conceptions musicales hardies suscitent souvent l'incompréhension. *18 août 1857* : mariage de Cosima avec Hans von Bülow, élève et disciple de Liszt. *22 octobre* : mariage de Blandine avec l'avocat Émile Ollivier, futur ministre de Napoléon III. *15 décembre 1858* : cabale à Weimar contre l'opéra-comique *Le Barbier de Bagdad*, œuvre de Peter Cornelius, disciple de Liszt. *1859* : Liszt démissionne de ses fonctions. *13 décembre* : Daniel Liszt meurt à Berlin. *1860* : Carolyne va plaider son divorce à Rome. *14 septembre* : Liszt, demeuré seul à Weimar, rédige son testament. *21 octobre 1861* : Liszt rejoint Carolyne à Rome. Leur mariage doit avoir lieu le lendemain. Dans la nuit, un émissaire du pape leur apprend que le divorce de Carolyne doit être réexaminé. Le mariage est annulé et n'aura jamais lieu.

1862. Liszt achève la composition de son oratorio *La Légende de sainte Élisabeth*.

*11 décembre* : mort de sa fille Blandine.

1863. *Juin* : Liszt s'installe au monastère de la Madonna del Rosario.

*11 juillet* : le pape Pie IX lui rend visite.

1865. *30 juillet* : installé au Vatican, dans les appartements privés du cardinal Hohenlohe, Liszt reçoit les ordres mineurs.

*15 août* : Liszt dirige à Budapest la première représentation de *La Légende de sainte Élisabeth*. Immense succès.

1866. *6 février* : mort de la mère de Liszt. Échec de sa *Messe de Gran* à Paris.

1867. *8 juin* : création de sa *Messe du couronnement* pour l'intronisation de François-Joseph d'Autriche comme roi de Hongrie. Grand succès.

1868. Cosima quitte son mari Hans von Bülow pour Richard Wagner.

Liszt rompt avec les amants.

1869. Le grand-duc Charles-Alexandre met à la disposition de Liszt la Hofgärtnerei, maison du jardinier de la Cour, où Liszt reste de janvier à mars et attire de nombreux élèves à Weimar. À partir de cette année, Liszt partage son temps entre Rome, Weimar et bientôt Budapest.
1870. 25 août : mariage protestant de Wagner avec Cosima.
1871. Olga « von » Janina tente d'assassiner Liszt.
1872. Wagner et Liszt renouent à l'occasion de la pose de la première pierre du palais des festivals, à Bayreuth, destiné à monter l'œuvre de Wagner.
1875. Fondation de l'Académie nationale de musique en Hongrie. Sa présidence échoit à Liszt.
1876. 5 mars : Marie d'Agoult meurt à Paris.
1883. 13 février : Richard Wagner meurt à Venise. Cosima se mure dans la solitude et refuse de voir son père.
1886. 31 juillet : Franz Liszt meurt à Bayreuth.



# REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

## ÉCRITS DE FRANZ LISZT

- Lettres d'un bachelier ès musique*, Le Castor astral, Paris, 1991.  
*De la situation des artistes et de leur condition dans la société*, in Jean Chantavoine, *Pages romantiques*, Alcan, Paris, 1912.  
*Lohengrin et Tannhäuser*, Adef-Albatros, Paris, 1980.  
*Chopin*, Corrêa, Paris, 1948.  
*Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie*, Bologne, Forni, 1972.

## CORRESPONDANCE

- Franz List : Correspondance*, choisie, présentée et annotée par PIERRE-ANTOINE HURÉ et CLAUDE KNEPPER, Paris, Jean-Claude Lattès, 1987.  
*Correspondance Franz Liszt Marie d'Agoult*, présentée et annotée par SERGE GUT et JACQUELINE BELLAS, Paris, Fayard, 2001.  
*Correspondance de Richard Wagner et de Franz Liszt*, Paris, Gallimard, 1943.

## OUVRAGES GÉNÉRAUX

- COMTESSE D'AGOULT (Daniel STERN), *Mémoires (1833-1854)*, Paris, Calmann-Lévy, 1927.  
MARIE D'AGOULT, *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult*, Paris, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 2007.  
CLAUDE ARAGONNÈS, *Marie d'Agoult : une destinée romantique*, Paris, 1938.  
Mme AUGUSTE BOISSIER, *Liszt pédagogue : Leçons de piano données par Liszt à Mlle Valérie Boissier en 1832*, Paris, 1927.  
ROBERT BORY, *Une retraite romantique en Suisse : Liszt et la comtesse d'Agoult*, Genève, 1923.  
– *Liszt et ses enfants*, Corrêa, Paris, 1942.  
Abbé CHARLES BOUTARD, *Lamennais : sa vie et ses doctrines*, 3 vol., Paris, 1905-1913.  
ERNST BÜRGER, *Franz Liszt*, Paris, Fayard, 1988.  
ROLAND DE CANDÉ, *La Vie selon Franz Liszt : biographie*, Paris, Seuil, 1998.  
COMTESSE DASH, *Mémoires des autres*, 1898, 4 vol., Paris.  
CHRISTINE DELAUNAY, *Liszt à la lettre*, Paris, éditions le Ménétrier, 1994.  
LÉON ESCUDIER, *Mes souvenirs*, Paris, 1863.  
– *Les Virtuoses*, Paris, 1868.  
BERNARD GAVOTY, *Liszt*, Paris, Julliard, 1980.  
SERGE GUTH, *Franz Liszt*, Paris, éditions de Fallois, 1989.  
ÉMILE HARASZTI, *Franz Liszt*, Paris, Picard, 1967.  
ZSOLT HARSANYI, *Rhapsodie hongroise, vie de Franz Liszt*, Paris, éditions de Paris, 1948.  
PIERRE-ANTOINE HURÉ et CLAUDE KNEPPER, *Liszt en son temps*, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel », 1987.  
OLGA JANINA (sous le pseudonyme de Robert FRANZ), *Souvenirs d'une cosaque*, Paris, 1874.  
GILBERT MARTINEAU, *Franz Liszt*, Paris, Tallandier, 1986.  
ÉMILE OLLIVIER, *Journal*, Paris, Julliard, 1961, t. I.  
BERTRAND OTT, *Liszt et la pédagogie du piano*, Paris, E.A. P, 1978.

- E. PASCALLET, *Notice biographique sur Franz*, Paris, Amyot, 1843.
- GUY DE POURTALÈS, *La Vie de Franz Liszt*, Paris, Gallimard, 1983.
- CLAUDE ROSTAND, *Liszt*, solfèges, Paris, Seuil, 1960.
- ADELHEID VON SCHORN, *Franz Liszt et la princesse Sayn-Wittgenstein*, Paris, Dujarric, 1905.
- DANIEL STERN, *Nélida*, Paris, Calmann-Lévy, 1987.
- RÉMY STRICKER, *Franz Liszt – Les ténèbres de la gloire*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des idées », 1993.
- RICHARD WAGNER, *Cosima, Journal*, Paris, Gallimard, 1979, 4 vol.
- ALAN WALKER, *Franz Liszt*, Paris, Fayard, 1989 et 1998, vol. I et II.
- JANKA WOHL, *François Liszt, souvenirs d'une compatriote*, Paris, Ollendorff, 1887.

# DISCOGRAPHIE SÉLECTIVE

*Œuvres pour piano* par Jorge Bolet, chez Decca, 2001 :

CD 1 : *La Campanella* (des *Études d'après Paganini*), *Funérailles* (des *Harmonies poétiques et religieuses*), *Méphisto valse* n°1, *Rêve d'amour* n° 3, *Paraphrase sur Rigoletto* de Verdi, *Rhapsodie hongroise* n° 12.

CD 2 : *Transcriptions de lieder* de Schubert.

CD 3 : *Sonate en si mineur*, *Valse-impromptu*, *Grand Galop chromatique*, *Rêves d'amour* n° 1 à 3.

CD 4 : *Années de pèlerinage* (Italie, sauf Venezia et Napoli).

CD 5 : *Années de pèlerinage* (Suisse).

CD 6 : *Venezia e Napoli*, *Les Jeux d'eau à la villa d'Este*, *Bénédiction de Dieu dans la solitude*, *Ballade* n°2.

CD 7 : *Douze Études d'exécution transcendante*.

CD 8 : *Deux Études de concert*, *Trois Caprices poétiques*, *six Consolations*.

## ET AUSSI

*Rhapsodies hongroises*, Georges Cziffra, EMI classics, 1957.

*12 études d'exécution transcendante*, Claudio Arrau, Philipps, 1974-76.

*Les Années de pèlerinage*, Lazar Bermann, Deutsche Grammophon, 1977.

*Hymne à la nuit*, piano music, Jean-Efflam Bavouzet, Musikproduktion Dabringhaus und Grimm, 2005.

*Les rarissimes* d'Aldo Ciccolini, *Franz Liszt*, *Les Années de pèlerinage*, EMI classics, 2005.

*Sonata in B minor*, *Tre sonetti del Petrarca*, *Légende* n° 1, Yingdi Sun, Brilliant Classics, 2008.

*Un portrait*, *Consolation – Funérailles – Méphisto valse*, Guillaume Coppola, Calliope, 2009.

## ŒUVRES AVEC ORCHESTRE

*Concertos 1 et 2 pour piano*, Lazar Bermann, dirigé par Carlo Maria Giulini, Deutsche Grammophon, 1976.

*Poèmes symphoniques*, *Dante symphonie*, dirigé par Kurt Masur, EMI classics, 1980.

*Les Préludes*, *Mazeppa-Tasso-Orpheus*, Gewandhaus Orchester Leipzig, dirigé par Kurt Masur, EMI, 1981.

*Faust symphonie*, Lajos Kozma, Chœur et Orchestre royal du Concertbouw, dirigé par Antal Dorati, Philips, 1994.

*16 lieder*, Mitsuko Shirai, soprano, Hartmut Höll, piano, Capriccio, 1989.

*Messe du couronnement hongrois*, Deutsche Grammophon, 1982.

*Messe de Gran*, János Ferencsik, Hungaroton, 1977.

*Messe hongroise pour le couronnement de François-Joseph*, György Lehel, Hungaroton, 2007.

*Christus*, Miklos Forrai, Hungaroton, 1970.

*Christus*, dirigé par Helmut Rilling, Hänssler classic, 2007.

*La Légende de sainte Élisabeth*, Wiemar Staatskapelle, dirigé par Carl St. Clair, CPO, 2007.

FOLIO BIOGRAPHIES  
collection dirigée par  
GÉRARD DE CORTANZE



GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07  
[www.gallimard.fr](http://www.gallimard.fr)

© *Éditions Gallimard*, 2011. Pour l'édition papier.  
© *Éditions Gallimard*, 2021. Pour l'édition numérique.

Couverture : Portrait de Liszt par Henri Lehmann (détail). Musée Carnavalet, Paris.  
Photo © Musée Carnavalet, Paris / Roger-Viollet. Fragment d'un manuscrit du motif  
de *La légende de sainte Elisabeth*. Photo © Roger-Viollet.

# Frédéric Martinez

## Franz Liszt

■ « Mon piano, c'est, pour moi, ce qu'est au marin sa frégate, c'est ce qu'est à l'Arabe son coursier, plus encore peut-être, car mon piano, jusqu'ici, c'est ma parole, c'est ma vie ; c'est le dépositaire intime de tout ce qui s'est agité dans mon cerveau aux jours les plus brûlants de ma jeunesse ; c'est là qu'ont été tous mes désirs, tous mes rêves, toutes mes joies et toutes mes douleurs... »

Virtuose adulé tant par son charisme que par sa musique, écrivain, artiste cosmopolite épris de progrès social, compositeur prolifique, inventeur du récital de piano solo et des *master classes*, Franz Liszt (1811-1886), figure flamboyante du romantisme, né d'un père hongrois et d'une mère autrichienne, est le pianiste le plus influent du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa liaison secrète et passionnée avec la comtesse Marie d'Agoult, mère de ses trois enfants, leur fuite en Suisse, son mariage impossible avec une princesse russe, son amitié orageuse avec son gendre, Richard Wagner, son retour à la religion durant lequel il se fait ordonner prêtre, tout en continuant de jouer bénévolement, de composer et de prodiguer ses cours, font de sa vie un roman.

Cette édition électronique du livre *Franz Liszt* de Frédéric Martinez a été réalisée le  
18 juin 2021 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070399826 - Numéro  
d'édition : 169020).

Code Sodis : N45992 - ISBN : 9782072421921 - Numéro d'édition : 207215

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako  
[www.isako.com](http://www.isako.com) à partir de l'édition papier du même ouvrage.